

LIVRE XVI*.

Assyrie, Mésopotamie, Syrie, Phœnicie, Palestine, Arabie,
Côtes de la Mer Rouge.

* Traduction de
M. Letronne, ainsi
que les notes, ex-
cepté celles qui sont
signées G.

CHAPITRE I.^{er}

Limites et Étendue de l'Assyrie. — Ninus et Sémiramis. — Ninive, Aturie, Arbèles et son territoire. — Babylone. — Chaldæens. — Étendue de la Babylonie. — Euphrate et ses canaux. — Projets d'Alexandre sur l'Arabie. — Inondations de l'Euphrate. — Opinion de Polyclite sur l'Euphrate, examinée. — Productions de la Babylonie. — Asphalte et naphte. — Séleucie et Ctésiphon. — Artemita, Sitacène, &c. — Cossæens et Élymæens; Parætacéniens. — Adiabène. — Mœurs et Usages des Assyriens. — Mésopotamie. — Tigre, Lac Thonitis. — Mygdoniens; Nisibe, Tigranocerte, &c. — Gordyæens. — Arabes Scénites. — Limites de l'empire des Parthes. — Traits de leur histoire.

PAGE 736.

L'ASSYRIE <1> confine à la Perse et à la Susiane <2>: on comprend sous ce nom la Babylonie, et une portion considérable de la région environnante; savoir, 1.^o l'Aturie <3>, où étoit Ni-

S. 1.^{er}
Limites et étendue
de l'Assyrie.

<1> L'ancienne Assyrie, proprement dite, est le Kourd-istan moderne. — La Perse comprenoit l'Irak-adjémi et le Fars-istan. — La Susiane est le Khos-istan d'aujourd'hui. G.

<2> Strabon est, en plusieurs endroits de ce premier paragraphe, d'une extrême obscurité: aussi tous les interprètes se sont mépris sur le vrai sens de ses paroles, comme on le verra par l'analyse des phrases difficiles; et nous ne sommes pas sûrs nous-mêmes d'avoir toujours bien saisi sa pensée.

V.

<3> Ἡς ἐν μέσῃ καὶ ἡ Ἀτυρία ἐστὶν, ἐν ᾗ περ ἡ Νῖνος, καὶ ἡ — καὶ: l'ancien interprète et Xylander traduisent... *Aturia est in qua sunt Ninus, Apolloniatis, &c.* Cette version, que l'embarras de la phrase Grecque excuse, tend à faire considérer l'Aturie comme renfermant une grande partie des contrées dont les noms suivent; tandis que, dans la pensée de Strabon, l'Aturie n'est qu'un territoire fort circonscrit autour de l'ancienne Ninive. Selon Dion Cassius, ce mot est synonyme d'Assyrie, et il n'en diffère que parce qu'il est écrit

V

PAGE 736.

* *Suprà*, tom. IV, part. I, p. 303 et seq.** *Idem*, *ibid.**** *Idem*.**** Je lis Χαλω-
νίπης.

nive <1>; 2.° l'Apolloniade*, les Élymæens** ; les Parætacéniens***, la Chalonitide **** vers le mont *Zagrium* <2>; 3.° les plaines aux environs de Ninive <3>, c'est-à-dire, la Dolomène, la Calachène, la Chazène et l'Adiabène; 4.° les nations de la Mésopotamie <4>, voisines des Gordyæens, et des Mygdoniens de Nisibe <5>, jusqu'au *Zeugma* <6> de l'Euphrate et à la vaste région au-delà de ce fleuve, habitée par des Arabes, et par ceux que, de nos jours, on appelle proprement Syriens : ces derniers s'étendent jusqu'aux Ciliciens <7>, aux Phœniciens, aux Libyens, et à la portion de mer qui comprend la mer d'Ægypte et le golfe d'*Issus* <8>.

d'après la prononciation barbare¹ ; ce qui montre que le nom d'*Assyrie* étoit resté proprement au pays de Ninive.

<1> *Ninus*, ou Ninive, conserve le nom de Nino ou de Ninia. Ce lieu est sur le Tigre, vis-à-vis de Mosul. G.

<2> Le mont *Zagrium* est connu maintenant sous le nom de Aïaghi-Tag. G.

<3> C'est là le sens de la phrase, que les interprètes n'ont point saisi : καὶ τὰ πρὸς τὴν Νῆρον πῆδα, Δολομυνή π καὶ Κ. La syntaxe indique clairement que la Dolomène, la Calachène, la Chazène et l'Adiabène, sont ce que Strabon appelle τὰ πρὸς τὴν Νῆρον πῆδα.

La Dolomène et la Chazène sont, je crois, inconnues.

La Calachène², appelée par Ptolémée *Calacine*³, semble avoir été située immédiatement au pied du revers méridional des montagnes de l'Arménie⁴. Il paroît probable que son nom vient de celui de la ville de *Chalè*, dont il est parlé dans la Genèse⁵, comme le pensoient Herman Conring⁶ et après lui D. Calmet⁷.

Il sera plus bas question de l'Adiabène.

<4> La Mésopotamie, située entre le Tigre

et l'Euphrate, est appelée Al-Gézira, ou l'Ile, par les Arabes. G.

<5> Καὶ τὰ τῆς Μισσοποταμίας ἔθνη, τὰ πρὸς Γορδυαίους καὶ τὸς πρὸς Νισίβιν Μυγδόνας : remarquez que les peuples voisins des Gordyæens sont les seuls de la Mésopotamie dont notre auteur fasse ici mention, parce que toute la Mésopotamie proprement dite est comprise dans le mot *Assyrie*.

— *Nisibis* est encore connue sous le nom de Nisibin. G.

<6> *Zeugma*, c'est-à-dire, le Pont, ou le Passage, étoit au pied de la forteresse actuelle de Roum-kala. G.

<7> C'est-à-dire, jusqu'au pachalik actuel de Tarsous et d'Adana. G.

<8> Voici la phrase la plus difficile : μέχρι καὶ τῆς ΠΕΡΑΝ τῆς Εὐφράτης πολλῆς, ἢ Ἀραβίας κατέχουσι, καὶ οἱ ἰδίως ὑπὸ τῶν νῦν λεγόμενοι Σύροι, ΜΕΧΡΙ Κιλικίων καὶ Φοινίκων, καὶ ΛΙΒΥΩΝ (cod. 1, καὶ Ἰνδαίων καὶ Λιβύων) καὶ τῆς θαλάσσης τῆς πρὸς τὴν Αἰγύπτου πέλαγος καὶ τὴν Ἰστικὸν κόλπον.

1.° Τῆς ΠΕΡΑΝ τῆς Εὐφράτης πολλῆς : le mot *πέραν*, *au-delà*, est pris par rapport à la Babylonie, et s'entend de la Syrie. Strabon désigne par ἡ ἐνός la région à l'est du fleuve⁸, à

¹ *Dion. Cass.* XVIII, §. 26. = ² Cf. *Strab.* XI, pag. 530. = ³ *Ptolem. Geogr.* pag. 146, *Mercat.* =

⁴ *Strab.* XI, pag. 530, *prope fin.* = ⁵ *Genes.* cap. X, vers. 10. = ⁶ *De Asia et Ægypt. antiq. dyn.* cap. 7. = ⁷ *Comment. sur la Genèse*, pag. 282. = ⁸ *Strab.* XI, pag. 515, B.

Il paroît que le nom des Syriens s'est étendu depuis la Babylonie jusqu'au golfe d'*Issus* <1>; et même, dans les anciens temps,

laquelle il applique ailleurs les mots ἡ πέραν τοῦ Εὐφράτου ¹, de même que dans Dion Cassius ². L'expression ἡ ΠΕΡΑΝ revient à celle de ἡ μὲν Εὐφράτιν dont se sert Appien en deux endroits ³.

2.^o Sur ce mot Λιβύων, M. du Theil fait cette note : « Il me semble évident que le » nom Λιβύων est une leçon corrompue : le » peu d'accord des manuscrits appuie cette » idée, et m'autorise à croire que peut-être il » faut lire Ἰνδαίων. » Ce changement ne me paroît pas propre à éclaircir beaucoup le passage : rien n'empêche d'admettre καὶ Ἰνδαίων, puisqu'un manuscrit le donne; mais on peut conserver Λιβύων, qui est dans tous les manuscrits. Il est à remarquer, en effet, que la préposition μέχρι ne paroît pas avoir tout-à-fait le même sens avec Κιλικίων ou Θαλάσσης, et avec Φοινίκων : car, si la Syrie proprement dite s'étendoit, au temps de Strabon, comme il le dit lui-même, entre l'*Amanus*, l'Euphrate, l'Égypte et la mer ⁴, il s'ensuit qu'elle comprenoit la Judée et la Phénicie, mais non la Cilicie; en sorte que μέχρι signifieroit, par rapport à Φοινίκων et Ἰνδαίων, *jusques et compris*; par rapport à Κιλικίων et Θαλάσσια, *jusques et non compris*; et ce double sens renfermé dans la même préposition n'est pas sans exemple ⁵. Dès-lors, il est possible de conserver Λιβύων, expression générale dont s'est servi Strabon, de préférence à Αἰγυπτίων; le sens revient à celui de cette phrase du même auteur, τῶν δὲ ἄλλων τῶν ἔξω τοῦ Ταύρου — μέχρι τῶν καθηκόντων πρὸς τὴν κατὰ Πέρσας Θάλασσαν καὶ τὸν Ἀραβίων κόλπον καὶ τὸν Νεῖλον, καὶ πρὸς τὸ Αἰγυπτίων πέλαγος καὶ τὸ Ἰστικόν ⁶, et des phrases

suivantes, ὁμοῦ γὰρ ἡ Συρία Αἰγυπτίῳ ⁷ (Herodot.), πρὸς τῆς μαθορείας τῆς Αἰγυπτίας καὶ Συρίας ⁸ (Diod.) : ce qui explique suffisamment cette autre phrase du même Diodore, ὁ Νεῖλος φερόμενος ὁρίζει ΣΥΡΙΑΝ καὶ τὴν Αἰγυπτίον ⁹, et prouve l'inutilité de la correction (Ἀραβίας pour Συρίαν) proposée par M. de Sainte-Croix ¹⁰.

La paraphrase de ce texte difficile de Strabon devroit donc être... Σύροι, μέχρι καὶ Φοινίκων καὶ Ἰνδαίων διαπταμένοι, τῆς δὲ Κιλικίης, καὶ τῆς Λίβυος, καὶ τῆς Θαλάσσης — ἀφωλεσμένοι.

3.^o Quant à τῆς Θαλάσσης τῆς κατὰ κ. τ. λ. c'est une périphrase familière à Strabon, ainsi ἡ κατὰ τὸν Εὐξείνιον Θάλασσαν ¹¹, le *Pont-Euxin*; ce que Xénophon exprime par ἡ ἐν τῇ Εὐξείνῳ πόντῳ Θάλασσα ¹². J'ai pensé, toutefois, qu'en désignant ici par Θάλασσα tout le fond de la Méditerranée, Strabon avoit voulu distinguer les deux dénominations principales que ce bassin prenoit, savoir : de mer d'Égypte, au sud; et de golfe d'*Issus* ou mer de Syrie, au nord. C'est en ce sens qu'il s'exprime ailleurs : Μετὰ δὲ ταῦτα χεζομένη καὶ πλυνώσα [Θάλασσα]. . . . τὴν δ' ἔπειτα ΣΥΓΚΕΙΜΕΝΟΝ ἐκ τῆς Αἰγυπτίου ΠΕΛΑΓΟΥΣ . . . καὶ τῆς Ἰσσηκοῦ ¹³ . . . ἡ τὸ Αἰγυπτίον πέλαγος ποιοῦσα . . . καὶ τὸ Ἰσσηκόν ¹⁴.

<1> Les Grecs donnoient aux Assyriens le nom de Syriens ¹⁵, et désignoient par le mot *Syrie* le pays compris entre la Méditerranée et le Tigre : aussi les anciens auteurs emploient à chaque instant Συρία dans le sens de *Assyrie*. Dans Æschyle ¹⁶ Σύρον ἄρμα est pour Ἀσσυρίων ἄρμα, comme dit le

¹ Strab. xv, pag. 712, A. = ² Dion. Cass. xl, §. 26-28. = ³ Appian. Bell. Syr. §. 48, l. 35-55, l. 92. = ⁴ *Infrà*, xvi, pag. 749, B. = ⁵ Thucyd. vi, §. 101, init. = ⁶ Strab. xi, pag. 492, C. = ⁷ Herodot. ii, §. 16. Cf. ii, §. 158. = ⁸ Diod. Sic. i, §. 60. = ⁹ *Id.* xviii, §. 6. = ¹⁰ Sainte-Croix, Exam. des histor. d'Alex. pag. 671. = ¹¹ Strab. xvi, pag. 766, A. = ¹² Xenoph. Anab. v, i, §. 1. = ¹³ Strab. ii, pag. 121, D. = ¹⁴ *Id.* pag. 125, C. = ¹⁵ Herodot. vii, §. 63. = ¹⁶ Æschyl. Pers. v. 84.

PAGE 737. depuis ce golfe jusqu'au Pont-Euxin. Aussi les Cappadociens, tant du *Taurus* que du *Pont* *, portent jusqu'à présent le nom de *Syriens blancs* *. Cette expression suppose qu'il existe aussi des *Syriens noirs* : ces derniers sont les peuples qui habitent au-delà du *Taurus* ; et j'étends ici le nom de *Taurus* jusqu'à l'*Amanus* <1> *.

* *Suprà*, lib. XI, pag. 521 - 535 ; lib. XIV, pag. 676 ; lib. XVI, pag. 751.

S. 11.

Ninus et Sémiramis.

* Acad. Inscr. tom. V, Mém. pag. 353.

* *Suprà*, lib. II, pag. 84 ; trad. tom. I, pag. 220.

* C'est-à-dire, de l'*Asie*.

Cf. Lucian. de Syria Dea, S. 14. Cf. Spanh. in Jul. pag. 122-123.

LORSQUE les historiens de l'empire des Syriens ^b racontent que les Perses ont détruit la puissance des Mèdes, et que les Mèdes avoient détruit celle des Syriens, ils entendent uniquement par Syriens * ceux qui établirent le siège de leur empire à Babylone et à Ninive, parmi lesquels on compte Ninus, fondateur de Ninive dans l'Aturie, et Sémiramis sa femme, qui lui succéda, et à qui l'on doit la fondation de Babylone. Ces souverains dominèrent sur l'Asie : quant à Sémiramis, outre ses travaux à Babylone, on montre beaucoup d'autres de ses ouvrages dans presque toute l'étendue de ce continent *, tels que les collines factices, dites de *Sémiramis* <2> ; des

scholiaste. Dans ce passage de l'Épinomide, τὸ κάλλος τῆς θεότητος ὡς ἐστὶν αἰγυπῖος π καὶ Συρία ἰκανῶς κέκτηται ¹, le mot *Συρία* désigne la Babylonie. Dans Xénophon, la contrée à l'est de l'Euphrate est appelée Syrie ². Hésychius s'exprime comme Strabon ³. Les écrivains moins anciens se servent quelquefois de *Συρία* ⁴ en ce sens ; mais c'est par archaïsme.

— Les Syriens sont les mêmes que les historiens appellent Assyriens, en joignant au nom de Syriens l'article qui le précède. G.

<1> Le mont *Amanus* est appelé aujourd'hui Al-Lucan. M est à peu de distance

et au nord-est du golfe de l'Aïas. G.

<2> J'ai traduit le mot *χοῖμα* par *collines factices*, et non par *chaussées, digues*, comme l'ont fait tous les traducteurs, d'après le sens qu'il a ordinairement, et qu'on seroit d'autant plus tenté de lui supposer ici, qu'Hérodote fait mention des digues [*χοῖμα*] élevées par Sémiramis pour contenir l'Euphrate ⁵.

Mais comme, dans d'autres passages, Strabon parle des *villes* de Tyane et de Zeila, bâties sur un *χοῖμα* dit de *Sémiramis* ⁶, il m'a paru certain que cet auteur entend par *χοῖμα* *Σεμειράμιδος*, non des *chaussées*, des *levées* ⁷, mais ces *buttes artificielles* qu'on

¹ Auctor Epinom. inter Plat. Opp. tom. II, pag. 987, A. = ² Xenoph. Anab. I, 5, S. 19. = ³ Hesych. voc. Συρίοις καὶ Συρίαις. = ⁴ Conf. Spanh. ad Julian. pag. 187. = ⁵ Herodot. II, 5, S. 184. = ⁶ Strab. XII, pag. 537, C, et 559, C. = ⁷ Traduct. Franç. tom. IV, part. II, pag. 11 et 68.

murailles <1>, des forteresses avec leurs souterrains; des conserves d'eau, des routes de montagnes <2>, des canaux pour

élevait dans des plaines exposées à des inondations, et sur lesquelles on bâtissoit des villes ou des temples; ce que les Septante expriment par *πῆται πόλιν εἰς χῶμα*¹. Telles étoient les villes sur les bords de l'*Acésinès* dans l'Inde, *ἐπάνω χωμάτων ἰδρύμεναι*², et surtout celles d'Égypte, *ὅτι χειροποίητων χωμάτων καίμεναι*, selon l'expression de Diodore de Sicile³, ou, selon Strabon, *ὅτι λόφον αὐτοφῶν ἢ χωμάτων*⁴: passage d'autant plus remarquable, que le mot *χῶμα* y est mis en opposition avec *λόφος αὐτοφύης*, et signifie par lui-même, comme on voit, *χῶμα χειροποίητον*, colline factice. Ces buttes artificielles avoient quelquefois pour noyau un rocher ou un mamelon, dont on augmentoit la hauteur et la surface à l'aide des terres rapportées [*ὀρέχωμα*]. Strabon en offre un exemple⁵.

Le sens que je donne au mot *χῶματα* est d'ailleurs décidément appuyé par ce passage de Diodore de Sicile: *ὅν δὲ πῆς πιδίοις ἐπίει [Σεμίραμις] ΧΩΜΑΤΑ — ποτὶ δὲ ΠΟΛΕΙΣ ὅν πῆς ἈΝΑΣΤΗΜΑΣΙ κατακίτταται. — Διὸ καὶ πολλὰ καὶ τὴν Ἀσίαν μέχρι τῆς νῦν διαμένει τῶν ὑπ' ὀκείνης κατασκευαζόντων, καὶ καλεῖται ΣΕΜΙΡΑΜΙΔΟΣ ἜΡΤΑ*⁶.

Au reste, ces collines factices se retrouvent encore en diverses parties de l'Asie occidentale, et sur-tout en Mésopotamie, « où il en » est de si considérables, dit Olivier, qu'on » auroit de la peine à se persuader qu'elles » sont faites de main d'homme, si l'on ne remarquoit à toutes la terre rapportée sur un » sol uni⁷. » Il paroît que la plupart de ces monticules étoient attribués à Sémiramis,

dont le nom avoit tant de célébrité en Orient: c'est ainsi que le vulgaire attribue à Jules-César presque tous les anciens retranchemens dont quelques vestiges subsistent en différens lieux de la France.

<1> J'aurois pu traduire *πῆται* par *forteresses*: mais le mot *ἐρύματα* qui suit, m'a persuadé que *πῆται* doit s'entendre ici des *murailles* élevées par Sémiramis pour défendre certains cantons. Tel étoit le *διαπίχσμα Σεμεσίμιδος*⁸ construit entre l'Euphrate et le Tigre, et destiné, avec les canaux dérivés de ces fleuves, à défendre la Babylonie contre les incursions des Arabes Scénites ou des Mèdes.

<2> Le mot *κλίμακες* qu'emploie ici Strabon, est par lui-même assez obscur: le mot latin *scalæ*, dont se servent les traducteurs, n'est pas beaucoup plus clair, puisqu'il ne signifie, comme l'autre, que *escaliers* ou *échelles*.

Diodore fait une description pompeuse des grands travaux entrepris par cette reine, pour percer des routes dans les montagnes escarpées de Bagistan et de *Zarcæus*⁹; travaux dont quelques voyageurs ont cru retrouver des traces sur la route de Bagdad à Hamadan¹⁰. Or je ne doute point que ce ne soient les routes que Strabon désigne par le mot *κλίμακες*, indépendamment des routes dans les plaines, ou *ὁδοί*, que cette princesse fit ouvrir¹¹.

Il paroît, en effet, que les Grecs appeloient *κλίμακες* les chemins tracés dans des montagnes escarpées. Il y avoit dans le Péloponnèse une route de montagne entre

¹ *Isaias*, xxv, v. 2. = ² *Strab.* xv, pag. 692, B. = ³ *Diod. Sic.* 1, §. 36. — Cf. *Herodot.* 11, §. 137. = ⁴ *Strab.* xvii, pag. 788, fin. = ⁵ *Strab.* xi, pag. 512, init. = ⁶ *Diod. Sic.* lib. 11, §. 14. = ⁷ *Olivier, Voyage en Perse*, tom. II, pag. 72. = ⁸ *Strab.* 11, pag. 80, C; xi, pag. 529, C. = ⁹ *Diod. Sic.* 11, §. 13. = ¹⁰ *Pietro della Valle*, Lettre 16, tom. V, pag. 332 = ¹¹ *Diod. Sic.* 11, §. 14.

PAGE 737.

dériver des rivières ou dessécher des lacs <1> ; des grands chemins, des ponts. Les successeurs [de Ninus et de Sémiramis] conservèrent la puissance jusqu'à Sardanapale et Arbace <2> : elle passa ensuite aux Mèdes.

S. III.

Ninive, Aturie, Arbèles et son territoire.

* Sur la destruction de Ninive, voyez Wesseling ad Diod. Sic. tom. I, pag. 14.

LA destruction de Ninive suivit immédiatement celle de la monarchie des Syriens *. Cette ville, située dans une plaine de l'Aturie, étoit beaucoup plus grande que Babylone <3>. L'Aturie

l'Argolide et l'Arcadie, qu'on appeloit κλίμαξ, parce que, selon Pausanias, la descente étoit garnie de degrés à cause de la rapidité de la pente¹, ce que Strabon désigne dans un autre passage par κλιμακώδης κατάβασις² : ailleurs il emploie le mot κλίμαξ dans le même cas, πύργα, κλίμακα ἔχουσα λατμήτην, ὅπῃ Σαλαμύναια³ : la même raison avoit fait donner le nom de κλίμαξ μεγάλη, grande échelle, à un défilé de la Perse⁴. On sait qu'une montagne de Lycie s'appeloit κλίμαξ, probablement parce que les défilés étroits et escarpés par lesquels on la traversoit, étoient garnis de degrés. Il y avoit également en Phénicie une montagne très-élevée qu'on nommoit, sans doute par la même raison, échelle des Tyriens. — Τῇ ὑψηλοτάτῃ [ὄρει] κατ' ἄρκυν, ὃ καλεῖται Κλίμακα Τυρίων⁵. Enfin l'acception du mot κλίμαξ semble s'être conservée pour le nom de la route très-escarpée et très-dangereuse qui conduit du Péloponnèse dans l'Attique par l'isthme de Corinthe ; on l'appelle κακὴ σκάλα, ou mauvaise échelle⁷.

<1> Les expressions de Strabon sont obscures : διαρύχων ἐν ποταμοῖς, καὶ λίμναις. J'ai pensé qu'il ne pouvoit être question que des saignées et canaux de dérivation dont

l'auteur parlera tout-à-l'heure ; en sorte que, pour plus de clarté, j'ai cru devoir paraphraser ses paroles en ce sens : mais je ne me dissimule pas qu'on pourroit lui en donner un autre.

<2> Vers l'an 787 avant J. C. G.

<3> Selon Diodore⁸, sa figure étoit celle d'un carré long : les deux plus grands côtés avoient 150 stades ; les deux plus courts, 90 ; la circonférence, 480 : et c'est autant qu'Hérodote en donne à Babylone. En disant que Ninive étoit plus grande que Babylone, Strabon n'avoit, je crois, en vue que la mesure de 360 ou 365 stades qu'on donnoit à la circonférence de cette dernière.

Elle étoit située sur la rive orientale du Tigre, presque vis-à-vis de Mosul. Un petit village appelé Ninia ou Nino, à environ un tiers de lieue du fleuve, occupe une très-foible partie de son emplacement. M. Macdonald Kinneir, qui a visité ces ruines en 1810, a trouvé qu'elles consistoient en un rempart et un fossé, formant un carré long qui n'a pas plus de quatre milles [1 ½ lieue] de tour : le mur, recouvert de gazon, peut avoir 20 pieds de haut. Du reste, il n'a vu ni ruines ni décombres d'aucune espèce⁹.

¹ Pausan. VIII, c. 6. = ² Strab. XII, pag. 536, C. = ³ Idem, XIV, pag. 670, C. = ⁴ Plin. VI, c. 26. = ⁵ Strab. XIV, pag. 666, sub fin. — Polyb. V, pag. 415, C. = ⁶ Joseph. Antiq. Jud. II, 10, §. 2 ; infra, pag. 218, not. 4. = ⁷ Clarke's Travels, tom. III, pag. 764. = ⁸ Diod. Sic. II, §. 3. = ⁹ Macd. Kinneir's Memoir of the Persian Empire, pag. 259.

est limitrophe du pays d'Arbèles, dont elle est séparée par le fleuve *Lycus* ^{<1>}*; car Arbèles dépend de la Babylonie, dans laquelle elle est comprise ^{<2>}: mais de l'autre côté du *Lycus* s'étendent les plaines de l'Aturie qui environnent Ninive.

C'est dans l'Aturie que se trouve la bourgade de Gaugamèles*, où Darius perdit à-la-fois la bataille et la couronne. Ce lieu est célèbre, même par son nom, remarquable en ce qu'il signifie *Maison du Chameau* ^{<3>}: Darius fils d'Hystaspe appela ainsi cette bourgade, après qu'il en eut assigné le revenu pour l'entretien du chameau ^{<4>} qui avoit enduré le plus de fatigues en l'ac-

PAGE 737.

* Appelé aussi *Diabas* (Dion Cassius, lib. LXVIII, §. 26), à présent *Grand Zab*.

* Ou *Gaugamèles*. Reland. Dissert. misc. part. II, Diss. 8, pag. 181.

^{<1>} Arbèles se nomme aujourd'hui Erbil. — Le *Lycus*, appelé aussi *Zabus*, *Zabatus* et *Zerbis*, conserve le nom de Grand Zab, ou Zarb. G.

^{<2>} En grec, *Τὰ μὲν ἐν Ἀρβηλα τῆς Βαβυλωνίας ὑπάρχει, ἡ ΚΑΤ' ΑΥΤΗΝ ἐστὶ*: les traductions Latines rendent le dernier membre par, et *juxta eam sunt*; Buonacciolli dit dans le même sens, *e allei vicina*: mais on ne conçoit pas trop comment Arbèles, comprise dans la Babylonie, n'en seroit que voisine. La difficulté seroit diminuée, si l'on donnoit à *κατ' αὐτήν* le sens de *ἐν αὐτῇ*. La préposition *κατὰ* a souvent le sens de *ἐν*. Cette acception, très-fréquente dans Diodore, Polybe, &c. l'est sur-tout dans Strabon. Ex.: *κατὰ ταῦτα δ' ὥσπερ καὶ τὴν Ἰσθμίαν*¹ — *κατὰ πρὸς καὶ οἱ κατὰ τὴν Ἑβρῶν*² — *ἐν ἧν ἰδρύσασθαι καὶ τὴν ἡσὺν*³ — *εἶτα... κατ' Αἰγυπτίον*⁴ — *οἱ κατὰ τὴν Ἰταλίαν καὶ Σικελίαν πόποι*⁵ — *ὁ Κῆπος κατὰ τὴν λεχθεῖσαν ἡσὺν Ἰδρυται*⁶, &c. C'est ainsi qu'il faut interpréter les mots *κατὰ τὴν Ἀσίαν*⁷, sur le sens desquels un critique Allemand s'est mépris⁸.

Toutefois, il seroit possible que Strabon eût écrit *κατ' αὐτήν*, ce qui se rapporteroit au *Lycus*.

^{<3>} Cet endroit a quelque difficulté: *Ἐστὶ μὲν ἐν πότι ἐπίσημος ὄρος καὶ τὸνομα· μαθαρμηνυθὲν γὰρ ἐστὶ καμῆλιν οἶκος*. Casaubon trouve que Strabon est en contradiction ici avec Arrien, qui dit... *καμὴν ἢ μεγάλην· ὅθεν ὀνομαστὴς ὁ χῶρος, ὅθεν εἰς ἀκοὴν ἦδ' ὁ ὄνομα*⁹... et avec lui-même, puisque plus bas il appelle Gaugamèles *καμὸν εὐπλές*.

Il m'a semblé qu'on pouvoit entendre *ἐπίσημος* dans le sens de *σημειώτης*, *sauteur*, et expliquer cette épithète par la double célébrité que ce lieu devoit à la bataille dont il avoit été le théâtre, et à la singularité de son nom; ce qu'indique suffisamment le *γὰρ* qui suit *καὶ τὸνομα*. De cette manière l'épithète *ἐπίσημος* devient compatible avec les mots *καμὸν εὐπλές*.

^{<4>} *Κτῆμα δὲ εἰς διατροφὴν*. Remarquez que Strabon s'exprime ici à l'égard du chameau comme s'il s'agissoit d'une personne. C'est qu'il se sert de la locution habituellement consacrée en grec pour exprimer l'usage Persan d'assigner des villages, des villes, &c. pour l'entretien des personnes d'un haut rang, ou de celles qui avoient rendu des services signalés¹⁰.

¹ Strab. IV, pag. 319, sub. fin. — ² Id. III, pag. 255, sub. fin. — ³ Id. I, pag. 57, lin. ult. — ⁴ Id. XVI, pag. 758, med. pag. 768, med. — ⁵ Id. III, pag. 149, fin. — ⁶ Id. XI, 495, init. — ⁷ Id. pag. 492, fin. — ⁸ Cf. Trad. Franç. tom. IV, part. I, pag. 186. — ⁹ Arrian. Anab. VI, 11, med. — ¹⁰ Hutchins. ad Xenoph. Anab. pag. 38, ed. in-8.° — Valchen. ad Herodot. II, §. 98.

PAGE 737:

compagnant dans la route à travers le désert de la Scythie, chargé, entre autres bagages, des provisions destinées au roi. Les Macédoniens, qui virent dans Gaugamèles une mince bourgade, et dans Arbèles un lieu considérable, fondé, dit-on, par Arbelus du bourg d'Athmonée <1>, transportèrent à Arbèles le lieu de la bataille et de la victoire, et transmirent ce fait ainsi [altéré] aux historiens.

* Mont de la Victoire.

Après Arbèles et le mont *Nicatorium* * <2> (ainsi nommé par Alexandre, lorsqu'il eut remporté la victoire), on trouve le fleuve *Caprus* à la même distance [d'Arbèles] que le *Lycus*. Le pays porte le nom d'Artacène <3>. Dans les environs d'Arbèles, on trouve aussi la ville de *Demetrias* <4>, ensuite la source de

PAGE 738.

<1> Ἀρβήλου τῆ Ἀθμονέως. « Si l'on en » croit Holstenius (*ad Steph. Byz.* voce » Ἀρβήλου), il faudroit traduire du déne » d'Athmonée; mais comment croire qu'Ar- » bèles en Assyrie eût passé pour devoir sa » fondation à un Athénien, duquel d'ail- » leurs il n'est point fait mention dans » l'histoire! » M. DU THEIL.

Cette observation est peut-être vraie: cependant il seroit possible que cette fondation, que Strabon indique, sans paroître y croire [ὡς φασιν], se rapportât à l'ancienne tradition racontée plus haut par notre auteur, sur l'établissement et le règne de Médée dans la Médie¹: nous savons par le scholiaste de Lycophron, que plusieurs Athéniens avoient suivi Médée dans son voyage, ἀπέμνησαν δὲ μετὰ Μηδείας ὅτι Πέρσας πρὶς τῶν ἈΘΗΝΑΙΩΝ². D'après cette tradition, il se peut qu'un *Arbelus*, Athénien, ait été compté au nombre des compagnons de Médée; et l'on a pu croire que cet *Arbelus* avoit fondé Arbèles, et lui

avoit donné son nom, comme on croyoit que l'Arménie tiroit le sien du Thessalien *Armenus*³; la Médie, du fils de Médée, *Medus*⁴; la Perse, de Persée, &c. C'est probablement un nouvel exemple de la vanité des Grecs.

J'ai donc suivi le sentiment d'Holstenius, et vu dans Ἀθμονέως le génitif de l'ethnique Ἀθμονεύς.

<2> Le mont *Nicatorium* paroît être une branche du Karadgeh-Dag. — Le *Caprus* est le petit Zab, ou la rivière d'Or. G.

<3> Ἀρτακηνή. Selon J. Scaliger, il faut lire Ἀρεκτινή, parce qu'il est probable, dit ce critique, qu'il s'agit du district d'*Arec*, dont il est fait mention dans la Genèse. Cette correction, que Casaubon paroît approuver, n'est rien moins que certaine. J'aimerois autant lire Ἀρ[ε]κηνή avec Cellarius⁵, s'il n'étoit pas plus prudent de conserver une leçon dont rien ne prouve la fausseté.

<4> Selon d'Anville, *Demetrias* est la même ville que Ptolémée appelle *Corcura*,

¹ Strab. XI, pag. 526, B; trad. tom. IV, pag. 1 et 316. — ² Schol. Lycophr. ad Cassandr. vers. 1443. — Cf. Rochette, *Hist. des colonies*, tom. II, pag. 124. — ³ Strab. XI, pag. 530, C; trad. pag. 331. — ⁴ Id. pag. 526, B. — ⁵ Cellar. III, 17, §. 15.

naphte,

naphte, les feux, le temple de [Diane] *Anæa* *; *Sadracæ*, château royal de Darius fils d'Hystaspe; le *Cyparissôn* **; enfin le passage du *Caprus*, déjà voisin de Séleucie et de Babylone <1>.

PAGE 738.

* *Suprà*, traduct. Franç. tom. IV, part. 1, pag. 338, not. 2.

** Bois planté de cyprés.

BABYLONE <2> est également située dans une plaine; ses murailles ont 385 stades de circonférence et 32 pieds d'épaisseur <3>:

S. IV.

Babylone.

et il la rapporte à Kerkouk, près de laquelle on trouve une source de naphte qui s'enflamme quelquefois. G.

<1> En grec, *συνάπτεσθαι ἢ δὴ Σελευκίᾳ καὶ Βαβυλῶνι*: Xylander, *jam ad Seleuciam pertinens*; Buonacciolli, *congiunto quasi a Seleucia*. *Συνάπτεσθαι*, par lui-même, a le sens de *συνάπτεσθαι πως*, et ne signifie que *être voisin*, ainsi que le dit Strabon dans un autre endroit, en examinant une opinion d'Ératosthène: *τὸ συνάπτεσθαι σημαίνει καὶ τὸ σύγγενος καὶ τὸ γαίην* ¹. Ce sens est fréquent chez notre auteur.

Au reste, il s'en faut beaucoup que le passage du *Caprus* soit voisin de Séleucie et de Babylone. Cette indication tient peut-être à l'idée que Strabon se faisoit de l'orientation du cours des deux fleuves et de la Babylonie: il paroîtroit que cet auteur avoit sous les yeux une carte de ces pays, semblable à celle de Marin de Tyr, reproduite par Ptolémée. En effet, la carte qui résulte des tables de ce dernier, incline la Babylonie et contourne le cours de l'Euphrate et du Tigre, de manière que le passage du *Caprus* n'est qu'à 25 minutes ou 208 stades de Séleucie, tandis que, sur la carte moderne, la distance est de plus de 2 degrés.

<2> Le lieu où se trouvent les ruines de Babylone, conserve le nom de Babil. G.

<3> Les témoignages des historiens anciens sur les dimensions de Babylone présentent deux mesures principales:

1.^o 480 stades, selon Hérodote ², suivi par Philostrate ³, Plin ⁴ et Tzetzes. Solin et Martien Capella n'ont fait que copier Plin;

2.^o 360 stades, selon Ctésias ⁵ et Philon de Byzance ⁶. Clitarque, et quelques-uns de ceux qui accompagnèrent Alexandre, faisoient cette circonférence de 365 stades; et, selon eux, on avoit eu l'intention d'égaliser le nombre des stades à celui des jours de l'année ⁷: les paroles de Quinte-Curce, *singulorum stadiorum structuram singulis diebus perfectam esse, memoriae proditum* ⁸, sans avoir précisément le même sens, comme le pensoit Brisson ⁹, le renferment implicitement; en sorte qu'il est on ne peut plus probable que la leçon *CCCLXVIII*, dans le texte de cet historien, doit être changée en *CCCLXV*, ainsi que l'ont reconnu des critiques habiles.

Or les deux nombres 360 et 365 peuvent être considérés comme identiques, et ne diffèrent qu'en ce que les Macédoniens, imbus de l'opinion que Sémiramis avoit voulu égaliser les stades aux jours de l'année solaire, en portèrent le nombre à 365.

Quant aux 385 stades que donne le texte de Strabon, plusieurs critiques ont regardé comme certain que le texte est altéré en cet endroit, et que Strabon a dû écrire 365, *τελαχοσίων ἐξήκοντα πέντε σταδίων* ¹⁰.

Cette erreur est ancienne dans le texte, puisque tous les manuscrits la présentent. On

¹ *Strab.* I, pag. 56, init. = ² *Herodot.* I, §. 178. = ³ *Philostr. Vit. Ap. Tyan.* I, c. 25. = ⁴ *Plin.* II, c. 26. = ⁵ *Ctesias ap. Diod. Sic.* I, §. 7. = ⁶ *Philon. Byz. in Antiq. Grac.* tom. VIII, pag. 2674. = ⁷ *Clitarch. ap. Diod.* I, I. = ⁸ *Q. Curt.* V, I, §. 25. = ⁹ *Brisson. de Regn. Persar.* pag. 58. = ¹⁰ *Brisson. pag. 59. — Rennell's Geogr. Syst. of Herodot.* pag. 340.

leur hauteur est, entre les tours, de 50 coudées ⁽¹⁾; et de 60 cou-

la retrouve encore dans une scholie que portent les manuscrits 1393 et 1394; elle est ainsi conçue: *μύλια γὰρ, στάδια δύο ἡμῶν*, c'est-à-dire, 51 milles, 2 stades $\frac{1}{2}$; cette scholie n'appartient pas au copiste, comme je le prouverai tout-à-l'heure: or 51 milles 2 stades $\frac{1}{2}$ sont précisément la réduction de 385 stades en milles sur le pied de 7 stades et demi pour un mille; et c'est la proportion que l'on retrouve le plus souvent dans les fragments des systèmes métriques de l'Asie et de l'Égypte, que le temps a respectés.

(1) Les auteurs se contredisent sur la hauteur des murs de Babylone, encore plus que sur leur circonférence: on a essayé de les concilier; mais on n'a pas remarqué que ces mesures se réduisent à trois, et sont entre elles dans des rapports singuliers.

Coudées. Pieds.

Selon Hérodote ¹..... 200. = 300.

Cet historien a été suivi par Orose ² et Pline ³; car, quoique ce dernier dise 200 *pieds*, il est difficile de douter que cette différence ne vienne de ce qu'il a mis, par inadvertance, des *pieds* à la place des coudées.

Selon Ctésias, 50 orgyies ⁴; et comme l'orgyie valoit 4 coudées et 6 *pieds*, il en résulte..... 200. = 300.

Selon Quinte-Curce ⁵..... 100. = 150.

Selon Philostrate, 3 demi-plèthres ⁶; chaque plèthre = 66 $\frac{2}{3}$ coudées et 100 *pieds*; donc..... 100. = 150.

Enfin, selon les écrivains plus récents que Ctésias ⁷ (*τῶν νεωτέρων*, c'est-à-dire, comme

ci-dessus, les historiens

d'Alexandre), selon Strabon et Philon de Byzance ⁸. 50. = 75.

Ces mesures suivent donc la progression géométrique 50, 100, 200, *simple, double, quadruple*.

On pourroit expliquer une si singulière contradiction, en admettant quelque erreur dans la dénomination que chacun a donnée aux mesures employées pour exprimer la hauteur des murs; et ceux même qui, comme Hérodote, Ctésias, Clitarque, &c. avoient vu Babylone, pouvoient d'autant moins s'assurer de la justesse des renseignements qui leur étoient donnés, que les murs de Babylone, construits par Sémiramis, avoient été démolis par l'ordre de Darius fils d'Hystaspe, après la prise de Babylone ⁹: il est peu probable qu'on ait repris ces grands travaux, depuis ce prince, en faveur d'une ville déchue.

Quinte-Curce donne également 32 *pieds* d'épaisseur aux murs de Babylone: la différence de 10 coudées entre leur hauteur et celle des tours s'y retrouve également, excepté que cet auteur paroît avoir pris, comme Pline, des *coudées* pour des *pieds* (*turres denis pedibus quàm murus aliores sunt*).

Quoique la leçon 32 *pieds*, appuyée par Quinte-Curce, soit évidemment la seule véritable, je dois remarquer qu'il paroît y avoir eu dans quelque ancien manuscrit, 12 *pieds* au lieu de 32 (16 au lieu de 16), mesure certainement trop foible. Les mêmes manuscrits 1393 et 1394 portent à la marge *οἱ γίνονται πέντε ὀκτώ*: or 8 coudées valent 12 *pieds*.

Au reste, ces deux scholies, qui ne peuvent être du copiste, puisque la seconde est en con-

¹ Herodot. l. l. = ² Oros. Histor. 11, c. 6. = ³ Plin. l. l. adde Solin. Marit. Cap. = ⁴ Ctésias, ap. Diod. l. l. = ⁵ Quint. Curt. l. l. = ⁶ Philostr. l. l. = ⁷ Diod. Sic. l. l. = ⁸ Phil. Byz. pag. 2675: il dit *πλεον ἢ τῶν πέντε*. = ⁹ Herodot. 111, §. 159.

dées, en y comprenant celle des tours <1> : la largeur suffit pour que deux quadriges puissent facilement y courir en sens contraire. Aussi ces murailles sont mises au nombre des sept merveilles, de même que le jardin suspendu, qui a la forme d'un carré dont chaque côté est de 4 plèthres *. Il se compose de [plusieurs] terrasses voûtées qui s'élèvent les unes au-dessus des autres, soutenues sur de gros piliers en forme de cubes. Les piliers sont creux et remplis de terre, de manière à pouvoir contenir les racines des plus grands arbres : ces piliers, ainsi que le sol de chaque terrasse, et les voûtes, sont construits en briques cuites assemblées avec de l'asphalte. On arrive à l'étage supérieur par des escaliers le long desquels on a disposé des *limaces* * ; des hommes commis à cet effet les mettent sans cesse en mouvement et font monter l'eau de l'Euphrate dans le jardin <2>, situé

* 400 pieds.

* Cf. trad. Franç. tom. I, pag. 423.

tradition avec le texte, se retrouvent dans un des manuscrits de la Géodésie d'Héron d'Alexandrie¹, qui, entre autres additions, offre ces phrases corrompues, mais faciles à rétablir : Ἰσχυῖσιν οἱ γωνυαῖοι τῆς Βαβυλωνος πὸν μὲν πλείμμετον ἔχει σελίδας τῶν οἱ πρὸς γίνονται μίλια ἑκατὸν · τὸ δὲ πᾶχος τῆς πύχους ποδῶν ἑκατὸν ἢ μισοῦ, ἢ γὰρ πύχους ἢ, κ. τ. λ. Lisez : Ἰσχυῖσιν οἱ γ. τ. Β. τ. μ. π. ἑ. σ. τῶν οἱ πρὸς γίνονται μίλια ἑκατὸν, σελίδας ἑκατὸν ἢ μισοῦ · τὸ δὲ πᾶχος τῆς πύχους ποδῶν ἑκατὸν, ἢ γὰρ πύχους ἢ. (κγ. γ.).

<1> D'après différentes combinaisons que je ne puis faire entrer dans ces notes, mais dont je rendrai compte à la fin de cet ouvrage, je trouve que la coudée royale de Babylone, celle qu'Hérodote, *lib. I, f. 178*, dit être de trois doigts plus longue que la coudée moyenne, étoit la coudée de 24 doigts du stade de 833 $\frac{1}{3}$ au degré, et qu'elle valoit 333 $\frac{1}{3}$ millimètres, ou 1 pied 3 lignes $\frac{7}{10}$ de roi environ.

Alors les 32 pieds d'épaisseur donnés par Strabon aux murs de Babylone représen-

teroient 7 mètres $\frac{1}{2}$, ou 21 à 22 pieds.

Les 50 coudées de la hauteur des murailles vaudroient 16 mètres $\frac{2}{3}$, ou environ 51 pieds;

Et les 60 coudées de la hauteur des tours, 20 mètres, ou 61 pieds $\frac{1}{2}$.

Ces mesures offrent toute la vraisemblance que l'on peut désirer; et l'on a de la peine à concevoir comment Fréret a pu supposer aux murs de Babylone 284 pieds de haut, c'est-à-dire, 80 pieds de plus que la hauteur des tours de l'église cathédrale de Paris. G.

<2> Συνέχεται δὲ ψαλιδοῖσιν καμαρωτοῖς, ὅππῃ πηλῶν ἰδρυμένοις κυβοειδῶν ἄλλοις ἐπ' ἄλλοις · οἱ δὲ πηλοὶ κοῖλοι πλήρεις γῆς, ὥστε δέξασθαι φυτὰ δένδρων τῶν μεγίστων, ἐξ ὧν πλίνθιν καὶ ἀσφάλτην κατασκευασμένοι, καὶ αὐτοὶ καὶ αἱ ψαλίδες καὶ τὰ καμαρώματα · ἡ δ' αἰνωτάτω στήλῃ προσβάσις κλιμακωτὴς ἔχει, παρακειμένη (lege παρακειμένης) δ' αὐταῖς καὶ κοχλίας, δι' ὧν τὸ ὕδωρ ἀνῆγον εἰς τὸν κήπον ἀπὸ τοῦ Εὐφράτη συνεχῶς οἱ ποδῆς τῶν περὶ μέγιστοι.

Cette description du jardin suspendu offre

¹ Cod. 2013, fol. 99 v.^o

près du fleuve ; ce fleuve , large d'un stade, coupe la ville par le

plusieurs difficultés provenant sur-tout de l'incertitude qui reste sur le sens précis de quelques expressions techniques.

Les différens auteurs qui ont parlé de ce monument, paroissent s'en être fait à-peu-près la même idée: ils s'accordent à le représenter comme un jardin composé de plusieurs terrasses élevées en amphithéâtre les unes au-dessus des autres, et soutenues sur des substructions voûtées, dont peuvent avoir quelque idée ceux qui ont vu l'*Isola Bella* dans le lac Majeur.

Le trait distinctif de la description de Strabon consiste dans l'emploi de *dés* ou gros piliers [*πύλοι κωκυιδίς*]. Selon Quinte-Curce et Diodore, les plus grands arbres étoient plantés en pleine terre sur chaque terrasse; et cela nécessitoit une couche de terre assez épaisse pour pouvoir se prêter au développement de leurs racines. (*Ἐπὶ δὲ τούτοις ἐστὶν ὁρμητὴ γῆς ἱκανὸν βάθος, ἀρκέμενοι πῆς τῶν μεγίστων δένδρων ρίζαις*. Diod.)

Strabon, au contraire, semble avoir pensé, et avec raison, que la quantité de terre nécessaire dans une semblable disposition auroit été trop considérable et trop pesante pour des terrasses voûtées. Il supposoit donc, du moins c'est ainsi que j'entends son idée, il supposoit, dis-je, que les substructions se composoient de voûtes, dont les retombées portoient sur d'énormes jambages ou piliers cubiques; et que ces piliers, ainsi que les reins des voûtes, étoient creusés comme celles de quelques-uns de nos ponts en pierre, et remplis de terre pour recevoir les racines des plus grands arbres: par-tout ailleurs, il pouvoit n'y avoir que des fleurs ou des arbustes; et dès-lors on n'avoit besoin que d'une couche fort mince de terre. La bâtisse étoit en briques cuites assemblées avec de l'asphalte; car *ἐξ ὅλης πλίνθου καὶ ἀσφάλτου κατασκευα-*

σμένοι signifie *ἐξ ὅλης πλίνθου καὶ ἀσφάλτου ἡρμοσμένοι*, en latin *instructi laterculo coctili, bitumine interliti*: l'asphalte arrêtoit l'infiltration; et l'écoulement des eaux étoit sans doute favorisé par des conduits ménagés dans l'épaisseur des piliers.

Cette disposition une fois bien connue, la difficulté principale ne consiste plus que dans les expressions *καλιδύμασι καμαρωπῆς*: il semble que Strabon auroit pu dire simplement *καλιδύμασι* ou *καμάρις* ou *καμαρώμασι*. Xylander a traduit ces mots par *fornicibus fornicatis*, ce qui est au moins aussi obscur que le texte; la traduction de Buonacciolli, *archi e volti*, ne présente pas encore une idée bien nette; il en est de même de la version de l'ancien interprète: la difficulté s'augmente encore lorsque, plus bas, Strabon distingue *αἱ καλίδες* et *τὰ καμαρώματα*: quel sens a-t-il prétendu donner à chacun de ces deux mots?

Καλὶς paroît avoir été proprement l'arceau de la voûte; ce mot étoit synonyme de *ἀψίς*, comme on peut le voir dans Suidas, Philoxène¹, le scholiaste de Platon², et dans quelques passages cités par M. Schneider³.

Καμάριον semble avoir été pris en général pour l'ouvrage voûté tout entier [totum tectum fornicatum]; ce qu'on voit par un passage où Diodore⁴, employant *καμάριον* et *καλὶς*, a donné au premier une acception plus étendue, et restreint celle du second à l'idée de voûte: en sorte qu'il y avoit entre ces deux mots la même différence qu'entre les noms Latins *camera* et *fornix*⁵.

Mais les auteurs Grecs, de même que les auteurs Latins, ont négligé très-souvent cette différence, probablement parce que les architectes seuls se faisoient une idée juste de ces termes techniques: ainsi l'on pourroit trouver des passages où *καλὶς* est

¹ Cf. Hemsterh. ad Polluc. IX, 49. — ² Schol. Plas. pag. 43, Ruhnk. — ³ Schneid. ad Vitruv. VI, 8, §. 4. — ⁴ Diod. Sic. II, §. 9. — ⁵ Forcellin. Lexicon, voce Camera.

milieu : sur ses bords s'élève également <1> le tombeau de Bélus, maintenant détruit, et qui le fut, dit-on, par Xerxès <2>; c'étoit

employé pour *καμάρα*, et réciproquement ; et l'on doit par conséquent en conclure que l'emploi de ces deux mots est souvent assez arbitraire sous la plume des écrivains peu versés dans l'architecture.

Dans le passage de Strabon, il est facile de voir que *καμάρα* n'est que secondaire ; l'idée principale est renfermée dans *ψαλίδας* ou *ψαλιδώματα*, car deux fois le premier est subordonné au second ; *ψαλιδώματα καμαρώντας*, et *ψαλίδας καὶ τὰ καμαρώματα* : mais en même temps il est clair, d'après l'ensemble du passage de Strabon, qu'il n'a pu prendre l'un des deux termes pour le tout, et l'autre pour la partie.

Si nous nous rappelons maintenant que Strabon supposait les souterrains soutenus, non sur des massifs continus et formant un seul ordre de galeries parallèles, mais sur des piliers carrés, il s'ensuivra que, dans sa pensée, les souterrains se composaient d'une suite de deux ordres de galeries parallèles qui se coupoient à angles droits : il y avoit donc des voûtes principales et des voûtes de rencontre ; et c'est là, je crois, la distinction que Strabon a voulu établir entre les mots *ψαλίδας* et *καμαρώματα*. Ainsi il entendoit par *ψαλιδώματα καμαρώντα*, des voûtes composées ou à lunette ; par *ψαλίδας*, les voûtes principales ; par *καμαρώματα*, les voûtes de rencontre ; et par *πίλοι*, les piliers carrés soutenant les montées de ces voûtes.

<1> Ἔστι δὲ καὶ ὁ τῷ Βήλῳ πέφος αὐτόθι. On pourroit croire que les jardins situés sur le fleuve, comme Strabon l'a dit, étoient contigus au tombeau de Bélus. Tel seroit le sens de la phrase, si l'on prenoit l'adverbe *αὐτόθι* strictement pour la désignation de l'endroit où le tombeau étoit assis, non de

toute la ville en général ¹. (M. DU THEIL.)

Le mot *αὐτόθι*, là, me paroît avoir rapport à la position sur le bord de l'Euphrate ; c'est ce qu'indique la conjonction *καί*. En conséquence, j'ai lié les deux phrases, comme si Strabon avoit écrit : *ὅθι δὲ τῷ ποταμῷ ὁ κήπος, καὶ αὐτόθι, καὶ ὁ τῷ Βήλῳ πέφος* : car la phrase dont il se sert a le même sens.

<2> Ce que Strabon appelle ici le tombeau de Bélus, est, ce me semble, le local qu'Hérodote appelle lieu consacré à Jupiter-Bélus. (M. DU THEIL.)

Je ne suis pas de cet avis. Le tombeau de Bélus est évidemment la même chose que ce qu'Hérodote appelle la tour, ayant un stade de base, de même que le tombeau, selon Strabon : le lieu consacré ou hieron avoit 2 stades de côté et 8 stades de circonférence ; et c'étoit au milieu que s'élevait la tour appelée par Strabon tombeau de Bélus ².

Il est à-peu-près certain, quoi qu'en disent Strabon et Arrien ³, que Xerxès avoit pas démoli cette tour : le silence d'Hérodote, qui avoit visité les lieux, est plus que suffisant pour contre-balancer le témoignage de ces auteurs qui ne parlent que sur ouï-dire. Dans tous les cas, la démolition ne fut que partielle ; et Pline a pu s'exprimer de manière à faire croire que cette tour subsistait encore de son temps ⁴, puisque de nos jours il en reste encore des vestiges qu'il est difficile de méconnoître. On sait qu'il existe, à 1 ½ lieue au nord de Helleh, une pyramide quadrangulaire à moitié ruinée, construite en briques cuites ou séchées au soleil, cimentées avec de l'asphalte. L'abbé de Beauchamp ⁵ lui trouvoit 180 pieds en 1790. M. Macdonald Kinneir, qui l'a visitée en 1813, lui trouve

¹ Van Goens, *Diatrib. de Cepotaph.* cap. 6, §. 4, pag. 153. — ² Herodot. 1, §. 181. — ³ Arrian, *Anab.* VII, §. 17. — ⁴ Plin. VI, c. 30. — ⁵ Beauchamp, dans le *Journal des Savans*, 1790, pag. 798.

PAGE 738.

une pyramide carrée, de briques cuites, ayant un stade de hauteur et de côté. Alexandre avoit eu l'intention de la rétablir ; mais l'ouvrage demandoit beaucoup de travaux et de temps, puisqu'il eût fallu deux mois pour que dix mille ouvriers parvinssent seulement à déblayer les terres et les décombres : aussi Alexandre ne put-il achever ce qu'il avoit entrepris, parce qu'il mourut presque aussitôt de maladie <1>. Après lui, personne ne s'occupa de ce monument ; le reste fut également négligé ; et la ruine [successive] de cette ville <2> devint l'ouvrage à-la-fois des Perses, du temps, et des Macédoniens, dont l'insouciance pour les choses de ce genre augmenta sur-tout après que Séleucus Nicator eut fortifié <3> Séleucie sur le Tigre <4>, à environ 300 stades seulement de Babylone <5>.

900 pas ou 2250 pieds anglais de tour, à la base ; ce qui donne pour chaque côté environ 88 toises. M. Macdonald Kinneir lui suppose 220 pieds de haut dans l'endroit le plus élevé¹ ; ce qui prouve qu'elle devoit être encore en assez bon état au temps d'Alexandre.

<1> J'aurois pu me hasarder à mettre une nuance différente en cet endroit, parce qu'il seroit possible que dans cette phrase (*παρὰ χεῖμα γὰρ ἡ νόσος καὶ ἡ πλευνὴ συνέπειε τῷ βασιλεῖ*) Strabon, par le mot *συνέπειε*, eût voulu exprimer la brièveté de la maladie d'Alexandre, qui ne dura que dix jours². Ce mot, qui ne signifie souvent que *accidere*, emporte aussi l'idée de *simultanéité* dans deux événemens ; en sorte que c'est peut-être comme s'il avoit dit : *A peine la maladie l'eut saisi que la mort l'enleva*.

<2> Le texte porte *ἀλλὰ καὶ τὰ λοιπὰ ὠλιγορήθη καὶ ΚΑΘΗΡΙΨΑΝ τῆς πόλεως, τὰ μὲν — τὰ δὲ κ. τ. λ.* Il faut lire *κατήρειψαν* que portent plusieurs manuscrits. C'est la vraie leçon.

<3> Il résulte du texte de Strabon que Séleucie fut *fortifiée* et non *bâtie* par Séleucus Nicator : cela se prouve, non par le mot *πύξιν* dont il se sert, puisqu'il est, à la rigueur, susceptible de signifier *bâtir* et *fortifier* tout ensemble ; mais par la manière dont Strabon désigne un peu plus bas cette ville, *τὴν νῦν (scil. καλεσμένην) Σελεύκειαν* : d'où l'on conclut qu'elle n'avoit pas toujours porté le nom de *Séleucie*. Quant à celui qu'elle portoit auparavant, les géographes ne savent si c'est *Χωχί*, comme le disent Ammien Marcellin⁴ et Zosime⁵, ou si *Χωχί* est un lieu différent. Le point est obscur, et ne sauroit être discuté dans l'espace d'une note.

<4> Séleucie étoit située vis-à-vis Ctésiphon, sur les bords opposés du Tigre. Ces lieux sont encore habités, et sont nommés par les Arabes Al-Modaïn, ou les deux villes. G.

<5> La distance de Babylone à Séleucie est, selon Plin⁶, de xc milles. Quelques critiques, et, près eux, le P. Hardouin, ont

¹ *Memoir of the Pers. Empire*, pag. 273-278. — ² *Sainte-Croix, Exam. des histor. d'Alexand.* pag. 491-493. — ³ *Schweigh. ad Herodot.* II, S. 49. — ⁴ *Amm. Marc.* XVIII, pag. 276, et *ibi Vales.* — ⁵ *Zosim.* III, S. 23.

En effet, ce souverain et tous ses successeurs eurent une grande prédilection pour cette ville nouvelle, et y transportèrent le siège de leur empire : aussi elle est devenue maintenant plus grande que Babylone ; celle-ci est en grande partie déserte, en sorte qu'on peut lui appliquer ce qu'un poète comique disoit de *Megalopolis* en Arcadie :

« La grande ville n'est plus qu'un grand désert. »

Vu la rareté du bois de charpente, les poutres et les piliers des édifices particuliers sont en bois de palmier : autour des piliers on dispose en spirale des cordelettes de jonc que l'on peint ensuite de diverses couleurs. Les portes sont enduites d'asphalte : on les tient hautes, ainsi que les maisons elles-mêmes, qui toutes sont voûtées à cause du manque de bois de charpente <1> ; car le pays est en grande partie couvert

PAGE 738.

PAGE 739.

proposé de lire XL¹ : l'on ne sauroit nier que cette leçon ne fasse coïncider parfaitement le témoignage de Pline avec celui de Strabon ; car, en comptant le mille à 7 $\frac{1}{2}$ stades, rapport qui paroît avoir existé entre ces mesures dans l'Orient, 40 milles font juste 300 stades (40 $\times$ 7 $\frac{1}{2}$ = 300). La distance entre les rives des deux fleuves, à l'endroit où étoit située chacune des villes, est de 35' qui valent 292 stades de 500 au degré.

<1> Le passage qui suit offre une difficulté assez grande, contre laquelle j'ai peut-être lutté sans succès :

Διὰ δὲ τῆς ὕλης σπάνιν, ὅκ φοινικίων (Tzsch. ex codd.) ξύλων αἱ οἰκοδομαὶ συντελῶνται καὶ δοκοὶ καὶ σύλοις· περὶ δὲ τὰς σύλους εὐρέοντες ὅκ τῆς (τῆς deest in cod. Medic. 4) καλὰ μιν χρῆσις περικείμενη· εἴτ' ἐπαλείφοντες χρώμασι καταγράφουσιν (codd. duo, καταβάλλουσιν)· πρὸς δὲ θυρεοὺς ἀσφάλτου· ὑψηλοὶ δὲ καὶ αὐταὶ καὶ οἱ οἴκοι, καμαρωτοὶ πάντες διὰ τὴν αἰχυλίαν.

Il n'y a aucune variante qui mérite attention ; car la leçon *καταβάλλουσιν* n'est qu'une glose : *καταγράφουσιν* est la meilleure.

Ainsi dans Lucien : καὶ γυμνὴν πόλιν ἀμορφίαν εὐανθεῖς βαφαῖς χρωμάτων κατέγραφον². Quant à ἐπαλείφειν, S. Grégoire de Nazianze l'emploie dans ce vers, μήδ' οὐ μωρὰς ἐπαλείφει χρώμασιν αἰχμοῖς³.

Quoique le mot ὕλη puisse signifier des matériaux en général, le *materiatura* ou *materiatio* de Vitruve⁴, Strabon l'emploie ici dans le sens de *bois de charpente*, comme plus bas : σπάνις γὰρ ὕλης ἐνταῦθα⁵.

Le mot αἰχυλία dont il se sert ensuite, ne peut s'entendre de la *privation du bois* en général ; car Strabon va dire que le palmier est très-abondant en Babylonie : cette expression est donc synonyme de ὕλης σπάνις qu'il a employé un peu plus haut, et signifie la *rareté du bois de charpente*. La phrase qui suit le prouve : ψλὴ γὰρ ἢ χόρεα καὶ θαμνώδης

¹ Hard. Emendat. n.º 93. = ² Lucian. Amor. S. 34. = ³ S. Greg. Naz. Carmin. var. Opp. tom. II, pag. 147, C. = ⁴ Vitruv. Archit. IV, 2, S. 1. = ⁵ Strab. XVI, pag. 741, B.

de taillis, n'ayant d'autres arbres [de haute futaie] que le

ἡ πᾶσι : et l'on est d'ailleurs conduit à ce sens par celui de ξύλων, qui signifie, dans Thucydide¹ et dans Libanius², les bois qui entrent dans la bâtisse. La même signification est donnée à ξυλεία par Hérodiens³, et même par Strabon, τὴν ξυλείαν τὴν εἰς τὰς οἰκοδομὰς⁴.

Quant au mot καμάρωσις, *voûte*, il peut s'entendre de ce que le plafond de chaque étage formoit une voûte, si la maison étoit petite, ou plusieurs voûtes retombant sur des piliers intérieurs, si elle étoit grande. Ces voûtes devoient être formées de boccailles liées fortement avec de l'asphalte; et comme rien n'empêchoit de leur donner le degré de courbure nécessaire, leur poussée pouvoit être foible et ne point excéder la portée des piliers qui les soutenoient : un remplissage de substances légères permettoit d'asseoir sur ces voûtes le plancher de l'étage supérieur; et ainsi de suite, jusqu'au toit, qui probablement étoit en terrasse.

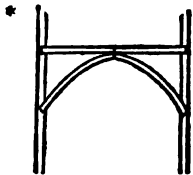
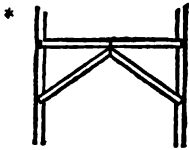
Il seroit possible, toutefois, que les maisons de la Babylonie eussent des voûtes en comble faites avec du bois de palmier, et que ce fût là ce que Strabon entend par des voûtes faites à cause de la rareté du bois de charpente.

On sait, en effet, que le palmier de Babylonie, ou le dattier, est un arbre à moelle, qui s'emploie très-bien, placé verticalement, mais qui n'est pas très-propre à former des poutres solides, à moins qu'elles n'aient fort peu de longueur; et l'on doit se rappeler ici ce que Strabon a dit ailleurs, en parlant des maisons de la Susiane, également construites en bois de palmier : on les tenoit, dit-il, extrêmement étroites, tant à cause du poids de

la couche de terre dont on en couvroit le toit, pour se garantir de l'excessive chaleur, que parce que l'on manquoit de longues poutres [ἀπορρέμεναι δὲ μακρῶν δοκῶν⁵].

En Babylonie, où l'on n'avoit pas besoin de tenir les maisons si étroites, on étoit donc obligé, vu le peu de longueur des poutres, d'en mettre deux bout à bout, en manière de chevron, pour former les séparations des divers étages, dont le nombre étoit de trois ou quatre à Babylone⁶; et au moyen de deux autres poutres placées horizontalement sur les chevrons du comble de l'étage inférieur, on formoit le plancher de l'étage supérieur*. Or, voilà ce que Strabon pourroit avoir entendu par οἶκος καμάρωσις.

Au reste, ces chevrons pouvoient être cintrés et figurer plus ou moins bien une espèce de voûte; ce qui justifieroit encore l'expression de Strabon. En effet, les anciens ont parlé de la propriété particulière que la poutre de palmier a de se cambrer de bas en haut, à mesure qu'elle vieillit, et de former le dos d'âne⁷: d'après cela, on conçoit qu'il étoit facile de choisir, pour les combles, des poutres qui eussent déjà pris le cintrement, et dont on faisoit très-facilement une sorte d'ogive*. J'observerai, en finissant cette note un peu longue, qu'au rapport de Beauchamp, les voûtes en briques, dont on retrouve les restes dans les ruines de l'antique Babylone, sont également en ogive, c'est-à-dire, formées de deux segmens de cercle qui n'ont point le même centre⁸; je ne serois pas éloigné de croire que l'idée de cette espèce de voûte, dans les constructions en briques, a pu être suggérée aux Babyloniens



¹ Thucyd. II, §. 14. — Abresch, Diluc. Thucyd. pag. 149. — ² Liban. Orat. VI, pag. 206, A. — ³ Hérodiens. VII, 12, §. 13; VIII, 4, §. 22. — ⁴ Strab. V, pag. 222, B. — ⁵ Strab. XV, pag. 731, B. — ⁶ Hérodot. I, §. 180. — ⁷ Xenoph. Cyrop. VII, §. 11. — Theophr. Hist. plant. VI, 7, pag. 530. — Aristot. ap. Gell. III, §. 6. — Plut. Symp. VIII, 4, pag. 724, E. — Plin. XVI, c. 42. — Philon. Byt. pag. 2651, A, tom. VIII, Antiq. Græc. — ⁸ Beauchamp, Journ. des Savans, I, I.

palmier

palmier <1>. Cet arbre, qui vient en très-grande quantité dans la Babylonie, se trouve abondamment aussi dans la Susiane, sur la côte de la Perse, et dans la Carmanie.

PAGE 739.

On n'a point en Babylonie l'usage des toits recouverts en tuiles, parce que les pluies y sont peu abondantes <2> : la même chose a lieu pour la Susiane et la Sitacène.

IL y a dans la Babylonie une habitation particulière assignée aux philosophes du pays, appelés *Chaldæens*, qui s'appliquent principalement à l'astronomie.

S. V.
Chaldæens.

Quelques-uns prétendent connoître aussi la généthliologie * ; mais les autres n'approuvent point leur manière de voir. Il existe en outre une tribu de Chaldæens qui habite un canton de la Babylonie voisin des Arabes et de la mer dite des Perses <3>. Disons aussi que les Chaldæens astronomes se divisent en plusieurs classes : on leur donne les noms d'*Orchéniens* *, de *Borsip-péniens* *, et plusieurs autres, comme pour distinguer leurs sectes ; car ils professent sur les mêmes matières des opinions différentes <4>.

* L'horoscope.

* De la ville d'Orchoé.

* De la ville de Borsippa.

par la voûte naturelle que formoient les deux poutres de palmier.

<1> Le long de l'Euphrate et du Tigre, et sur les deux bords du Schat-el-Arab, formé de la réunion de leurs eaux, on ne rencontre que fort peu de forêts ; encore n'y croît-il point d'arbres de haute futaie : ce ne sont par-tout que des terrains couverts de taillis, de roseaux et de broussailles ¹.

<2> Οὐδὲ γὰρ καμυβρῦνται. Les versions manquent d'exactitude. Καμυβρῦνται se dit sur-tout d'un pays où il pleut en abondance ² ; et la phrase de Strabon revient à ce que disent de la Babylonie Hérodote (ὕεται μὲν ὀλίγω ³) et Arrien (ὅ γὰρ ὕεται τὸ πολὺ ⁴). Au reste, l'expression de notre auteur, καμυβρῦνται δ' ὅ

ἔσονται, renferme l'idée d'une couverture en tuiles à-la-fois et en comble ; ces deux notions dépendent l'une de l'autre : et l'on peut conclure de ce passage, que les maisons en Babylonie étoient terminées par des terrasses ; l'on ne sauroit douter que cet usage, maintenant général dans l'Orient, ne date de très-loin.

<3> C'est-à-dire, à peu de distance du golfe Persique, un peu plus au midi que la ville actuelle de Basra. G.

<4> Ἄλλα καὶ ἄλλα ΛΕΤΟΝΤΕΣ ἀπὸ τῶν αὐτῶν δόγμασι · il faut lire νέμοντες avec les manuscrits, ou bien ἔχοντες, que donne Théodore Méliténite ⁵. La confusion de νέμοντες et de ἔχοντες n'est point sans exemple ⁶.

¹ Descript. du pachal. de Bagdad, pag. 53. = ² Strab. XVI, pag. 776, A. = ³ Herodot. I, §. 193 ; III, §. 10. = ⁴ Arrian. VII, §. 7. = ⁵ Theod. Melit. proœm. in Astronom. ap. Ism. Bulliad. pag. 228. = ⁶ Paus. II, c. 35, pag. 377, ed. Clav.

PAGE 739.

Les mathématiciens font mention de quelques-uns d'entre eux, comme Cidéas, Naburianus et Sudinus. Séleucus de Séleucie est Chaldæen, ainsi que beaucoup d'autres hommes recommandables ^a.

^a Cf. Bailly, Astron. anc. écl. IV, 37.

^{*} Act. Brouss. Rennell's Geogr. System of Herodot. p. 370.

Quant à *Borsippa* ^{*}, c'est une ville consacrée à Diane et à Apollon, où se fabrique une grande quantité d'étoffes de lin. On y trouve en abondance des chauve-souris beaucoup plus grandes que par-tout ailleurs; on les prend pour s'en nourrir, et on les sale.

S. VI.
Étendue de la Babylonie.

LE pays des Babyloniens est borné à l'orient par les Susiens, les Élymæens et les Parætacéniens; au midi, par le golfe Persique et les Chaldæens, jusqu'aux Arabes Méséniens <1>; à l'occident, par les Arabes Scénites [qui s'étendent] jusqu'à l'Adiabène et à la Gordyée; au nord, par les Arméniens et les Mèdes, jusqu'au *Zagrium* et aux nations qui l'avoisinent.

<1> Toutes les éditions et tous les manuscrits portent μέχρις Ἀραβίων τῶν ΑΛΕΞΗΝΩΝ; et le nom de ces Arabes *Aleseni* a été reproduit dans toutes les traductions de Strabon et dans diverses géographies. On va voir d'où vient ce prétendu nom de peuple qui ne se trouve nulle part ailleurs.

A l'embouchure du Tigre, et conséquemment au sud de la Babylonie, on connoissoit une île, espèce de Delta, renfermée entre les deux branches du fleuve. On l'appeloit *Mésène*, ou particulièrement *Mésène du Tigre*, ἡ ὡς Τίγριδι Μεσίνη ^a, ou ἡ τῷ Τίγριδι Μεσίνη ^a. Les Grecs ont cherché l'origine de ce nom dans le mot μέσος: mais il est plus probable que le mot est Oriental.

Cette île étoit habitée par une tribu d'Arabes appelés *Meseni*: c'est ce qu'on voit par ce passage de Philostorge, Περὶ ἧς δ' ἐπὶ θα-

λάσαν καταβαίνει (ὁ Τίγρις), χρίζεται αἰς δύο μεγάλους ποταμούς — καὶ νῆσον αὐτὴν ποιοῦν, ποταμίαν τε καὶ θαλάσσιαν ἣν ἔθνος ἐνοικοῖ τῶν ΜΕΣΗΝΩΝ ἐπικαλούμενον ^b et par un autre d'Étienne de Byzance ^c.

Il est de toute évidence que ces Arabes ΑΛΕΞΗΝΟΙ ne sont autre chose que les ΜΕΣΗΝΟΙ, ou habitans de la Mésène, dont les copistes ont défiguré le nom, en faisant deux lettres (ΑΛ) de la lettre initiale M: ôtez seulement le tiret de l'A, et l'identité devient complète.

Au reste, la nature de cette erreur des copistes prouve qu'elle a été faite lorsque les manuscrits étoient encore écrits en lettres onciales: elle est donc fort ancienne dans le texte; et c'est ce qui explique pourquoi tous nos manuscrits s'accordent sur la mauvaise leçon.

^a Dion. Cass. LXVIII, §. 28. — Steph. Byz. voce Ὀρεζα. = ^a Steph. Byz. voce Σπασίνα χείραξ. =

^b Philostorg. Hist. eccl. III, §. 7. = ^c Steph. Byz. voce Ἀπάμια.

CE pays est arrosé par plusieurs fleuves ; les plus considérables sont l'Euphrate et le Tigre, qui passent pour les plus grands de l'Asie méridionale après ceux de l'Inde. On remonte le Tigre jusqu'à *Opis* <1> (bourgade qui sert de marché pour les cantons environnans), et jusqu'à la ville actuelle de Séleucie : quant à l'Euphrate, on le remonte jusqu'à Babylone à plus de 3000 stades de la mer *. Les Perses, dans la crainte des invasions du dehors, avoient à dessein empêché qu'on ne pût remonter ces fleuves, en embarrassant leur cours par des cataractes factices. Alexandre, à son arrivée, détruisit toutes celles qu'il put faire disparaître, et principalement [celles du Tigre depuis la mer] jusqu'à *Opis* ^a.

Il s'occupa aussi des canaux. En effet, l'Euphrate grossit, à partir du printemps, dès que les neiges fondent dans [les montagnes de] l'Arménie <2> ; et, vers le commencement de l'été ^b, il se déborde. Il formeroit nécessairement de vastes amas d'eaux et submergeroit les champs cultivés, si l'on ne détournoit ses eaux trop abondantes, au moyen de saignées et de canaux, lorsqu'elles sortent de leur lit et qu'elles se répandent dans les plaines, comme celles du Nil en Égypte ; c'est ce qui a rendu les canaux nécessaires. Leur entretien exige beaucoup de travail, parce que la terre [végétale], profonde et molle, cède facilement et est entraînée par le courant, qui en dépouille les campagnes : elle

PAGE 739.
S. VII.
Euphrate et ses
canaux.

* Traduct. Franç.
tom. I, pag. 211,
not. 3.
PAGE 740.

^a Arrian, VII, p. 282.

^b Plin, VI, c. 26.

<1> J'ignore où étoit située *Opis*. Strabon dit qu'en remontant le Tigre on rencontroit *Opis* avant d'arriver à Séleucie. D'Anville place, au contraire, *Opis* beaucoup au-dessus de Séleucie. Voyez tom. I, pag. 212, not. 3. G.

<2> C'est précisément ce que dit Olivier ^c. M. Macdonald Kinneir dit au contraire que la plus grande crue est en janvier ^d : mais

nous croyons qu'il a pris un cas particulier à l'année dans laquelle il a vu le débordement du fleuve, pour ce qui arrive ordinairement. Il paroît qu'au milieu de l'hiver il y a une légère crue qui cesse aussitôt : c'est en mars ou dans les premiers jours d'avril que le fleuve commence à croître ; la crue dure jusqu'à la fin d'avril ; il reste stationnaire jusqu'à la fin de juin ^e.

^c Olivier, *Voyage en Perse*, tom. II, pag. 327. = ^d *Memoir of the Pers. Emp.* pag. 9. = ^e James Rich, *on the ruins of Babylon*, dans les *Mines de l'Orient*, tom. II, pag. 135.

remplit le lit des canaux et encombre promptement leurs embouchures ; il en résulte , que l'excédant des eaux se répand de nouveau sur les plaines voisines de la mer, y forme des lacs, des étangs , des marais couverts de roseaux et de joncs que l'on tresse pour en faire toute sorte de vases ; les uns enduits d'asphalte, susceptibles de contenir de l'eau ; les autres pouvant servir sans autre préparation : on en fait encore des voiles qui ressemblent à des nattes ou à des claies.

Il n'est sans doute au pouvoir de personne de s'opposer entièrement à une telle inondation : mais les bons administrateurs doivent y remédier autant que possible, en fermant les ouvertures des canaux, pour arrêter la majeure partie des eaux qui s'épancheroient sur les plaines ; en les faisant curer ; en dégagant leurs embouchures , afin d'éviter qu'ils ne s'encombrent par le dépôt du limon. Le curage des canaux est , à la vérité, facile : mais, pour être en état d'en boucher [à propos] les ouvertures, il faut le secours de beaucoup de bras, parce que le sol, étant mou et cédant facilement, ne soutient pas les terres rapportées ; il s'éboule , les entraîne avec lui et rend l'entrée du canal difficile à bien fermer ^{<1>}. Or la promptitude en ce cas est nécessaire ; car il importe que les canaux soient fermés assez rapidement ^{<2>}, pour que l'eau n'ait pas le temps de s'en écouler. En effet , lorsqu'ils manquent d'eau pendant l'été, ils épuisent le fleuve ; et le fleuve , une fois qu'il est trop bas , ne peut plus fournir, quand il le faut ,

<1> J'ai rendu le sens de *δυσύχων*, quoique ce mot ressemble assez à un barbarisme. Toup lisoit *δύχων*.

<2> Le texte porte *πρὸς τὸ πᾶσι ΚΑΤΣΘΗΝΑΙ*. Ce mot ne fait point de sens ici : quatre manuscrits (y compris le n.º 1393) offrent la vraie leçon, qui est *ΚΛΕΙΣΘΗΝΑΙ*.

Un peu plus bas : *εἰ μὴ ταχὺ μὲν ἐξαλείψιεν — ταχὺ δὲ ΚΛΕΙΟΙΝΤΟ*.

Ἐξαλείψιεν, dont se sert Strabon, est synonyme d'*ἀνασπένδιω*, employé par Arrien ¹, et par Strabon lui-même dans une autre occasion ².

¹ *Arrian. VII, 21.* = ² *Strab. VIII, pag. 389 med.*

aux canaux d'irrigation l'eau nécessaire, sur-tout en été, dans un pays brûlé par le soleil. Du reste [la sécheresse et l'abondance des eaux sont également nuisibles] ; et il est à-peu-près égal que les produits du sol soient submergés ou périssent de sécheresse <1>. Il en est de même de la navigation sur les fleuves ou sur les canaux, qui offre continuellement une grande utilité ; elle est entravée par chacune de ces deux causes ; et le seul moyen d'en corriger les effets, c'est d'ouvrir et de fermer les embouchures des canaux avec une égale promptitude, afin de maintenir le niveau de leurs eaux à une élévation moyenne, de manière qu'elles ne puissent être trop abondantes, ni venir à manquer.

ARISTOBULE dit qu'Alexandre ^a, monté sur une barque qu'il gouvernoit lui-même, examina avec attention les canaux, et les fit nettoyer en employant la grande multitude d'hommes dont il s'étoit fait accompagner. Il fit également fermer certaines embouchures, et il ordonna d'en ouvrir d'autres. Il remarqua un canal qui se dirigeoit principalement vers les lacs et les marais situés en avant de l'Arabie, et dont l'embouchure, se refusant aux opérations convenables, ne pouvoit facilement être fermée,

S. VIII.
Projets d'Alexandre
sur l'Arabie.
PAGE 741.
^a Cf. Arrian, VII. 22.

<1> Casaubon croyoit tout ce passage corrompu :

Διαφέρει δ' ἔδδ' ἢ τῶ πλείθει τῶν ὑδάτων κα-
κλῦζεσθαι τὸς καρπὸς, ἢ τῇ λειψυδρίᾳ τῇ δόψῃ
διαφθείρεσθαι· ἅμα δὲ καὶ τὸς ἀνάπλους πολὺ π' ἡ-
σμοι ἔχοντας αἰεὶ λυμαινομένους γὰρ ὑπ' ἀμφοτέρων
τῶν λεχθέντων παθῶν, ἔχ' οἷόν τι ἐπαγορεύειν, εἰ
μὴ παχὺ μὲν ἐξαγορεύειτο τὰ σῶμα τῶν διαρῶν.

Les manuscrits n'offrent aucune variante. Toup, Villebrune et Tzschucke veulent supprimer τῇ δόψῃ : mais on peut le conserver sans avoir besoin de l'addition de καὶ proposée par Casaubon, qui voyoit ici une de ces tautologies extrêmement fréquentes dans

tous les auteurs ^a, mais sur-tout dans Strabon : c'est la conjonction γάρ que je supprime, et je dispose ainsi ce texte :

Διαφέρει δ' ἔδδ' ἢ τῇ πλείθει τῶν ὑδάτων κα-
κλῦζεσθαι τὸς καρπὸς, ἢ, τῇ λειψυδρίᾳ, τῇ
δόψῃ διαφθείρεσθαι· ἅμα δὲ καὶ τὸς ἀνάπλους
πολὺ π' ἡσμοι ἔχοντας αἰεὶ, λυμαινομένους ὑπ'
ἀμφοτέρων τῶν λεχθέντων παθῶν, ἔχ' οἷόν τι ἐπα-
γορεύειν, εἰ μὴ παχὺ μὲν ἐξαγορεύειτο τὰ σῶμα τῶν
διαρῶν.

Villebrune lisoit λυμαινομένους γὰρ au lieu de γάρ, mais cette particule embarrasse aussi la phrase : la suppression de γάρ me paroît donc nécessaire.

^a Boissonad. ad Eunapium, pag. 163 et seq.

PAGE 741.

* Littér. bouche.

à raison de la mollesse et de la légèreté des terres : il ouvrit un nouveau canal * à environ 30 stades, dans un terrain pierreux, et il détourna les eaux de ce côté.

Ces travaux avoient encore un autre but ; il vouloit pourvoir à ce que l'Arabie, déjà presque une île <1> à cause de l'abondance des eaux [qui en fermoient l'entrée], ne fût pas rendue tout-à-fait inaccessible par les lacs et les marais : car il avoit conçu l'idée de s'emparer de ce pays ; déjà même il avoit fait équiper des flottes, disposer des lieux d'embarcation, construire des bâtimens, les uns en Cypre et en Phœnicie*, les autres dans la Babylonie : les premiers, démontés pièce à pièce ou assemblés par parties <2>, furent apportés à Thapsaque en sept

* Cf. Arrian. Anab. VII, c. 19.

<1> La Babylonie est encore pleine de marais entretenus par les débordemens annuels du Tigre et de l'Euphrate ; mais il s'en faut beaucoup que ces marais s'étendent aussi loin dans l'Arabie que Strabon le croyoit. G.

<2> Διασπένδαι γὰρ δὴ, κατακτάνδαι τὴν χώραν ταύτην, καὶ εὐλὺς καὶ ὀρμητήρια ἤδη κατασκευάσαι πᾶσι πλοῖα, πᾶσι μὲν ὅν Φοινίκη π καὶ Κύπρῳ, ταυτηρησάμενοι, διάλυτα π, καὶ γομφωτά, κ. ἡ. λ. J'ai peine à comprendre quel sens M. Heyne entendoit donner à ce passage, lorsqu'il l'interprétoit ainsi, en latin : *Habebat enim in animo, regionem eam occupare, jamque ad hoc et classem et stationes paraverat, navigiis (ὀρμητήρια πᾶσι πλοῖα appellat) partim in Phœniciâ Cyproque constructis, quæ dissolubilia et clavis compacta, &c.*

M. DU THEIL.

On peut, en effet, se hasarder à dire que M. Heyne n'a pas saisi le sens des mots qu'il met entre parenthèses ; et cela vient de ce que, ne s'apercevant pas que la conjonction καί, qui est dans un manuscrit, manquoit devant πλοῖα, il a cru que ὀρμητήρια étoit

adjectif de πλοῖα, tandis que ce mot est employé substantivement pour lieu d'embarcation, avec l'idée d'attaque qu'il renferme presque toujours ; je dis presque, parce qu'il est aussi employé, mais plus rarement, comme synonyme de ἀφαιρέσις².

Quant aux mots διάλυτα π καὶ γομφωτά, ils ont leur difficulté ; et toutes les versions manquent, selon moi, d'exactitude, sans en excepter celle de M. Heyne et celle-ci, proposée dans une note par M. du Theil : *dont les uns pouvoient être désassemblés et les autres étoient solides.*

Ces deux mots me paroissent exprimer deux nuances différentes de la même idée.

Διάλυτα πλοῖα sont les bâtimens démontés pièce à pièce, planche à planche, διασπέντα, comme s'exprime Diodore³.

Γομφωτά πλοῖα sont les bâtimens cloués, assemblés, non pas en totalité, car ils n'auroient pu être transportés en cet état à travers le désert ; mais par parties, à-peu-près comme les pontons à la suite des armées, divisés en trois, quatre parties, ou plus, et que l'on charge sur des chariots

² Heyn. Opuscul. academ. VI, pag. 359-360. = ³ Strab. lib. XI, pag. 493, fin. = ³ Diod. Sic. II, §. 16.

stations <1>, et descendirent ensuite le fleuve jusqu'à Babylone : les seconds furent construits avec les cyprès des jardins et des bois sacrés ; car le bois de charpente * est très-rare en Babylonie, et peu abondant chez les Cossæens et quelques autres peuples [voisins].

* ὕλη · *suprà*,
pag. 167.

Alexandre donnoit pour prétexte de cette guerre, ajoute Aristobule, que les Arabes, seuls entre tous les peuples, ne lui avoient pas envoyé de députés : mais la véritable cause étoit son ambition, qui le portoit à se rendre maître de tout.

En outre, comme il avoit appris qu'ils n'adoroient que deux divinités, Jupiter et le Soleil <2>, qui procurent aux hommes les

séparés. On peut en avoir une idée par la figure qu'on trouve dans Scheffer, qui, du reste, a confondu le sens des deux expressions de Strabon ¹.

<1> Le grec porte *κομίσθη εἰς Θάλασσαν, ΣΤΑΔΙΟΙΣ ἑπτά*. Cette leçon est absurde.

M. Gossellin a pensé qu'on devoit lire 1700 stades, c'est-à-dire (7) *σταδίοις (xvi) ἑπτα (κομισ)*, d'après cette considération que les 4° 10', ou 2083 $\frac{1}{2}$ stades, qui, dans la carte de Ptolémée, séparent Thapsaque de la partie la plus orientale de la Méditerranée, doivent être réduits, selon la méthode de M. Gossellin, à 2° 58' 34", valant, sous le 36.^e parallèle, 1685 stades de 700 au degré ²; et ce qui rend cette correction assez probable, c'est que les copistes très-souvent oublient le chiffre 1000 et confondent les *unités* avec les *centaines* ³, par suite des abréviations; car *ἑπτακοσιοίς* s'écrit *ἑπτακοσ*.

M. Forster, dans sa dissertation jointe à la traduction Anglaise de l'Expédition des Dix mille par Xénophon, lit, à la place de *σταδίοις*, stades, *σταμιοίς*, stathmes; et cette correction est très-simple et très-naturelle,

parce que la confusion des deux mots n'est pas sans exemple ⁴.

La distance moyenne de plusieurs des points de la Méditerranée, d'où les bâtimens démontés doivent avoir été expédiés, est d'environ 65 à 70 lieues : c'est donc 9 à 10 lieues par *stathme* ou *jour de marche*, &c.

Xénophon, il est vrai, compte 12 *stathmes* entre *Myriandrus* et *Thapsaque* ⁵; mais comme le *stathme* n'est autre chose que la *journée de marche* ⁶, l'espace que ce mot désigne est en raison de la vitesse de celui qui le parcourt : or il s'agit, dans Xénophon, de la marche d'une armée avec tous ses bagages; dans Strabon, au contraire, de celle des chameaux qui transportèrent les bateaux avec une rapidité proportionnée à l'impatience d'Alexandre. Les *stathmes* furent alors sans doute plus longs : c'est ainsi que Strabon parle ailleurs de *stathmes* de 400 et même de 600 stades chacun ⁷.

J'ai suivi, dans ma traduction, le sens de la correction de Forster.

<2> Arrien, qui donne beaucoup de détails à ce sujet, dit que ces deux divinités étoient

¹ Scheffer, *De militiâ naval.* lib. 1, cap. 4. = ² *Recherches*, tom. II, pag. 97, not. = ³ *Coray sur Strabon*, tom. I, pag. 406 de la traduction; *infra*, pag. 198, not. 3. = ⁴ *D'Orvill. ad Chariton.* pag. 100. = ⁵ *Xenoph. Anab.* 1, 4, med. = ⁶ *Wessel. ad Diod. Sic.* tom. II, pag. 381. = ⁷ *Strab.* xv, pag. 722, B.

PAGE 741.

choses les plus nécessaires à la vie, il imagina qu'il pourroit devenir pour ces peuples une troisième divinité, si, après les avoir vaincus, il leur rendoit l'indépendance dont ils n'avoient cessé de jouir. Voilà quelles furent les dispositions d'Alexandre à l'égard des canaux : il fit aussi fouiller <1> les tombeaux des rois, dont la plupart étoient construits dans les lacs.

§. IX.

Épanchement des
eaux de l'Euphrate.

* Littér. fleuves.

ÉRATOSTHÈNE, faisant mention des lacs qui sont près de l'Arabie, dit que l'eau, privée de débouchés, s'ouvre des issues sous terre ; et que, portée ainsi jusqu'aux Cœlé-Syriens <2>, elle ressort pour former les torrens * qui produisent, vers *Rhinocolura* et le mont *Casius* <3>, les lacs qu'on trouve en cet endroit, ainsi que les *Barathra* <4>. J'ignore si cela est probable :

le Ciel et Bacchus ¹. Voyez une note de M. de Sainte-Croix ².

<1> Le mot *σκαυρήδαι*, dont se sert ici Strabon, n'est pas clair : aussi les interprètes l'ont-ils diversement entendu ; l'ancienne version le traduit par *reportare*, Xylander par *refodire*, et Buonacciolli par *riscere* : il faut, pour se décider, un motif indépendant de ce mot ; et il n'en existe point, parce que Strabon est le seul auteur qui rapporte cette circonstance. Je me suis décidé pour le sens de *fouiller*, qui m'a paru appuyé par une phrase parallèle de Strabon : *Θαυμάζοντες τὴν κατασκαυήν, ἔδρα τὰρον ἈΣΚΕΥΩΡΗΤΟΝ ἔασαν* ³. Ajoutez ce passage : *Καὶ ἄλλοι ἔποι διασημαίνουσιν ὑπὸ πύτων σκαυωρηθέντες τῶν ἀνδρῶν* ⁴. *Σκαυωρήδαι* a encore, je pense, le sens de *fouiller* dans Plutarque : *Σκαυωρέμαιοι καὶ καταίροντες τὸ χεῖρον* ⁵ · et c'est pour cela que cet auteur désigne les *fossoyeurs* sous le nom de *οἱ σκαυωρέμαιοι* ⁶.

<2> Le nom de *Cœlé-Syrie* ou *Syrie-*

Creuse, qui se donnoit proprement au canton situé entre le Liban et l'Antiliban ⁷, s'étendoit encore à la partie de la Syrie voisine de l'Égypte et de l'Arabie ; et c'est en ce sens que Strabon parle ici des *Cœlé-Syriens* : ainsi Diodore de Sicile : *ἕως τῆς ἸΟΠΠΗΣ τῆς ἐν τῇ Κοίλῃ Συρίας* ⁸ · Polybe ⁹, *ἡ καὶ ταυ μετὰ Ῥηνοκόρυφα, πρώτη τῶν κατὰ τὴν Κοίλῃν Συρίαν πόλεων* · Josèphe, *ὁ Σκυδοπόλει τῆς Κοίλης Συρίας* ¹⁰ · Appien ¹¹, &c.

J'en fais la remarque, parce que la confusion des deux acceptions du nom de *Cœlé-Syrie* a entraîné Strabon dans des méprises singulières, que je relèverai successivement.

<3> *Rhinocolura* paroît être el-Arish. — Le mont *Casius* conserve le nom d'el-Kas ; il est près de Sébaki Bardoil, l'ancien lac *Sirbonis*. G.

<4> J'ai conservé le nom Grec *Βάραθρα* [*gouffres*], parce qu'il étoit, à ce qu'il paroît devenu un nom propre : *ἐλν, ἃ πτεῖ Βάραθρα καλῶσιν* ¹² · — *οἰκίας ἔνυχ προσηγορίας, ὀνομα-*

¹ *Arrian. Anab.* VII, §. 20, init. = ² *Examen* &c. pag. 486. = ³ *Strab.* VIII, pag. 381, fin. = ⁴ *Idem*, IX, pag. 421, A. = ⁵ *Plut. in Camillo*, §. 32. = ⁶ *Idem*, in *Sympos.* pag. 581, tom. VIII, edit. Reisk. = ⁷ *Strab.* XVI, pag. 756, B. — *Infra*, pag. 754, D, du texte. = ⁸ *Diod. Sic.* I, §. 30. — *Cf.* XVIII, §. 6. = ⁹ *Polyb.* V, 80, §. 2. = ¹⁰ *Joseph. Ant. Jud.* XIII, 13, §. 2. = ¹¹ *Appian. Bell. Syr.* §. 5, 53, fin. = ¹² *Strab.* XVII, pag. 802, fin.

car

car les épanchemens de l'Euphrate, qui forment les lacs et les marais près de l'Arabie, ont lieu non loin de la mer des Perses*; et l'intervalle qui les en sépare, n'est ni large, ni formé d'un terrain pierreux : il est donc vraisemblable que les eaux doivent se frayer de ce côté une issue jusqu'à la mer, soit sous terre, soit à la surface, plutôt que de parcourir 6000 stades et plus <1> à travers un pays aussi aride <2> ; sur-tout quand on voit que des montagnes, telles que le Liban, l'Antiliban et le *Casius*, sont placées sur la route qu'il leur faut parcourir <3>.

PAGE 741.

PAGE 742.

VOILÀ ce que disent [Aristobule et Ératosthène] : mais Polyclite prétend que l'Euphrate ne se déborde pas ; par la raison, dit-il, que ce fleuve coule à travers de vastes plaines, tandis

S. X.

Opinion de Polyclite sur l'Euphrate, examinée.

δὴ τὰ Βάεαθρα¹. — καὶ ἢ ἐστὶ τὰ καλέμνα Βάεαθρα², &c.

<1> Ces 6000 stades de 700 au degré, ou les 171 lieues $\frac{1}{2}$ qu'ils représentent, sont à très-peu-près la distance connue du lac *Sirbonis* aux marais de la Babylonie. G.

<2> Διανύειν [scil. ὁδὸν] ἀνδρῶν καὶ ξηρῶν ΟΥΤΩ. J'ai traduit d'après cette leçon ; un manuscrit donne ἴσαν à la place de ὕτω, et M. Tzschucke a reçu cette leçon : il m'a semblé que ὕτω rend la phrase plus vive et le sens plus net ; cet adverbe est souvent employé d'une manière absolue : ὅ γὰρ εἰκὸς πρὸ ἐνδοξά ὕτω, καὶ τύφῃ πλήρη, μὴ πεπύδαι³. — πῶς π. ἐπιπλῦ ὕτως ἀκροποσιμὸν ἀπὸ τῆς θαλάσσης⁴. — ἰδιωμοῖς διεργόμενον ὕτω σινοῖς⁵.

<3> Voici une des méprises dont je parlois tout-à-l'heure⁶. Strabon a confondu les objets et mal saisi la pensée d'Ératosthène.

Celui-ci avoit dit que le trop plein des eaux de l'Euphrate s'infiltré dans les terres et reparoit sous la forme des torrens qui se montrent vers *Rhinocolura* en *Calé-Syrie*,

et vers le mont *Casius* [celui qui est voisin de l'Égypte].

Strabon observe, avec raison, que la longueur et la nature de la route s'opposent à une telle hypothèse : mais bientôt, trompé par les mots *Calé-Syrie* et *Casius*, il oublie qu'il s'agit ici du *Casius* d'Égypte et du canton limitrophe de l'Égypte, dit improprement *Calé-Syrie* ; il transporte le premier nom à la *Calé-Syrie* du Liban, et le second au mont *Casius* près de Séleucie et d'Antioche, et il ajoute que les eaux de l'Euphrate auroient, dans l'idée d'Ératosthène, à traverser le Liban, l'Antiliban et le *Casius* [de Syrie], tandis qu'Ératosthène n'avoit dit et pu dire rien de pareil. L'hypothèse de celui-ci n'étoit qu'in vraisemblable ; mais Strabon la rend absurde.

Cette méprise est d'autant plus singulière, que le nom de la ville de *Rhinocolura* auroit dû nécessairement avertir Strabon du sens dans lequel Ératosthène prenoit les mots *Casius* et *Calé-Syrie*.

¹ Diod. Sic. I, §. 30 ; XX, §. 74. = ² Idem, XVI, pag. 534, D. — Cf. Polyb. V, 80, §. 2, Schw = ³ Strab. XV, pag. 688, B. = ⁴ Id. I, pag. 50, B. = ⁵ Id. I, pag. 5, B. = ⁶ Supra, pag. 176, not. 2.

que les montagnes [dont il tire ses eaux] sont, les unes, éloignées de 2000 stades; les autres, celles des Cossæens, éloignées d'à peine 1000 stades, mais peu élevées et chargées d'une petite quantité de neige, dont la fonte ne doit s'opérer que lentement, parce que la partie la plus haute de ces montagnes se trouve dans les régions septentrionales, au-dessus d'Ecbatane <1>, et qu'à mesure qu'elles s'avancent vers le midi, elles s'écartent, s'étendent et s'abaissent considérablement. D'ailleurs le Tigre reçoit la plus grande partie des eaux [qui en descendent],

Cette dernière proposition est évidemment absurde : car le Tigre coule à travers les mêmes plaines que l'Euphrate ; et les hautes montagnes qui [selon Polyclite] causent les inondations, n'ont pas non plus la même hauteur par-tout : plus élevées vers le nord, elles acquièrent de l'étendue et s'abaissent <2> vers le midi. D'ailleurs on juge de la quantité des neiges, non-seulement d'après l'élévation [des montagnes], mais encore d'après leur exposition <3> ; la même montagne sera couverte de plus de neiges, et les neiges subsisteront plus long-temps à la partie septentrionale qu'à la partie méridionale. Or le Tigre, qui prend sa source dans la région la plus méridionale de l'Arménie voisine de la Babylonie, ne peut recevoir beaucoup d'eau par la fonte des neiges, vu qu'il descend du revers austral ; conséquemment il devrait moins se déborder : tandis que l'Euphrate reçoit les eaux des deux versans, non d'un seul groupe, mais d'un grand nombre

<1> Il pourroit être ici question des montagnes situées au-dessus d'Hamédan, et qui se détachent du *Taurus*. G.

<2> Cette idée est exprimée par le seul mot *πλατυνόμενα* opposé à *ἐξηρμένα*. Il signifie la même chose que plus haut *πλατυνόμενα παπεινούδα*. A partir du point culminant de tout système de montagnes, les grandes sommités diminuent en nombre et en hauteur ;

le pays montagneux acquiert plus d'étendue en largeur, forme des plateaux, puis des collines, et finit par se confondre avec la plaine.

<3> En grec, *πῆς κλίμασι*. Ce mot signifie ici *exposition du flanc de la montagne* : de même, *καταβαίνομεν δ' εἰς τὰς ὑπερλίαν ἀρκιτικώτερον μὲν ἐστὶ ΚΑΙΜΑΤΑ, ἡμερώτερον δ' ἔστι* et *ὅτι πῶς δειλοῦ κλίματος οἰκίον πῆς κατοικουῖσιν* ².

² *Strab.* XI, pag. 506, B. = ² *Idem*, IX, pag. 415, D.

de montagnes, comme nous l'avons fait voir dans la description de l'Arménie : il faut ajouter à cela la longueur de la route que ce fleuve parcourt ; d'abord, dans la grande et dans la petite Arménie ; ensuite, à partir de ce dernier pays et de la Cappadoce*, jusqu'à Thapsaque, après avoir franchi le *Taurus* et servi de limite entre la Syrie inférieure et la Mésopotamie <1> ; enfin, dans le reste de son cours, jusqu'à Babylone et jusqu'à son embouchure ; route, en tout, de 36,000 stades. Voilà ce que j'avois à dire concernant les canaux [de la Babylonie].

* Cf. XI, p. 521 A et 527 B. Traduct. t. IV, part. 1, p. 300 et 319.

LE sol y est plus fertile en orge que dans aucun autre pays ; car on dit qu'il rend trois cents pour un* : le palmier fournit à lui seul le reste [des choses nécessaires], puisqu'on en tire du pain, du vin, une sorte de boisson acide*, du miel et de la farine <2> ; on en fait toute sorte d'ouvrages nattés <3> : les forgerons brûlent les noyaux des dattes, au lieu de charbon ; et, macérés dans l'eau, ces noyaux servent à nourrir les bœufs et les moutons qu'on veut engraisser <4>. On dit même qu'il existe une chanson

S. XI.
Productions de la Babylonie.

* Cf. Herodot. I, S. 193.

* Littéralement, du vinaigre.

<1> Η' κάτω Συρία, c'est-à-dire, la partie septentrionale de la Syrie.

<2> Sur les diverses propriétés du palmier [*Phoenix dactylifera*], il faut voir l'article de M. Savigny dans l'Encyclopédie* et les intéressants détails donnés par M. Desfontaines¹ et par M. Macdonald Kinneir².

<3> Les feuilles longues et souples du palmier sont tressées en nattes et en paniers³.

<4> Dans le texte : *ἐπιζόμενοι δὲ τῆς ΣΙΤΙΖΟΜΕΝΟΙΣ εἰς τροφὴν ἐσὶ καὶ ποσάμεις*. Les interprètes ont tous passé *ἐπιζόμενοις*, comme si ce mot n'étoit qu'un synonyme de *εἰς τροφὴν*. Mais *ἐπιζόμενοι* pourroit avoir ici le sens de *ἐπιζέου*, engraisser : on sait par Moëris

l'Atticiste, que les Attiques eux-mêmes lui donnoient le sens de *ἐπιζέω*⁴, qui est proprement *gaver* les animaux ; on en a un exemple dans Xénophon⁵ : de là à l'idée d'*engraisser* il n'y a pas loin ; aussi, dans les écrivains postérieurs, on trouve *σπινός* au lieu de *σπυτός* : conséquemment *ἐπιζέω* a pu signifier *σπύειν*. Exemples : ΣΙΤΙΣΤΟΥΣ δὲ βόας δίκτα καὶ βομάδας βόας, καὶ σπινὸς ἀγρὰς ἐκατόν⁶, οὐ σπινὸς βόας, c'est-à-dire *attiles boves*, est opposé à *βομάδες*. — Οἱ ταῦτόγινε, καὶ τὰ ΣΙΤΙΣΤΑ' ἐπιζόμενα καὶ πέρνα ἔτοιμα⁷.

Dans les environs de Basra, le noyau pilé des dattes sert à la nourriture de divers

* Encyclop. méth. Dict. de botan. IV, part. II, pag. 712. = ¹ Flora Atlant. II, pag. 443, suiv. = ² Mem. of the Pers. Emp. pag. 240. = ³ Descript. du pachal. de Bagdad, pag. 33. = ⁴ Maris Attic. pag. 360. = ⁵ Xenoph. Sympos. IV, S. 9. = ⁶ Joseph. Ant. Jud. VIII, 2, S. 4. = ⁷ Matth. XXII, v. 4.

PAGE 742.

Persaëne dans laquelle les propriétés utiles du palmier sont portées au nombre de trois cent soixante <1>. On ne se sert en grande partie que de l'huile tirée du sésame ^a, plante assez rare dans

* Cf. Herodot. I, §. 193.

PAGE 743.

les autres pays.

S. XII.

Asphalte et naphte.

LA Babylonie produit aussi beaucoup d'asphalte. Ératosthène donne sur cette substance les détails suivans :

* Cf. Bochart, Geogr. S. I, II.

* Le Khos-istan.

* L'Irak-Arabi.

« L'asphalte ^b liquide, appelé *naphte*, se trouve dans la Susiane^{*}; » l'asphalte sec, susceptible de consistance, vient dans la Babylonie^{*}: la source d'où on le tire est près de l'Euphrate <2>; » quand ce fleuve se gonfle lors de la fonte des neiges, elle se » gonfle également, et se déborde dans le fleuve, où l'asphalte » s'agglomère en gros morceaux qui servent pour la bâtisse en » briques cuites. D'autres prétendent qu'on trouve aussi l'asphalte

animaux domestiques, et particulièrement à celle du chameau ^c: la même chose a lieu en Afrique, sur la côte de la Méditerranée, selon M. Desfontaines: *Nuclei demum, dit ce savant, licet cornei et durissimi, non rejiciuntur: triturati aut AQUA PER PLURES DIES CONTINUOS EMOLLITI, ovibus et camelis alimentum præbent salubre nec injucundum* ^a.

<1> Cette particularité est aussi rapportée par Plutarque ¹.

Je ne sais s'il existe maintenant rien de pareil dans la littérature Persane. M. Macdonald Kinneir, en parlant de l'utilité du palmier, ajoute: *et l'on peut, dit-on, l'appliquer à trois cent soixante différens usages* [and may be applied, it is said, to three hundred and sixty different uses ⁴]; mais je ne déciderai point s'il a suivi en ceci une opinion vulgaire encore subsistante en Orient, ou s'il a fait une allusion détournée aux passages de Strabon et de Plutarque.

Quoi qu'il en soit, l'enthousiasme des Orientaux modernes pour cet arbre paroît encore aussi vif; on en juge par ces paroles de Kaswini: « Cet arbre *béni* ne se trouve » que dans les pays où l'on professe l'islamisme. Le Prophète a dit: *Honorez le » palmier, il est votre tante paternelle* (le palmier est féminin en arabe); et il lui a donné » ce nom, parce qu'il a été formé du reste » du limon dont Adam fut créé ⁵. »

<2> J'ai lu avec M. Tzschucke, ταύτης δ' ἐστὶν ἡ πηγή τῆς ΕΥΦΡΑΤΟΥ πλησίον, au lieu de τῆς Νάφθα, qui ne fait point de sens.

Il me paroît certain qu'Ératosthène parle des sources d'asphalte qui étoient à *Is* sur l'Euphrate, et qui avoient servi pour les murs de l'antique Babylone⁶: ce lieu existe maintenant sous le nom de *Hir*⁷, village situé sur le bord de l'Euphrate, à 27 heures au nord-ouest de Bagdad⁸, et où l'on trouve encore d'abondantes sources d'asphalte noir⁹.

^a Descript. du pachal. de Bagdad, pag. 32-33. = ^b Desfontaines, Flora Atlant. II, pag. 444. = ^c Plut. Sympos. VIII, 4, pag. 724, E. = ^d Pag. 240. = ^e Extr. de Kaswini, trad. par M. de Chezy, dans la Chrestom. Arabe de M. de Sacy, III, pag. 378. = ^f Herodot. I, §. 179, fin. = ^g Rennell's G. S. of H. pag. 350. = ^h Macdon. Kinneir, pag. 267. = ⁱ Idem, pag. 39. — Niebuhr, Voyage en Arabie, pag. 273.

» liquide dans la Babylonie. Quant au solide, j'ai dit combien
 » il est utile, sur-tout d'après le mode de bâtir * ; on ajoute que
 » des bateaux, formés d'un tissu [de joncs], acquièrent la solidité
 » nécessaire <1>, lorsqu'on les enduit de cette substance. L'asphalte
 » liquide, appelé *naphte*, jouit de cette propriété singulière, que,
 » quand on l'approche du feu <2>, il l'attire * ; et si vous approchez
 » du feu un corps simplement enduit de cette substance, il s'en-
 » flamme. Bien loin que l'eau puisse alors éteindre le feu, elle ne
 » fait qu'en augmenter la violence, à moins que la quantité d'eau ne
 » soit très-considérable ; mais la boue, le vinaigre, l'alun, la glu,
 » l'étouffent et l'éteignent. On prétend qu'Alexandre, pour en faire
 » l'expérience, ayant ordonné de verser de cet asphalte dans une
 » baignoire où étoit un enfant, fit approcher une lumière : aussitôt
 » l'enfant fut entouré de flammes ; il auroit péri, si les assistans ne
 » fussent parvenus, à force d'eau, à surmonter la violence du feu ^b. »

* *Suprà*, pag. 163, 167.

* Vales. ad Amm. Marcell. pag. 266, ed. 1636.

^b Cf. Plut. in Alexandr. S. 35.

Selon Posidonius, les sources de naphte dans la Babylonie en fournissent de deux espèces ; l'un blanc, l'autre noir : le premier, c'est-à-dire, le blanc, est un soufre liquide ; c'est celui qui attire la flamme : le second, qui est l'asphalte liquide, sert pour les lampes, au lieu d'huile <3>.

<1> Les bateaux qui descendent l'Euphrate, sont encore maintenant enduits extérieurement avec de l'asphalte ¹. Il est remarquable que la construction de ces bateaux est semblable ² à celle dont Hérodote a fait la description ³.

Les bateaux dont parle Strabon, sont de l'espèce de ceux que les auteurs Latins appellent *vitilia navigia*, dont on se servoit dans la Grande-Bretagne : ceux-ci étoient revêtus extérieurement de cuir ⁴.

<2> Πεσσαφθίς ἰδρὸς ὁ νάφθης. Un manuscrit et l'ÉPITOMÉ portent πεσσαφθίς :

c'est la vraie leçon ; ainsi plus bas, πεσσαφθίς — πεσσαφθίς. M. Coray l'a reçue en citant ce passage dans ses notes sur Plutarque ⁵.

<3> Ποσειδώνιος δὲ φησι τὸ ἐν τῇ Βαβυλωνίᾳ νάφθα πᾶς πηγάς, πᾶς μὲν εἶναι λευκῷ, πᾶς δὲ μέλανος· τῷ τῶν δὲ πᾶς μὲν εἶναι θείῳ ὕδατι, λέγω δὲ πᾶς τὸ λευκῷ — πᾶς δὲ τὸ μέλανος, ἀσφάλτου ὕδατος. M. Schneider, qui a recueilli tout ce passage dans ses *Eclogæ physicae*, pense qu'il manque devant ὕδατος un mot qui réponde à θείῳ du premier membre. Quiconque jettera les yeux sur le texte, ponctué comme ci-dessus,

¹ Macd. Kinneir, pag. 39. = ² Idem, pag. 281. = ³ Herodot. I, S. 194. = ⁴ Plin. IV, c. 16 ; VII, c. 56. — Casar. Bell. civ. I, c. 94. — Isidor. Orig. XIX, c. 1. = ⁵ In Alex. Vit. tom. IV, pag. 432.

PAGE 743.

S. XIII.

Séleucie et Ctésiphon.

* *Suprà*, traduct. Franç. tom. IV, part. 1, pag. 301.* Cf. Gibbon, *Décadence &c.* tom. II, p. 36.

* Voyez tom. IV, part. 1, p. 306-311.

LA métropole de l'Assyrie étoit autrefois Babylone <1>; c'est maintenant Séleucie <2> dite *sur le Tigre*. Près de cette ville, se trouve un gros bourg appelé *Ctésiphon* <3>, que les rois Parthes ont choisi pour leur séjour d'hiver*, voulant épargner aux Séleuciens l'embarras de loger le corps de soldats Scythes [qui les accompagnent]*. Aussi Ctésiphon doit être regardé comme une ville Parthe plutôt que comme un bourg, si l'on a égard du moins à ses ressources, à la grande population qu'il peut contenir, et si l'on considère que les Parthes y ont fait exécuter tous les travaux <4>, et réuni tant les objets de commerce que les divers genres d'industrie qui leur étoient nécessaires; car c'est là que ces souverains passent l'hiver, à cause de la douceur du climat: l'été, ils demeurent à Ecbatane et dans l'Hyrkanie<5>, entraînés par l'antique renommée de ces lieux*.

sera, je crois, convaincu qu'il n'y manque rien¹. Les gens du pays s'éclaircissent encore maintenant avec l'asphalte liquide ou pétrole². L'asphalte blanc éclaire mieux et sent moins mauvais que l'autre³. Du reste, il ne contient pas un atome de soufre, et ne diffère de l'autre qu'en ce qu'il est extrêmement pur.

<1> J'ai dit que l'on trouvoit les ruines de Babylone près du village de Helleh, et que ces ruines conservent encore le nom de Babil. G.

<2> Al-Modaïn, ou les deux villes. G.

<3> Quoi qu'en dise M. de Sainte-Croix⁴, Ctésiphon, dont le nom est grec, fut fondé par des Grecs. Polybe en fait mention⁵; en sorte que dans la phrase de Pline, *Ctesiphontem condidere Parthi*⁶, et dans celle d'Ammien Marcellin, *Ctesiphon, quem Vardanès instituit*⁷, les mots *condidere* et in-

stituit doivent se prendre, comme le *κτίζειν* des Grecs, pour *amplifier, agrandir*, et non *fonder*. M. DU THEIL.

— Ctésiphon étoit sur la rive gauche du Tigre, vis-à-vis Séleucie. Ces deux villes forment l'Al-Modaïn moderne. G.

<4> Τὴν κατασκευὴν. Ce mot s'entend ici des travaux publics exécutés à Ctésiphon; ce même sens se trouve en d'autres endroits: *ἔτι δὲ πρὸς τῇ ἄλλῃ ΚΑΤΑΣΚΕΥῇ τῆς πόλεως καὶ λιμὴν κλειστός*⁸. — et *λιμένα δὲ καὶ ὁδοὺς καὶ πύργους καὶ ἄλλα κατασκευῇ πρὸς τοῖς διαφέρει*⁹.

<5> Strabon veut parler, je pense, d'*Hecatompylos*, qu'il appelle ailleurs *Ῥασίλων τῶν Παρθαίων*¹⁰, et qui partageoit avec Ecbatane l'honneur d'être la résidence d'été des rois Parthes¹¹: il a pris le mot *Hyrkanie* dans une acception assez étendue; le mot propre eût été *Parthyée*.

Dans les différentes occasions où Strabon

¹ *Eclog. phys.* pag. 161, et *Observat.* pag. 93. = ² Olivier, *Voyage en Perse*, II, pag. 375. — Niebuhr, pag. 273. = ³ Macdon. Kinneir, pag. 39. = ⁴ *Acad. Inscript.* tom. L, *Mém.* pag. 93. = ⁵ *Polyb.* v. 44, S. 4. = ⁶ *Plin.* vi, c. 26. = ⁷ *Amm. Marc.* xv, S. 9. = ⁸ *Strab.* xiv, pag. 636, B. = ⁹ *Idem*, pag. 652, B. = ¹⁰ *Idem*, xi, pag. 514, D. = ¹¹ *Athen.* xii, pag. 573, f.

Comme le pays se nomme *Babylonie*, on appelle également *Babyloniens* ceux qui en sont natifs ; dénomination qui se tire, non de la ville [de Babylone], mais du pays : quant aux gens de Séleucie, quoique nés dans cette ville, on les nomme plutôt [Babyloniens que Séleuciens] ; témoin Diogène le philosophe stoïcien <1>.

PAGE 743.

PAGE 744.

A 500 stades de Séleucie, en allant presque toujours à l'orient, on trouve une autre ville remarquable, nommée *Artemita* <2>. Dans la même direction est la Sitacène *, pays fort bon et très-étendu, situé entre Babylone et la Susiane ; en sorte que ceux

S. XIV.

Artemita, Sitacène, &c.

* Voyez tom. IV, part. I, pag. 294.

a parlé de la résidence d'été de ces rois, il n'a nommé qu'Ecbatane ¹ ; il en est de même de Libanius ².

<1> Il y a dans cette phrase beaucoup d'obscurité : ὑπὸ δὲ τῆς Σελευκείας ἡτίον, καὶ ἐκείθεν ὡς, καὶ ἀπὸ Διογῆν τὸν στωϊκὸν φιλόσοφον. Les versions Latines et Italiennes ne sont pas beaucoup plus claires. Strabon a voulu dire, ce me semble, que les gens de Séleucie portoient le nom de *Séleuciens* moins que celui de *Babyloniens*, ou qu'ils prenoient leur nom moins fréquemment de Séleucie que de la Babylonie ; et en effet, *Diogène le stoïcien*, selon Diogène de Laërte, étoit appelé *Babylonien*, à cause du voisinage de Babylone et de Séleucie ³ : le nom de *Babylonien* lui est encore donné par Cicéron ⁴, Quintilien ⁵, &c.

On voit donc que la tournure un peu trop concise de Strabon, ὑπὸ δὲ τῆς Σελευκείας ἡτίον, καὶ ἐκείθεν ὡς κ. τ. λ. revient à ceci : τῶς δὲ ἄνδρας τῶς ἐκ Σελευκείας ἡτίον καλεῖμαν Σελευκείας ὑπὸ Σελευκείας, καὶ ἐκείθεν

ὡς, ἡ βαβυλωνίους ὑπὸ τῆς χάρας, καὶ ἀπὸ Διογῆν τὸν στωϊκὸν φιλόσοφον.

<2> D'Anville place *Artemita* à *Descura*, sur la *Diala* ⁶. M. Macdonald Kinneir, qui n'a point vu de ruines en cet endroit, reporte *Artemita* vers *Kesre-Shirin* sur la branche orientale de la *Diala*, à 120 milles (anglais) de Bagdad ; mais il reconnoît lui-même que les mesures anciennes sont beaucoup trop courtes pour cette distance ⁷ : les 500 stades de Strabon, divisés par sept, selon une proportion assez communément employée en Orient, entre le stade et le mille, donnent 71 $\frac{3}{4}$ milles ; ce qui revient juste aux 71 milles que marque la Table de Peutinger ⁸. Cette distance, plus grande que celle qui résulte des 16 schoenes d'Isidore de Charax ⁹, ne vaut au plus que 60' de l'échelle des latitudes ; tandis que l'intervalle entre *Kesre-Shirin* et Séleucie est au moins de 1° 35'. Nous croyons qu'il faut revenir à l'opinion de d'Anville.

¹ Cf. traduct. Franç. tom. IV, part. I, pag. 306 et 311. = ² Liban. Orat. VI, in initio. = ³ Diag. Laërt. VI, §. 81. — Cf. VII, §. 39, 65. = ⁴ Cicer. de Nat. Deor. I, §. 15. = ⁵ Quint. I, §. 1. = ⁶ Euphr. et Tigre, pag. 105-106. = ⁷ Macd. Kinn. pag. 283-284. = ⁸ Segm. XI, F. = ⁹ In Stathm. Parth. pag. 5, tom. II, Geogr. min.

PAGE 744.

* *Voyez* tom. IV, part. I, pag. 301.

* Le Kerman.

qui vont de Babylone à Suses <1>, font toute la route à travers ce pays. Les chemins qui conduisent de Suses dans l'intérieur de la Perse par l'Uxie* <2>, et de la Perse dans celui de la Carmanie*, se dirigent aussi à l'orient.

La Perse, dont l'étendue est considérable, enveloppe au nord la Carmanie; elle est limitée par la Parætacène et la Cossée, pays montagneux qui s'étendent jusqu'aux Pyles Caspiennes et sont habités par des peuples livrés au brigandage. A la Susiane <3> confine l'Élymaïde <4>, contrée également montueuse en grande partie, dont les habitans ont le même genre de vie, et qui est limitrophe des pays voisins du *Zagrium* et de la Médie <5>.

S. XV.

Cossæens et Élymæens; Parætacéniens.

QUANT aux Cossæens, ils sont armés d'arcs, pour la plupart (de même que les tribus montagnardes qui leur sont contiguës), et ne vivent que de pillage; habitant un pays peu étendu et stérile, ils sont bien obligés de vivre aux dépens des autres: comme ils suivent tous le métier des armes, ils sont nécessairement devenus très-puissans; aussi ont-ils fourni jusqu'à treize mille archers aux Élymæens, contre les Babyloniens et les Susiens*.

* *Suprà*, tom. IV, part. I, pag. 311.* *Ibid.*

Les Parætacéniens* s'occupent davantage de la culture des terres; ce qui ne les empêche pas de se livrer aussi au brigandage.

<1> Suses conserve le nom de Sus, et n'est point Tuster ou Suster. *Voyez* mes Recherches, tom. III, pag. 92. G.

<2> L'Uxie, maintenant l'Asciac, fait partie du haut Khos-istan. G.

<3> Le texte porte ici, de même qu'à la page suivante, *Σωίς* et non *Σωσιανή*; mais ces différences peuvent ne point se faire sentir dans une traduction, quand on est sûr qu'elles ne proviennent que d'une certaine inconstance d'orthographe que Strabon, ainsi que d'autres auteurs, ne cherche nullement à éviter: ainsi, dans le même passage, on lit deux fois *Ἐλυμαίς*; à la

page suivante, *Ἐλυμαίς*; et deux lignes auparavant, *Ἐλυμαία*; ailleurs, on lit indifféremment *Ἀπόχια* et *Ἀποχίς*, *Γορδυαία* et *Γορδυινή*, &c. Je pense que, dans Étienne de Byzance, il faut lire *Ἐλυμαία χώρα Ἀσσυρίων*, et non pas *Ἐλύμαι*, que tous les éditeurs ont laissé.

<4> La Parætacène, la Cossée, l'Élymaïde, occupoient la partie montueuse de l'Irak-Adjami. G.

<5> La Médie s'étendoit en partie dans l'Irak-Adjami, et en partie dans le Kurdistan. — Le mont *Zagrius* est appelé *Dag Aïaghi* par les Turcs; G.

Les

Les Élymæens possèdent un pays plus étendu*, plus varié, que celui de ces peuples : toute la partie fertile a des laboureurs pour habitants : la partie montagneuse fournit des soldats, la plupart archers ; comme celle-ci est étendue, on en tire beaucoup de troupes ; aussi les rois du pays, se trouvant à la tête de forces considérables, refusent de se soumettre, comme les autres, au roi des Parthes <1>. Ils agissoient de même, autrefois, à l'égard des Macédoniens qui régnoient sur la Syrie ; et, lorsqu'Antiochus-le-Grand* entreprit de piller le temple de Bélus, les barbares des environs, sans aucun secours étranger, attaquèrent son armée et le tuèrent. Instruit par le malheur d'Antiochus, le roi Parthe <2>, long-temps après, entendant parler de la richesse de leurs temples, et voyant qu'ils refusoient de se soumettre, entra dans leur pays avec une armée nombreuse, prit le temple de Minerve et celui de Diane dit les *Azara* <3>, en enleva des richesses

PAGE 744.

* *Suprà*, tom. IV, part. I, pag. 304.

* 187 ans avant J. C. Voyez la note de Casaubon.

<1> Il y a dans le grec : Καὶ ὁ βασιλεὺς αὐτῶν — καὶ ἀξιοῖ τῆς τῶν ΠΑΡΘΥΑΙΩΝ βασιλείᾳ — ἱππικὸς εἶναι · ὁμοίως δὲ καὶ πρὸς τοὺς Μακεδόντας ὕστερον τοῦ τῆς Συρίας ἀρχόντος δύναιτο.

Ce passage offre une très-grande difficulté, en ce que Strabon, d'après le mot ὕστερον, semble placer la domination Macédonienne après celle des Parthes, dans l'ordre des temps ; ce qui ne sauroit être. Comme Strabon rapproche souvent les trois dominations successives des Perses, des Macédoniens et des Parthes¹, j'avois pensé qu'on pouvoit lire, τῶ τῶν ΠΕΡΣΩΝ βασιλείᾳ, au lieu de τῶ τῶν ΠΑΡΘΥΑΙΩΝ βασιλείᾳ : mais, outre que ce changement est un peu considérable, il nécessiteroit aussi de changer ἀξιοῖ en ἡξίου. Il est évident que l'erreur repose entièrement sur le mot ὕστερον, qui fait tout l'embarras : ou ce n'est qu'une interpolation

qui s'est glissée dans le texte, analogue à celle de πρότερον dans un passage d'Isocrate² ; ou bien les copistes ont mis ὕστερον au lieu de ΠΡΟΪΕΡΟΝ. Je me décide d'autant plus volontiers pour cette dernière hypothèse, que j'ai signalé la même faute dans ce passage de l'Almageste de Ptolémée : Ἀλλὰ πάντες πρὸς παρὰ τοῖς ἀναπλιτικώτεροις τῶν τηρομένων ἀναγκασμένους ὥστε ὕστερον τῶν παρὰ τοῖς δυπλωτέροις³ : il faut évidemment lire ΠΡΟΪΕΡΟΝ⁴.

<2> Mithridate fils de Phraate : cette expédition est de l'an 163 avant J. C.⁵, c'est-à-dire qu'elle est postérieure de 124 ans à celle d'Antiochus.

<3> Καὶ τὸ τῆς Ἀρτίμιδος τὰ ἄζαρα. Selon Casaubon, il faut lire τὰ Ζάρα, parce qu'Hésychius a dit, Ζαρῆς, Ἄρτιμις Πέρσαι. Les savans sont tellement partagés sur l'étymologie de ce mot⁶, que le plus

¹ Strab. XI, pag. 524, B, et 531, D. = ² Isocrat. Panegy. §. 18, et ibi Mor. = ³ Ptolem. Almag. I, 3, pag. 11, ed. Halma. = ⁴ Journal des Savans d'Avril 1818, pag. 205. = ⁵ Vaillant, Annal. Arsacid. tom. I, pag. 41. = ⁶ Conf. Annot. ad Hesych. voce Ζαρῆς.

PAGE 744. montant à dix mille talens, et prit Séleucie sur l'*Hedyphon*, grande ville qui s'appeloit auparavant *Soloe*.

* Sur ces routes, voyez Barbié, analyse de la carte des marches d'Alexandre, dans Sainte-Croix, Exam. pag. 815-816.

PAGE 745.

* *Suprà*, p. 524 du texte Grec; tom. IV, part. 1, p. 312 de la traduction.

* Fréret, Acad. Inscr. tom. VII, Mém. p. 439.

On peut pénétrer commodément dans ce pays par trois passages : à partir, 1.^o de la Médie et des cantons voisins du *Zagrium**, par la Massabatique; 2.^o de la Susiane, par la Gabiane* (la Gabiane et la Massabatique sont deux provinces de l'Élymaïde, ainsi que la Corbiane); 3.^o de la Perse. A l'Élymaïde confinent les Sagapériens* et les Silacéniens, formant deux petits États.

Tels sont tous les pays qui dominent à l'orient la Babylonie : nous avons dit que cette contrée avoit au nord la Médie et l'Arménie ; à l'occident, l'Adiabène et la Mésopotamie.

S. XVI.
Adiabène.

LA plus grande partie de l'Adiabène est un pays de plaine, qui appartient à la Babylonie, quoiqu'il ait un gouverneur particulier : il touche aussi en certains endroits à l'Arménie <1>. Les Mèdes, les Arméniens et les Babyloniens, les trois plus grandes nations de cette région [de l'Asie], avoient, dans l'origine, l'usage de se déclarer la guerre, en choisissant chacune l'occasion qui lui étoit favorable ; puis elles faisoient la paix : cet état de choses subsista jusqu'au temps de la domination des Parthes. Ceux-ci, à la vérité, ont subjugué les Mèdes et les Babyloniens, mais ils ne purent jamais soumettre les Arméniens ; et quoiqu'ils aient souvent fait des invasions dans leur pays, ils ne les réduisirent jamais entièrement : Tigrane, entre autres, sut leur résister avec courage,

sûr est de suivre l'orthographe de nos manuscrits telle qu'elle est : en conséquence, j'ai entendu le membre de phrase dans le sens de *καὶ τὴν Ἀρμένιαν ἰσχυρὰ τὴν Ἀζαχὴν* [καλέμενον].

<1> En rapprochant ce passage de ceux où Strabon parle de l'Adiabène¹, on voit qu'il entendoit par - là une partie du pays au-

dessous des montagnes de l'Arménie, et au nord de Ninive, sur les deux rives du Tigre. D'autres auteurs ont pris ce mot dans un sens plus étendu, pour le pays au nord des deux *Zab*, d'où le nom d'*Adiabène* paroît être dérivé² : c'est en ce sens que l'*Adiabène* a pu être considérée comme la même chose que l'Assyrie propre.

¹ *Strab.* XI, 530, sub fin. ; XVI, 736, 739. = ² *Amm. Marc.* XXIII, §. 6.

comme nous l'avons dit en parlant de l'Arménie <1>. Telle est l'Adiabène ; les habitans s'appellent *Adiabéniens* et *Saccopodes*. Avant de parler de la Mésopotamie, et des nations qui habitent vers le midi, nous exposerons en peu de mots ce qu'on raconte des usages des Assyriens <2>.

Ces usages, semblables d'ailleurs à ceux des Perses, présentent toutefois ce point distinctif et particulier : trois hommes sages, établis chefs de chaque tribu, font venir, en présence du public, les filles en âge d'être mariées ; le crieur annonce aux prétendans le prix de chacune d'elles, en commençant toujours par celles qui ont le plus de valeur. Voilà comme les mariages se font.

Toutes les fois que deux époux ont eu commerce ensemble, ils brûlent, après leur lever, des parfums, chacun de son côté*, et ils se lavent à la pointe du jour, avant de mettre la main sur aucun ustensile* <3>; car il est d'usage de faire des ablutions après s'être livré à l'acte vénérien, comme après avoir touché un corps mort.

* Herodot. I, §. 198.

* Ἀγγεῖον.

C'est un usage, ordonné par je ne sais quel oracle, que toutes les femmes Babylonniennes doivent accorder leurs faveurs à un

<1> Ὡς ἐν τοῖς Ἀρμενίαισι εἶρηται. Cette expression a fait croire quelquefois¹ que Strabon avoit donné des mémoires particuliers sur l'Arménie. Mais je pense qu'il a voulu simplement rappeler ce que l'on trouve dans le XI.^e livre². M. DU THEIL.

Cette remarque est très-juste : il ne peut y avoir le moindre doute sur le sens de la phrase. C'est ainsi que, dans un autre endroit, εἶρηται δὲ καὶ τὸ πρὸς τῆς Μηδίας ἐν τοῖς Μηδικαῖς³ se rapporte à ce que l'auteur a dit de Médée en parlant de la Médie⁴. Cette locution est commune dans Strabon : εἶρηται signifie εἶρηται ἡμῖν ou εἰρήκαμεν.

<2> Presque tous ces détails sur les mœurs Babylonniennes sont pris dans Hérodote,

qui les expose avec plus de netteté : cependant il y a quelques différences, qui prouvent que Strabon a puisé aussi à une autre source ; tels sont les détails qu'il donne sur la manière de marier les filles, et sur les différens tribunaux.

<3> Ceci est tiré presque littéralement d'Hérodote. M. Heyne conseille, avec raison, de changer la ponctuation, et de lire, οὐδὲν δ' αὖ μὴ δῶσιν ἀλλήλοις, ὅτι θυμιάσονται ἐξαιστανται ἐκάπερος χεῖρας : cette ponctuation donne au sens une modification nécessaire ; peut-être faut-il lire ὅτι θυμιάσονται au futur, à moins que le participe à l'aoriste n'ait ici un sens approchant de celui du futur, comme en d'autres endroits⁶.

¹ Cf. *Indic. rerum ad calcem Strabonis*, voce *Armēniaca*. — ² *Strab.* XI, pag. 532, A ; trad. tom. IV, part. 1, pag. 336. — ³ *Idem*, pag. 531, D. — ⁴ *Idem*, pag. 526, B. — ⁵ *Heyne*, in *Comment. Gott.* tom. XVI, pag. 32. — ⁶ *Thucyd.* *Annot.* ad I, §. 140 ; II, §. 3. — *Zeus.* ad *Xenoph. de Provent.* IV, §. 22.

PAGE 745.

^a Herodot. I, §. 199.

étranger ^a : elles arrivent dans un lieu consacré à Vénus, accompagnées d'une nombreuse suite <1>; chacune d'elles porte une couronne de cordelettes. Le premier venu s'approche, jette sur les genoux [de celle qui lui plaît] autant d'argent qu'il le juge à propos; et l'emmenant hors de l'enceinte sacrée, il obtient ses faveurs. Cet argent est regardé comme consacré à Vénus.

PAGE 746.

Il y a trois tribunaux, composés, l'un, des hommes qui ont déjà passé l'âge de porter les armes; l'autre, des personnes les plus distinguées; le troisième, des vieillards; sans compter un quatrième nommé par le roi. Le premier est chargé de marier les filles et de juger les causes d'adultère; le second connoît des vols; le troisième, des actes de violence.

On expose les malades dans les carrefours, et l'on s'informe des passans s'ils savent quelque remède à la maladie; personne n'a la méchanceté de refuser ses conseils, lorsqu'il en a de salutaires à donner ^b.

^b Cf. Larcher sur Hérodote, tom. I, p. 521; Sprengel, Hist. de la méd. sect. 2, §. 26.

Ils portent une tunique de lin traînante et un surtout de laine blanche <2>: leur chevelure est courte, et leur chaussure ressemble à une *embade* ^c. Chacun porte un cachet au doigt, et une canne, non simple et grossière, mais travaillée d'une manière remarquable, et surmontée d'une pomme, d'une rose, d'un lis ou de quelque chose de semblable. Ils se frottent d'huile de sésame.

^c Cf. Larcher sur Hérodote, I, §. 195.

<1> Hérodote dit avec raison que les plus riches seules étoient suivies de ce cortège.

<2> Le texte porte: ἐσθῆς δ' αὐτοῖς ὅτι χιτῶν λινῆς ποδῆρης, καὶ ἐπινδύτης ἐρεῦς, ἱμάτιον λευκόν. et il s'ensuit que ἱμάτιον λευκόν est une apposition de ἐπινδύτης ἐρεῦς. Hérodote, que Strabon copie presque littéralement, s'exprime ainsi: Ἐσθῆτι δὲ πηιδε χιτῶνται· καὶ θῶνι ποδηνεκίῃ λινέῳ· καὶ ὅτι τῷ ἄλλοι εἰσέλτοι καὶ θῶνα ἐπινδύνει· ΚΑΙ ἡ χλανίδιον λευκὸν περὶ

βαλλόμενοι ^d. et ce texte prouve que Strabon devoit écrire καὶ ἱμάτιον λευκόν: mais comme, une ligne après, il dit κόμη μικρά, au lieu de κόμη ἢ μικρά qu'il faudroit d'après Hérodote, on demeure incertain si Strabon s'est trompé en citant de mémoire, comme il l'a déjà fait en rapportant un de ces mêmes usages ^e, ou s'il faut attribuer ces erreurs aux copistes; et, dans cette incertitude, on ne doit rien changer.

^d Herodot. I, §. 195. = ^e Suprà, XI, pag. 532, D; trad. Franç. part. I, pag. 339, not. 2.

Leurs cérémonies funèbres et leur deuil ressemblent à ceux des Égyptiens et de beaucoup d'autres peuples : ils enveloppent les morts avec de la cire , et les mettent dans du miel ^a.

^a Herodot. I, §. 198.

Il y a trois tribus <1> qui manquent de grains ; elles habitent dans des lieux marécageux, et se nourrissent de poissons ^b, comme les Ichthyophages de la Gédrosie.

^b Id. I, §. 200.

LA Mésopotamie a été ainsi appelée à cause de sa disposition : nous avons dit qu'elle est renfermée entre l'Euphrate et le Tigre * ; que le Tigre baigne l'un de ses côtés, savoir, l'oriental ; que l'Euphrate baigne les deux autres, l'occidental et le méridional * ; enfin, qu'elle a au nord le *Taurus*, qui la sépare de l'Arménie **.

S. XVII.
Mésopotamie. Disposition et mesures générales.

* *Suprà*, II, p. 80, C du texte.

* Id. *ibid.* et p. 88, D ; 89, A.

** Id. XI, p. 521, A, B.

C'est vers les montagnes que les deux fleuves sont séparés par le plus grand intervalle. Il pourroit bien être égal à celui qui existe, selon Ératosthène *, entre Thapsaque <2>, où se trouvoit jadis le passage de l'Euphrate, et l'endroit où Alexandre traversa le Tigre * ; c'est-à-dire qu'il seroit de 2400 stades. La plus petite distance qui les sépare, environ à la hauteur de Babylone et de Séleucie, excède un peu 200 stades *.

* *Suprà*, II, p. 79, D, et de la traduct. Franç. tom. I, p. 210 ; et p. 90, D, et de la trad. p. 235.

* Vers Mosul.

* *Suprà*, II, p. 80, D.

LE Tigre traverse le lac *Thonitis*, par le milieu, dans sa largeur : parvenu au bord opposé, il se précipite sous terre avec un grand bruit et un vent considérable. Après être demeuré invisible pendant long-temps, il reparoit non loin de la Gordyée. Telle est la rapidité avec laquelle il traverse le lac, selon Ératosthène, que, quoique les eaux de ce dernier soient saumâtres et nourrissent

S. XVIII.
Tigre : lac *Thonitis* : détails sur la Mésopotamie.

<1> Le texte actuel de Strabon porte *φρατσίαι*. Deux manuscrits (dont le n.º 1393) donnent *πατσίαι* : ce qui conduit à *πατρίαι* que donne le manuscrit de Moscou ; et c'est la vraie leçon, telle qu'on la trouve dans Hérodote.

<2> Thapsaque est connue sous le nom de el-Der, qui signifie la Porte ou le Passage. La distance de ce point à Mosul, en face de l'ancienne Ninive, prise en ligne droite sur les cartes de d'Anville, est de 2590 stades de 1111 $\frac{1}{2}$. G.

PAGE 746. peu de poissons <1>, elles deviennent courantes, douces et poissonneuses, dans la direction suivie par le fleuve.

* *Suprà*, II, p. 77-80; de la trad. tom. I, p. 209-212.

* *Suprà*, II, p. 77-80; de la trad. tom. I, p. 205-211.

PAGE 747.

Comme les deux fleuves qui forment la Mésopotamie ne se rapprochent que peu à peu <2>, ce pays se prolonge considérablement, et ressemble assez bien à un bateau *. L'Euphrate détermine la plus grande partie de sa circonférence : de Thapsaque à Babylone, Ératosthène * compte 4800 stades <3>, et il n'y en a pas moins de 2000 depuis le *Zeugma* <4> de la Commagène, où commence la Mésopotamie, jusqu'à Thapsaque.

§. XIX.

Mygdoniens ; Nisibe, Tigranocerte, &c.

* Passage du fleuve.

* *Conf.* Plutarch. in Lucullo, p. 514. A. Julian. Orat. I, p. 27. Eunap. p. 138. Theodorit. H. E. II, 30, &c.

LA région de la Mésopotamie qui s'étend le long des montagnes, est assez fertile : les peuples surnommés *Mygdoniens* par les Macédoniens, en habitent la partie voisine de l'Euphrate, et des deux *Zeugma*, savoir, le *Zeugma* * actuel de la Commagène et l'ancien *Zeugma* de Thapsaque. Ils possèdent la ville de Nisibe <5>, nommée aussi *Antioche de Mygdonie* *, au pied du mont

<1> Le texte porte, ὥστε ἀλμυρὰν αὐτὴν ἔσται καὶ ἌΝΙΧΘΥΝ : les interprètes entendent par ce mot, *sans poissons*, de même que l'Abbréviateur, *χωρὶς ἰχθύων* : or, comme Strabon dit ailleurs que ce lac nourrissoit *des poissons*, mais d'une seule espèce, καὶ ἕως μὲν ἔχει πολυειδέεις ἰχθύες · οἱ δὲ λιμναῖοι ἐνός εἶδους εἰσὶ ¹, il est difficile d'admettre qu'il se contredise à ce point. Ἄνιχθους signifieroit donc ici *peu poissonneux*. On sait que l'α privatif en grec n'est souvent privatif qu'en partie, et répond alors à μικρόν ou ὀλίγον ² : ainsi ἀποπες, dans Hippocrate ³, signifie *petit buveur*, ἐκ ἀλαδὸς πίνειν ⁴, opposé à πολύπες : ἀταφρος, selon moi, *foible d'articulations* ⁵, opposé à διηρθρωμένος.

<2> Je crois avoir saisi le sens de cette phrase concise : Ἐπὶ μῆκος δὲ συχρὸν περὶ πλωκεν ἢ συναγωγὴ τῆς Μεσοποταμίας . . . dont la

paraphrase m'a paru devoir être, ἐπὶ μῆκος δὲ συχρὸν περὶ πλωκεν ἢ Μεσοποταμία, συναγωγὴν αὐτῇ κατ' ὀλίγον λαμβάνουσα.

<3> Cette mesure, prise en ligne droite sur les cartes de d'Anville, depuis el-Der jusqu'aux ruines de Babylone, est de 4900 stades de 1111½. G.

<4> Le nom de *Zeugma*, ou de Pont, est remplacé maintenant par celui de Roumkala que porte la forteresse qui défend le passage du fleuve.

La distance de ce point à Thapsaque, ou el-Der, est de 2200 stades de 1111½, sur la carte de d'Anville.

L'Arménie et la Mésopotamie nous sont encore peu connues. G.

<5> *Nisibis* conserve le nom de Nisibin. — Le mont *Masius* est appelé Karadjia-Daglari, ou les Montagnes noires. G.

¹ *Strab.* XI, pag. 529, B. = ² *Eustath.* ad II. 4, pag. 554, l. 43. — *Schol. Soph.* ad *Œdip. Tyr.* v. 13. = ³ *Hippocr.* *Acr. loc. aq.* §. 5, ed. Cor. = ⁴ *Idem*, §. 10. = ⁵ *Idem*, §. 98 et 125.

Masius *, et celle de Tigranocerte **; les cantons de Carrhes *** et de *Nicephorium* <1>; *Chordiraza*, et *Sinnaca* *, où périt Crassus, tombé par ruse au pouvoir de Surena, général des Parthes ****.

PRÈS du Tigre est le pays des Gordyæens <2>, appelé, par les anciens, *Carduques*^b: au nombre de leurs villes, on compte *Sirasa*, *Sitalca*, et *Pinaca*, place très-forte, qui renferme trois collines [couvertes d'habitations], environnées chacune d'un mur particulier, et formant en quelque sorte trois villes: néanmoins elle fut soumise au roi d'Arménie, et les Romains l'enlevèrent de vive force, quoique les Gordyæens passassent pour très-habiles dans l'art de bâtir et dans la construction des machines de siège; aussi Tigrane les employoit-il aux travaux de ce genre. Le reste de la Mésopotamie <3> fut également soumis aux Romains; et Pompée ajouta aux états de Tigrane tout ce qu'elle offre de cantons fer-

PAGE 747.

* Cf. lib. XI, p. 506 et 527.

** Cf. lib. XI, p. 532; lib. XII, p. 539.

*** Act. *Harran*.

* Conf. Plutarch. in Crasso, S. 31. Appian. Parth. pag. 65, Schw.

**** 51 ans av. J. C.

S. XX.

Gordyæens.

* Xenoph. *Anab.* Diod. Sic.

<1> *Tigranocerta* paroît répondre à Séred; *Nicephorium*, à Racca. L'emplacement des autres villes m'est inconnu. G.

<2> Au lieu de Παρθυαίων, leçon absurde que tous les copistes ont répétée deux fois de suite, j'ai lu avec Wesseling ^a Γορδυαίων, correction reçue par le dernier éditeur.

<3> Les copistes qui, dans la phrase précédente, ont mis les Parthes à la place des Gordyæens, pourroient bien avoir substitué ici la *Mésopotamie* à la *Gordyène*.

Ἐγένετο δὲ καὶ ἡ λοιπὴ ΜΕΣΟΠΟΤΑΜΙΑ ὑπὸ Ῥωμαίοις. Πομπήϊος δ' ΑΥΤΗΣ πάλιν πολλὰ καὶ Τίγρην περιέειπεν ὅσα ἦν ἀξιόλογα.

Le mot *Μεσοποταμία* paroît ici placé d'autant plus mal-à-propos, que, dans ce qui précède et ce qui suit immédiatement, il s'agit uniquement de la Gordyène. De plus, comme ce pronom αὐτῆς s'y rapporte essentiellement, il s'ensuivroit que Strabon auroit dit que Pompée avoit donné à Tigrane la plus

grande partie de la Mésopotamie: or cela n'est pas sans quelque difficulté. Il ne devroit, ce me semble, être ici question que de la *Gordyène*; en effet, selon Appien, cette province avoit été adjugée par Pompée au fils de Tigrane, avec la Sophène, πρὸς μὲν υἱὸν Ἀρχαίου τῆς Σοφηνῆς καὶ Γορδυνῆς ^a: mais on voit, d'après un passage de Plutarque, qu'elle avoit été cédée à Tigrane lui-même, πρὸς δὲ Παρθόν εἰς τὴν Γορδυνὴν ἐμβέβηκοντα καὶ περικύκλιοντα τὸς ὑπὸ Τίγρην, ἐξήλασε ^b.

Il seroit donc possible qu'originellement le texte contiât un autre mot, que certains copistes auront passé: quelque copiste postérieur, s'apercevant qu'il manquoit un nom propre dans la phrase, aura écrit *Μεσοποταμία*. Mais Strabon a dû écrire ἐγένετο δὲ καὶ ἡ λοιπὴ ΓΟΡΔΥΑΙΑ (ou ΓΟΡΔΥΗΝΗ) ὑπὸ Ῥωμαίοις. Nous verrons bientôt une altération du même genre.

^a Wessel. ad Diod. tom. I, pag. 662, l. 28. = ^b Appian. *Bell. Mithrid.* S. 105, Schw. = ^c Plut. in *Pomp.* pag. 638, C.

PAGE 747. tiles. Ce pays abonde en pâturages, qui nourrissent de nombreux troupeaux de brebis, et en plantes de toute espèce; il produit des arbres toujours verts, et l'*amomum*, compté parmi les aromates. Il nourrit aussi des lions; on y trouve aussi du naphte, et la pierre *gangitis*, que craignent les serpents <1>.

* Un peu plus haut, il écrit *Gordyèe*. Voy. la note 3, pag. 184.

* Conf. Larcher sur Hérodote, liv. VI, 5. 199.

On dit que la Gordyène * fut peuplée par Gordys, fils de Triptolème, et ensuite habitée par les Érétriens que les Perses arrachèrent de leur pays *. Quant à Triptolème, nous en parlerons bientôt à l'article de la Syrie.

S. XXI.
Arabes Scénites.

* Qui vivent sous des tentes.

LES parties de la Mésopotamie plus rapprochées du midi; et éloignées des montagnes, sont arides, stériles, habitées par les Arabes Scénites*, peuple nomade, livré au brigandage, et qui change volontiers de demeure quand les pâturages et le butin viennent à manquer. Le pays, au pied des montagnes, est souvent incommodé des courses, tant de ces Arabes, que des Arméniens, qui le dominent par leur position et y règnent par la force: enfin il est soumis, la plupart du temps, aux Arméniens, ou bien aux Parthes, qui le pressent des deux côtés, puisqu'ils possèdent la Médie et la Babylonie.

* Voyez la note de Casaubon.

** Act. *Chabour*.

PAGE 748. Entre l'Euphrate et le Tigre coulent deux autres fleuves, appelés, le premier, *Fleuve royal* *; le second, *Aborrhaz* ** <2>, vers la province d'Anthémusie. Les marchands qui vont de la Syrie à Séleucie et à Babylone, traversent le désert où se trouvent des

<1> Plin. appelle cette pierre *Gagates lapis* ¹: cette orthographe est appuyée par Dioscoride, qui en dérive le nom du fleuve *Gagas* en Lycie ², où l'on sait qu'il existoit une ville appelée *Gagas* ³, probablement située sur le bord de ce fleuve.

<2> Ces fleuves paroissent être ceux que l'on trouve aux environs de Roha ou Orfa, l'ancienne Édesse. L'un de ces fleuves porte le nom de *Béles*; c'est peut-être le *Basilius* ou fleuve Royal de Strabon. G.

¹ Plin. X, c. 3; XXXVI, c. 19. = ² Dioscorid. V, c. 146. = ³ Steph. Byz. Etymol. magn. v. Γάγαι. et ibi annotat.

Arabes

Arabes Scénites, appelés maintenant *Maliens* <1> : ces marchands passent <2> l'Euphrate à la hauteur d'Anthémusie, lieu de la Mésopotamie. Dans l'intérieur des terres*, et à quatre schœnes du fleuve, est *Bambyce*, appelée *Édesse* et *Hierapolis**, où l'on adore la déesse Syrienne Atargatis*. Lorsqu'on a passé le fleuve, la route conduit, à travers le désert, jusqu'à *Scenæ*, vers les limites de la Babylonie <3> : c'est une ville considérable, située sur un canal, à vingt-cinq journées de marche du passage [de l'Euphrate]. Il y a [sur la route] des auberges tenues par des chameliers <4> : les unes

* Ὑπέρκειται, *suprà*, pag. 281, tom. IV, part. I.
* Ville sacrée.
* Cf. Selden de diis Syris, synt. II, c. 4.

<1> Le texte est altéré : Διὰ δὲ τῶν Σκηνιτῶν ὑπὸ τῶν Μαλιῶν νυκτὶ λεγόμενων. M. Tzschucke lit ὑπὸ τῶν Μαλιῶν νυκτὶ λεγόμενων : correction fort simple. J'aime mieux cependant transposer le mot νυκτὶ, et lire ὑπὸ τῶν νυκτὶ Μαλιῶν λεγόμενων : c'est ainsi que Strabon s'exprime ailleurs : οἱ ἰδίως ὑπὸ τῶν νῦν λεγόμενοι Σύροι¹.

<2> Ἡ μὲν γὰρ ἀνάβασις τῆς Εὐφράτης. L'ancien interprète et Buonacciolli ont lu διὰ βασις. Cette leçon, quoiqu'elle n'existe dans aucun manuscrit, ne m'en paroît pas moins certaine, comme la suite le prouve : ΔΙΑΒΑΝΤΩΝ γὰρ — ἐπὶ δ' ἀπὸ τῆς ΔΙΑΒΑΣΕΩΣ. Il s'agit ici du passage de l'Euphrate qui avoit lieu au *Zeugma de la Commagène*, appelé par Strabon le *passage actuel*. Après avoir passé le fleuve, on entroit dans l'*Anthémusie*, province qui paroît avoir pris plus tard le nom d'*Osroène*. Elle s'étendoit assez loin vers le nord, puisque, selon Strabon, l'*Aborrhias* y prenoit sa source; il est toutefois douteux qu'elle se soit élevée au nord du mont *Masius*, où la portent les latitudes de Ptolémée.

Je ne sais pas au juste si Strabon a voulu parler de la ville ou de la province², parce que la position de la ville n'est point connue : on voit seulement, par un passage de

Pline³, qu'elle n'étoit point sur l'Euphrate. Toutefois je pense que le mot *πόλις* s'entendrait plus difficilement de la province : je l'ai donc entendu de la *ville*⁴, en donnant à κατὰ un sens qu'il a très-souvent dans Strabon, comme je le dirai plus bas ; à la rigueur, on pourroit aussi-bien lui donner le sens de *vis-à-vis*.

<3> Il ne s'agit ici que de la Babylonie proprement dite.

<4> Le texte portoit, καμηλιται ΔΙΣΣΟΙ καταγωγὰς ἔχοντες πότε μὲν ὑδρίων (f. ὑδάτων) ΕΥΠΟΡΟΥΣ τῶν λακκαίων πηλίων, πότε δ' ἐπακτῆς χρώμενοι πῶς ὕδασι. Casaubon le jugeoit avec raison altéré : au lieu de διαί, qui est absurde, on doit lire avec M. Tzschucke, d'après sept manuscrits, δ' αἰσί ; et le reste peut demeurer tel qu'il est. Casaubon croyoit encore qu'il faut lire εὐπορῶντες : mais εὐπόρος, rapporté à καταγωγὰς, peut passer. Enfin, pour dernier scrupule, il se demandoit ce que Strabon entend ici par καμηλιται. Le doute de ce grand critique m'avoit d'abord fait soupçonner dans ce texte une erreur provenant de ce que les copistes avoient confondu κάπηλ.⁵ [κάπηλοι] avec καμηλ.⁶ [καμηλιται] ; ce qui reviendrait assez bien à ce que Strabon dit plus bas⁷ : mais cette correction seroit tout-à-fait inutile. Καμη-

¹ Strab. XVI, 736, lin. ultim. = ² Cellar. III, c. xv. = ³ Plin. VI, c. 26. = ⁴ Cf. d'Anville, *Euphr.* et *Tigre*, pag. 10. = ⁵ Strab. XVI, pag. 781, init.

sont bien fournies d'eau, sur-tout d'eau de citerne ; dans les autres, on n'a que de l'eau apportée de divers endroits.

Les Scénites accordent [aux marchands] un passage paisible, à la condition d'un tribut modéré, moyennant lequel les voyageurs peuvent prendre à travers le désert, en évitant les bords du fleuve, qu'ils laissent sur la droite à la distance d'environ trois jours de marche. [Ils préfèrent cette route,] parce que les chefs de tribu qui habitent de chaque côté, le long du fleuve, possédant un pays qui, sans être fertile, est moins stérile [que le reste], ont formé autant d'États indépendans, et exigent chacun un droit particulier : or ce droit ne laisse pas d'être considérable, par la raison qu'il est bien difficile, parmi un si grand nombre de peuplades peu traitables, de fixer un taux commun qui soit à l'avantage du voyageur.

La distance de *Scenæ* à Séleucie est de 18 schœnes <1>.

S. XXII.

Limites de l'empire
des Parthes et de
celui des Romains.

* Ἡ μεγάλη.

LA rive orientale * de l'Euphrate est la limite de l'empire des Parthes. La partie en deçà du fleuve, jusqu'à la Babylonie, dépend des Romains, ou des chefs de tribus Arabes, lesquels obéissent <2>.

λίτης n'est point ce qu'il appelle ailleurs *καμμηλίτης*¹, ou, en deux mots, *ἔμπορος καὶ καμμηλίτης*² : je crois que ce mot désigne ici un loueur de chameaux, tenant hôtellerie sur la grande route.

<1> La route entre le *Zeugma* de la Commagène et l'emplacement de Séleucie est, sur les cartes de Lapie et de Kinneir, de 6° 40' = 133 lieues ou 400 milles géographiques : selon Isidore de Charax³, elle est de 171 schœnes ; ce qui donne, pour celle de *Scenæ*, 171 — 18 = 153 : d'où l'on voit que *Scenæ* étoit située à $\left(\frac{18 \times 400}{171}\right) = 42 \frac{1}{10}$ milles géographiques de Séleucie ; ce qui en porte la position à environ 10 lieues au nord de Bagdad. Strabon

dit qu'elle étoit sur les limites de la Babylonie : il faut entendre nécessairement celles de la Babylonie propre et de la Mésopotamie ; d'où il résulte que, dans la pensée de cet auteur, la Babylonie propre ne s'étendoit guère au-delà de 10 lieues au nord de Bagdad.

Les vingt-cinq jours de route entre *Scenæ* et le *Zeugma* = $\left(\frac{153 \times 133}{171}\right) 121 \frac{1}{2}$ lieues de 20 au degré : c'est donc, pour le jour de marche, environ cinq lieues.

<2> Dans ce membre de phrase, *οἱ μὴν μᾶλλον ἐκείνοις, οἱ δὲ πῖς Ῥωμαίοις θεσάρχαις*, le mot *θεσάρχαις* n'a pas été bien entendu des interprètes ; il signifie ici *sub Romanorum potestatem subjicientes se*, comme dans un

¹ Strab. XVII, pag. 815, C. = ² Idem, I, pag. 39, D. = ³ *Statth. Parth.* pag. 5, *Geogr. min.* tom. II.

les uns aux Parthes de préférence, les autres aux Romains, dont ils sont voisins : ceux des Scénites nomades <1> qui habitent le long de l'Euphrate, obéissent plus difficilement aux Romains ; mais ceux-ci trouvent moins de résistance parmi les Scénites plus éloignés du fleuve, vers l'Arabie Heureuse.

LES Parthes recherchèrent <2> d'abord l'amitié des Romains ; mais, lorsque Crassus eut commencé la guerre, ils surent repousser son attaque* : il est vrai qu'on leur rendit la pareille, quand, devenus à leur tour les agresseurs, ils envoyèrent en Asie Pacorus* <3> . . .

§. XXIII.

Détails sur l'histoire des Parthes.

* En 54 avant J. C.

* En 38 avant J. C.

autre endroit de Strabon, tout-à-fait parallèle : Οἱ δ' ἔν Λατῖνοι καταρχαίς μὲν ἦσαν ὀλίγοι, καὶ οἱ πλείους ἢ ΠΡΟΣΕΓΓΧΟΝ Ῥωμαίοις¹.

<1> Σκηνῖται οἱ Νομάδες. An legendum ἡ Νόμαδες! dit Saumaise². Ce changement est inutile : seulement j'écris *νομάδες* avec une petite lettre.

<2> Οἱ δὲ Παρθαῖοι, καὶ πρῶτον μὲν ἐφρονηζόν τῆς πρὸς Ῥωμαίους φιλίας.

Je ne sais s'il ne faudroit pas lire ici, καὶ πρῶτον μὲν ΟΥΚ ἐφρονηζόν, κ. τ. λ.

M. DU THEIL.

L'opposition que Strabon a mise dans la phrase suivante, ne m'a pas permis de suivre cette correction.

<3> Ἦνίκα ἐπιμύειν ὅτι τὴν Ἀσίαν Πάκορον. Voici une expression remarquable (Ἀσίαν) : dans quel sens Strabon prend-il ici le mot *Asie* ! On sait que l'irruption de Pacorus eut lieu dans la Syrie. Tous les auteurs, Josèphe³, Dion Cassius⁴, Appien⁵, Justin⁶, Sextus Rufus, Eutrope, Florus, &c. sont formels à cet égard. Strabon lui-même, un peu plus bas, dit, en parlant de Pacorus, ἐπιστρατεύσας τῇ Συρίᾳ⁷. Faut-il, pour mettre d'accord Strabon avec les autres auteurs et

avec lui-même, lire *Συρίαν* à la place de Ἀσίαν ! Gardons-nous en bien.

Strabon embrasse ici dans l'expédition de Pacorus, non-seulement cette expédition elle-même, mais encore l'ensemble de toutes les opérations dont elle fut accompagnée ; et il joint dans sa pensée Pacorus et Labiénus, qui rendirent, chacun par ses actions particulières, les Parthes maîtres de l'Asie, c'est-à-dire, de la Syrie et de l'Asie mineure, contrées que Strabon a ici en vue de même que dans cet autre passage parallèle : Οἱ μὲν γὰρ ἄλλοι μεθ' ὅπλων ἐπτόντες, καὶ Παρθαῖος συμμαχίας, ἥδη τῶν Παρθαίων τὴν ἈΣΙΑΝ ἔχοντων, εἶξαν⁸. Outre ce passage, qui explique parfaitement celui qui nous occupe, je citerai celui-ci du même Strabon . . . ἐπιβλῶν ὅτι τὴν ἀργυρολογούντας Λαβιήνῳ, καθ' ὃν χρόνον ἐκείνος τὴν ἈΣΙΑΝ κάπεχε⁹ . . . et cet autre d'Appien . . . ἐπαγόντα (Λαβιήνον) δὲ Πάρθους καὶ τὴν ὑπὸ ΕΥΦΡΑΤΟΥ καὶ Συρίας ἄχρι Λυδίας καὶ Ἰωνίας ἈΣΙΑΝ καταστρέφοντον ποδόμενος Ἀρτάβανος¹⁰. . . qui tous deux se rapportent à Labiénus. On peut avec avantage rapprocher ces textes de celui-ci de Justin : *Et post belli finem, rursus, Pacoro duce, — SYRIAM et ASIAM vastare* ;

¹ Strab. VI, pag. 231, init. = ² Salmas. Exerc. Plin. pag. 343, f. = ³ Joseph. Bell. Jud. I, 13, §. 1. Ant. Jud. XIV, c. 13, §. 3. = ⁴ Dion. Cass. XL, §. 28, 29 ; XLIII, §. 24, 25. = ⁵ Appian. Parth. pag. 73, Schw. = ⁶ Justin, XLII, §. 4. — S. Rufus, §. 18. — Eutrop. VII, §. 5. = ⁷ Strab. XVI, pag. 751, B. = ⁸ Idem, XIV, pag. 660, init. = ⁹ Idem, XII, pag. 574, C. = ¹⁰ Appian. Parth. pag. 71.

PAGE 748.

* Artavasde, roi d'Arménie, *supra*, XI, pag. 524 ; traduct. Française, tom. IV, part. 1, pag. 310.

* En l'an 12 avant J.C.

Antoine, trahi par l'Arménien * dont il suivoit les conseils, ne réussit point dans la guerre entreprise contre eux. Phraate, successeur de . . . <1>, attachait tant de prix à l'amitié de César-Auguste, qu'il renvoya les trophées formés par les Parthes des dépouilles de l'armée Romaine * <2> : de plus, il invita à une conférence Titi-
us,

Orodes, pater Pacori, qui, paulò antè, vastatam SYRIAM, occupatam ASIAM à Parthis audierat ¹, *Ec.*

<1> Ο δ' ἐκείνων διαδεξάμενος Φεράτης. D'après cette manière de s'exprimer, Strabon sembleroit donner Pacorus comme ayant été lui-même *roi des Parthes*, et ayant régné entre Orode et Phraate. Néanmoins, suivant l'abbé de Longuerue, Pacorus, fils d'Orode, fut tué en l'année 38, et lorsque son père vivoit encore.

M. DU THEIL.

Plusieurs textes paroissent venir à l'appui de cette remarque. L'építome du 123.^e livre de Tite-Live donne à Pacorus le titre de *roi* : *P. Ventsidius — Parthos in Syriâ praelio vincit, regemque eorum occidit*. Tacite dit de même, *rex Parthorum Pacorus* ². Mais ce titre ne prouve point que Tacite et Tite-Live aient cru que Pacorus régnoit réellement sur les Parthes ; car Justin a nommé également ce prince, *roi*, quoiqu'il sût parfaitement que son père Orode lui avoit survécu : *Tum Ventidius — universam Parthorum manum CUM REGE IPSO Pacoro interfecit. — Hæc cum in Parthiâ nunciata essent, Orodes PATER Pacori — repenti filii morte — ex dolore in furorem vertitur* ³. Ces passages ne prouvent rien, sinon que c'étoit l'usage de donner par anticipation le nom de *roi* au fils aîné du roi des Parthes ; et cela est d'autant moins étonnant ; qu'il paroît, du moins d'après ce que dit Fréret, que les gouverneurs de province de l'empire Parthe prenoient ce titre ⁴.

Quant à Strabon, si l'on considéroit isolément le texte qui nous occupe, on pourroit être fondé à supposer qu'il a cru en effet qu'Orode étoit mort avant son fils, puisqu'il dit que Phraate a succédé à Pacorus ; mais cette supposition seroit contraire à ce qu'il dit dans un autre passage, où il parle de la défaite et de la mort de Pacorus comme arrivées du vivant de son père, *πρὶν δὲ πύξιν ὑπὸ Οὐρτιδίου Πακόρου διεφθάρη ὁ ΠΡΕΣΒΥΤΑΤΟΣ ΤῶΝ ΤΟΥ ΠΑΡΘΥΑΙΟΥ ΠΑΙΔΩΝ ἐπιστυπύσας* ⁵. Ce texte me paroît suffisant pour établir que Strabon n'a point fait la faute de chronologie dont le texte actuel donneroît lieu de l'accuser, et qu'il y a en cet endroit une lacune que j'indique par des points : *νήκα ἔπμψαν ἐπὶ τῇ Ἀσίᾳ Πακόρον . . . Ἀρτάνιος δὲ συμβύλα τῇ Ἀρμενίᾳ χράμενος, ἐπιδόθη καὶ κακῶς ἐπολέμησεν . ὁ δ' ἐκείνων διαδεξάμενος Φεράτης, κ. τ. λ.* Le texte original portoit, je pense : *νήκα ἔπμψαν ἐπὶ τῇ Ἀσίᾳ Πακόρον Τὸν ΤΟΥ ΠΑΡΘΥΑΙΟΥ ΠΑΙΔΑ. Ἀρτάνιος δὲ, κ. τ. λ.* : en sorte que le pronom *ἐκείνων*, qui, maintenant, se rapporte à Pacorus, se rapportoit originairement à τὸν Παρθυαίον (c'est-à-dire, *Cassandrus*) ; et cela me paroît expliquer la difficulté.

Toutefois j'ai suivi le texte actuel.

<2> Cet événement est de l'an 20 avant l'ère Chrétienne. On connoît la médaille qui fut frappée pour en perpétuer le souvenir : elle représente l'arc de triomphe que le sénat fit élever à Auguste, et porte pour légende : CIVIB. ET SIGN. MILIT. A PART. RECUPER. ou RESTITVT. G.

¹ Justin, XLII, 4. — ² Tacit. Hist. V, c. 9. — ³ Just. XLII, 4. — ⁴ Fréret, sur l'année Arménienne, Acad. Inscript. tom. XIX, Mém. pag. 107. — ⁵ Strab. XVI, pag. 751, B.

alors gouverneur de la Syrie, et remit entre ses mains, comme otages ^a, quatre de ses fils légitimes, Saraspade, Cerospade, Phraate et Boone ^{*}, avec deux de leurs femmes et quatre de leurs fils. [Il agit ainsi] dans la crainte des séditions, et afin de déjouer les projets de ceux qui auroient voulu attenter à sa couronne; car il savoit qu'on ne pouvoit réussir contre lui, à moins qu'on ne lui opposât quelqu'un du sang des Arsacides, à cause du grand attachement que les Parthes ont pour cette race: ainsi, en éloignant ses fils, il cherchoit à enlever toute espérance aux factieux <1>.

Ceux de ses enfans qui vivent encore à Rome, sont entretenus, avec une magnificence royale, aux frais du trésor: les autres rois [ses successeurs] ont continué d'envoyer des ambassadeurs, et d'avoir des entrevues [avec les gouverneurs Romains].

<1> Strabon a déjà fait mention de ce fait ^a; mais il montre ici bien plus clairement quel fut le vrai motif de la conduite de ce prince: sous prétexte de donner aux Ro-

ains des gages de son amitié, Phraate trouva moyen de se débarrasser des craintes que lui donnoit sa famille ^a.

PAGE 748.

^a Cf. Longuer. *Annal.* Arsacid. p. 30.

^{*} Ou Bonones. *Conf. Lips. ad Tacit. Annal. II, c. 1.*

PAGE 749.

^a *Strab.* VI, pag. 288, B. = ^a Cf. *Tacit. Annal.* II, c. 1.

CHAPITRE II.

Notions générales sur la Syrie. — Commagène. — Séleucide. — Antioche et Daphné. — Oronte. — Cyrrestique. — Plaine d'Antioche. — Apamée. — Révolte de Tryphon. — Chalcidique. — Côte de la Séleucide. — Côte de la Phœnicie jusqu'à Tyr. — Cœlé-Syrie. — Reprise de la côte de Phœnicie, de Byblos à Berytus. — Damascène. — Suite de la Phœnicie, Sidon et Tyr. — Phénomènes. — Suite de la Phœnicie jusqu'à Rhinocolura. — Judée.

PAGE 749.

S. 1.^{er}Notions générales
sur la Syrie.

LA Syrie est bornée au nord par la Cilicie et l'*Amanus* ^{<1>} (or la longueur de cette frontière [septentrionale], depuis le golfe d'*Issus* jusqu'au *Zeugma* de la Commagène ^{<2>}, est d'au moins 1400 stades ^{<3>}); à l'orient, par l'Euphrate et par les Arabes Scénites qui habitent en deçà de ce fleuve; au sud, par l'Arabie Heureuse et l'Égypte; à l'occident, par la mer d'Égypte jusqu'à *Issus* ^{<4>}.

<1> C'est la partie orientale de la Cilicie, où se trouve aujourd'hui le pachalik d'Adana. — L'*Amanus* est le mont Al-Lucan. G.

<2> C'est le *Zeugma* dont j'ai parlé dans la note 6, pag. 154. G.

<3> Le texte porte 400 stades, et cette distance est beaucoup trop courte: selon Pline, elle est de 175 milles ¹; or 175 × 8 = 1400 stades: et c'est ainsi qu'il faut lire dans Strabon; cette correction proposée par Casaubon est certaine. La carte de M. Lapie pour les Voyages de Chardin met entre les deux points 101 minutes de l'échelle des latitudes; ce qui vaut 1403 stades de 833 $\frac{1}{2}$ au degré.

<4> Περὶ δὲ τῆς Αἰγυπτιακῆς πλάγης μέχρι Ἰσσοῦ. L'ancien interprète traduit *Issi-*

cum usque, comme s'il avoit lu μέχρι τῆς Ἰσσοῦ. Cette leçon, que je n'approuve pas, montre peut-être qu'il soupçonnoit quelque altération dans ce passage.

Il est à remarquer que l'*ÉPITOMÉ* offre en cet endroit une addition, circonstance bien rare dans un abrégé; on y lit περὶ δὲ τῆς Αἰγυπτιακῆς ΤΕ ΚΑΙ ΣΥΡΙΑΚῆς πλάγης μέχρι τῆς Ἰσσοῦ et comme, à l'exception des mots π καὶ Συριακῆς, ce sont les mêmes paroles que celles de Strabon, il seroit possible que l'Abréviateur eût vu ces mots dans son manuscrit: ils font un sens d'autant meilleur, que le nom de *mer de Syrie* étoit synonyme de celui de golfe d'*Issus*. Ainsi Orose, *Syrio mari quod ISSICUM sinum vocant*²; Æthicus, *Ab oriente mare Syrium*

¹ Plin. V, c. 12. = ² Oros. I, c. 2.

Les pays que nous y renfermons, sont, à partir de la Cilicie et de l'*Amanus*, la Commagène, et la Séleucide dite *de Syrie*; ensuite la Cœlé-Syrie; enfin la Phœnicie, le long de la côte; et la Judée, dans l'intérieur.

Quelques auteurs partagent la Syrie entre les Cœlé-Syriens et les Phœniciens, parmi lesquels ils disent que sont mêlés quatre peuples, les Juifs, les Idumæens, les Gazæens, les Azotiens. Ces peuples s'occupent à-la-fois d'agriculture, comme les Syriens et les Cœlé-Syriens <1>, et de commerce, de même que les Phœniciens.

*quod HISTRICUM sinum vocant*¹, où il faut lire *Issicum*. La même faute existe, comme je l'ai déjà remarqué², dans ce vers du poète Lucilius : Ἀρτέμις δ' Ἀδρίας, Τυρρηνικὸν, Ἰσρικὸν (lisez Ἰσπικὸν), Αἰγῶν³. Dans un autre endroit, Strabon donne aussi au golfe d'*Issus* le nom de *mer de Syrie*⁴; et l'on en trouve un exemple dans l'auteur du traité de *Mundo*, τῇ μὲν τὸ Αἰγυπτίον π καὶ Παμφύλιον καὶ Σύριον⁵.

Quoiqu'on puisse, avec quelque raison, soupçonner que les mots π καὶ Συριακῶ appartiennent à Strabon, je n'ai pas cru devoir en exprimer le sens dans ma version, parce que rien n'empêche de croire non plus que le texte actuel ne soit correct. Le nom de *mer d'Égypte* s'étendoit quelquefois jusques aux côtes de l'Asie mineure et de la Syrie⁶; témoin cette autre phrase de Strabon, qui explique suffisamment celle qui nous occupe : τῶν μὲν (Αἰγυπτίον πλάγος) σύρρον ἐστὶν ἀπὸ τῆς ἐσπέρας τῆς — ἀπὸ δὲ τῶν νοτίων καὶ τῶν ἐσίων μαρῶν, ἥ π Αἰγυπτός ἐστι, καὶ ἡ ἐφεξῆς παραλία ΜΕΧΡΙ ΣΕΛΕΥΚΕΪΑΣ ΤΕ ΚΑΙ ἸΣΣΟΥ⁷.

<1> Il sembleroit, d'après ce second membre de phrase, que le mot Σύρος a été oublié un peu plus haut, et qu'il y avoit primitivement : εἰς π Σύρος καὶ Κοιλοσύρος ἢ Φοίνικας.

Je crois cependant qu'il n'y manque rien.

Au second membre, Strabon divise le sens du mot Κοιλοσύροι, pris d'abord dans sa plus grande extension par les auteurs dont il rapporte l'opinion; et ce sont, je pense, quelques-uns des historiens d'Alexandre; car, si l'on en juge d'après Arrien, ils donnoient, ainsi que les auteurs plus anciens⁸, le nom de *Syrie* à tout le pays compris entre le Tigre et la Méditerranée; la partie à l'est de l'Euphrate, appelée depuis Mésopotamie⁹, s'appeloit *la Syrie entre les fleuves*; et celle qui est à l'ouest, se nommoit en général *Cœlé-Syrie*¹⁰: quoique la Phœnicie¹¹ et la Palæstine¹² en fussent quelquefois séparées, elle comprenoit souvent aussi la région toute entière jusqu'à l'Égypte¹³. C'est de cette ancienne division que Strabon parlera plus bas, quand il dira que le nom de *Cœlé-Syrie* s'étend en général

¹ *Æthi. ad calc. Mel. Gron. ed. pag. 732.* — ² Voyez nos *Recherches sur Dicuil*, pag. 205. — ³ *Antholog. tom. II, pag. 53, Jacobs.* — ⁴ *Strab. II, pag. 84, B. D.* — ⁵ *Pseudo-Aristot. de mundo, c. 3, pag. 849, E.* — ⁶ *Appian. præfat. S. 2, Schw.* — ⁷ *Strab. XIV, pag. 681, D.* — ⁸ *Suprà, not. 1, pag. 155.* — ⁹ *Rennell's Geogr. S. of H. pag. 328.* — ¹⁰ *Arrian. Anab. V, §. 25.* — ¹¹ *Idem, ibid.* — ¹² *Idem, VII, §. 9.* — ¹³ *Idem, III, §. 8. — Diod. Sic. XVIII, §. 6.*

PAGE 749.

Telles sont les notions générales [sur la Syrie]. Passons aux détails.

S. II.
Commagène.

* Semisat.
* Cf. de Boze, Acad.
des Inscrit. t. XXVI,
pag. 366, Mém.

* Passage.

* 70 ans avant J.C.
** La Lune.

LA Commagène est un pays de peu d'étendue, maintenant réduit en province [Romaine]. Elle possède une ville fortement située, Samosate*, où étoit autrefois la résidence royale* : le pays qui l'entoure, à la vérité fort circonscrit, est d'une grande fertilité<1>. C'est là qu'on trouve le *Zeugma** actuel de l'Euphrate ; vis-à-vis, est Séleucie, forteresse de Mésopotamie, ajoutée par Pompée à la Commagène<2>, et dans laquelle Tigrane fit périr Cléopâtre* surnommée *Sélène*** , après l'y avoir renfermée pendant quelque temps, lorsqu'elle eut été privée du trône de Syrie.

S. III.
Séleucide.
* Contenant quatre
villes.

LA Séleucide est le meilleur des pays [de la Syrie] dont j'ai parlé ci-dessus. On lui donne le nom de *Tétrapole** d'après le nombre de ses villes principales ; car elle en renferme plusieurs autres : mais les quatre plus considérables sont, Antioche *Épidaphné*<3>, Séleucie de Piérie, Apamée et Laodicée<4>. Telle

à tout le pays jusqu'à l'Égypte et à l'Arabie, quoique, dans son acception propre, ce nom s'appliquât seulement à la vallée entre le Liban et l'Antiliban¹.

C'est donc par une sorte d'archaïsme, qu'Eunapius, à l'exemple d'autres auteurs, place Antioche² et *Beræa*³ dans la Cœlé-Syrie.

<1> Le texte est légèrement altéré, comme l'a remarqué Casaubon : je lis et ponctue *σφόδρα εὐδαίμων ὁλόγη δέ*.

<2> Le texte actuel porte *ἡ Σελευκιδεύς*. Guarini, Xylander, Buonac-

cioli, Saumaise⁴, ont tous lu *τῇ Κομμαγενῇ* qui est dans quelques manuscrits. J'ai suivi cette leçon, qui convient mieux au mot *ἡ Σελευκιδεύς*.

<3> Les mots *ἡ Ἐπίδαφνη* étoient devenus qualificatifs d'Antioche de Syrie : je n'en ai fait qu'un seul mot à l'imitation de Pline, qui la nomme *Epidaphnes Antiochia*, c'est-à-dire, *ἡ Ἐπίδαφνης Ἀντιόχεια*⁵.

<4> Antioche est appelée maintenant Antakia ; Séleucie, Suveidieh ; Apamée, Famieh ; Laodicée, Ladikieh. G.

¹ Strab. XVI, pag. 756, med. = ² Eunap. in Liban, pag. 130. — Cf. Eustath. ad Dion. Perieg. v, 913. = ³ Id. in Jamblic. pag. 22. = ⁴ Salmas. E. Plin, pag. 436, col. 2, E. = ⁵ Plin. v, c. 21.

étoit

étoit la concorde <1> qui régnoit entre elles, qu'on les disoit *sœurs* les unes des autres. Elles furent fondées par Séleucus Nicator, qui donna le nom de son père à la plus considérable; à la plus forte, le sien propre; à Apamée, celui d'Apamas sa femme; à Laodicée, celui de sa mère.

PAGE 749.

La Séleucide, conformément à son état de tétrapole, est divisée, selon Posidonius, en quatre satrapies, de même que la Cœlé-Syrie : la Mésopotamie n'en comprend qu'une <2>.

PAGE 750.

LA ville d'Antioche est elle-même une tétrapole, puisqu'elle se compose de quatre parties, qui, renfermées toutes dans une commune enceinte, sont cependant fortifiées chacune par un mur particulier <3>.

S. IV.
Antioche.

Ce fut [Séleucus] Nicator * qui réunit les habitants de la première [de ces parties] en faisant venir ceux d'*Antigonia* *, ville voisine, fondée peu de temps ** auparavant par Antigone, fils de Philippe : la seconde fut bâtie par les habitants eux-mêmes; la troisième, par Séleucus Callinicus; la quatrième, par Antiochus Épiphanes *.

* En 300.

* Cf. Diod. Sic. xx, S. 47. Liban. in Antioch. pag. 348, C. Joan. Mal. Chronic. pag. 254.

** En 306.

Cette ville est la métropole de la Syrie, et les rois du pays

* Sur le surnom d'Épiphanes, voyez *Toup in Suidam*, tom. II, pag. 616.

<1> Ce mot n'exprime pas, à beaucoup près, toute l'étendue de la signification du mot *ἁρμονία*, en latin *concordia*, c'est-à-dire, *ce bon accord* qui régnoit entre les villes, en vertu de traités solennels : c'est ce qui a déjà été remarqué par le savant abbé Belley ¹.

M. DU THEIL.

<2> *Εἰς μίαν δ' ἡ Μεσοποταμία* (cod. 1393). Ce membre de phrase a paru suspect à plus d'un critique, à commencer par Casaubon. L'éditeur des fragmens de Posidonius lit *εἰς μίαν δ' ἡ Κομμαγήνη* : ce qui du moins présente un sens ². *Μεσοποταμία*

est certainement une faute des copistes, comme plus haut; mais il est fort douteux que *Κομμαγήνη* soit la leçon sortie de la main de Strabon.

<3> Chacune de ces parties étoit sans doute formée d'une des quatre collines élevées qu'Antioche a renfermées dans l'enceinte de ses murs. Cette enceinte subsistoit encore en partie au temps de Richard Pococke. La description détaillée et exacte qu'en a donnée ce savant voyageur, s'accorde, ainsi que son plan d'Antioche, avec ce que dit Strabon ³.

¹ Belley, *Mém. Acad. Inscr.* tom. XVIII, pag. 129-130. = ² Jan. Bake, *Posidon. Rhod. Reliq.* pag. 117.
= ³ *Descr. of the East*, tom. II, pag. 190.

PAGE 750.

en avoient fait la capitale de leur empire : elle le cède peu en richesse et en grandeur à Séleucie sur le Tigre et à Alexandrie d'Égypte.

[Séleucus] Nicator y réunit aussi les descendants de Triptolème^a, dont j'ai parlé un peu auparavant^{*} : c'est pourquoi les habitants d'Antioche rendent à Triptolème les honneurs héroïques, et célèbrent une fête [en son honneur] au mont *Casius*^b, près de Séleucie <1>.

^a Clavier sur Apollodore, t. II, p. 64.

^{*} *Suprà*, pag. 192.

^b Cf. Eckhel, Doctr. numor. vol. III, pag. 326.

^c Cf. Libanius in Antioch. tom. II, p. 340 et seq. Diod. Sic. v, §. 60.

On dit que ce héros^c, envoyé par les Argiens à la recherche d'Io, qui, depuis un certain temps, avoit disparu de Tyr <2>, erroit en Cilicie <3>; là, quelques-uns des Argiens qui l'accompagnoient, se séparèrent de lui, et fondèrent dans ce pays la ville de Tarse <4> : les autres continuèrent de le suivre le long du rivage de la mer; mais, désespérant enfin de la réussite de leurs recherches, ils se fixèrent avec lui dans la plaine arrosée par l'Oronte <5>. Gordys, fils de Triptolème, alla fonder une colonie dans la Gordyée <6>, avec une partie de ceux qui avoient suivi son père : le

<1> Ce mont *Casius* est connu aujourd'hui sous la dénomination de mont Soldin. G.

<2> Le texte porte : Φασὶ δ' αὐτὸν ἔσθ' Ἀργείων πμφθέντα ὅππ' τὴν πῆς Ἰὸς ζήτησαν, ἐν Τύρῳ πρῶτον ἀφανῆς γενεθείσης. Deux manuscrits donnent *πρότερον* : c'est, je crois, la vraie leçon. J'ai suivi le sens indiqué par ce texte; mais je ne le conçois pas très-nettement. On a cru que Strabon a mis ici *πρῶτον* pour faire entendre que l'enlèvement d'Io a précédé ceux d'Europe, de Médée, d'Hélène, et qu'il a voulu faire allusion à ce qu'on trouve dans le §. 2 du 1.^{er} livre d'Hérodote; mais cela est peu probable.

<3> Πλανᾶσαι : ce mot, ainsi que *πλανή*, se prend particulièrement dans les bons au-

teurs, et, entre autres, dans Strabon, pour les courses des anciens héros, tant célébrées par les poètes. Ainsi, Οἱ γὰρ ποιηταὶ προσιμωπάτες τῶν ἡρώων ἀποφαίνουσι τὸς... ΠΛΑΝΗΘΕΝΤΑΣ¹ — Τῷ Ἰάσονος... ΠΛΑΝΗΘΕΝΤΟΣ² — dans Hérodote, ΠΛΑΝΗ Ἀλεξάνδρου³... et c'est ainsi que Strabon emploie *πλάνη* tout seul, pour désigner, par excellence, les courses d'*Ulysse*⁴. J'ai donc conservé dans ma traduction le sens d'*errer*, par la raison qu'a déjà indiquée un savant critique⁵.

<4> Tarsous, dans la Caramanie moderne. G.

<5> Ce fleuve conserve le nom d'Oronté; on l'appelle aussi el-Asi. G.

<6> La Gordyée étoit la partie la plus sep-

¹ Strab. I, pag. 8, D. = ² Idem, I, pag. 21, A; pag. 30, B. = ³ Herodot. II, §. 116. = ⁴ Strab. I, pag. 20, D; pag. 25, A; pag. 40, A; pag. 44, D, &c. = ⁵ Traduct. Franç. de Strab. tom. I, pag. 40, not. 3.

reste demeura dans le pays ; et ce sont les descendants de ces derniers que Séleucus réunit aux habitans d'Antioche.

PAGE 750.

A 40 stades au-delà, est *Daphné* <1>, bourgade peu considérable^a. On y voit un bois étendu et épais, arrosé par des eaux vives. Au milieu, on trouve une enceinte sacrée qui sert d'asile, et un temple d'Apollon et de Diane. Les habitans d'Antioche et des environs sont dans l'usage de s'y réunir pour y célébrer des fêtes. La circonférence du bois est de 80 stades.

^a Cf. Spanheim ad Jul. pag. 270.

L'ORONTE coule près de la ville. Ce fleuve, qui prend sa source en Coélé-Syrie <2>, se cache sous terre*, puis se montre de nouveau, traverse le territoire d'Apamée, arrose celui d'Antioche, et, après avoir coulé près de la ville, se rend à la mer au-dessous de Séleucie. Ce fleuve appelé *Oronte*, du nom de celui qui y construisit un pont, porta d'abord le nom de *Typhon* ; et, selon la fable, c'est en cet endroit qu'arrivèrent les aventures de Typhon et des Arimes, dont j'ai déjà parlé plus haut*. On dit que Typhon, frappé de la foudre, s'enfuit cherchant un refuge ; ce dragon^b sillonna profondément la terre dans sa fuite, et fit jaillir la source du fleuve, auquel il laissa son nom <3>.

S. V.
Oronte et divers lieux.

* *Suprà*, VI, pag. 275, B.

* *Suprà*, XII, pag. 579 ; XIV, pag. 626, 628.

PAGE 751.

^b Camus sur Aristote, tom. II, pag. 286.

La mer est à l'occident et au-dessous du territoire d'Antioche, du côté de Séleucie ; c'est près de cette ville, située à 40 stades

rentionale de l'Assyrie, ou du Kurd-istan actuel, près du lac de Van. Les habitans de la Gordyée ont aussi porté le nom de *Carduchi*, d'où est venu celui des Kurdes modernes. G.

<1> Maintenant Beit el-ma. G.

<2> Ou la Syrie-Creuse. Damas en étoit la capitale. G.

<3> Le texte ordinaire, ποιῆσαι τὸ ῥήξανθρον πηγήν, est absurde : M. Tzschucke a suivi les manuscrits qui donnent τὸ ῥήξαι τὴν πηγήν, et c'est le sens que j'ai exprimé dans ma

traduction : mais je ne le trouve point complet ; il me semble qu'il y a encore ici une lacune, très-bien remplie par un manuscrit, qui donne ποιῆσαι τὸ ῥέειν τῷ ποταμῷ· καταδύντα (lege καταδύντα) δὲ εἰς γῆν ἀναρρήξαι τὴν πηγήν : c'est-à-dire : « Il forma [en] sillonnant le sol] le lit du fleuve ; et s'é- » tant enfoncé sous terre, il fit jaillir la » source. » Ce sens est clair : ce doit être le texte même de Strabon. Il emploie ailleurs ἀναρρήξαι : ainsi, ὅκ πηγῆς, ἣν ἀναρρήξαι πλοῦσαι τὸν Δία μυθεύεται Πέαν^a.

^a Voyez les variantes de l'édition d'Oxford, pag. 1067, E. = ^a Strab. VII, pag. 348, C.

PAGE 751.

de la mer, et à 120 stades d'Antioche, que l'Oronte a son embouchure : on remonte en un jour de la mer à cette dernière ville.

A l'orient d'Antioche <1>, sont l'Euphrate et les petites villes de *Bambyce*, *Beræa* et Héraclée <2>, qui furent autrefois sous la domination de Denys, fils d'Héracléon : Héraclée est à 20 stades du temple de Minerve Cyrrhestide.

S. VI.
Cyrrhestique.

ENSUITE vient la Cyrrhestique <3>, qui s'étend jusqu'à l'Antiochide ; elle a au nord le mont *Amanus*, qui en est voisin, et la Commagène. Outre la ville de *Gindarus*, citadelle du pays, très-bien située pour servir de place d'armes à des brigands, on trouve encore, tout près de là, un lieu appelé *Heracleum*. C'est dans les environs de ces lieux que Ventidius défit et tua Pacorus, fils aîné du roi Parthe*, qui avoit marché en Syrie à la tête d'une armée.

* *Suprà*, pag. 196,
not. 1.

S. VII.
Plaine d'Antioche,
Pagræ, *Trapezôn*,
Séleucie et divers
lieux.

* Wessel. ad. Itiner.
vet. pag. 146.
b Wessel. ad Diod.
tom. II, pag. 441.

NON loin de *Gindarus*, est *Pagræ* <4> dans l'Antiochide, lieu fortement situé sur la route qui, traversant l'*Amanus*, conduit des portes Amanides dans la Syrie. *Pagræ** domine la plaine d'Antioche où coulent l'*Arceuthus*^b, l'Oronte et le *Labotas*, et où l'on trouve encore le fossé de Méléagre, et le fleuve *Ænoparas*, sur les bords duquel Ptolémée Philométor, ayant vaincu Alexandre Bala, mourut des suites d'une blessure*.

* En 145 avant
J. C.

<1> Περὶ ἔω δ' ὁ Εὐφράτης ἐστὶ, καὶ ἡ Βαμβύκη καὶ ἡ Βέρεια καὶ ἡ Ἡρακλεια τῇ ἈΝΤΙΟΧΕΪΑ. Villebrune lisoit τῆς Ἀνποχίας d'après un manuscrit ; leçon qui n'est peut-être pas à dédaigner : ἡ Ἀνπόχια peut signifier tantôt la ville, tantôt le territoire d'Antioche, et devenir alors synonyme de ἡ Ἀνποχίς.

<2> *Bambyce* étoit le nom Syrien de la ville que les Grecs ont appelée *Hierapolis* ; son nom moderne est Benbigz ou Bam-bouk.

Beræa est Halep, qui est encore connue sous le nom de Béria.

La position de cette ville d'Héraclée m'est inconnue. G.

<3> La Cyrrhestique étoit le territoire soumis à la ville de *Cyrrhus*, qui conserve le nom de Corus. G.

<4> *Pagræ*, située au-dessus d'Antioche, porte encore le nom de Bagra ; et sa proximité de *Gindarus* me fait croire que cette dernière forteresse est celle que les Turcs appellent aujourd'hui Derbesak. G.

Au-dessus de la plaine, s'élève la colline nommée *Trapezôn*, à cause de sa forme*. Là se donna la bataille entre Ventidius et Phranicate, général des Parthes <1>.

PAGE 751.

* D'une table.

A partir de là <2>, on trouve [successivement] la ville de Séleucie, la montagne de Piérie, contiguë à l'*Amanus*, et *Rhosus** <3>, située entre *Issus* et Séleucie.

* Actuel. *Rosos*.

Séleucie* s'appeloit autrefois *Hydatopotami* <4>*. Cette ville est une forteresse importante et inexpugnable : c'est pourquoi Pompée la déclara libre, après qu'il y eut fait renfermer Tigrane.

* Cf. Pococke, book 11, ch. 22.

* Fleuves d'eau.

Apamée, dans l'intérieur des terres, est au midi d'Antioche; le *Casius* et l'*Anti-Casius* s'étendent au midi de Séleucie : en s'avancant au-delà <5> de cette dernière ville, on rencontre d'abord l'embouchure* de l'Oronte; ensuite le *Nymphæum*, grotte sacrée; le *Casius*; la petite ville de *Posidium* et Héraclée <6>.

* Litt. les bouches.

<1> J'ai lu *Φρανικάτην* avec presque tous les manuscrits, l'ancien interprète et Buonacciolli; la leçon ordinaire *Νικάτην* n'offre qu'un mot tronqué. Il est possible que *Φαρναπάτην*, qui est dans Dion Cassius¹, soit la bonne orthographe : mais on n'est pas sûr que la faute, s'il y en a une, ne vienne pas de Strabon lui-même. L'événement eut lieu sous le règne d'Orode, trente-neuf ans avant l'ère vulgaire².

<2> Il y a une faute en cet endroit. *Πρὸς θαλάσσην ΔΕ ΤΟΥΤΩΝ* ἐστὶν ἡ Σιλεύκεια καὶ ἡ Π. Il faut lire, en ajoutant une seule lettre, *πρὸς θαλάσσην Δ' ΕΚ ΤΥΤΩΝ* ἐστὶν C'est le sens que j'ai exprimé dans ma version : il est d'ailleurs conforme à la géographie. C'est ainsi que, dans quelques manuscrits d'Archimède, on trouve *ἀ δὲ τῷ κίνησιν*, au lieu de *ἀ δ' ΕΚ τῷ κίνησιν*, qui est la véritable leçon³.

<3> Strabon précédemment (lib. XIV, pag. 676) a semblé mettre *Rhosus* au nombre

des lieux appartenant à la Cilicie; maintenant il paroît l'attribuer à la Syrie. Ce que l'on doit induire de cette espèce de contradiction, est que *Rhosus* étoit située absolument sur la frontière des deux pays. M. DU THEIL.

<4> *ῥάπης ποταμοί*. Un ethnique analogue se retrouve dans le *Φρέαρ ὑδάτων* de Cyrille⁴.

<5> Il faut remarquer, dans cette phrase, *ἐπὶ δὲ πρὸς πρὸς μὲν τὴν Σιλεύκειαν, αἱ ὁκβολαὶ τῷ Ὀρύνῳ*, le sens des mots *ἐπὶ πρὸς πρὸς*, et encore plus en avant, c'est-à-dire, plus loin. J'avois d'abord lu *ἐπὶ δὲ πρὸς πρὸς*, comme Strabon s'exprime ailleurs : *τοῖς δ' ἔτι πορρωτέρων τῶν Γαδύρων ἔξω περικείμεται*⁵ : mais il faut conserver la leçon ordinaire, dont on retrouve des exemples dans Hérodote et dans Pausanias⁶. Strabon dit lui-même ailleurs : *καὶ ἔτι πρὸς πρὸς τὸ χωρίον, δὲ ἔτι ποταμὸς ἡ Δέρη καλυμένη*⁷. Hésychius interprète *πρὸς πρὸς* par *εἰς πρὸς πρὸς*.

<6> Le cap sur lequel étoit *Posidium*,

¹ Dion. Cass. XLVIII, §. 41. = ² Longuer. *Annal. Arsacid.* pag. 26. — Vaillant, pag. 137. = ³ Archimed. *Arenar.* lin. 27, in Wallis *Opp.* tom. III. = ⁴ Cyrill. *Vit. S. Euthem.* in *Eccles. Grac. Monum.* tom. IV, pag. 25. = ⁵ Strab. III, pag. 170, B. = ⁶ Courrier sur *Lusius*, pag. 240. = ⁷ Idem, VIII, pag. 368, C.

PAGE 751.

PAGE 752.

* D'Égypte.

* Act. Famieh.

* 40 ans avant
J. C.S. VIII.
Territoire et ville
d'Apamée.

Plus loin, on trouve Laodicée, ville très-bien bâtie sur le bord de la mer, avec un bon port : son fertile territoire produit surtout beaucoup de vin, dont la plus grande partie est expédiée pour Alexandrie * <1>; on le recueille sur une montagne qui domine la ville, et qui est plantée de vignes presque jusqu'au sommet. Du côté de Laodicée, cette montagne s'élève par une pente douce et peu sensible, de manière que le sommet se trouve fort éloigné de cette ville, tandis qu'il domine presque à pic le territoire d'Apamée *. Laodicée souffrit beaucoup lorsque Dolabella s'y fut réfugié ; assiégé par Cassius, il se défendit jusqu'à la mort, et sa ruine entraîna celle d'une grande partie de la ville * <2>.

LE canton d'Apamée <3> possède aussi une ville très-forte de presque tous les côtés. En effet, elle consiste en une colline parfaitement bien fortifiée, qui, s'élevant au milieu d'une plaine basse, est entourée presque entièrement par l'Oronte et par un grand lac, dont les débordemens forment de vastes

conserve le nom de Posidi ; il forme l'entrée méridionale de la baie qui reçoit l'Oronte. — Héraclée étoit un peu plus au midi, sur le cap Ziaret. G.

<1> Ce vin, transporté à Alexandrie, servoit non-seulement à la consommation, mais encore, ainsi que les vins d'Italie, au commerce d'échange avec les peuples du golfe Arabique, comme on le voit par le Périple d'Arrien ¹.

<2> Dolabella, que Cassius assiégeoit dans Laodicée, désespérant de son salut lorsqu'il vit l'ennemi dans la place, craignit de tomber vif entre les mains du vainqueur, et se donna la mort ², ou se la fit donner par un de ses gardes ³. Cassius pillait les temples, punit les principaux de la ville, imposa de

fortes contributions, et réduisit enfin la ville à la dernière extrémité ⁴.

<3> Dans le grec, ἡ δ' Ἀπάμεια ἢ ΠΟΛΙΣ ἐστὶν εὐερκὴ : ce qui n'est pas clair. Si Ἀπάμεια désigne la ville d'Apamée, πόλις devra s'entendre de la citadelle ; et nous savons en effet, par Josèphe, qu'Apamée avoit une citadelle, que Pompée démantela entièrement ⁵. Mais, d'après l'ensemble du texte, πόλις doit désigner la ville ; en sorte que par ἡ Ἀπάμεια j'ai entendu l'Apamée, c'est-à-dire, le territoire d'Apamée. Ce mot, de même qu'Ἀντόχεια, et d'autres noms semblables ⁶, signifie tantôt la ville, tantôt le territoire : ainsi, plus bas, αἱ (πόλεις) συνετίλυν εἰς τὴν Ἀπάμειαν ἅπασαν ⁷, c'est-à-dire, εἰς τὴν Ἀπαμείων χώραν ou γῆν, comme Strabon s'exprime ordinairement.

¹ Arrian. *Peripl. Erythr. mar.* pag. 4. — ² Dion. Cass. XLVII, §. 30. — *Livii Epist.* lib. CXXI. — ³ Appian. *Bell. civ.* IV, §. 62, Schw. — ⁴ *Idem, ibid.* — ⁵ Joseph. *A. Jud.* XIV, 3, §. 2. — ⁶ *Suprà*, pag. 204, not. 1. — ⁷ Strab. XVI, pag. 752, D.

marais et d'immenses prairies qui nourrissent des bœufs et des chevaux <1> : voilà ce qui rend la position d'Apamée si forte, et ce qui lui a valu le nom de *Chersonèse* *. Son territoire, d'une étendue considérable, et d'une grande fertilité, est arrosé par l'Oronte, qui y fait un grand nombre de détours *. Séleucus Nicator et les rois ses successeurs y entretenoient leurs éléphants, au nombre de cinq cents, et la majeure partie de leur armée.

PAGE 752.

* Presqu'île.

* Περαπλεῖ συχτὰ ἐν ταύτῃ.

Apamée reçut autrefois, des premiers Macédoniens, le nom de *Pella*, parce qu'un grand nombre de ceux qui faisoient partie de l'expédition s'y fixèrent; [et l'on sait que] *Pella*, patrie de Philippe et d'Alexandre, étoit devenue comme la métropole de la Macédoine *. Là se faisoit le recensement des troupes, et se trouvoient les haras, qui contenoient plus de trente mille jumens royales et trois cents étalons : on y entretenoit encore des gens pour dresser les jeunes chevaux, des maîtres d'armes et de toute espèce d'exercices militaires.

* Tit. Liv. XXXVII, c. 51. Cf. tom. III, p. 124 de la traduction.

<1> Ce passage est altéré :

Λόφος γάρ ὅστις ἐν κοίλῳ πεδίῳ περικυμμένος καλῶς, ὃν ΠΟΙΕῖ χερρόνησιζοντα ὁ Ὀρόντης· ἔξ λιμνῆς περικυμμένης ἔξ ἑλῃ πλατείᾳ λειμῶνάς περὶ βυβότους ἔξ ἱπποβούτους ΔΙΑΧΕΟΜΕΝΟΥΣ ὑπερβάλλοντας τὸ μέγεθος.

Casaubon proposoit de lire, εἰς ἑλῃ πλατεία διαχυομένη, en rapportant ce participe à λιμνῇ. J'ai suivi cette correction, qu'appuie un autre passage : τὰ ἑλῃ τὰ ἐν πύρρῃ διαχυομένα *. Cependant Strabon applique bien plus souvent le verbe διαχεῖσθαι à une rivière : ainsi il a dit ailleurs, en parlant du Pô, ΔΙΑΧΕΟΜΕΝΟΣ δ' Εἰς πολλὰ μέρη κατὰ πᾶς ὁδοῦς 2. et dans ce cas, διαχεῖσθαι est à peu-près synonyme d'ἀναχεῖσθαι. Ex. ἔξ ὁ Ῥήνος δὲ Εἰς ἑλῃ μεγάλα ἔξ λιμνῇ ἈΝΑΧΕῖ-

ΤΑΙ μεγάλην 3...ou bien, ΠΟΙΕῖ δ' αὐτὴν ἐπὶ νοτον ποταμὸς, πλησίον Εἰς ἑλῃ ἈΝΑΧΕΟΜΕΝΟΣ 4 : ce qui rappelle le passage de Théodore de Tarse, ὁ Νεῖλος... ἈΝΑΧΕΟΜΕΝΟΣ Εἰς Αἰγυπτον, καρποφόρον ἐργάζεται 5.

Toutes ces phrases, et principalement l'avant-dernière, où l'on trouve ποιῇ et le participe présent au nominatif, se rapportant à ποταμός, m'avoient fait soupçonner qu'on pouvoit lire : Λόφος ὃν ποιῇ χερρόνησιζοντα ὁ Ὀρόντης Εἰς Αἴμνην περικυμμένην. ἔξ ἑλῃ πλατεία, λειμῶνάς περὶ βυβότους ἔξ ἱπποβούτους, ΔΙΑΧΕΟΜΕΝΟΣ ὑπερβάλλοντας τὸ μέγεθος.

La ressemblance de ης et de εἰς a pu faire retrancher la préposition devant λιμνῇ et supprimer l'accusatif.

* Strab. VII, pag. 292, B. = 2 Idem, V, pag. 212, D. = 3 Idem, IV, pag. 192, l. ult. — Cf. XV, pag. 695, B. = 4 Idem, V, pag. 251, B. = 5 Theod. Tars. ap. Photium, pag. 672, fin.

PAGE 752.
S. IX.
Révolte de Tryphon.

CE qui montre bien toute la richesse [de ce pays], c'est le degré de puissance auquel parvint Tryphon, surnommé Diodote, qui, se servant d'Apamée comme d'une place d'armes <1>, osa prétendre au trône de Syrie. Né à *Cassiana* <2>, forteresse du territoire d'Apamée, il fut élevé dans cette ville et recommandé tant au roi qu'aux gens de sa cour. Lorsqu'il eut levé l'étendard de la révolte, il tira ses ressources d'Apamée et des villes voisines <3>, telles que Larisse <4>, *Cassiana*, Mégares, Apollonie et autres semblables, qui toutes étoient comprises dans le district d'Apamée. Il se fit nommer roi du pays, et résista pendant long-temps. Cæcilius Bassus, à la tête de deux légions, ayant fait soulever Apamée, fut assiégé dans cette ville par deux nombreuses armées Romaines; mais il opposa une si longue résistance, qu'il ne se rendit que volontairement, et aux conditions qu'il lui plut d'accepter <5> : en effet, d'une part, le

<1> Ἐντεῦθεν ὁρμηθέντος, que Xylander n'a point entendu, signifie τῇ Ἀπαμείᾳ ὁρμηθείᾳ χρωμένῳ, comme Strabon s'exprime ailleurs, τῇ πόλει Βρυτίδος... ὁρμηθείᾳ χρωμένος, ἐπολέμισι πρὸς τὴν Λυσιστανίαν¹. — ou bien, ἡ ἐχθρὴ ὁρμηθείᾳ πρὸς τὴν Αἰγυπτιὸν οἱ Πέρσαι². Dion Cassius, en rapportant ce même fait, s'exprime en ces termes, qui expliquent ceux de Strabon : ἡ τὴν Ἀπαμείαν ἐκρανύσαν, ὅπως ὁρμηθείᾳ οἱ τῷ πολέμῳ γίνονται³. Tryphon fut assiégé dans Apamée, pris et mis à mort cent trente-huit ans avant J. C., après avoir régné trois ans⁴. Josèphe entre dans de grands détails sur cette révolte. Strabon en a parlé au livre XIV⁵.

<2> Au lieu de Σηκοανῶς que portent les éditions, j'ai lu ici Κασιανῶς avec l'ancien interprète et le traducteur Italien; les manuscrits portent presque tous Κοσιανῶς ou Κοσιανῶς : ce nom, répété deux lignes après, est écrit Κασιανᾶ, ou Κοσιανᾶ.

<3> Ἐπιδὴ πωπελίζειν ἄρμους, ὅτι τῆς πόλεως ταύτης ὄρεα πρὸς ἀφορμὰς τῶν περὶ τοὺς Ἰουδαίους, Λαλίας πρὸς κ. τ. λ. Peut-être faut-il lire, πρὸς ἀφορμὰς ΚΑΙ τῶν περὶ τοὺς Ἰουδαίους.

M. DU THEIL.

J'ai suivi cette correction, reçue dans le texte par l'éditeur allemand sur l'autorité de deux manuscrits.

<4> Aujourd'hui Shizar, sur l'Oronte. G.

<5> Cæcilius Bassus fut assiégé deux fois dans Apamée; d'abord par C. Antistius, ensuite par Marcus Crispus et Lucius Staius Marcius. Ce fut Cassius qui parvint à dissiper les troupes de ce rebelle, sans beaucoup de peine, selon Dion Cassius : ὁ Κάσσιος ἐπιβάν... πρὸς τὴν πόλιν καὶ τὴν βάσιν καὶ τῶν ἐπείρων ἔδεν ἐπιπονήσας πρὸς τὴν πόλιν⁶. Strabon paroît croire que la réduction de Bassus ne fut pas si facile que Dion Cassius le fait entendre.

¹ Strab. III, pag. 152, A. = ² Idem, XVI, pag. 758, A. = ³ Dion. Cass. XLVII, §. 27. = ⁴ Joseph. Ant. Jud. XIII, 7, §. 2. = ⁵ Strab. XIV, pag. 668, C; et pag. 367, tom. IV de la traduct., part. II. = ⁶ Dion. Cass. XLVII, §. 28.

pays

pays nourrissoit ses troupes; et, de l'autre, il se trouvoit bien secondé par les phylarques* des environs <1>^a, qui habitent des lieux très-forts, tels que *Lysias*, situé au-dessus du marais voisin d'Apamée, *Arethusa* <2>, qui appartient à Sampsicéramus^b et à Jamblique son fils, tous deux phylarques des Eméséniens^c.

Les villes d'*Heliopolis* et de *Chalcis* <3> ne sont pas non plus très-éloignées; elles étoient soumises à Ptolémée fils de Mennæus <4>, qui possédoit le *Marsyas* <5> et la contrée montagneuse des Ituræens^d <6>. Au nombre des alliés de Bassus, on comptoit encore Alchædamus, roi des Rhambæens <7>, peuple d'entre les

PAGE 753.

* Chefs de tribu.

^a Cf. Joseph. Ant. Jud. XIII, 12, §. 8.^b Cf. Reines. Var. Lectt. I, c. 25.^c Joseph. Ant. Jud. XVIII, 5, §. 4; XIX, 8, §. 1.^d Cf. Reland. Palest. I, c. 22.

<1> Τῶν πλησίον φυλάρχων. Dans deux manuscrits πλησίον, c'est la vraie leçon.

<2> Je lis avec Casaubon, καὶ Ἀρίθυσαι ἢ Σαμψικέραμος. Cette ville avoit été fondée par Séleucus Nicator. Selon Appien¹, Pompée soumit Sampsicéramus, qui en étoit roi; c'est pourquoi Cicéron, dans ses lettres à Atticus, appelle, par dérision, ce grand homme *Sampsicéramus*². Antoine mit à mort Jamblique, fils de Sampsicéramus³; mais Auguste, dans son voyage de l'an de Rome 734, rendit le petit État d'*Arethusa* à un autre Jamblique fils du premier⁴.

Il est singulier que, dans tout ceci, Strabon ne dise pas un mot d'Emèse, aujourd'hui *Hems*.

— *Arethusa* paroît répondre à Restan. G.

<3> Maintenant Baalbek et Kalkos. G.

<4> Ce Ptolémée fils de Mennæus étoit principalement maître de *Chalcis*, au pied du Liban⁵, d'où il faisoit des courses sur les terres des Damascéniens⁶; aussi en étoit-il détesté⁷. Pompée se disposoit à mettre fin à ses brigandages; mais Ptolémée apaisa son courroux, moyennant une somme de mille talens, qui servit à solder les troupes

du général Romain⁸. Il resta possesseur de ses États jusqu'à sa mort, et eut pour successeur son fils Lysanias⁹, que Cléopâtre fit mourir, sous le prétexte qu'il avoit attiré les Parthes¹⁰.

<5> Le mont *Marsyas* étoit une des branches de l'Anti-Liban. G.

<6> Légère faute : τῆς τῶν Μαρσύων κατὰ χερσὶ καὶ τῶν Ἰτυραίων ὀρεινῇ. Lisez. τῆς τῶν Ἰτυραίων ὀρεινῇ. L'article féminin est indispensable, tandis que l'autre est inutile. Dans de telles phrases, Strabon et les autres écrivains omettent presque toujours, par élégance, l'article au génitif pluriel. Les variantes de Strabon¹¹ et celles d'Hérodote¹² offrent des exemples de la confusion de τῆς et de τῶν : il n'y a rien de si commun.

<7> Τῶν Παμβαίων βασιλεὺς ᾧ ἐντὶς τῆς Εὐφράτης νομάδων. Cet Alchædamus est appelé constamment *Alchaudonius* par Dion Cassius¹³, et qualifié de δυνάστης Ἀραβίας. M. Falconer en concluoit que peut-être il faut lire Ἀραβίων dans Strabon, à la place de Παμβαίων. Les mots τῶν ἐντὶς τῆς Εὐφράτης νομάδων rendent cette conjecture assez vraisemblable. Toutefois le nom Παμβαίων peut être celui d'une

¹ Appian. Bell. Syr. pag. 125, = ² Cicér. Epist. ad Attic. II, 14, 16, 17 et 23. = ³ Dion. Cass. I, §. 13. = ⁴ Id. LIV, §. 8. = ⁵ Joseph. Ant. Jud. XIV, 7, fin. — Bell. Jud. I, 9, §. 2. = ⁶ Id. Ant. Jud. XIII, 16, §. 3. = ⁷ Id. XIII, 15, §. 2. — Bell. Jud. I, 4, §. 8. = ⁸ Id. XIV, 3, §. 2. = ⁹ Id. Bell. Jud. I, 13, §. 1. = ¹⁰ Id. Ant. Jud. XV, §. 4, 1. = ¹¹ Strab. XVI, pag. 1081, lig. 19, ed. Fak. = ¹² Var. Lectt. in Herodot. II, §. 30, 3, ed. Schweigh. = ¹³ Dion. Cass. XXXV, §. 3.

PAGE 753.

* A l'occident.

nomades qui habitent en-deçà * de l'Euphrate. Il fut d'abord ami des Romains ; mais, croyant avoir à se plaindre des gouverneurs, il se retira en Mésopotamie^{<1>}, et se mit alors à la solde de Bassus.

Apamée a vu naître Posidonius le stoïcien, un des philosophes les plus instruits de nos jours.

§. x.

Chalcidique : peuples qui habitent le long de l'Euphrate.

* Pays le long du fleuve. Polyb. V, 69, §. 5.

* Demeurant sous des tentes.

Le pays appelé la *Parapotamie* *, soumis aux phylarques Arabes, et la Chalcidique, qui commence à partir du *Marsyas*, confinent au territoire d'Apamée, du côté de l'orient : au sud d'Apamée, le pays est habité en grande partie par des *Scénites* *, qui ressemblent aux nomades de la Mésopotamie : plus les tribus sont voisines de la Syrie, plus elles se civilisent et s'éloignent du genre de vie des Arabes et des Scénites, leurs gouvernemens devenant mieux constitués ; tels sont *Arethusa*, gouvernée par Sampsicéramus^{<2>} ; *Themella*, soumise à Gambarus, et autres [petits États] semblables.

§. xi.

Côte de la Séleucide, Laodicée, *Posidium*, *Orthosia*, &c.

* Cf. Plin. V, c. 20. Poccoche, t. II, p. 194.

* A présent, *Jebile*. Id. p. 198. Cf. Wessel. Itiner. pag. 148.

VOILÀ ce qui concerne l'intérieur de la Séleucide. Le reste de la côte, depuis Laodicée, présente les détails suivans :

Près de Laodicée, sont les petites villes de *Posidium*, d'*Hera-cleum* * et de *Gabala* *. A partir de là, commence le rivage^{<3>}

peuplade *Arabe* ; ces deux auteurs ne se contredisent peut-être qu'en apparence, et la leçon ordinaire doit rester.

<1> En grec, ἀδικεῖσθαι δὲ νομίσας ὑπὸ τῶν ἡγεμόνων, ἐκπορῶν εἰς τὴν Μεσσοποταμίαν, ἐμφορεῖν πῶς πρὸ βάσιν. Cela signifie ὅτι τῆς ὁπῆς τῆς Εὐφράτης εἰς τὴν περσίαν ὁκλήτως φεύγων, κ. τ. λ.

<2> On lit dans le texte, καθάπερ ἡ Σαμψικέραμος Ἀρέθουσα, καὶ ἡ Γαμβάρου καὶ ἡ Θέμελλα. J'ai lu, avec Casaubon, καὶ ἡ Γαμβάρου Θέμελλα.

<3> Le texte porte, εἴτ' ἤδη ἡ τῶν Ἀραβίων ΠΑΛΛΑΙΑ. Ce dernier mot est corrompu. Casaubon et Bochart lisent περσία, que M. Tzschucke a reçu dans son édition. Il

y a dans Strabon un autre exemple de la confusion de παλαιά et de περσία¹.

Cependant il seroit possible que Strabon eût écrit ἡ τῶν Ἀραβίων ΠΕΡΑΙΑ : ainsi, plus bas, τὴν μὲν ὑδρίαν ... ἔχουσι (Ἀραβιοὶ) ὅτι τῆς ΠΕΡΑΙΑΣ, et ὥστε ὅτι τούτοις χώροι περσικῶν (Ἀραβιοὶ) τῆς ΠΕΡΑΙΑΣ πολλὴν, ἥς τὴν πλείστην ἔχουσι καὶ νῦν². On a des exemples, que la partie du continent opposée et appartenant à une île s'est appelée proprement Περσία : telle étoit la portion de l'Asie mineure opposée à Rhodes. Strabon, μέχρι μὲν δέυρο ἡ περσία πᾶσα ὑπὸ τῆς Ῥοδίων ΠΕΡΑΙΑΣ³. Polybe, καὶ ἔστι ἐπὶ τῆς ἐλαπιδῆς τῆς τῶν Ῥοδίων

¹ Strab. lib. III, 145, B. = ² Idem, lib. XVI, pag. 754, C. = ³ Idem, lib. XIV, pag. 673, A.

des Aradiens : on y trouve *Paltus*, *Balanæa* <1>; *Caranus* <2>, arsenal maritime d'*Aradus* <3>, avec un petit port ; ensuite *Enhydra*, et *Marathus* *, ancienne ville des Phœniciens <4>, maintenant ruinée (mais les Aradiens s'en sont partagé* le territoire) ; puis le canton appelé *Simyra* <5>. Immédiatement après, vient l'Orthosiade <6> ; ensuite le fleuve *Eleutherus* *, qui, selon quelques-uns, sert de

* Cf. Wessel. ad Diodor. Sicul. tom. II, pag. 593.

* Littéraf. ont tiré au sort.

* *Nahr el-Kebir*, ou, selon Shaw, *Nahr el-Berd*.

ΠΕΡΑΙΑΣ¹ et il est d'autant plus certain que *ἡ Περαία* étoit pris comme nom propre, que Tite-Live s'exprime ainsi : *Rhodii receperunt sese ad castra. ... Præternissa ejus rei occasio est, dum in castellis vicisque PERÆÆ recipiendis tempus teritur*². Telle étoit encore la portion de la côte opposée à *Tenedos*, selon notre auteur : Ἐστὶ δὲ μετὰ τὴν Σιγιάδα ἄκρα καὶ τὸ Ἀχάλειον, ἡ Τενέδων ΠΕΡΑΙΑ, τὸ Ἀχάλειον, καὶ αὐτὴ ἡ Τένεδος³.

Le changement de *περαία* en *παλαιά* est facile à expliquer paléographiquement. Toutefois j'ai suivi la correction de Casaubon et de Bochart.

<1> *Balanæa*, actuellement Belnias. G.

<2> Berkelius pense qu'il faut lire *Κάρπος*⁴.

<3> On en voit les ruines à un demi-mille au nord de Tortose, selon Pococke⁵. Il est singulier que Strabon ne parle point d'*Antaradus*, lieu situé sur le continent vis-à-vis d'*Aradus*. Plin est le premier auteur qui en fasse mention, peut-être parce que ce lieu n'est devenu remarquable que postérieurement à l'ère vulgaire, s'étant agrandi aux dépens de quelques-unes des petites villes nommées ici par Strabon. *Antaradus*, rétablie par Constance, prit le nom de *Constantia*⁶. Selon Jean Phocas, c'est la même

ville que Tortose : Μετὰ πῦρα, τὸ κατέργη ἡ Ἀντιόχεια ἢ τὴν ἢ Τονῶσα⁷. Guillaume de Tyr paroît avoir aussi reconnu cette identité⁸ ; mais Pococke la regarde comme douteuse⁹.

<4> Selon Shaw, par *πόλις ἀρχαία Φοινίκων*, il faut entendre que cette ville appartenoit aux Phœniciens avant qu'ils en eussent été chassés par les Séleucides¹⁰ : toutefois, comme *Marathus*, soumise aux Aradiens, lors de l'arrivée d'Alexandre¹¹, ne cessa point de leur appartenir sous les rois de Syrie et sous les Romains¹², Strabon n'a pu avoir la pensée que lui prête Shaw ; il a donc voulu dire simplement que *Marathus* étoit une ancienne ville Phœnicienne, et non une ville Grecque.

— *Marathus* paroît remplacée par la ville actuelle de Méraikia. G.

<5> Je lis avec Casaubon, *τὰ Σίμυρα*, *Simyra*, leçon que confirment des témoignages anciens¹³. Les ruines de cette ville s'appellent encore *Sumrah*¹⁴.

M. DU THEIL.

<6> Il y a *ἡ Ὀρθωσίας συνεχὴς ἐστὶ*. Strabon répète quatre fois ce nom un peu plus bas, et quatre fois il l'écrit *Ὀρθωσία*. Ex. : μετὰ δὲ Ὀρθωσίας¹⁵, — ὑπὸ Ὀρθωσίας¹⁶, — ἐν μὲν Ὀρθωσίας, — ὑπὸ Ὀρθωσίας¹⁷. Il seroit donc possible que le Σ eût été redoublé ici par les

¹ Polyb. Excerpt. leg. LXVII, pag. 889, A. — Cf. xvii, pag. 744, A. = ² Tit. Liv. lib. XXXIII, §. 18. = ³ Strab. XIII, pag. 604, A. = ⁴ Berkel. ad Steph. Byz. voce Πάλαρος. = ⁵ Pococke, b. II, ch. 26. = ⁶ Theophan. Ann. Const. ad ann. x. = ⁷ J. Phocas, inter Leon. Allat. Symmicta, pag. 6. = ⁸ Wilh. Tyr. lib. VII, pag. 17. = ⁹ Pococke, l. I. = ¹⁰ Shaw, Voyages, tom. II, ch. 1, pag. 6-10. = ¹¹ Arrian. II, c. 13. = ¹² Infra, pag. 213. = ¹³ Conf. Plin. lib. V, cap. 20. — Ptolem. lib. V, c. 15. — Steph. Byzant. voce Σίμυρος. = ¹⁴ Shaw, Voyag. tom. II, ch. 1, pag. 8. = ¹⁵ Strab. lib. XVI, pag. 754, D. = ¹⁶ Idem, pag. 756, C. = ¹⁷ Idem, pag. 760, B.

PAGE 753. limite à la Séleucide, du côté de la Phœnicie et de la Cœlé-Syrie.

S. XII.
Côte de la Phœnicie jusqu'à Tyr: description d'*Aradus*.
* Actuel. *Ruad*.
** *Caranus*.

ARADUS * est située en avant et à 20 stades d'une portion de la côte garnie de récifs et dépourvue de ports <1> principalement dans l'intervalle qui sépare son arsenal maritime ** de *Marathus*. C'est un rocher battu de tous côtés par la mer, d'environ 7 stades de tour, tout couvert d'habitations, et si peuplé <2>, encore à présent, que les maisons y ont un grand nombre d'étages. On dit qu'*Aradus* doit sa fondation à des exilés de Sidon. Les habitans boivent de l'eau de pluie conservée dans des citernes, ou de celle qu'on fait venir de la côte opposée. En temps de guerre, ils vont puiser leur eau un peu en avant de la ville, dans le détroit même, où se trouve une source abondante. [Voici le procédé qu'on emploie.] Du bateau destiné à cette opération, on fait descendre sur l'orifice de la source un récipient en

copistes, et qu'on dût lire ἡ Ὀρθασία συνεχής ἐστ.

Cependant le nom de la ville s'écrivait quelquefois Ὀρθασίδας, comme on le voit par le Synecdème d'Hiéroclès ¹ et par un passage des Maccabées ² : ainsi l'on ne doit rien changer. D'ailleurs, le sens me paroît exiger qu'on entende dans Strabon Ὀρθασιάς (*sub. χώρα* ou γῆ) du canton ou territoire d'*Orthosia*; et voilà sans doute pourquoi Strabon s'est éloigné une seule fois de l'orthographe qu'il suit constamment.

— *Orthosia* se nomme encore *Ortosa*. G.

<1> Cette observation est très-juste, selon Shaw ³. Selon Pline, la distance qui sépare cette île du continent, n'est que de 200 pas ⁴.

<2> Dans le texte πλήρης καπιμίας, leçon de tous les manuscrits. Casaubon propose καπιμίων : cette correction paroît d'autant

plus naturelle, qu'on trouve ailleurs μεσὸς καπιμίων ⁵. Cependant on pourroit conserver καπιμίας. Quelquefois après μεσὸς ou πλήρης, le substantif, qui devrait être au pluriel, reste au singulier, parce qu'il se trouve pris abstractivement : ainsi ταῦτα γὰρ αἰνιγματικῆς πλήρη, au lieu de αἰνιγματικῶν ⁶. — λιμνοθαλάττης γίνεται μεσόν, au lieu de λιμνοθαλάττων ⁷. — πλεονάζων τῆς φοίνικος ⁸. — μεσὸς δάφνης pour δαφνῶν ⁹. — χώρα μεσὴ ἐρημίας ¹⁰.

Dans l'antiquité, les maisons étoient généralement basses; ce n'étoit que dans les villes extraordinairement peuplées qu'elles avoient quatre, cinq ou six étages : aussi les auteurs manquent-ils rarement d'indiquer cette particularité. Pomponius Mela : *Aradus in Phœnice est parva, et quantum patet, tota oppidum : frequens tamen, quia etiam super aliena tecta sedem ponere licet* ¹¹.

¹ *Itiner. veter.* Wessel. pag. 716. = ² *Maccab.* I, xv, v. 37. = ³ Shaw, tom. II, pag. 10. = ⁴ *Plin.* v, c. 20, pag. 264, 15. = ⁵ *Strab.* lib. xvi, pag. 763, B. = ⁶ *Idem*, I, pag. 39, init. = ⁷ *Idem*, v, pag. 212, med. = ⁸ *Idem*, xvi, pag. 763, B. = ⁹ *Dion. Halic. Ant. Rom.* pag. 182, l. 26, *Sylb.* = ¹⁰ *Strab.* xi, pag. 509, B. = ¹¹ *Mel.* II, 7, §. 49, et plus bas not. 4, pag. 221.

plomb <1>, renversé sens dessus dessous, dont l'ouverture est large, et les parois vont en se rétrécissant jusqu'au fond, qui est percé d'un trou assez étroit. Autour de ce fond, est serré et attaché un tuyau de cuir (ou, si l'on veut, une espèce d'outre, ou quelque autre appareil semblable), lequel reçoit l'eau qui monte de la source par le récipient : d'abord elle est salée ; mais on attend qu'elle arrive pure et potable <2> : alors on en reçoit la quantité nécessaire dans des vases préparés [à cet usage] ; puis on l'apporte à la ville.

Dans l'origine, les Aradiens avoient leur roi particulier¹, de même que chacune des autres villes Phœniciennes ; par la suite, les changemens qu'ont introduits les Perses, les Macédoniens et de nos jours les Romains, ont amené la forme actuelle du gouvernement.

¹ Arrian. II, c. 13.

Les Aradiens, d'abord soumis aux rois de Syrie en qualité

<1> Strabon se sert ici du mot *καίλαρος* ou *κειλαρος*, qui signifie proprement une espèce de four où l'on torréfioit l'orge, comme l'indique son étymologie (*κει-δὲν καῶνος*), et, par extension, toute espèce de four¹. L'analogie de la forme a conduit Strabon au sens dans lequel il prend ici ce mot.

<2> Plusieurs auteurs anciens ont parlé de cette source² ; mais aucun n'est entré dans autant de détails que Strabon. Il en existe une semblable dans le port de Syracuse, vis-à-vis de la fontaine Aréthuse³, et une autre à deux ou trois lieues des côtes sud de Cuba, au sud-est du port de Battaleno ; M. de Humboldt l'a décrite le premier⁴ : quoique la profondeur de l'eau en cet endroit soit de 10 à 12 brasses [50 à 60 pieds], le bouillonnement des vagues est si considérable, que les petites embarcations redoutent d'en approcher. Plus on puise profondément, plus

l'eau est douce. La source d'*Aradus* paroît avoir été de même nature. Selon Mutianus, elle se trouvoit à 50 coudées de profondeur⁵.

Le procédé que les Aradiens employoient pour obtenir l'eau pure, est simple et ingénieux ; il consistoit à faire descendre perpendiculairement sur l'orifice de la source une cloche de plomb, dont l'ouverture avoit une largeur proportionnée à celle de cet orifice. La cloche, et le tuyau de cuir qui y adhéroit, se remplissoient d'une eau demi-douce ; parce que, dans un cas pareil, d'après la différence de pesanteur spécifique, l'eau de source, tendant à s'élever à la surface, forme, au-dessus de l'endroit d'où elle sort, une colonne d'eau sensiblement douce, en temps de calme. Une fois que le récipient reposoit sur le sable, l'eau de la source refouloit celle qui le remplissoit, et la forçoit de sortir ; c'est la *première eau* dont parle

¹ Cf. *Sturz, de Dialect. Maced. &c.* pag. 177. = ² Cf. *Voss, ad Mel.* II, 7, §. 47. = ³ *Fazelli, de Rebus Siculis*, I, IV, §. 1. = ⁴ *Humboldt, Tableaux de la nature*, tom. I, pag. 331, éd. all. = ⁵ *Mut. ap. Plin.* V, cap. 31.

PAGE 754.

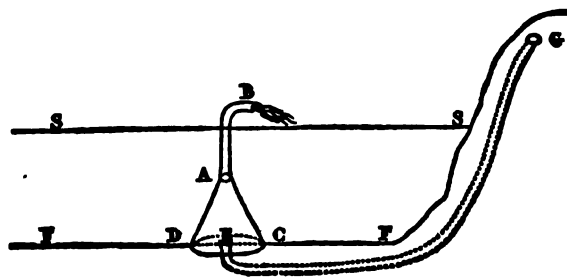
* En 243 avant
J. C.

d'alliés, ainsi que les autres peuples de Phœnicie, embrassèrent ensuite le parti de Séleucus Callinicus, lors de sa querelle avec son frère Antiochus, surnommé *Hiérax** : ils firent un traité, en vertu duquel il leur fut permis de recevoir ceux qui, abandonnant le royaume, voudroient se réfugier parmi eux ; avec la condition de n'être point obligés de les livrer malgré eux, mais en même temps de ne point leur permettre de quitter l'île sans l'autorisation du roi. Il en résulta pour eux de grands avantages ; car ceux qui cherchèrent un refuge dans leur île, étoient des personnages distingués, qui, ayant été chargés de fonctions d'une haute importance, avoient les plus grands sujets de crainte ; ils regardèrent donc comme des bienfaiteurs et des sauveurs les Aradiens, qui leur avoient accordé l'hospitalité, et ils s'en montrèrent reconnoissans, sur-tout après leur retour dans leur patrie : ce fut par ce moyen que les Aradiens purent acquérir une grande portion de la côte qu'ils possèdent encore maintenant, et prospérer sous tous les

Strabon : mais ensuite, isolée complètement du fluide ambiant, l'eau de la source sortoit pure et potable.

Quant à la cause qui la faisoit monter dans le tuyau, on juge par le texte de Strabon qu'elle étoit naturelle. L'eau cédoit, sans aucun doute, à une pression hydrostatique,

comme dans la source de Cuba, parce qu'elle provenoit de quelque colline voisine de la côte ; en sorte qu'elle étoit douée à sa sortie d'une force d'ascension qui dépendoit de la hauteur du point d'où elle partoît. On aura l'idée de ce qui devoit avoir lieu, par cette figure :



S S Surface de la mer.

F F Fond de la mer.

G Origine de la source sur une colline de la côte.

E Sortie de la source.

D A C Récipient ou κλέανος.

A B Tuyau de cuir.

autres rapports. Ils ajoutèrent à cette cause de prospérité par leur intelligence et leur activité pour la navigation; et quoiqu'ils eussent sous les yeux l'exemple des Ciliciens, leurs voisins, qui se livroient à la piraterie, jamais ils ne voulurent faire cause commune avec eux, en prenant part à ce genre de brigandage.

Après *Orthosia* et le fleuve *Eleutherus*, on trouve *Tripolis**, dont le nom vient de ce qu'elle est composée de trois villes [portant chacune le nom de sa métropole], Tyr, Sidon et *Aradus*<1>. Tout près de *Tripolis*, est situé le *Theoprosôpon** <2> [promontoire], auquel se termine le mont Liban : dans l'intervalle on rencontre un petit lieu appelé *Trieres** <3>.

* Act. *Tarabolos*.

* Front ou face de Dieu.

* Cf. Polyb. v, 68, §. 8. Plin. v, c. 17. Steph. Byz. voce *Τρίπολις*. Shaw, tom. II, pag. 111-12.§. XIII.
Coélé-Syrie, Liban et Antiliban, Jourdain, lac *Gennesaritis*, &c.

LA Coélé-Syrie est formée par deux chaînes de montagnes presque parallèles, le Liban et l'Antiliban <4> : toutes deux

<1> La phrase de Strabon offre quelque obscurité dans sa concision : *Τειῶν γὰρ ὅτι πόλεων κτίσμα, Τύρου, Σιδόνος, Ἀραδύς* : ce qui pourroit signifier que *Tripolis* avoit été fondée par les villes de Tyr, Sidon et *Aradus*; c'est le sens exprimé par Xylander, et il revient à ce que dit Étienne de Byzance : *Τείπολις, πόλις Φοινίκης, διὰ τὸ ὅτι τειῶν πόλεων ἔχειν ἀποικίας, Ἀραδύς, Τύρος, Σιδόνος* *. L'ancien traducteur Latin l'a entendu autrement, *Tres enim urbes habet, Tyrum, Sidonem, Aradum*; de même que Buonacciolli, *La quale prese questo nome dall' effetto, perciocchè ella contiene tre città, Tiro, Sidone, et Arado*; et en effet, quand on suit la pensée de Strabon, on voit qu'il a voulu dire, non-seulement qu'*Aradus* fut composée de trois villes, mais qu'elle contenoit trois villes, appelées (du nom des villes qui avoient fondé chacune d'elles) Tyr, Sidon, *Aradus*; ce que Diodore de Sicile exprime clairement : *Τρεῖς γὰρ ἐν αὐτῇ πόλεις σαδιαῖον ἀπ' ἀλλήλων ἔχουσαι διάστημα, ἐπικαλεῖται δὲ*

τείων ἢ μὲν Ἀραδύων, ἢ δὲ Σιδονίων, ἢ δὲ Τυρίων *. Dans ce cas, le mot *κτίσμα* indique moins la fondation de la ville, proprement *κτίσις*, que le résultat de la fondation, c'est-à-dire, l'ensemble, la totalité de la ville fondée, comme en d'autres endroits. Ex. : *Φαλάρου δὲ καὶ ἐξ ἐδάφους ἀναστραπήναι τὸ ΚΤΙΣΜΑ* †. — *Καὶ ἀπήγαγον ὅτι τὸν τόπον τῶτον, ὅπου νῦν ἐστὶ τὸ ἐν Ἱεροσολύμοις ΚΤΙΣΜΑ* ‡. — *Πέμψας ἀποικίαν ὁ Σιδακὸς Καῖσαρ, πολὺ μέρος τὸ παλαιὸν ΚΤΙΣΜΑΤΟΣ ἀνέλαβε* §. — *Τὸ δὲ παλαιὸν ὄρος τῆς Ἑλλάδος ἦν παῦτα τὰ ΚΤΙΣΜΑΤΑ* ¶. — *Τὸ πρῶτον ΚΤΙΣΜΑ ὅτι τῶν Κρητικῶν... πτερυχισμένοι* ††.

<2> Le *Theoprosopon* est le cap sur lequel se trouve aujourd'hui un lieu nommé Capouge. G.

<3> *Trieres* paroît avoir existé près d'un lieu nommé maintenant Belmont. G.

<4> La vallée formée par ces montagnes est connue actuellement sous le nom d'el-Békah. G.

* Steph. Byz. voce *Τείπολις*. = † Diod. Sic. xvi, §. 41. = ‡ Strab. i, pag. 60, C. = § Idem, xvi, p. 761, B. = ¶ Id. vi, p. 270, C. — Cf. p. 258, D. = † Id. x, p. 450, C. = †† Id. xiv, p. 634, D.

commencent à peu de distance de la mer <1>; l'une, savoir, le Liban, vers *Tripolis* et principalement au *Theoprosôpon* <2>; l'autre, du côté de Sidon. Elles se terminent assez près des montagnes Arabiques, situées au-dessus de la Damascène, et non loin de ce qu'on appelle les *Trachônes*, où elles forment des collines cultivées et très-fertiles : elles laissent entre elles une vallée, dont la largeur, sur le bord de la mer, est de 200 stades, et la longueur, de la mer à l'intérieur, d'environ <3> le double. Des rivières, dont la plus considérable est le Jourdain <4>,

<1> Je ne sais si j'ai bien saisi le sens :
μικρὸν ὄψιν τῆς θαλάσσης ἀρχόμενα ἄμφω.

<2> Ce promontoire se trouve appelé aussi *Euprosôpon* et *Lithoprosôpon*¹. On le nomme à présent cap *Greco*². M. DU THEIL.

<3> Ὅμῳ π διπλάσιον. Je donne ici à ὁμῳ π le sens de ἐγγύς qu'il a dans les bons auteurs³ : il pourroit signifier aussi *en tout*.

<4> La phrase est embarrassée et difficile : Πεδίον κοῖλον διαρρέιται δὲ ποταμοῖς ἄρδουσι χεῖρεσι εὐδαίμονά τι καὶ πᾶμφορον, μέγιστον δὲ τῷ Ἰορδάνῃ · ἔχει δὲ καὶ λίμνην, ἣ φέρει τὸν ἀρωματικὸν χεῖρον καὶ κάλαμον · ὡς δ' αὐτῶς καὶ ἔλη · καλεῖται δὲ ἡ λίμνη Γεννησαῖτις · φέρει δὲ καὶ (τὸ) βάλσαμον. Il semble, au premier abord, que le φέρει δὲ καὶ se rapporte au lac ; et que le sens devoit être, *et sur ses bords croît le balsamier*. Cette interprétation, toutefois, mettroit Strabon en contradiction avec lui-même, puisqu'il dit plus bas que le territoire seul de Jéricho produit le balsamier⁴ ; ce qui est confirmé par Josèphe⁵. Il s'ensuit que φέρει doit avoir le même sujet que διαρρέιται et ἔχει, et dépendre de πεδίον κοῖλον : cette circonstance se rattache donc à l'erreur singulière qui consiste en ce que Strabon a placé la Judée dans la vallée formée par le Liban et l'Antiliban. En effet,

d'après la manière dont il s'exprime, on reconnoît évidemment qu'il supposoit que le Jourdain coule et que lac *Gennesaritis* est placé entre ces deux montagnes. Quant au *Lycus*, si Strabon eût été sur les lieux, il n'eût jamais dit que les Aradiens s'en servoient pour faire remonter leurs marchandises. On voit que notre auteur a brouillé toute la géographie de ces cantons, en transportant la Judée avec ses lacs et ses rivières dans la Coélé-Syrie propre ; et encore ici, nous le pensons, on retrouve les suites de sa première méprise, qui lui a fait confondre la Coélé-Syrie propre avec la Coélé-Syrie prise dans une acception plus étendue⁶.

En outre, lorsqu'on pèse bien ces paroles qui suivent, τὸν δὲ Λύκον καὶ τὸν Ἰορδάνην ἀναπλέουσιν φορτίοις, Ἀραδιοὶ δὲ μάλιστα, on demeure convaincu que Strabon a cru que le Jourdain coule, ainsi que le *Lycus*, de l'est à l'ouest et se jette dans la mer. En effet, il emploie le verbe ἀναπλεῖν dans le sens de remonter à partir de la mer : διὰ τῷ Κυδνὸς ἀναπλεῖσαι⁷. — τὸν Ἰστρον ἀναπλεῖσαι μέχρι πολλῷ⁸. — μικροῖς δ' ἀνάπλοισι πρὸς τὴν θάλασσαν συνήπται⁹. — ἀναπλεῖσαι πὺπρηπκοῖς σκάφεισι πελάγοντα σάδιν¹⁰, &c. Ainsi ses expressions reviennent à τὸν δὲ Λύκον καὶ τὸν Ἰορδάνην ἀνα-

¹ *Mela*, I, 12, §. 3. — Conf. *Tzschucke*, *Not. exeget. ad h. l. Mela*. — ² *Shaw*, *Voyag.* tom. II, chap. 1, pag. 12. — ³ *Vales.* ad *Harpocr.* pag. 57. — ⁴ *Infra*, pag. 241. — ⁵ *Joseph. Ant. Jud.* XV, 4, §. 2. — ⁶ *Supra*, pag. 176, not. 2 ; 177, not. 3. — ⁷ *Strab.* I, pag. 47, B. — ⁸ *Idem*, I, pag. 46, B. — ⁹ *Idem*, V, pag. 214, B. — ¹⁰ *Idem*, XIV, pag. 636, B.

parcourent

parcourent et arrosent cette contrée abondante en toute sorte de productions : elle renferme un lac qui produit le jonc aromatique, le roseau [odorant]^a et le balsamier; on y trouve aussi des marais : le lac s'appelle *Gennesaritis* <1>.

^a Cf. Diod. Sic. II, 5. 49. Dioscor. I, 5. 16. Galen. de Antidot. I, pag. 434.

Parmi ces rivières, on compte le *Chrysorrhoeas* <2>, qui commence à la ville de *Damascus* *, et dont les eaux sont presque entièrement absorbées par les canaux d'irrigation du pays ; car le canton qu'elles arrosent est d'une étendue considérable, et couvert d'une couche très-épaisse de terre végétale.

* Damas.

Quant au *Lycus* <3> et au Jourdain, ce sont les Aradiens principalement qui les remontent avec des bateaux chargés de marchandises *.

* Voyez la note 4 de la pag. 216.

La première des plaines, à partir de la mer, est appelée *Macras* et *Macrapedium* *. C'est là que Posidonius raconte qu'on a vu, mort et gisant sur la terre, ce [fameux] serpent dont la longueur étoit presque d'un plèthre *, et la grosseur telle, que deux cavaliers, placés de chaque côté de son corps, ne pouvoient se voir : dans sa gueule ouverte pouvoit entrer un homme à cheval, et chacune des écailles de sa peau surpassoit en grandeur un bouclier ^b.

* Plaine de Macras.

* 100 pieds.

^b Cf. Schneider, Obs. critt. ad calc. P. Artedi Synon. pisc. pag. 348, col. 2.

Après [la plaine dite] *Macras*, on trouve [celle de] *Marsyas*, renfermant aussi quelques points montagneux; tel est *Chalcis* <4>, qui peut en être regardé comme la citadelle. Ce pays commence à Laodicée du Liban <5>. Tous les cantons montagneux sont occupés

θαλάσσης ἀναπλέουσι ποταμούς. Toutes ces erreurs prouvent avec évidence que Strabon n'avoit point vu cette partie de la Syrie ; c'est pourquoi il a pu confondre les renseignements qui lui ont été donnés sur ce pays.

<1> Ce lac a aussi été appelé lac de *Tiberias*, du nom d'une ville bâtie sur ses bords par Hérode Antipas, sous le règne de Tibère. Cette ville conserve des vestiges de son ancien nom dans celui de

Tabarieh, qu'elle communique maintenant au lac de *Tiberias*, ou de Génésareth. G.

<2> Le *Chrysorrhoeas* paroît être le Barradi des Arabes. G.

<3> D'Anville rapporte le *Lycus* à un petit ruisseau nommé Nahr el-Kelb. G.

<4> Voyez, sur cette ville, Noris ¹, Reland ² et Wesseling ³.

<5> Cette ville de Laodicée paroît répondre à Iouschiah. G.

¹ Noris. de Epoch. Syro-Maced. dissert. III, cap. 9, §. 3. — ² H. Reland. Palastin. I, c. 48, pag. 316. — ³ Wessel. ad Itin. pag. 193.

PAGE 755.

* Act. Batroun. Je lis *Βότρυν* avec des mss. ; leçon confirmée par Pline et la Table de Peutinger.

** Act. *Gasir*.

* En 64 avant J. C.

* Conf. Vossius ad Mel. I, 12, S. 3.

S. XIV.

Reprise de la côte de Phénicie, de *Byblos* à *Berytus*.

par des Ituræens et des Arabes, tous livrés au brigandage. Les habitants des plaines sont cultivateurs : tourmentés par les courses des montagnards, ils ont besoin de recourir à divers moyens de défense ; ils choisissent donc pour places d'armes, des lieux naturellement forts. De même, ceux qui habitent le Liban possèdent à l'intérieur, dans la montagne, *Sinna*, *Borrama*, et d'autres forteresses semblables, et dans le bas pays, *Botrys* *, *Gigartum* **, les cavernes sur le bord de la mer, et le château placé sur le *Theoprosôpon* : Pompée détruisit ces forteresses lorsqu'il eut parcouru et soumis* <1> le territoire de *Byblos* et de *Berytus*, villes situées entre Sidon <2> et le *Theoprosôpon* ^a.

BYBLOS, consacrée à Adonis, fut le siège de la puissance de Cinyre ; mais Pompée la délivra de ce tyran, auquel il fit trancher la tête. Cette ville est située sur une petite hauteur, à peu de distance de la mer.

Après *Byblos*, on trouve le fleuve *Adonis* <3>, la montagne *Climax* <4>, *Palæbyblos* <5> ; ensuite le fleuve *Lycus* et la ville de *Berytus* :

<1> Il y a dans le texte, *κατέσπασε Πομπήιος, ἀφ' ὧν τὴν περὶ Βύβλον ΚΑΤΕΤΡΕΧΕ καὶ τὴν ἐφεξῆς πᾶν τὴν Βηρυτόν*. Xylander a lu *κατέσπασεν* : ce sens paroît d'autant plus naturel, que *κατατρέχειν* signifie proprement *faire des courses*, *faire le brigandage*. Il sembleroit donc peu probable que Strabon eût appliqué ce mot à Pompée.

Toutefois, comme *κατατρέχειν* signifie aussi *parcourir un pays pour le soumettre* ¹, on peut conserver la leçon des manuscrits ; dans ce cas, *ἀφ' ὧν* pourroit signifier *ἀφ' ὧν χρόνων*, et non *ἀφ' ὧν ὁρμητηρίων*, comme on l'a entendu : ainsi *ἀφ' οὗ καὶ μέχρι Ἰβηρίας ἐπλευσαν* ² est pour *ἀφ' οὗ χρόνου κ. μ. ἱ. εἴ.* Ailleurs, *ἐξ ὧν* (scil. χρόνων) *αἱ πλεῖσαι συνωμόθησαν* ³, &c. C'est le sens que j'ai suivi. En supposant que

ἀφ' ὧν dépende de *ὁρμητηρίων*, on aura ce sens, *dont il s'étoit servi pour soumettre &c.*

<2> *Byblos* est appelée maintenant Gébail, qui paroît être son ancien nom Phénicien. — *Berytus* conserve le nom de Bérut. — *Sidon* est Seide. G.

<3> Le Nahr-Ibrahim. G.

<4> Josèphe parle d'une montagne dite *Κλίμαξ τῶν Τυρίων* : mais il la place plus bas, au sud de *Berytus*, et à 100 stades au nord de *Ptolémaïs* ⁴. Le *Climax* de Strabon est-il différent, ou bien est-ce la même montagne, et ce géographe s'est-il trompé sur la position qu'il lui donne ! c'est ce que je ne puis décider : mais je penche à le croire.

<5> Je lis avec cinq manuscrits (dont le n.º 1393) *Παλαίβυβλος*. Il est étonnant que

¹ Lucian. *Dial. mort.* XII, §. 2. = ² Strab. XIV, pag. 654, C. = ³ Idem, VIII, pag. 388, B. =

⁴ Joseph. *Ant. Jud.* III, 5, §. 4. — *Bell. Jud.* II, 10, §. 2. — *Suprà*, pag. 158, not. col. 1.

celle-ci fut détruite par Tryphon; mais les Romains l'ont rétablie, au moyen de deux légions qu'Agrippa y a placées, en même temps qu'il a réuni au territoire de cette ville une portion considérable du *Marsyas*, jusqu'aux sources de l'Oronte, situées près du Liban, du *Jardin* * et du Château-Ægyptien, vers le district d'Apamée ⁽¹⁾. Tels sont les lieux maritimes.

PAGE 756.

AU-DESSUS * du *Marsyas*, on trouve le lieu dit *le vallon Royal* **, et la Damascène, pays très-renommé pour sa fertilité. *Damascus* est elle-même une ville considérable : c'étoit à-peu-près la plus remarquable des villes de cette région, au temps de la domination des Perses ⁽²⁾.

* Παροδίους.

S. XV.

Damascène: étendue du nom de Cœlé-Syrie.

* C'est-à-dire, au midi.

** Αὐλῶν βασιλικός. Cf. Reland. Palest. 1, c. 55.

Au-delà de *Damascus*, il existe deux [des cantons] appelés *Trachônes*; on trouve ensuite, vers les parties habitées par des Arabes et des Ituræens mêlés ensemble, des montagnes d'un accès difficile, renfermant des cavernes profondes ⁽³⁾, dont une, pouvant contenir jusqu'à quatre mille hommes, [sert de refuge aux brigands]

* Cf. Joseph. A. J. XV, 10, § 1.

M. Tzschucke ait conservé l'ancienne leçon.

— L'ancienne *Byblos* paroît avoir été située près de la rive septentrionale du fleuve *Lycus*, qu'on rapporte, comme je l'ai dit, au Nahr el-Kelb. Strabon, et Pline, *lib. V, cap. 17*, placent l'ancienne *Byblos* sur le bord de la mer: Ptolémée l'indique à une vingtaine de lieues dans l'intérieur des terres. G.

<1> On seroit tenté de croire qu'il auroit passé à *Berytus*, postérieurement au temps où les Romains avoient restauré cette ville, presque ruinée par Tryphon, et où Agrippa avoit établi deux légions en augmentant son territoire. M. DU THEIL.

La conclusion que je tire de ce fait est différente. Voyez page 222, note 3.

<2> Ἔστι δὲ καὶ ἡ Δαμασκὸς πόλις ἀξιόλογος ἧδὲν π καὶ ἐπιφανείη τῶν ταύτην ΚΑΤΑ ΤΑ ΠΕΡΣΙΚΑ: ces derniers mots ont été mal

compris des interprètes Latins; ils les traduisent par *Persis* ou *Persiae vicina*: quant au traducteur Italien, il les a passés.

En ce sens, κατὰ τὰ Περσικά ne seroit point Grec: ces mots signifient, *au temps des Perses, au temps de la domination des Perses*, κατὰ τὴν τῶν Περσῶν ἀρχήν, comme Strabon s'exprime ailleurs ¹, ou ἐπὶ τῶν Περσῶν ² ou κατὰ τὴν Περσῶν ἐπικράτειαν, selon l'expression d'Eusèbe ³. C'est de la même manière que Strabon dit en un autre endroit ⁴: Ἡ δὲ Παρθυαία, πολλὴ μὲν ἔστι. Συνεπείκει γὰρ μὲν τῶν Ἰνδοῦν ΚΑΤΑ ΤΑ ΠΕΡΣΙΚΑ. Ainsi, dans Ctésias, ὅσα περὶ τῶν Περσικῶν, signifie, *tous les faits antérieurs à la monarchie des Perses* ⁵.

<3> Σπήλαια βαθύτομα. L'expression βαθύτομος est ici remarquable; elle rappelle le ταύς βαθύπρωτος de Diodore de Sicile ⁶.

¹ Strab. lib. XV, pag. 728, C. = ² Idem, lib. XI, pag. 525, B. = ³ Euseb. Prap. evang. pag. 663, fin. = ⁴ Strab. lib. XI, pag. 514, C. = ⁵ Ctésias Fragm. §. 1, in Herodot. edd. = ⁶ Diod. Sic. III, §. 39.

PAGE 756.

* Cf. Joseph. l. 1.

lors des incursions qu'ils font de différens côtés contre les Damas-céniens : ces brigands pillent principalement les marchands de l'Arabie Heureuse ; mais il arrive moins de ces brigandages , maintenant que la bande de Zénodore * a été anéantie, grâce à la bonne administration des Romains et au séjour des soldats en garnison dans la Syrie.

* Act. *Orthosa*.* Act. *Tineh*.

Le nom de *Cœlé-Syrie* <1> s'applique [en général] à toute la contrée qui s'étend depuis la Séleucide jusque vers l'Ægypte et l'Arabie ; mais il désigne en particulier le pays renfermé entre le Liban et l'Antiliban : le reste se compose , 1.° du littoral de la Phœnicie, formant une lisière très-étroite, depuis *Orthosia* * jusqu'à Péluse * ; 2.° du pays qui, de la Phœnicie, s'étend à l'intérieur entre *Gaza* et l'Antiliban, jusqu'aux Arabes : on le nomme la Judée.

* *Suprà*, pag. 211-215.

Après avoir parlé de la Cœlé-Syrie proprement dite , nous passerons à la Phœnicie , dont nous avons décrit la partie comprise entre *Orthosia* et *Berytus* *.

§. XVI.
Suite de la Phœnicie, Sidon et Tyr.
* *Damuras* dans Polybe (V, 68, §. 9), aujourd'hui Nahr-Damur.

** *Λεόντων πόλις*, Strab. et Scyl. *Leontos oppidum* [*Λέοντος πόλις*], Plin.

*** Act. *Sor* ou *Sour*.

^b Heyn. in *Iliad*, vi, 289-292.

SIDON est située à environ 400 stades au-delà de *Berytus* : entre ces deux villes, on trouve le fleuve *Tamyras* *, le bois consacré à Esculape, et *Leontopolis* **.

La ville de Tyr *** , au-delà de Sidon, est la plus considérable et la plus ancienne de la Phœnicie <2> ; elle le dispute à Sidon en grandeur, en célébrité, en ancienneté, ainsi que l'attestent de nombreuses traditions mythologiques : car, si d'un côté les poètes ont répandu davantage le nom de cette dernière ville (Homère en effet ne parle pas de Tyr^b) ; de l'autre, la fondation

<1> *Ἀπασα μὲν ἔνι ὑπὲρ τῆς Σελευκίδος*. Je lis avec les manuscrits 1393, 1394, *Ἀπασα μὲν ἔνι ὑπὲρ τῆς Σελευκίδος*.

<2> J'ai suivi le texte actuel, qui est ainsi conçu : *Μετὰ δὲ Σιδόνα, μέγιστη τῶν Φοινίκων καὶ ἀρχαιοτάτη πόλις Τύρος ὅτι, ἢ ἐνάμιλλος αὐτῇ κατὰ τὸ μέγεθος καὶ κατὰ τὴν ἐπιφάνειαν,*

καὶ τὴν ἀρχαιότητα ἐκ πολλῶν μύθων παρεδεδωμένη. La phrase seroit peut-être plus correcte si on lisoit *παρεδεδωμένη* : en conservant la leçon vulgaire, j'ai changé la ponctuation, et lu *καὶ τὴν ἀρχαιότητα, ἐκ πολλῶν μύθων παρεδεδωμένη (ἔσται)*.

de ses colonies tant en Libye qu'en Ibérie, jusques au-delà des Colonnes <1>, élève bien plus haut la gloire de Tyr. Toutes les deux ont donc été jadis et sont encore maintenant très-célèbres et très-florissantes; et quant au titre de métropole des Phœniciens, chacune d'elles croit avoir le droit d'y prétendre <2>.

PAGE 756.

Sidon, située sur le continent, possède un beau port, creusé par la nature : mais Tyr, entièrement renfermée dans une île, est bâtie à-peu-près comme *Aradus*; elle est jointe au continent par une chaussée qu'Alexandre construisit lorsqu'il fit le siège de cette ville. Elle a deux ports, l'un fermé, l'autre ouvert; ce dernier s'appelle *le Port Égyptien* <3>. On dit que les maisons y ont un nombre d'étages plus grand encore qu'à Rome <4>; aussi a-t-elle manqué d'être entièrement détruite, lors des tremblemens de terre qu'elle a éprouvés<5> : elle essuya aussi de grands dommages quand elle fut assiégée et prise par Alexandre. Mais elle surmonta tous ces malheurs, et sut réparer ses pertes, tant par la navigation, dans laquelle les Phœniciens, en général <6>, ont de tout temps

PAGE 757.

<1> Strabon rappelle ici les fondations de Carthage, de *Gadir*, &c. par les Tyriens. G.

<2> Tyr avoit été bâtie par les Sidoniens. Dans Isaïe ¹, Tyr est appelée *fille de Sidon*. Voyez aussi Justin ². G.

<3> Probablement celui qui étoit tourné vers l'Égypte ³, situation dont il avoit sans doute tiré son nom.

<4> Strabon a dit, au VI.^e livre, qu'Auguste défendit d'élever les maisons de Rome au-delà de 70 pieds⁴; ce qui prouve qu'au-paravant on leur donnoit une hauteur plus considérable encore. 70 pieds Romains valent environ 64 pieds Français, et une pareille élévation suppose cinq à six étages.

<5> Διὸ καὶ σεισμὸς γενομένης, ἀπολιπὼν μὲν πρὸν τῷ ἄρδην ἀφανισθῆναι τὴν πόλιν, κ. τ. λ. Trois manuscrits donnent *σεισμῶν γενομένων* :

c'est la vraie leçon; l'accusatif provient sans doute de ce que quelque copiste aura lu *διὰ* au lieu de *διό*. Ailleurs, *σεισμῷ γενομένῃ, καταποθῆναι πόλιν* ⁵ et *πέπλωκε, σεισμοῦ γηθέρους* ⁶.

<6> Καθ' ἣν (ναυπλίαν) ἀπάντων τῶν αἰὲν κρείττους εἰς ΚΟΙΝῇ Φοίνικας. Si Strabon a écrit *κοινῇ*, c'est sans doute pour indiquer que tous les *Phœniciens*, sans exception, partageoient cette habileté dans la navigation : le présent *εἰς* m'avoit fait soupçonner, toutefois, qu'il avoit pu écrire *καὶ νῦν*, dans le sens où il a déjà dit en parlant de Sidon et de Tyr, *ἀμφόπρωι δ' ὅν ἐνδοξοὶ καὶ λαμπραὶ καὶ πάσαι ΚΑΙ ΝΥΝ*. La même confusion paroît avoir eu lieu dans un autre endroit de Strabon, *κοινῇ μὲν τοι συνήκιστα πᾶς ὁ αἰγυπλός* ⁷, où M. Coray corrige *καὶ νῦν* ⁸. Mais je préfère de beaucoup la leçon ordinaire.

¹ *Isaias*, XXIII, v. 12. = ² *Justin*, XVIII, c. 3. = ³ *Arrian*, II, c. 23. = ⁴ *Strab.* tom. II, p. 210 de la traduct. = ⁵ *Strab.* I, p. 58, A. = ⁶ *Idem*, XVII, p. 816, A. = ⁷ *Idem*, III, p. 169, D. = ⁸ Traduct. tom. I, p. 499.

PAGE 757.

surpassé les autres peuples, que par [la fabrication et le commerce de] la pourpre; car la pourpre de Tyr est reconnue pour la plus belle : la pêche [du coquillage qui la fournit] se fait à peu de distance <1>; Tyr possède d'ailleurs toutes les choses nécessaires à la teinture. Il est vrai que la multitude des ateliers de teinture * rend le séjour de cette ville incommode; mais aussi c'est à l'habileté de ses habitans dans ce genre d'industrie <2> qu'elle doit sa richesse. Les rois de Syrie lui laissèrent son indépendance; et elle en obtint la confirmation de la part des Romains, moyennant quelques légers sacrifices <3>.

* J'ai lu βαφείων.

<1> Le coquillage qui fournit la pourpre, est du genre des *murex*. On en trouve aussi beaucoup dans les îles Canaries, et deux de ces îles, Lancerote et Fortaventure, ont porté jadis le nom de *Purpurariæ*, parce que Juba le jeune, roi de Mauritanie, y avoit fait un établissement pour la teinture en pourpre. Voyez Pline, lib. VI, cap. 36. G.

<2> Καὶ δυσδιάττητον μὲν ποιεῖ τὴν πόλιν ἡ πολυπληθία τῶν βαφείων (3 cod. βαφείων) · πλησίαν δὲ διὰ τὴν πιαύτην ἀνδρίαν (cod. Mosc. 1393, 1394, ἀνδρείαν). La difficulté de ce passage tient au sens qu'il faut attacher au mot ἀνδρίαν, ou plutôt ἀνδρίαν.

Toup corrigeoit εὐανδρίαν : alors (en conservant toutefois la leçon βαφείων) le sens seroit que Tyr devint riche par la multitude de ses teinturiers. Mais cette correction laisse des doutes.

Je pense que Strabon a pu employer ἀνδρία, avec le sens, il est vrai, fort rare, de *præstantia alicujus rei*, ou d'ἐμπειρία, habileté, dont l'analogie se retrouve dans l'adjectif ἀνδρείος : car ἀνδρείος, comme κράτος περὶ τι, a quelquefois la signification d'habile. Nous disons de même, fort en quelque chose. Dans un autre endroit de Strabon, on lit ἀνδρεία (l. ἀνδρία) ἢ πᾶσι

ναυπλίας¹ : ce que Casaubon croit pouvoir entendre, et ce que j'entends comme lui, dans le sens d'ἐμπειρία. Cette acception particulière du mot ἀνδρία paroît être propre aux Péripatéticiens, et tirée du passage d'Aristote, δοκεῖ δὲ καὶ ἡ ἐμπειρία ἢ πᾶσι ἑκάστῳ, ἀνδρία πρὸς εἶναι². C'est le sens que j'ai suivi, parce que le changement proposé par Toup me paroît peu convenable au passage.

<3> On apprend de Josèphe, que Marc-Antoine donna à Cléopâtre toute la côte de la Phœnicie, depuis Éleuthères jusqu'à l'Égypte, à l'exception de Sidon et de Tyr, auxquelles il laissa l'indépendance, dont il savoit qu'elles jouissoient depuis les anciens temps³ (ὅτι παλαιῶν εἰδὼς ἐλευθερίας).

Mais, suivant Dion Cassius, Auguste, venu en Orient au printemps de l'an 734, dix-huit ans avant J. C., priva les Tyriens et les Sidoniens de leur liberté, à cause des factions qui régnoient parmi eux⁴.

Il s'ensuit que si Strabon a voyagé en Phœnicie, il a dû passer à Tyr avant cette époque, puisque son récit se rapporte à un état de choses antérieur au voyage d'Auguste en Syrie. Dans ce cas, les renseignemens qu'il donne sur l'état des villes voisines, devroient appartenir à la même époque : or il

¹ Strab. III, pag. 140, B. = ² Aristot. Nicomach. Ethic. III, cap. 11, pag. 48, B. = ³ Joseph. Ant. Jud. XV, 4, §. 1. = ⁴ Dion. Cass. LXIV, §. 7.

Les Tyriens rendent un culte très-fervent à Hercule : leur puissance maritime est attestée par le nombre et la grandeur de leurs colonies.

Voilà ce qui concerne les Tyriens.

Quant aux Sidoniens, ils ont la réputation d'être fort industriels et très-habiles en toute sorte d'arts, comme le Poète nous les représente <1> ; en outre, de cultiver l'astronomie et l'arithmétique, sciences auxquelles les ont conduits la logistique <2> et l'art de se diriger en mer pendant la nuit ; car ces deux genres de connoissances sont essentiels tant au commerce qu'à la navigation : c'est ainsi qu'en Égypte l'invention de la géométrie est due à ce que le Nil, en confondant les limites des propriétés dans ses inondations, obligeoit <3> de recommencer la mesure des terres. De là l'opinion générale, que, si les Grecs ont appris la géométrie des Égyptiens, c'est de la Phœnicie qu'ils

parle plus haut ¹ du rétablissement de *Berytus* opéré par Agrippa, fait postérieur de quatre ans ² à ce voyage d'Auguste. Il faut en conclure que Strabon ne parle de l'état des villes de Phœnicie que sur ouï-dire ; nouvelle preuve qu'il n'a point vu les lieux ³.

<1> Σιδόνιοι ὃ πολὺπλοοὶ πλεῖς παρεδέδονται καὶ καλλιπλοοὶ : Strabon fait allusion au vers d'Homère ἐπὶ Σιδόνιες πολυδαίδαλοι βῆ ἤσκεσαν ⁴, qu'il a déjà cité.

<2> La logistique étoit, à proprement parler, le calcul élémentaire et commercial, tandis que l'arithmétique étoit le calcul transcendant et de pure spéculation. Les anciens mettoient entre ces deux mots la même différence qu'entre ceux de *géodésie* et de *géométrie*. Proclus est formel à ce sujet ⁵, ainsi qu'Héron son maître ⁶. Strabon veut donc dire que c'est par le cal-

cul élémentaire, indispensable dans le commerce, et par la nécessité de naviguer la nuit, que les Phœniciens sont arrivés à la connoissance de l'arithmétique et de l'astronomie.

<3> La phrase de Strabon est à remarquer : Καθάπερ καὶ τῶν Αἰγυπτίων εὐρημα γεωμετρίας φασὶν, ὅτι τῆς χωρομετρίας ἢ ὁ Νεῖλος ἈΠΕΡΓΑΖΕΤΑΙ, συγχῶν τὴν ὄραν, pour ἢ ἀνάγκη ποιεῖν πάλιν καὶ πάλιν, διὰ τὸ πρὶν Νεῖλον συγχῆν τὴν ὄραν. Ailleurs, il donne à ἀπεργάζεσθαι l'acception propre en disant : διὰ τὰς συνεχεῖς τῶν ὄρων συγχύσεις, ἃς ὁ Νεῖλος ἈΠΕΡΓΑΖΕΤΑΙ ⁷. Le sens d'ἀπεργάζεσθαι est souvent, comme ici, *causer, amener, nécessiter* une chose. Ex. : Τὺ ποθ' ἀπεργάσασθαι ἢ τὸ Σκυλαίης κακία ⁸. — Πλήθος σκορπίων... ἀπεργασμένον ποῖς ἀνθρώποις φυγὴν ⁹. — Τῆς δ' οἰκυμένης δεξιότητος ἐπέρας καὶ ἐτέρας πρὸς ἀπεργαζέειν ¹⁰.

¹ *Suprà*, pag. 219, not. 1. = ² *Simson. Chronic. Cathol.* ad ann. Urb. cond. 738. = ³ *Suprà*, pag. 216, not. 4. = ⁴ *Hom. Iliad.* Ξ, v. 743. — *Suprà*, tom. I de la traduct. pag. 90. = ⁵ *Proclus*, in *Euclid. Elem.* fol. 9 r.º cod. 2352 reg. Bibl. = ⁶ *Cod.* 2385, fol. 65 r.º, med. = ⁷ *Strab.* xvii, pag. 787, D. = ⁸ *Idem*, xvi, pag. 780, D. = ⁹ *Idem*, xvi, pag. 773, A. = ¹⁰ *Idem*, i, pag. 49, A.

PAGE 757.

ont tiré l'astronomie et l'arithmétique : à présent encore on pourroit s'instruire à Sidon et à Tyr, non-seulement dans ces deux sciences, mais même dans toutes les autres branches de la philosophie.

* Cf. Fabric. ad Sext. Empir. adv. mathem. 261. Mosheim. ad Cudworth. System. intell. tom. I, pag. 18, n. e. Schweigh. ad Athen. VIII, pag. 447, &c.
 * Cf. Fabric. Bibl. Gr. tom. III, pag. 165, ed. Harl.

S'il faut en croire Posidonius, l'opinion sur les atomes est de Moschus^a de Sidon, qui vivoit avant la guerre de Troie. Mais laissons là les faits anciens. De nos jours, Sidon a produit des philosophes distingués, tels que Boëthus^b, que nous avons eu pour condisciple, lorsque nous nous occupions de la philosophie d'Aristote <1>; et Diodote, son frère : Tyr a produit Antipater, et, un peu avant notre temps, Apollonius, qui a dressé le tableau des philosophes de la secte de Zénon et de leurs ouvrages.

§. XVII.

* Suite de la Phœnicie ; *Ornithopolis*, *Ptolemaïs*.

PAGE 758.

* Ville des oiseaux.

** Nahr-Qasmiéh.

*** L'ancienne Tyr.

* Actuell. *Acre*.

** Ὀρνιθόπολις.

Suprà, pag. 174, not. 2.

TYR n'est pas à plus de 200 stades de Sidon ; une petite ville, nommée *Ornithopolis**, et l'embouchure d'une rivière près de Tyr**, se rencontrent dans l'intervalle : à 30 stades au-delà de Tyr, est *Palætyrus**** <2>.

Ensuite on trouve *Ptolemaïs*, ville considérable, nommée auparavant *Acé**, et qui servoit aux Perses de lieu d'embarcation** pour se rendre en Égypte.

Entre *Acé* et Tyr, le rivage est formé de dunes <3>, qui contiennent le sable propre à faire le verre : on dit qu'il n'est pas possible de le fondre sur le lieu même, et qu'il ne devient

<1> Probablement sous Xénarque de Séleucie, philosophe péripatéticien, dont il dit ailleurs avoir suivi les leçons¹.

<2> On trouve encore quelques vestiges de cette ancienne ville. C'est là qu'étoit le temple célèbre de l'Hercule Phœnicien, dont la fondation, d'après les traditions recueillies par Hérodote, *lib. II, §. 44*, paroît re-

monter à plus de 2700 ans avant l'ère Chrétienne. G.

<3> Ce rivage étoit probablement celui où couloit le petit fleuve *Belus*, appelé aussi *Pagidus*, sur les bords duquel on trouvoit le sable vitrifiable². Sur la feuille 46 de la grande carte d'Égypte, on retrouve l'indication de ces dunes.

¹ *Strab.* XIV, pag. 670, C; trad. Franç. tom. IV, part. II, pag. 371. = ² *Joseph. Bell. Jud.* II, 10, §. 2. — *Plin.* V, c. 19. — *Tacit. Hist.* V, §. 7. — Cf. *Gesta Dei per Francos*, pag. 1166.

fusible

fusible ^{<1>} qu'après avoir été transporté à Sidon. Quelques-uns prétendent que les Sidoniens possèdent aussi du sable vitrifiable : selon d'autres, le sable, quel qu'il soit, est par-tout susceptible de fusion ^{<2>}.

PAGE 758.

J'ai appris des ouvriers en verre à Alexandrie, qu'il existe en Égypte une certaine terre vitrifiable *, sans laquelle il n'est pas possible de faire les ouvrages en verre d'un grand prix et diversement colorés *; c'est ainsi qu'en d'autres pays on a besoin d'avoir recours à d'autres mélanges : on dit qu'à Rome on a imaginé beaucoup de ces mélanges qui servent à varier les couleurs, et à rendre le travail plus facile [et moins dispendieux], comme [cela se pratique] pour les ouvrages qui imitent le cristal *; aussi un plat et un petit vase à boire n'y coûtent-ils qu'un chalque ^{<3>}.

* Probablement le natron.

* Cf. Cl. Salmas. ad Vopisc. pag. 456-457, et Exerc. Plin. pag. 769, col. 1, F, G.

* Il veut parler du verre très-blanc.

ON raconte que sur ce même rivage, entre Tyr et Ptolemaïs, il arriva un phénomène surprenant et des plus rares, lorsque les Ptolémaïdiens livrèrent bataille en ce lieu au général Sarpédon. Au moment où la déroute devint complète, les eaux de la mer s'élevèrent, formant une espèce de marée, et submergèrent les fuyards ^{<4>} : les uns furent entraînés dans la mer et périrent ; les

S. XVIII.
Phénomènes arrivés sur cette côte.

^{<1>} Parce qu'à Sidon on y joignoit le fondant nécessaire pour que la fusion s'opérât.

^{<2>} Sans doute : mais il faut y ajouter un fondant. Je suis la correction de Scaliger et de Tyrwhitt, *χρῖσται*, ou celle de Toup, *χρηστέαι*, pour *κρηστέαι*.

^{<3>} Il est probable que Strabon a donné ici un nom Grec à une monnaie Romaine de cuivre correspondante, selon l'usage des écrivains Grecs. Le *chalque* [*χαλκός*] étoit le sixième de l'obole, conséquemment le trente-sixième de la drachme ; on peut donc présumer que la monnaie Romaine à laquelle Strabon applique le nom Grec de *chalque*, étoit la *sembella* ou demi-as, valant le trente-deuxième du denier, monnaie à-peu-près équivalente à la drachme : le poids du denier

d'argent étant de 74 grains environ ¹, la *sembella* devoit répondre à $2 \frac{1}{8}$ grains d'argent, qui valent $2 \frac{1}{8}$ centimes ; et, en supposant la valeur de l'argent quatre fois plus forte qu'elle n'est à présent, $2 \frac{1}{8}$ grains auroient équivalu à $9 \frac{1}{2}$ centimes ou près de deux sous de notre monnaie. Dans cette hypothèse, les ouvrages en verre n'auroient pas plus coûté à Rome que chez nous, puisqu'un verre (à boire) commun vaut encore environ deux sous. Au reste, la manière dont Strabon parle de tout cela, prouve assez qu'il n'avoit pas une idée bien nette des procédés de la fabrication du verre.

^{<4>} Strabon raconte ce fait beaucoup trop succinctement et d'une manière trop vague ; on ignoreroit, d'après sa narration,

¹ Voyez mes *Considérations générales sur l'évaluation des monnaies Grecques et Romaines*, pag. 44.

PAGE 758.

autres restèrent et perdirent la vie dans les lieux bas [que l'eau remplit] : le reflux, en mettant de nouveau le rivage à découvert, laissa voir leurs cadavres gisans pêle-mêle avec des poissons morts.

* Ἀπαξ, littér.
en une fois.

Un phénomène analogue eut lieu vers le *Casius*, près de l'Égypte : dans une secousse subite, et non répétée, que le sol y ressentit, les parties basses s'élevèrent et les parties hautes s'affaissèrent tout d'un coup * ; les premières, en s'élevant, repoussèrent les eaux de la mer, et les parties affaissées les reçurent : une nouvelle secousse, toute contraire, rendit le sol à son premier état, sauf quelques changemens peu considérables, et qui même n'eurent pas lieu par-tout. Il est possible que ces sortes de phénomènes soient soumis à certains retours périodiques ; mais c'est ce que nous ignorons : il en est de même de ce qui arrive pour les inondations du Nil, qui présentent, dit-on, des circonstances différentes, quoiqu'elles conservent [dans leur succession] un ordre dont la cause est inconnue.

S. XIX.
Suite de la Phœnicie.

APRÈS *Acé*, et avant d'arriver à la Tour de Straton <1>, où se

quels furent les vainqueurs. Heureusement qu'Athénée a conservé les propres paroles de Posidonius, source commune d'où les deux auteurs ont tiré cet événement¹. La bataille se donna, vers 143 avant J. C.², entre les troupes de Tryphon d'Apamée, auxquelles s'étoient joints les habitans de *Ptolemaïs*, et celles de Sarpédon, général de Démétrius. Sarpédon, vaincu, se retiroit dans l'intérieur, et les troupes de Tryphon revenoient en suivant le rivage, lorsque la mer, sortant de ses limites, les submergea et les fit périr, &c.

On voit, d'après cela, que Strabon semble avoir mis ici un mot pour un autre ; car ce furent les vainqueurs, et non les vaincus, qui périrent de cette manière : ainsi, au lieu de τὴν φεύγοντας, il auroit dû mettre τὴν δυνάμεν-

τας, νικῶντας, ou quelque chose de semblable.

<1> Ce que Strabon appelle la *Tour de Straton*, étoit une ville ancienne, presque ruinée, qu'Hérode répara, agrandit, embellit d'édifices magnifiques, parce qu'il s'y trouvoit un excellent mouillage, dont il importoit d'autant plus de tirer parti, qu'il étoit à peu-près le seul sur cette côte dangereuse³. Il lui donna le nom de *Césarée* en l'honneur d'Auguste, et l'éleva tout d'un coup au rang d'une ville du premier ordre.

Les réparations faites à l'ancienne ville, dite la *Tour de Straton*, ou plutôt la création d'une ville nouvelle sous le nom de *Césarée*, eut lieu à la fin de la CXCII.⁴ olympiade⁴, huit ou neuf ans avant l'ère vulgaire. Ainsi

¹ *Athen. lib. VIII, cap. 2, pag. 333*, B. = ² *Frelsch, Annal. reg. Syr. p. 74.* = ³ *Joseph. Ant. Jud. XIV, 4, S. 4; XV, 9, S. 6.* — *De Bell. Jud. I, 21, S. 5.* = ⁴ *Noris, Canotaph. Pisam. Opp. tom. III, pag. 247, B.*

trouve un mouillage, on rencontre le mont Carmel, et plusieurs petites villes, au moins de nom*, telles que *Sycaminopolis*, *Bucolopolis*, *Crocodilopolis* et autres semblables; vient ensuite un grand bois <1>.

PAGE 758.

* Il fait allusion à la terminaison πόλις.

Joppé* est située à l'endroit où la côte, qui, à partir de l'Égypte, s'étoit jusqu'alors dirigée vers l'orient, se courbe vers le nord d'une manière sensible <2>. C'est là que quelques-uns placent le théâtre de la fable d'Andromède exposée au monstre marin^a. Ce lieu est en effet assez élevé pour qu'on puisse, dit-on, apercevoir de là Jérusalem <3>, la métropole des Juifs; il leur servoit de port lorsqu'ils s'étendoient jusqu'à la mer^b; mais les ports des brigands ne peuvent être évidemment que des lieux propres à favoriser le brigandage <4>. Les Juifs possédèrent également le mont Carmel ainsi que le bois; et ce canton étoit si peuplé <5>.

PAGE 759.

* Actuell. *Jaffa*.

^a Cf. Acad. Inscr. tom. VII, Hist. pag. 48. Sturz. ad fragm. Pherecyd. pag. 82.

^b Cf. Joseph. A. J. lib. XIII, 15, §. 4; vers 80 avant J. C.

le passage de Strabon appartient à une époque antérieure.

<1> En grec, εἶπε δρυμὸς μέγας πρ. Il est à remarquer que, dans Josèphe, le mot δρυμὸς est pris comme le nom propre d'un canton voisin du mont Carmel: δρυμὸς (*lego δρυμὸς, sive δρυμὸν cum cod.*) καλεῖται χωρίον¹. — Ἐπὶ τὸν καλούμενον δρυμὸν περὶ πύμην².

<2> C'est avant Joppé, et bien plus au midi, que la côte d'Égypte commence à remonter vers le nord. G.

<3> Van Egmont regarde comme impossible, à cause de la disposition du pays intermédiaire, d'apercevoir de Joppé la ville de Jérusalem³. Pococke, au contraire, conjecture que de la hauteur de Joppé il ne seroit pas étonnant qu'on pût (dans un temps clair) distinguer le sommet de quelque une des plus hautes tours de Jérusalem⁴; et cela est d'autant plus vraisemblable, que, selon Josèphe, du haut de la tour de *Psephina* à Jérusalem,

les regards portotent jusqu'à la mer. Παρεῖχον ἀφορᾶν καὶ μέχρι θαλάσσης πρὸς τῆς Ἑβραίων κληρυχίας ἔρχατο⁵. On sait encore que quand Judas, pour se venger de la perfidie des habitants d'*Iamneia*, brûla leur port et leur flotte, la flamme fut aperçue de Jérusalem⁶.

Au reste, on remarquera le mot φασίν, qui prouve encore que Strabon écrit sur ouï-dire, et non comme témoin oculaire.

<4> Cette réflexion, désavantageuse aux Juifs, semble ne pas venir ici fort à propos. Il me paroît que Strabon entend parler de l'époque où les Juifs, par suite de leurs différens et de la tyrannie de leurs chefs, se livrèrent au brigandage, ainsi qu'il le dit plus bas: οὐ δὲ τῶν περὶ τὴν πόλιν πρὸς τὴν ἑβραίων⁷. Josèphe lui-même en convient⁸: c'est en cet état que les Romains les trouvèrent.

<5> Καὶ δὴ καὶ εὐάνδρηνον ἔπρεσεν ὁ ὅρος, ὥστε: je crois que la vraie leçon est ἔπρεσεν . . . ὥστε. Dans les phrases semblables, Strabon

¹ Joseph. Ant. Jud. XIV, 13, §. 3. — ² Idem, Bell. Jud. I, 13, §. 2. — ³ Van Egmont's Travels, tom. I, pag. 297 (trad. Angl.). — ⁴ Pococke's Descript. of the East, tom. II, pag. 3. — ⁵ Joseph. Bell. Jud. V, 4, §. 3. — ⁶ Maccab. II, 12, N. 9. — ⁷ *Infra*, pag. 761, C. — ⁸ Joseph. Ant. Jud. lib. XVII, 10, §. 8.

PAGE 759.

que le bourg d'*Iamneia* <1> et les villages d'alentour purent mettre sur pied quarante mille soldats.

De là au *Casius* près de Péluse, on compte un peu plus de 1000 stades, et du *Casius* à Péluse 300 <2>. Dans l'intervalle on rencontre la Gadaride <3>, que les Juifs s'étoient également appropriée^a; puis *Azotus* et *Ascalon* <4>. D'*Iamneia* à *Ascalon*^b, la distance est de 200 stades environ. Le territoire des Ascalonites est très-fertile en oignons, mais la ville est petite : Antiochus le philosophe, qui florissoit peu de temps avant nous, étoit de cette ville. *Gadara* a vu naître Philodème l'Épicurien, Méléagre, Ménippe le satirique, et Théodore le rhéteur, notre contemporain^{*}.

^a Cf. Joseph. loc. l.
^b Larcher, Table géographique d'Hérodote, pag. 53.

^{*} Sur tous ces auteurs, voyez les notes de Casaubon.

On trouve ensuite près d'*Ascalon* le port des Gazæens; la ville <5>, qui domine ce port, à la distance d'environ 7 stades <6>,

emploie l'adverbe; et il néglige ordinairement l'adjectif démonstratif devant ἔπος. Ainsi ἡς τίματός ἐστιν ὁ τῆς πόλεως¹ — περὶ οὐρανίου τὸν πόπον² — ἐργολαβημάτων τὸν πόπον³ — ἐξελάνταται τὰ θηρία ὅτι τῆς πόλεως⁴ — διαρῆξ ἡ ἀγνοία ὅτι τὸν πόπον ἀπὸ τῆς μεγάλης ποταμῆς⁵ : dans tous ces exemples, le pronom manque. On sait que ἔγω est, à chaque instant, confondu avec différens cas de ἔπος⁶. Je crois qu'une erreur semblable existe en cet autre endroit de Strabon : Φέρειται [ὁ Ροδανός] ἄνω [l. ἀπὸ] τῶν Ἀλπιῶν ὅτι οὗτος πολὺς καὶ σφοδρὸς. ὅς γε καὶ διὰ λίμνης ἐξίω τῆς μεγάλης, φασὶν δύνουσι ἑρῶντες ὅτι πολλοὺς σάδιν⁷ : je lirois ὅτι οὗτος πολὺς καὶ σφοδρὸς ὥστε καὶ ce qui revient à-peu-près à ce que dit Strabon du Tigre, ὅτι οὗτος δὲ σφοδρῶς διεκβάλλει τὴν λίμνην, ὡς φησιν Ἐξαπείτης, ὥστε, κ. τ. λ.⁸.

<1> *Iamneia* est encore connue sous le nom d'Iebna. G.

<2> D'*Iamneia* au *Casius*, la route, sur la grande carte d'Égypte, est de 125' de

l'échelle des latitudes, ce qui représente 1042 stades de 500 au degré. D'après la même carte, la distance, depuis les ruines de Péluse jusqu'au Raz el-Kasaroun (l'ancien *Casius*), en suivant le tracé de la route, le long de la côte, est de 59,000 mètres, valant 32' ou 320 stades de 600 au degré, ou 18 schœnes de 40 stades de 750, ou enfin 40 milles Romains; or la situation de *Pentascœnon*, placée à moitié chemin du *Casius* à Péluse⁹, montre que la distance étoit en effet de 10 schœnes ou de 40 milles Romains, comme l'indique l'Itinéraire d'Antonin. Ainsi les 10 schœnes et les 40 milles sont autant de mesures qui représentent la même distance. G.

<3> Maintenant Gazer. G.

<4> *Azot* est appelé aujourd'hui Ezdod. *Ascalon* conserve le même nom. G.

<5> *Gaza* porte encore le même nom. On l'appelle aussi Razzé. G.

<6> Selon Arrien, la distance de cette ville à la mer est de 20 stades¹⁰.

¹ Strab. v, pag. 226, C. = ² Idem, v, pag. 244, D. = ³ Idem, pag. 244, C. = ⁴ Idem, xvi, pag. 771, B. = ⁵ Idem, xvii, pag. 813, B. = ⁶ Cf. Wessel. ad Herodot. iii, s. 136. = ⁷ Strab. iv, pag. 186, A. = ⁸ Idem, xvi, pag. 746, D. = ⁹ Itiner. vet. pag. 152. = ¹⁰ Arrian. ii, c. 26.

étoit autrefois célèbre ; mais, depuis qu'elle a été ruinée par Alexandre, elle est restée déserte <1>. La largeur de l'isthme est de 1260 stades <2>, à prendre depuis cette ville jusqu'à celle d'*Aeila*, située au fond du golfe Arabique <3>. Ce golfe [à son extrémité] se partage en deux bras, qui se dirigent, l'un du côté de l'Arabie et vers *Gaza* <4>; on l'appelle *Ælanites*, du nom de la ville bâtie sur ses bords : l'autre, du côté de l'Égypte, vers *Heroopolis* <5>; c'est

<1> Ces dernières expressions, *ἡ μείνουσα ἔρημος*, ont paru suspectes à plusieurs critiques. Paulmier de Grentemesnil, Wesseling, M. de Sainte-Croix, les regardoient comme une glose de copiste. On peut voir leurs observations ¹.

<2> *Aeila*, ou *Ælana*, est appelée maintenant *Akaba* ou *Hælé*, ou même *Akaba-Ila*, c'est-à-dire, *Ila* ou *Aeila* de l'extrémité. Cette ville est située à l'extrémité du golfe oriental qui termine, au nord, le golfe Arabique. G.

<3> Cette mesure se retrouve dans Marcien d'Héraclée : *Ἐστὶν γὰρ ἀπὸ Γάζης... ὅτι πὺν... Δίλαν... σάδια αὐτῇ* ².

— D'Anville met deux degrés de différence en latitude entre *Gaza* et *Aeila*, d'où l'on pourroit conclure que la distance dont parle Strabon, est donnée en stades de 600 au degré. Mais je crois qu'*Aeila*, dans nos cartes, est placée trop au midi, et que les 1260 stades précédents doivent être comptés à 700 par degré. Voyez mes Recherches, tom. II, pag. 245-247. G.

<4> *Ὁ μὲν εἰς ἔκκον πὸ πρὸς τῇ Ἀραβίᾳ καὶ τῇ Γάζῃ μέγας — ὁ δ' εἰς πὸ πρὸς Αἰγύπτῳ*. Ce second membre me persuade qu'il faut lire dans le premier, *ὁ μὲν εἰς ἔκκον εἰς πὸ πρὸς τῇ... μέγας*. Dans Aristide, *εἰς τὰς παρ' ἡμῖν πόλεις εἰσεῖχει θάλασσα ἢ καλεῖται Κασπία* ³ : dans Hérodote, *... κόλπος θαλάσσης*

ἔσσεκων ἐκ τῆς Ἐρυθρᾶς καλεομένης θαλάσσης ⁴ — *πὺν μὲν... κόλπον ἔσσεκοντα ὅτι Αἰθιοπίας* ⁵.

On retrouve dans Philostorge quelques traits de la description de Strabon : *ἡ μείνου Ἐρυθρὰ ὅτι πλείων μνησιν μένει εἰς δύο ἀπομαρτίζεται κόλπος · καὶ τὸ μὲν αὐτῆς ἐπ' Αἰγύπτῳ χωρεῖ Κλύσμα, καὶ τὸ πλεοντὸν ἐπὶ Ἐπιώνυμον φέρον · τὸ δ' ἐπὶ πρὸς μέγας, ὅτι Παλαιστίνης ἔρχεται καὶ πόλιν Ἀειλὰ ὅν παλαιὴ καλεομένη* ⁶. Les deux mots *ἐπιώνυμον φέρον* ont fort embarrassé : quoique Nicéphore les ait vus dans le texte ⁷, ils n'en font pas moins un solécisme ; je lis, *καὶ τὸ πλεοντὸν ἐπὶ Ἐπιώνυμον φέρον* (sub. *μέγας*), c'est-à-dire, à *Klysma*, où finit le bras de mer qui porte vers la gauche : c'est l'occidental ; les mots *ἐπ' ἐπιώνυμον φέρον* signifient *ἐπ' ἀεστέραν παρακλίνον*, &c. Chez les anciens, la gauche désigne l'occident ; la droite, l'orient. Ce passage de Platon, entre mille, le prouve : *Τὸ δ' ἐπιδέξια γιγνώσκω, πὸ πρὸς ἑω... εἰς πὺν ἐπιώνυμον αἰὲ μπελάλλοντες πόλιν...* ⁸.

<5> *Heroopolis* étoit située à l'extrémité nord du golfe occidental qui termine le golfe Arabique. Tous les géographes anciens sont d'accord sur ce point. D'Anville a placé *Heroopolis* au milieu de l'isthme de Suez, en confondant cette première ville avec une station nommée *Hero*, citée dans l'*Itinéraire d'Antonin*, pag. 170. Voyez mes Recherches, tom. II, pag. 181-184. G.

¹ Palmer. Exercitationes, &c. pag. 351. — Wessel. ad Diod. XIX, §. 80. — Sainte-Croix, Exam. des hist. d'Alex. pag. 70. — ² Marc. Heracl. Peripl. tom. I; Geogr. min. pag. 10. — ³ Aristid. tom. II, pag. 354. Jebb. — ⁴ Herodot. II, §. 11. — ⁵ Idem, ibid. — ⁶ Philost. Hist. eccl. III, §. 6. — ⁷ Nicephor. IX, §. 81. — ⁸ Platon. Legg. VI, pag. 760, D.

PAGE 759.

* Tineh.

entre cette extrémité et Péluse*, que l'intervalle [des deux mers] est le plus court. On voyage à dos de chameau sur les [diverses] routes qui conduisent d'une mer à l'autre; elles traversent un pays sablonneux et désert, et sont infestées d'une quantité considérable de serpents*.

* *Infrà*, pag. 803 du texte.

* 218 ans avant J. C. Cf. Frœlich, *Annal. reg. Syr.* pag. 35.

** El-Arish.

* Le mot *roi* n'est pas dans le texte, τῶν δὲ Αἰθιοπῶν τις.

Rhaphia, au-delà de *Gaza*, fut le théâtre de la bataille livrée entre Ptolémée IV et Antiochus le Grand*. *Rhinocolura***, qui vient ensuite, a reçu son nom de ce qu'elle eut pour premiers habitants des hommes à qui l'on avoit coupé le nez <1>. Certain roi* d'Æthiopie ayant fait une expédition contre l'Égypte, au lieu de mettre à mort les malfaiteurs, les établit en ce lieu, après leur avoir fait couper le nez, afin que la difformité de leur visage leur ôtât la hardiesse de retourner dans leur patrie*.

* Cf. Diod. Sic. I, s. 60.

PAGE 760.

Tout le pays, depuis *Gaza*, est stérile et sablonneux, mais moins encore que celui qui vient ensuite, et au-delà duquel est le lac Sirbon*. Ce lac suit une direction presque parallèle à la mer <2>, dont il n'est séparé, jusqu'à ce lieu qu'on appelle

* Actuel. *Birket el Bardoil*, ou *Sebaki-Bardoil*.

<1> Dans cette phrase, ἀπὸ τῶν ἐισπρακμένων πρὸς ῥήνας ὅσω καλουμένη, il manque un mot avec πρὸς ῥήνας : on supplée κενήτων ou λεωθεμένων. Étienne de Byzance a vu dans le texte ἡκρωτελασμένων, puisqu'il rapporte ainsi la phrase : ἀπὸ τῶν ἐισπρακμένων πρὸς ῥήνας ἡκρωτελασμένων οὕτω καλουμένη. Henri Étienne semble avoir lu ἀπὸ τῶν ἡμισμένων τ. ρ. ὁ. κ.³ correction qui, si elle n'est pas certaine, est au moins très-ingénieuse.⁴

<2> Voici un passage qu'on a cru plus altéré qu'il ne l'est : Καὶ αὕτη μὲν ἡ ἀπὸ Γάζης λυγρὰ πῶσα καὶ αἰμώδης· ἔπειτα δὲ μᾶλλον ἐφεξῆς πιαύτη ὑπερκαμμένη ἔχουσα (1393, 1394, ΕΚΟΥΣΑ) τὴν Σιρβωνίδα λίμνην παράλληλον ΠΡΟΣ τῇ θαλάττῃ. Casaubon lisoit, ἔπειτα δὲ μᾶλλον ἡ ἐφεξῆς πιαύτη ὑπερκαμμένη ἔχουσα. Politi corrigeoit

πιαύτη ὑπερκαμμένη ἔχουσα¹ : mais cette correction laisse encore des doutes sur le sens du passage. Je lis, avec Casaubon, ἔπειτα δὲ μᾶλλον ἡ ἐφεξῆς πιαύτη, ὑπερκαμμένη ΕΚΟΥΣΑ... παράλληλον ΠΡΟΣ τῇ θαλάττῃ : cette dernière correction, indiquée avec défiance par Casaubon, me paroît de toute certitude; Strabon s'exprime à chaque instant de cette manière : παράλληλος δὲ πρὸς τῇ Ἰσθμῷ⁴ — παράλληλον πρὸς τῇ Πυρρίῃ⁵ — παράλληλοι δὲ πρὸς αὐτῇ⁶. L'adjectif παράλληλος avec πρὸς, suivi d'un datif, est une faute; il faut l'accusatif, parce que πρὸς, lorsqu'il indique un rapport, doit gouverner ce cas : c'est par cette raison que les mots συνάπτεται πρὸς veulent l'accusatif, tandis que συνάπτεται tout seul est toujours suivi du datif. Je trouve en conséquence une faute

¹ Steph. Byzant. voce ῥηνοκόλμα. = ² Thesaur. ling. Gr. tom. I, col. 1120, B. = ³ Polit. in Eustath. ad Dionys. Perieg. pag. 213. = ⁴ Strab. III, pag. 158, C. = ⁵ Idem, III, pag. 137, A. = ⁶ Idem, IV, pag. 190, init.

l'Écregme <1>, que par un chemin étroit : sa longueur est d'environ 200 stades ; sa plus grande largeur, de 50. L'Écregme est comblé : la côte qui suit immédiatement, jusqu'au *Casius*, et, à partir de là, jusqu'à Péluse, est de même nature * <2>.

PAGE 760.

Le *Casius* * est une colline aride et sablonneuse, qui s'avance dans la mer ; on y voit un temple de Jupiter *Casius* <3>, et le corps du grand Pompée y est enterré : c'est en effet près de là que ce grand homme fut assassiné, victime de la perfidie des Égyptiens.

* C'est-à-dire, sablonneuse et stérile.
* El-Kas.

Sur la route qui conduit à Péluse, à partir du *Casius*, on trouve *Gerrha*, le retranchement de Chabrias, et les *Barathra* * que le Nil, lorsqu'il se déborde, forme vers Péluse dans ces lieux naturellement bas et marécageux. Telle est la Phœnicie.

* *Suprà*, pag. 176, not. 4.

Artémidore dit que d'*Orthosia* à Péluse on compte 3650 stades en suivant la côte : il compte de *Melæna* ou *Melania*, près de *Celenderis* en Cilicie, jusqu'aux limites de la Cilicie et de la Syrie, 1920 stades ; de là jusqu'à l'Oronte, 520 ; de l'Oronte à *Orthosia*, 1130 *.

* Cf. *suprà*, tom. IV, part. II, pag. 370.

L'EXTRÉMITÉ occidentale de la Judée, vers le *Casius*, est

S. XX.
Description de la Judée.

dans ce passage de Strabon : Οἱ γὰρ οὗτος ἄκων καὶ αὐτὸς, συνάπτοντες ΠΡΟΨ τῆς πίχης τῆς κλιζομένης πόλεως¹. Il faut lire, συνάπτοντες ΠΩΣ τῆς τ. ; et c'est une manière de s'exprimer que Strabon affectionne : τὸ Κέμμενον συνάπτη ΠΩΣ τῆς Ῥοδανῶ². — ὅρος συνάπτη ΠΩΣ τῆς ἄκρας³. — πόλιν... συνάπτησάν ΠΩΣ τῆς Ἀλ-πισ⁴. — συνάπτην τῆς ΠΩΣ τῆς Ἀραβίας⁵, &c.

<1> L'Écregme, comme je l'ai déjà dit (tom. I, pag. 165, not. 6 de cette traduction), étoit le nom que l'on donnoit à l'embouchure du lac *Sirbonis* dans la Méditerranée. G.

<2> Dans le grec, εἶπε συνεχὲς ἄλλη ΤΟ-ΣΑΥΤΗ ἢ ὅτι τὸ Κάσιον, καὶ αὐτὸν ὅτι τὸ Πη-

λίσσον. Il est évident que *πασύτη* ne fait point de sens : c'est *πιαύτη* qu'il faut lire ; les copistes confondent souvent ces deux mots⁶ : *πιαύτη* signifie que la côte après l'Écregme, jusqu'à Péluse, est de même nature que celle qui s'étend de *Gaza* à l'Écregme, c'est-à-dire qu'elle est également *λυπερὰ καὶ ἀμμώδης*.

<3> Au temps de Strabon et de Josèphe⁷, il n'y avoit encore sur le *Casius*, à ce qu'il semble, que le temple de Jupiter *Casius* : plus tard, on y construisit une petite ville dont parlent Étienne de Byzance, Ammien Marcellin, &c. et qui devint même le siège d'un évêque⁸.

¹ Strab. v, pag. 230, A. = ² Idem, iv, pag. 185, B. = ³ Idem, pag. 202, A. = ⁴ Idem, v, pag. 213, A. = ⁵ Idem, xvi, pag. 770, B. = ⁶ Courier, Notes sur Lucius, pag. 319. = ⁷ Joseph. Bell. Jud. iv, 11, s. 5. = ⁸ Le Quien, Oriens Christianus, tom. II, pag. 545.

PAGE 760.

* Voyez la note 1, pag. 242.
* Cf. Wessel. ad Diod. II, 11.

occupée par les Idumæens et par le lac [Sirbon] *. Les Idumæens sont Nabatæens d'origine <1> *; ayant été chassés [de leur pays] par suite d'une sédition; ils se joignirent aux Juifs, et adoptèrent leurs usages <2>.

La majeure partie du pays, le long de la côte, est occupée par le lac Sirbon, et par la contrée qui lui succède, jusqu'à Jérusalem; car on peut regarder cette ville comme étant voisine de la mer, puisqu'on l'aperçoit du port de Joppé *, ainsi que nous l'avons dit plus haut *. Ces cantons [du côté de Jérusalem et de Joppé] s'approchent du nord; et la plupart sont habités, chacun en particulier, par des tribus composées d'un mélange d'Ægyptiens, d'Arabes et de Phœniciens. Tels sont en effet ceux qui possèdent la Galilée, la plaine de *Jericho* <3>, les territoires de Philadelphie et de Samarie, surnommée *Sebaste* par Hérode <4>. Quoi qu'il en soit du mélange de ces peuples, selon la tradition la plus répandue de toutes celles qui passent pour certaines, relativement au temple de Jérusalem, les Ægyptiens sont les ancêtres de ceux qu'on appelle maintenant *Juifs* <5>.

<1> C'est-à-dire qu'ils sont sortis de l'Arabie Pétrée, ainsi nommée de la ville de *Petra*, capitale des Nabatæens. Le nom moderne de cette ville est Karac. G.

<2> Après qu'ils eurent été conquis par Hyrcan, ils aimèrent mieux adopter les rites Judaïques, que d'abandonner leur pays ¹.

<3> C'est ainsi que j'entends τὸν Ἰερουσόυμ et τὴν Φιλαδέλφειαν; voyez plus bas, note 1, pag. 240.

<4> Hérode rebâtit Samarie, et l'entoura d'une vaste enceinte: il y éleva un temple magnifique, et donna à cette ville le surnom de *Sebaste*, en l'honneur d'Auguste ². Cette fondation est antérieure à celle de Cæsarée. Simson la place à l'an 24 avant J. C.

— *Jericho* porte encore le même nom. — Philadelphie s'appeloit aussi Rabbath-Ammon, ou la Grande-Ammon; elle conserve le nom de Amma. — Samarie n'a point cessé d'être connue sous la dénomination de Sébaste. G.

<5> Sur cette origine des Juifs, dont plusieurs auteurs ont parlé, je renvoie à la note de Casaubon.

Je me contenterai de remarquer que cette opinion se retrouve textuellement dans un passage des Histoires de Strabon, rapporté par Josèphe ³: Ἐν Αἰγυπτίῳ μὲν ἔνι Ἰουδαίῳ (Ἰουδαίῳ), διὰ τὸ Αἰγυπτίους εἶναι ἐξ ἀρχῆς Ἰουδαίους (lege τὸς Ἰουδαίους). Strabon parle encore de cette origine plus bas, au livre XVII ⁴.

¹ Joseph. Ant. Jud. XIII, 9, §. 1. = ² Idem, XV, 8, §. 5. — Cf. XIII, 10, §. 2; XV, 7, §. 7. — Bell. Jud. I, 2, §. 7. = ³ Strab. ap. Joseph. Ant. Jud. XIV, 7, §. 2. = ⁴ Strab. XVII, pag. 824.

Un prêtre Égyptien, Moïse, qui occupoit une partie du pays appelé <1>, mécontent de la religion établie <2>, sortit de l'Égypte, pour venir se fixer en cette contrée, suivi d'une foule d'hommes qui adoroient, comme lui, LA DIVINITÉ <3>: car il soutenoit et enseignoit que les Égyptiens étoient dans l'erreur, en représentant la Divinité sous la forme d'animaux sauvages ou privés; que les Libyens, que les Grecs eux-mêmes se trompoient également quand ils donnoient aux dieux la figure humaine (et en effet, Dieu pourroit bien n'être réellement que ce qui nous environne, nous, la terre et les mers; c'est ce que nous appelons <4> *le*

<1> Quoiqu'on n'ait fait aucune remarque sur cet endroit, et que les manuscrits n'offrent point de variantes, je n'en suis pas moins persuadé qu'il s'y trouve une lacune: Μωσῆς γάρ τις τῶν Αἰγυπτίων ἱερέων, ἔχων τι μέρος τῆς καλυμένης χώρας, ἀπῆρεν, κ. τ. λ. Il me paroît évident qu'il manque un mot déterminatif avant καλυμένης, et qu'on doit lire, en marquant la lacune, ἔχων τι μέρος τῆς . . . καλυμένης χώρας: ainsi, dans Pausanias, πρὸς τῆς Θουράποδος καλυμένης χώρας¹. Dans cet autre endroit, ἄκρα ἢ καλεῖται ὄρεον² κ. τ. λ., il manque Τρηπὴν après καλεῖται³. Je sais que le territoire d'Alexandrie paroît avoir été nommé, par excellence, χώρα, en opposition avec πόλις, qui désignoit Alexandrie⁴; mais il me paroît impossible de faire ici l'application de cette circonstance.

Voici la conjecture qui me paroît la plus probable:

Le pays habité par les Hébreux en Égypte est appelé dans l'Écriture Gosen ou Gosen; on croit généralement⁵ qu'il répond à la vallée de Sabah-byar, située entre Péluse et Heroopolis du golfe: mais ce qu'on ne sauroit au moins contester, c'est qu'il n'étoit

pas éloigné de l'isthme, d'après le texte positif de la Genèse, καὶ κατεκίνας ἐν γῇ Γεσὴμ Αἰγύπτου⁶: ainsi il faisoit très-certainement partie de l'Égypte inférieure, appelée en général ἡ κατὰ Αἴγυπτος⁶. Or ceci procure le moyen le plus simple et le plus naturel de remplir la lacune; c'est de lire, ἔχων τι μέρος τῆς ΚΑΤΩ καλυμένης χώρας, c'est-à-dire, possédant une partie de ce qu'on appelle le pays inférieur. Strabon a dit de même ailleurs: καὶ οἱ μὴτι τὴν ὅλην (Αἴγυπτον) τὴν γὰρ ὑπὸ τῷ Δέλτῳ τὴν ΚΑΤΩ περὶ σαχρηνομένην⁷; dans ce cas, la ressemblance des syllabes κατὰ et καλυ expliqueroit l'omission qu'ont faite les copistes.

<2> C'est ainsi que j'ai cru devoir entendre, d'après l'ensemble de tout le passage, les mots δουράνας καὶ καθεστῶτα. L'Abreviateur les a entendus de la même manière: καὶ μὴ ἀρεσκόματος τῇ τῶν Αἰγυπτίων θρησκείᾳ.

<3> LA DIVINITÉ, τὸ Θεῖον: Judæi, mente solâ, unumque numen intelligunt; summum illud et æternum, neque mutabile, neque interituum⁸.

<4> Ce que nous appelons, c'est-à-dire, nous autres Stoïciens. En effet les philo-

¹ Pausan. III, 7, pag. 53, ed. Clav. = ² Strab. XVII, p. 829, C. = ³ Valckenar. de Aristob. Judæo, pag. 54-55. = ⁴ Jablonski, Opusc. tom. II, pag. 98 et seq. = ⁵ Genes. XLVI, v. 34. = ⁶ Strab. XVII, pag. 809, C. = ⁷ Idem, I, pag. 30, B. = ⁸ Tacit. Histor. v, c. 5.

ciel, le monde, la nature des choses). Or quel homme sensé [disoit Moïse] pouvoit oser le représenter sous une des formes que nous avons sous les yeux! Il enseignoit donc qu'il falloit renoncer à sculpter aucun simulacre de la Divinité, et se borner à l'adorer dans un sanctuaire digne d'elle, environné d'un terrain consacré, mais dépourvu de toute espèce d'images. Il prescrivait aussi de s'endormir dans le temple <1>, non-seulement pour soi, mais encore pour les autres, lorsqu'on avoit le don de faire d'heureux songes : selon lui, ceux-là seuls qui se conduisoient avec sagesse et justice, devoient toujours attendre de la Divinité qu'elle manifesterait [sa sollicitude] par quelque présent <2>, ou par un signe quelconque.

Telle étoit la doctrine qu'enseignoit Moïse : il persuada un

sophes du Portique se formoient cette idée de la Divinité. Plutarque : Θεὸν καὶ κόσμον, καὶ ἀστέρας, καὶ τὴν γῆν λέγουσι ¹. S. Épiphane s'exprime à-peu-près dans les mêmes termes ².

Il est à remarquer que Strabon a fait de Moïse une espèce de déiste pur qui n'admettoit presque aucune pratique religieuse, et se renfermoit à-peu-près dans le spiritualisme. Il lui prête sur la Divinité les idées stoïciennes; et c'est la cause du ton d'approbation qui domine dans tout ce qu'il en dit : on voit en même temps qu'il n'a pas négligé l'occasion de fronder légèrement les absurdités du paganisme, dont, en sa qualité de stoïcien, il ne se faisoit pas un grand scrupule de se moquer.

J'ai donc mis ce membre de phrase entre parenthèses, parce que je le regarde comme une réflexion de Strabon, que nous retrouverons développée dans le XVII.^e livre ³.

<1> Certainement, si Strabon a prétendu attribuer à Moïse l'institution de se coucher dans le temple sur les peaux des

victimes, pour y attendre, pendant le sommeil, des songes prophétiques, ce géographe s'est fortement trompé ⁴. Il est vrai que, dans un temps où les Israélites, abandonnant leur ancien culte, pratiquèrent tous les rites des religions païennes, ils imitèrent sur ce point particulier tout ce que l'on sait avoir été en usage dans plus d'un temple célèbre pour les oracles rendus en songe. Mais il s'en faut bien que Moïse ait jamais établi rien de semblable. Strabon avoit-il été induit en erreur, en lisant quelque part que, suivant la loi, les prêtres et les lévites, quand ils étoient de garde et de service, devoient passer la nuit dans le temple?

M. DU THEIL.

J'explique à la page suivante la cause des erreurs que Strabon a commises à l'égard des Juifs.

<2> Le texte porte, προσδοκᾷ δὲν παρὰ τῷ Θεῷ, καὶ δῶρον αὐτῷ π καὶ Peut-être faudroit-il lire avec le plus grand nombre des manuscrits, προσδοκᾷ δὲν ἀγαθὸν παρὰ.

¹ Plut. de Placit. philos. 1, c. 7. = ² S. Epiphane. advers. Hæres. v, pag. 12. — Conf. Gataker. ad Marc. Anton. IV, §. 23. = ³ Pag. 810, A. = ⁴ Braun. de Vestit. sacerdot. Hebr. 1, 4, §. 9.

grand nombre d'hommes bien pensans ; et il les conduisit dans l'endroit où est maintenant Jérusalem <1>.

Il n'eut pas de peine à s'emparer d'un lieu qui n'étoit nullement digne d'envie, et dont personne ne pouvoit être tenté de lui disputer la possession ; car le terrain de Jérusalem est pierreux : la ville contient, il est vrai, de l'eau en abondance ; mais les environs, dans un rayon de soixante stades, sont stériles, arides et rocailleux.

D'ailleurs [rien dans Moïse n'annonçoit la violence :] Dieu et les objets de son culte, telles étoient ses armes ; un asile pour lui fonder un temple, voilà tout ce qu'il demandoit ; en même temps, il promettoit de faire connoître une religion qui devoit n'assujettir ses sectateurs à aucune dépense, qui n'admettoit ni inspirations divines *, ni autres pratiques absurdes.

* Θεοφάνει.

Moïse obtint un grand crédit parmi les habitans de ces lieux : toutes les tribus environnantes accoururent se joindre à lui, entraînées par ses discours et ses promesses ; et il réussit à fonder un État assez considérable.

Pendant quelque temps, ses successeurs restèrent fidèles à ses préceptes, et marchèrent dans la route de la justice et d'une piété véritable <2> ; mais ensuite le sacerdoce fut exercé par des

<1> Ceci est une erreur qui a déjà été relevée : elle montre (avec d'autres traits) que les ouvrages où Strabon a puisé ce qu'il dit de l'histoire ancienne des Juifs, manquoient d'exactitude. Il paroît, selon la remarque judicieuse de M. Falconer, qu'il connoissoit peu l'histoire Juive antérieurement au retour de la captivité : je ferai voir plus bas qu'il n'est en effet très-exact que pour les événemens postérieurs à l'arrivée des Romains. Tout prouve qu'il n'avoit point connoissance de la Bible.

<2> Καὶ διασεύεις ὡς ἀληθῆς ὄντας. Sur cet endroit, Casaubon fait cette note : *Notentur aureis literis hæc verba : quæ veritas ipsa ab*

ore hominis profani extorsit. His verbis Strabo fatetur religionem illam esse veram, quam Moses Judæos olim docuit. Je ne suis pas tout-à-fait de cet avis ; et la note 4 de la page 233 en explique suffisamment la raison : Strabon ne regardoit Moïse comme un homme d'une piété véritable que parce qu'il lui supposoit sur la Divinité les idées de spiritualisme qu'il avoit lui-même. A ses yeux, c'étoit s'éloigner de la pureté de cette doctrine, de cette véritable piété, que d'introduire les pratiques qu'il appelle superstitieuses, telles que la circoncision, l'excision, &c. dont il attribuoit l'invention aux successeurs de Moïse.

* *Guténée, Académ. des Inscr. tom. L, Mém. pag. 152.*

PAGE 761.

hommes d'abord superstitieux, puis tyranniques. De la superstition naquirent l'usage de s'abstenir de telle ou telle espèce d'alimens, usage qu'ils ont conservé jusqu'à ce jour; la circoncision, l'excision <1>, et toutes les autres pratiques de ce genre qu'ils observent. La tyrannie amena l'habitude du brigandage : ceux qui se révoltèrent, se mirent à piller non-seulement leur propre pays, mais les contrées environnantes; de leur côté, ceux qui prirent le parti du gouvernement, s'emparèrent du bien des autres, et soumirent une portion considérable de la Syrie et de la Phœnicie : cependant ils ne cessèrent de conserver une certaine vénération pour la capitale; et bien loin de l'avoir en horreur, comme siège de la tyrannie, ils continuèrent de l'honorer et de la respecter comme un lieu saint.

Cette manière de voir est dans la nature : on la retrouve chez les Grecs et les barbares. Ces peuples, en effet, réunis en société, vivent soumis à une autorité commune, sans laquelle il seroit impossible que les individus formant la masse du peuple concourent d'un commun accord vers un même but, et se conduisissent d'une manière également convenable aux uns et aux autres : or c'est en cela que consiste réellement l'état de civilisation et de société.

PAGE 762.

L'autorité est de deux espèces : elle émane des dieux, ou elle vient des hommes; les anciens obéissoient avec plus de respect aux ordres des dieux <2>, et envoioient bien plus [souvent qu'on ne

<1> Ἐκτομή: Strabon, par le mot Ἐκτομή, excision, désigne la circoncision des femmes, comme il l'explique en d'autres endroits, καὶ αἱ γυναῖκες Ἰουδαϊκῶς ἐκπτεμμέναι ¹, les femmes sont circoncises à la manière Juive. Strabon se trompe : la circoncision des femmes étoit établie chez les Égyptiens ²,

mais non chez les Juifs. Elle subsiste encore chez les Coptes ³ et les Abyssins ⁴, quoique chrétiens, et chez plusieurs nations de l'Arabie ⁵.

<2> Strabon parle, en d'autres endroits de son ouvrage, et avec une sorte d'affectation ironique, du discrédit dans lequel étoient

¹ Strab. XVI, pag. 771, C, et XVII, p. 824, B. = ² S. Ambros. de Abrahamo. II, c. II. = ³ Vansleb, Hist. de l'égl. d'Alex. pag. 79. = ⁴ Ludolf, Hist. Æthiop. III, I, §. 38. = ⁵ Niebühr, Descript. de l'Arab. pag. 70 et seq.

fait de nos jours] des députations chargées de les leur demander. Aussi le nombre de ceux qui alloient consulter les oracles, étoit-il alors très-considérable : l'un, voulant consulter Jupiter, couroit à Dodone, *afin de connoître la volonté de ce dieu, manifestée du haut d'un chêne élevé*^a; l'autre se rendoit à Delphes, *cherchant à savoir si le fils qu'il avoit exposé, respiroit encore* Le fils, de son côté, *s'avançoit vers la demeure de Phœbus, afin d'apprendre le nom de ceux auxquels il devoit le jour*^b. C'est ainsi que, chez les Crétois, Minos, *ce roi qui, tous les neuf ans, s'entretenoit avec le grand Jupiter*^c, montoit à chaque neuvième année*, comme le dit Platon, vers l'autre de Jupiter, prenoit les ordres et les instructions du dieu, et les transmettoit au peuple. Lycurgue, son imitateur, agissoit de même; on rapporte en effet qu'il s'absentoit souvent pour consulter la Pythie sur ce qu'il convenoit de prescrire aux Lacédémoniens. Qu'il y ait un fond de vérité dans tout cela, c'est ce que je n'affirmerai pas : du moins le peuple y ajoutoit foi^{<1>}; et telle fut la cause des honneurs et du crédit dont jouissoient les devins : on en vint même jusqu'à juger dignes du trône ces hommes qui transmettoient les ordres et les exhortations célestes non-seulement pendant leur vie, mais même après leur mort; témoin Tirésias, *le seul d'entre les morts qui, par la faveur de Proserpine, ait conservé sa rare sagesse, tandis que les autres ne sont plus que de fugitives ombres*^d; témoin encore Amphiaräus*, Trophionius**, Orphée, Musée, [et le personnage appelé] *dieu* chez les Gètes^{<2>}*** : ce fut jadis un Pythagoricien nommé *Zamolxis*; c'est

PAGE 762.

^a Homer. Odyss. 8.
v. 328.
^{Suprà}, tom. III,
pag. 120 de la trad.

^b Euripid. Phœniss.
v. 34. Cf. Valcken. et
Porson ad h. l.
^c Homer. Odyss. 7.
v. 179.
* ^{Suprà}, tom. IV,
part. I, pag. 128,
not. 1.

^d Homer. Odyss. 11.
v. 494.
* ^{Suprà}, tom. III,
pag. 391, 408, &c.
** ^{Suprà}, id. p. 462.
*** ^{Suprà}, tom.
IV, part. I, pag. 103.

tombés les oracles; d'abord à l'occasion de celui de Dodone, *ἐκέλευε δὲ πῶς καὶ τὸ μαλῆϊον τὸ ἐν Δωδώνῃ, καθάπερ πάλλα*¹; et ensuite à propos du temple d'Ammon, *ὅπῃ πῶς ἀρχαίοις μᾶλλον ἢν ἐν πμῇ, καὶ ἡ μαλῆικὴ καθόλου καὶ τὰ χησιέλα*².

<1> La tournure dont Strabon se sert

pour laisser entrevoir son incrédulité, contient une réticence élégante et délicate : *ταῦτα γὰρ ὅπως ποτὶ ἀληθείας ἔχει, παρὰ γὰρ τοῖς ἀνθρώποις ἐπιπίπτουσι καὶ ἐνενόμιστο*.

<2> Καὶ ὁ παρὰ Γέταις θεός. Toup prétendoit qu'on devoit lire *θεόθρωπος*, dont les copistes avoient fait, par abréviation, *θεός*,

¹ Strab. VII, pag. 327, D. = ² Strab. lib. XVII, pag. 813, D.

PAGE 762. maintenant Decæneus, le devin de Bœrebistas * : les habitans du Bosphore ont Achaïcarus <1> : on trouve chez les Indiens, les Gymnosophistes ; chez les Perses, les Mages <2>, les Nécymantes, et ceux qu'on appelle *Lécanomantes* et *Hydromantes* <3> ; chez les Assyriens, les Chaldæens ; chez les Romains, les Aruspices <4> Tyrrhéniens : tels furent enfin Moïse et ses successeurs. Ceux-ci

* *Suprà*, tom. III, pag. 31.

et ensuite *θεός* : il étoit sans doute conduit à cette correction par ces mots de Xylander, *ego hos deos putatos vix credam*. Cette correction est inutile. Strabon dit ailleurs, en parlant du même personnage, *πρὸς δὲ τοῖς Γέταις ὠνομαζέτω θεός* ¹. — *διόλγος καὶ θέσπι θεός* ². Il en est de même de Jamblique (*μέγιστος τῶν θεῶν ἐστὶ παρ' αὐτοῖς* ³) et d'Hérodote ⁴, &c. C'est ainsi que Strabon dit encore, *καταρχὰς μὲν ἱερεῖα καταθεῖναι τῷ μάλιστα πρῶτον παρ' αὐτοῖς θεοῖς, μετὰ ταῦτα δὲ καὶ θεὸν προσεσχευθῆναι* ⁵.

<1> J'ignore quel est ce personnage.

<2> Le terme *μάγοι*, ici, paroît employé dans une acception un peu différente de celle dans laquelle on le prit originairement. Ici, par le terme de *μάγοι*, Strabon semble avoir voulu désigner particulièrement les *devins*, et ce que nous entendons d'ordinaire par des magiciens, des sorciers. Toutes les pratiques de ces imposteurs étoient étrangères aux anciens mages, aux mages proprement dits, aux vrais disciples de Zoroastre. Ce n'est pas qu'ils ne connussent et n'employassent ces formules, ces chants, ces rites, ces lustrations, ces herbes réputées propres à attirer la protection des dieux, ainsi qu'à se défendre des mauvais génies ; connoissance qui, une fois répandue chez les Grecs, y devint la source de la magie : mais on ne sauroit douter que les Grecs n'aient bientôt

ajouté à ces pratiques une foule de choses étrangères à la doctrine, aux usages des anciens et vrais mages de la Perse ; choses qui, peut-être, furent puisées dans ce livre d'Osthanes dont Pline a fait mention. De quelque manière que ce soit, les mages-magiciens Perses, dont notre auteur parle en cet endroit, ne florissoient en Perse que depuis l'établissement de l'empire des Parthes, et aux siècles où la doctrine de Zoroastre, corrompue par des superstitions étrangères, avoit entièrement dégénéré ⁶.

M. DU THEIL.

<3> *Lécanomantes*, de *λεκάνη*, bassin, et *μάνης*, devin. Cette étymologie fait voir que la *lécanomancie* étoit une espèce d'*hydromancie* : cela est d'ailleurs confirmé par ces vers de Manéthon,

Ὀϊωνοσκοπικὴν τε, σαρφεῖς δ' ὑδρομαντικὴν ἔραζεν

Οἷς λεκανοσκοπὴ πιστεύεται ἢ κενωτικὴς ⁷,

par une scholie de Jean Tzetzes ⁸, et par un passage du faux Callisthène, dont voici le commencement : *Ἀλλὰ πρῶτος λεκάνην ἐπέσει λεκανομαντικῶν· ἢ πρῶτος ὕδωρ πηγαῖον εἰς τὴν λεκάνην, καὶ ταῖς χερσὶν αὐτοῦ ἐπλασὶν ὅτι καλεῖται πλοιάερα καὶ ἀνθρωπάερα κέλενα, κ. τ. λ.* ⁹.

<4> J'ai lu *ἱεροσκοπία* au lieu de *ὠροσκοπία*. Le mot *ἱεροσκοπία* est expliqué dans un autre endroit : *τῶν Ῥωμαίων ἀρχαίων τῆς Σιβύλλης χρησμοῖς, καὶ τῆς Τυρρηνικῆς θεοπροπίαις, διὰ τὴν ἀπαρχῶν καὶ ὀρνιθίας καὶ δεισμονίας* ¹⁰.

¹ *Strab.* lib. VII, pag. 298, A. = ² *Idem*, pag. 304, A. = ³ *Jamblich. Vita Pythag.* §. 173. = ⁴ *Herodot.* lib. IV, §. 94, et *ibi Wessel.* = ⁵ *Strab.* lib. VII, pag. 298, A. = ⁶ *Comment. Soc. Gotting.* vol. XII, pag. 17, ann. 1794. = ⁷ *Manetho. Apotelesm.* lib. IV, v. 210 et seq. = ⁸ *Tzet.* in *Lycophron.* v. 813, tom. II, pag. 798, Muller. = ⁹ *Cod. Biblioth. reg.* n.º 1687, fol. 1 r.º = ¹⁰ *Strab.* lib. XVII, p. 813, D.

se conduisirent bien dans l'origine ; mais ils finirent par dégénérer *.

PAGE 762.

* *Suprà*, pag. 235, note 2.

Le gouvernement de la Judée étoit donc devenu ouvertement une véritable tyrannie, lorsqu'Alexandre renonça le premier au titre de [grand] prêtre, pour prendre celui de roi <1>. Il eut pour fils Hyrcan et Aristobule, qui se disputèrent la couronne ; mais Pompée survint, les priva l'un et l'autre du pouvoir ^a, et détruisit leurs forteresses, à commencer par Jérusalem, qu'il prit d'assaut. Cette ville, située sur un rocher, est, en effet, dans une position naturellement forte <2> ; bien fournie d'eau à l'intérieur, elle en manque totalement au dehors ; elle est entourée d'un fossé ^b creusé dans le roc vif, dont la profondeur est de 60 pieds et la largeur de 250. C'est avec les matériaux enlevés pour creuser ce fossé, que fut construit le mur d'enceinte du temple. On raconte que Pompée attendit le jour de jeûne <3> pendant lequel les Juifs s'abstiennent de toute espèce de travail : [profitant alors de leur

^a Joseph. Antiq. Jud. XIV, §. 3.

PAGE 763.

^b Joseph. Antiq. Jud. XIV, 4, §. 1.

<1> Strabon se trompe : ce fut Aristobule, fils de Jean Hyrcan, qui prit le titre de roi 103 ans avant J. C. et mourut l'année suivante ¹. Alexandre Jannæus, son frère, lui succéda ; la brièveté du règne d'Hyrcan explique et excuse l'erreur de Strabon.

<2> Il s'agit vraisemblablement du mont Sion.
M. DU THEIL.

<3> C'est-à-dire, le samedi, *ὁ τῆς Κρήνης ἡμέρα*, comme dit l'historien Dion Cassius ², ou le jour du sabbat, selon l'expression de Josèphe ³. La ville fut emportée d'assaut après trois mois de siège, 62 ans avant J. C.

Jérusalem fut prise plusieurs fois de la même manière : d'abord par Ptolémée Soter ⁴, en 320 avant J. C. ; ensuite par Pompée ;

une troisième fois, par Sosion, 27 ans après ⁶.

En racontant le moyen que Pompée employa pour se rendre maître de Jérusalem, Josèphe appelle Nicolas (de Damas), Tite-Live ⁷ et Strabon, en témoignage de la piété que les Juifs montrèrent en cette occasion, puisqu'ils aimèrent mieux laisser prendre leur ville que de transgresser la loi.

On pourroit croire, d'après cela, que cet historien a eu sous les yeux la *Géographie* de Strabon ; mais je pense qu'il s'agit de ses *Histoires*, que Josèphe cite plusieurs fois ⁸ : il paroît, d'après les diverses citations de Josèphe, que Strabon y avoit traité fort au long et avec beaucoup d'exactitude l'histoire de la Judée, à partir, du moins, des relations que ce pays eut avec les Romains.

¹ Joseph. Antiq. Jud. XIII, 11, §. 1. = ² Idem, XIII, 11, §. 3. = ³ Dion. Cass. XXXVII, §. 16. =

⁴ Joseph. Antiq. Jud. XIV, 4, §. 2 et 3. — Bell. Jud. 1, 7, §. 3. = ⁵ Agatharch. ap. Joseph. Contra Apion. tom. II, pag. 458, et in Antiq. Jud. XII, 1, §. 1. = ⁶ Joseph. Antiq. Jud. XIV, 16, §. 4. = ⁷ Conf. Tit. Liv. Epitome libri CXI. = ⁸ Joseph. Antiq. Jud. XIV, 4, §. 3.

PAGE 763.

^a Joseph. Antiq. Jud. XIV, §. 2. — Appian. Bell. Syr. §. 50.

* Hyrcan et Aristobule.

^b Guénée dans les Mém. Acad. Inscr. tom. L, pag. 159-160.

inaction,] il combla le fossé, appliqua les échelles, et s'empara de la ville; il en fit démolir tous les murs^a, réduisit en sa puissance les forts propres à favoriser le brigandage, et mit la main sur les trésors des tyrans*. Deux de ces forts, situés dans les défilés qui conduisent à Jéricho, se nommoient *Threx* et *Taurus*: on comptoit parmi les autres *Alexandrium*, *Hyrcanium*, *Machærus*, *Lysias*; les places du territoire de Philadelphie^{<1>}, et *Scythopolis*^b vers la Galilée^{<2>}.

Jéricho est une plaine environnée de collines qui forment autour d'elle une espèce d'amphithéâtre^{<3>}. Elle renferme le *Phænicôn*, lieu planté d'arbres fruitiers très-productifs, et abondant sur-tout en palmiers; long de 100 stades^{<4>}, ce lieu est bien

<1> Il y a dans le texte, καὶ τὰ πρὸς τὴν Φιλαδέλφειαν [καὶ ἡ πρὸς Γαλιλαίαν Σκυθόπολις]: ce qui paroît, au premier abord, devoir s'entendre de la ville même de Philadelphie, d'après le reste de la nomenclature.

Mais il m'a paru que Strabon veut ici parler des forteresses situées au-delà du Jourdain, vers Philadelphie, telles que *Pella*, *Gerasa*, *Gaulana*, *Séleucie*, *Antiochi Pharranki*⁴, et que Pompée réduisit, en allant de Damas à *Scythopolis*, comme on peut l'inférer du récit de Josèphe⁵.

Je crois encore que par le mot ἡ Φιλαδέλφεια Strabon désigne ici, de même que plus haut³, non la ville, mais la province ou plutôt le canton de *Philadelphie*, qu'on appeloit indifféremment la *Philadelphène*⁶ et la *Philadelphie*⁷.

<2> *Scythopolis* étoit, en effet, voisine de la Galilée, selon Josèphe⁸.

— Cette ville portoit aussi le nom de Bethsan; on l'appelle aujourd'hui Baïsan. G.

<3> Jéricho avoit donné son nom à la

plaine au milieu de laquelle elle étoit située: c'est ce que Josèphe appelle αὐλὴν τῆς Ἰερουζαλὴμ⁹, ou simplement Ἰερουζαλὴμ¹⁰: τὴν αὐτὴν Ἰερουζαλὴμ φοινικῶνα¹¹. Strabon ne s'est donc point trompé, comme on l'a cru⁹, en disant, *Jéricho est une plaine*; seulement il a omis de parler de la ville à laquelle cette plaine devoit son nom: la description qu'il en fait est conforme à celle de Justin... *vallis, quæ continuis montibus, velut muro quodam, ad instar castrorum clauditur*¹⁰.

Du reste, il y a une légère faute dans cette phrase, ὁπταῖται δ' ὅτιν ὁ φοινικῶνα, μεμνημένην ἔχει καὶ ἄλλην ὕλην ἥμερον καὶ εὐκαρπύην, ΠΑΕΟΝΑΖΟΝ ᾧ τὸ φοίνικα: lisez πασιπλάζον.

<4> Saumaise est incertain si l'on doit rapporter le pronom αὐτῷ au *Phænicôn* ou bien au πᾶσον: il se décide pour ce dernier: *sed melius ut ad vallem referatur, in qua illud βασιλειον, ut et palmetum et balsametum*¹¹.

La construction me paroît, au contraire, mettre hors de doute qu'il s'agit ici du *Phænicôn*, et cela est confirmé par Justin:

¹ Joseph. Bell. Jud. 1, 4, §. 8. — ² Idem, 1, 6, §. 4. — ³ Suprà, pag. 232. — ⁴ Idem, III, 3, §. 3. — ⁵ Epiphani. ap. Reland. Palæst. pag. 612. — ⁶ Joseph. Bell. Jud. III, 3, §. 1. — ⁷ Joseph. Antiq. Jud. XVI, 5, §. 2. — ⁸ Idem, Bell. Jud. 1, 18, §. 5. — ⁹ Acad. Inscr. tom. L, Mém. pag. 153. — ¹⁰ Justin. XXXVI, c. 3. — ¹¹ Salmas. Ex. Plin. pag. 410, col. 1, C.

arrosé

arrosé dans toute son étendue, et rempli d'habitations : on y trouve aussi un château royal et le jardin qui produit le balsamier, arbuste rameux <1> et odoriférant, qui ressemble au cytise et au térébinthe* <2>; on fait des incisions à l'écorce, et il en découle un suc semblable à un lait visqueux, qu'on reçoit dans des vases : ce suc, dont on remplit ensuite de petites coquilles <3> où il prend de la consistance, est excellent contre les maux de tête, les fluxions des yeux qui ne font que commencer, et contre la foiblesse de la vue; aussi coûte-t-il fort cher, d'autant plus qu'il ne vient que dans ce jardin <4>. Le *Phœnicôn* est de même le seul endroit où croisse le palmier caryote, excepté toutefois Babylone, et quelques cantons plus à l'orient*. Ces deux objets produisent un revenu considérable^a; le bois même du balsamier sert comme parfum <5>.

* Probablement le pistachier, *suprà*, p. 106, n. 2, et 136, n. 2.

* Ajoutez la Thébaïde, *infra*, p. 818 D, du texte.

^a Guénee, Acad. Inscript. tom. L, pag. 159, Mém.

*Spatium loci ducenta jugera; nomine Hierichus dicitur. In ea valle silva est et ubertate et amœnitate insignis, siquidem palmeto et opobalsamo distinguitur*¹.

Selon Théophraste² et Pline³, il y avoit deux jardins de balsamiers.

<1> C'est, je crois, le sens du mot *θαμνωδης*. En effet, le balsamier a les rameaux nombreux et très-divergens⁴, *πλούτατον δ' σπόδρα*, comme dit Théophraste⁵; ce que Dioscoride exprime par *πριχιδης*, chevelu⁶.

<2> Dans Théophraste, *καρπον δ' παρόμοιον τῷ πριμίνδι*⁷.

<3> Strabon se sert du mot *καρχαία*, diminutif de *καρχα*, *concha* : le sens de ce mot est un peu vague, parce que *καρχα* signifie à-la-fois une coquille, une mesure de capacité, et un petit vase dont la contenance étoit égale à cette mesure, ou dont la forme ressembloit à celle d'une *concha*⁸.

Je me suis décidé pour le sens de *petites coquilles*, d'après ce passage de Pline: *Co-*

hærentes (sc. *margaritas*) *in conchis, hæc dote unguenta circumferentibus*⁹; d'où il résulte qu'on avoit l'usage de mettre les parfums précieux dans des nacres de perle.

<4> Strabon oublie qu'il a dit plus haut que le balsamier croît sur les bords du lac *Gennesaritis*¹⁰. Il paroît en effet, d'après le rapport de Pline, que la culture du balsamier, originairement bornée à la plaine de Jéricho, avoit pris par la suite plus d'extension¹¹. Dans tous les cas, cette culture étoit fort restreinte, pour une raison que Strabon explique plus bas¹².

<5> En grec, *ξυλοβάλσαμον* : ce sont proprement les rameaux du balsamier. L'expression de Strabon est vague (*χαῖται*) : je ne sais s'il a voulu dire qu'on se servoit de ce bois comme aromate, en le brûlant, ou bien qu'on en obtenoit un parfum, en le faisant bouillir et en recueillant l'huile limpide et subtile qui surnage pendant l'ébullition, ainsi qu'on le fait encore de nos jours.

¹ Justin. XXXVI, c. 3. = ² Theophr. IX, c. 6. = ³ Plin. XIII, c. 4, pag. 685. = ⁴ Encycl. méthod. Botaniq. art. Balsamier. = ⁵ Theophr. Hist. plant. IX, 7, pag. 996. = ⁶ Dioscor. I, 18, pag. 17, A. = ⁷ Id. ibid. = ⁸ Foes. Œconom. Hippocr. pag. 209, col. 1. = ⁹ Plin. IX, c. 35, pag. 521, 15. = ¹⁰ Strab. XVI, pag. 755, B; de la trad. pag. 217. = ¹¹ Plin. XIII, c. 4, pag. 685. = ¹² Strab. XVII, pag. 800, B.

* Littéral, jusqu'à l'ombilic.

Le lac Sirbon est d'une étendue considérable, puisqu'il a, selon quelques-uns, mille stades de tour; il s'étend le long du rivage, dans un espace qui excède un peu deux cents stades <1>. Il est très-profond, même sur les bords; et l'eau en est si pesante, qu'on n'a pas besoin de savoir nager [pour s'y soutenir]; car on se sent soulevé dès qu'on y entre seulement jusqu'à la ceinture * <2>. Le

<1> On a remarqué depuis long-temps l'erreur énorme que commet ici notre auteur, qui, voulant parler du lac Asphaltite, le confond avec le lac Sirbon près de l'Égypte.

M. Falconer est le seul qui cherche à le disculper, en rejetant la faute sur les copistes; il pense que Strabon avait écrit Σοδόμους [il valoit mieux dire Σοδόμους] λίμνη, dont les copistes auront fait Σιρβονίς λίμνη.

Cette conjecture n'est ni heureuse, ni satisfaisante. Il est de toute certitude que l'erreur a été commise par Strabon; et la preuve sans réplique repose sur les circonstances mêmes de son récit: car on voit qu'il a mêlé et confondu des notions justes qui conviennent aux deux lacs à-la-fois; ainsi, par exemple, on ne peut nier qu'il n'ait voulu désigner le lac Sirbon, lorsqu'il répète ce qu'il en a déjà dit plus haut, savoir, qu'il a 200 stades de longueur, et qu'il s'étend le long de la mer ¹.

Il faut ajouter cette erreur à celles qu'il a commises en confondant le Casius d'Égypte avec celui de Syrie ², et en supposant qu'on remontoit le Lycus avec des bateaux chargés, et que le Jourdain se jette dans la mer ³. Ces fautes n'empêchent point que ses descriptions en général ne soient exactes, comme on le verra par les rapprochemens que je ferai plus bas: d'où il faut conclure que les sources où il a puisé étoient bonnes; mais que, n'ayant que des idées fausses sur la situation géographique de la Judée et

même sur toute la côte de Phœnicie, où il n'avait pas voyagé, il s'est laissé tromper par des rapports de noms, et a confondu les renseignemens qu'il trouvoit dans les livres.

C'est en effet le rapport des noms qui lui a fait confondre le Casius d'Égypte et celui de Syrie: la même cause, je pense, a pu produire l'erreur que nous signalons en ce moment.

On voit par Josèphe que la Pérée [ή Περαία], ou la partie de la Judée au-delà du Jourdain, entre le lac de Tibériade et la mer Morte, comprenoit un pays appelé Σιρβονίς ⁴, dont la position n'est pas très-bien connue, mais qui, d'après ce que dit Josèphe, ne pouvoit être éloigné du lac Asphaltite: c'est ce nom, si ressemblant à celui de Σιρβονίς, qui aura probablement causé la confusion qu'a faite notre auteur; comme il ne se faisoit aucune idée juste de la position du lac de Judée, il aura pensé que ce lac, sur les bords duquel se trouvoit un pays nommé Σιρβονίς, ne pouvoit être que le lac Sirbon.

<2> Van Egmont et Pococke se sont baignés dans la mer Morte, et ont éprouvé les singuliers effets de la pesanteur de ses eaux. Le premier s'exprime ainsi: « Nous nous déshabillâmes et nous nous avançâmes à quelque distance du rivage: mais, à notre grande surprise, nous nous trouvâmes soulevés par l'eau. Je voulus essayer de plonger perpendiculairement jusqu'au

¹ Suprà, pag. 230, 231. = ² Suprà, not. 3, pag. 177. = ³ Suprà, not. 4, pag. 216. = ⁴ Joseph. Bell. Jud. III, 3, §. 2.

lac est rempli d'asphalte, substance qui, à des époques irrégulières, jaillit du fond au milieu [du lac] : des bulles viennent crever à la surface de l'eau qui semble bouillir ; la masse de l'asphalte se bombe au-dessus de l'eau et présente l'image d'une colline <1> ; il s'élève en même temps beaucoup de vapeurs fuligineuses <2> qui, bien qu'invisibles, rouillent le cuivre, l'argent, et ternissent en général l'éclat de tout métal poli, même l'or <3>. Les habitans jugent que l'asphalte va monter à la surface, lorsque les ustensiles [de métal]

» fond : mais cela me fut impossible, l'eau
» me tenoit continuellement dehors ; et, sans
» mes efforts pour me tenir toujours dans
» une situation perpendiculaire, je serois
» tombé sur le visage : en sorte que je mar-
» chois dans la mer, comme si mes pieds
» eussent touché le fond ¹. » Pococke :
« Je flottois dessus, quelque posture qu'il
» me plût de prendre. Ayant voulu une fois
» plonger, mes jambes restèrent en l'air, et
» j'eus toutes les peines du monde à me
» remettre debout ². » La pesanteur de l'eau
de la mer Morte est de 1,311, celle de
l'eau douce étant de 1,000 ; ou de 1,240³,
comparée à l'eau distillée : elle surpasse donc
celle de l'eau de mer de 0,014.

Cette pesanteur, quelque considérable
qu'elle soit, ne suffit pas pour qu'un homme
se trouve soulevé lorsqu'il entre dans l'eau
jusqu'au nombril : cette circonstance est
exagérée. Maundrell a fait l'expérience du
contraire ³.

<1> Diodore de Sicile et Josèphe s'accordent avec Strabon sur les circonstances principales de l'apparition de l'asphalte. Le premier s'exprime ainsi : Ἐξ αὐτῆς δὲ μέσης κατ' ἐνιαυτὸν ἐκφυσθεῖ ἀσφάλτου μέγας, ποτὶ μὲ μύζου ἢ τριπλάσιον, ἔτι δ' ὅτι δουὴν πλέθρων... αἱ περιουκύντες ἑσάρβαροι τὸ μὲ μύζου καλῶς ταῦρον,

τὸ δ' ἔλαττον μέρος ἐπομαίζουσιν · ἐπικλύσεις ᾗ τῆς ἀσφάλτος πλαγίας, ὃ πότος φαίνεται πῶς μὲ ἐξ ἀποστήματος θεωρεῖσιν οἰονοῖ νῆσος ⁴. Josèphe : Τῆς μέσης ἀσφάλτος καὶ πολλὰ μέρη βλάβης μέλας ἀναδίδωσιν, αἱ δὲ ἐπνήχονται τὸ π χῆμα καὶ τὸ μέγας παύρως ἀσφάλτοις ἐκφυλάσσεται ⁵.

Ces détails se retrouvent à-peu-près dans les relations modernes ; Daniel, abbé de Saint-Saba, a assuré au P. Nau que le bitume se ramasse en certain temps sur la surface en grands morceaux, aussi larges qu'un bateau, et que le vent les pousse vers le bord, où ils se brisent. On a dit au voyageur Shaw, qu'il se détachoit du fond du lac des morceaux semblables à de grandes bouteilles qui viennent flotter à la surface ⁶.

<2> Plusieurs voyageurs, tels que Shaw ⁷, Melchior de Sedlitz, Troilo, Van der Graeben, Müller, Kort ⁸, &c., parlent de ces vapeurs qui s'élèvent du lac. Schwallart rapporte que ces vapeurs noircissent le bronze et l'argent.

<3> Xylander traduit, μέχρι καὶ χρυσῷ, *demto solo auro* ; ce n'est pas le sens : μέχρι καὶ signifie ici *jusques et compris* ; c'est ce qui paroît hors de doute, d'après ce passage de Diodore de Sicile : Καὶ πᾶς ὁ αὐτὸν πόντον ἄργυρος καὶ χρυσὸς καὶ χαλκὸς ἀποβάλλει τὴν ιδιότητα τῷ χρώματι ⁹.

¹ Van Egmont's Travels, chap. xxii, pag. 338, Engl. edit. = ² Pococke's Descr. of the East, I, chap. ix, pag. 36. = ³ Maundrell, pag. 142. = ⁴ Diodor. Sic. II, S. 48 ; XIX, S. 98. = ⁵ Joseph. Bell. Jud. IV, 8, S. 4. = ⁶ Shaw, tom. II, pag. 73. = ⁷ Shaw, ubi suprâ. = ⁸ Busching, dans les Annales des voyages, tom. V, pag. 33. = ⁹ Diod. Sic. II, S. 48.

PAGE 763.

PAGE 764.

commencent à se rouiller; ils se préparent alors à le recueillir, au moyen de radeaux formés d'un assemblage de joncs. L'asphalte est une espèce de terre réduite en fusion par la chaleur; dans cet état de liquéfaction, elle jaillit et coule au dehors <1> : lorsqu'elle se trouve en contact avec l'eau froide, comme est celle du lac, elle redevient extrêmement dure, au point qu'il faut des instrumens tranchans ou contondans [pour la réduire en morceaux] : la pesanteur de l'eau, dont nous avons parlé ci-dessus <2>, force ensuite l'asphalte de monter à la surface; alors les habitans s'en approchent avec leurs radeaux, le brisent et en emportent autant qu'ils peuvent.

Voilà le fait tel qu'il a lieu réellement. Mais, selon Posidonius, les habitans, grands partisans de la magie, croient nécessaire d'avoir recours à des enchantemens, et de verser, en tout sens, de l'urine et d'autres liqueurs fétides sur l'asphalte, pour qu'il prenne de la consistance et qu'on puisse le couper. [Cette circonstance est peu probable,] à moins qu'elle ne vienne de quelque propriété de l'urine, analogue à celle qui se montre dans la vessie des gens malades de la pierre, et à la formation de la chrysocolle dans l'urine des enfans <3>.

<1> Le texte porte, ἔτι δὲ ἀσφαλτος γῆς βῶλος ὑγραινομένη καὶ διαχρημένη. Il y a dans sept manuscrits, ἔτι δὲ ἡ ἀσφαλτος γῆς βῶλος ὑγραινομένη μὲν καὶ ὑπὸ θερμῷ ἀναφυσταμένη καὶ διαχρημένη. Une légère transposition donne la vraie leçon, qui est ... ὑγραινομένη μὲν ὑπὸ θερμῷ καὶ ἀναφυσταμένη καὶ δ. ; et c'est ainsi qu'a lu l'Abréviateur.

Strabon regardoit l'apparition de l'asphalte comme le produit d'un feu souterrain qui le réduisoit à l'état de liquéfaction. Cette opinion, que partage Pococke ¹, est fondée en bonne physique.

<2> Strabon répète les paroles dont il s'est servi plus haut, μηδὲ καλύμβη δίδωται,

μηδὲ καταρίζεται πὸν ἑμβάριον, ἀλλ' ἐξαίρειται. Je n'ai pas cru nécessaire d'en donner encore une fois la traduction littérale; je me suis contenté d'en exprimer le sens.

<3> Quand on rapproche ces paroles de Strabon de ce qui est raconté par Josèphe ², on voit que Posidonius a voulu dire que l'asphalte, par sa qualité visqueuse, adhère tellement aux parois des vases dans lesquels on le met, et aux instrumens tranchans qui servent à le couper, qu'on est obligé de le laver avec diverses liqueurs pour lui enlever cette viscosité, et pouvoir, avec plus de facilité, le couper en morceaux.

C'est, je pense, à cela que se réduit cette

¹ Pococke's *Descript. of the East*, book 1, c. 9, pag. 536, tom. I. = ² Joseph. Bell. *Jud.* IV, 8, S. 4.

Au reste, il est naturel que l'éruption de l'asphalte arrive au milieu du lac, puisque c'est là que se trouvent la source et [conséquemment] la plus grande quantité de cette substance et du feu [qui la réduit en fusion] : cette éruption n'a point d'époque fixe, parce que l'inflammation [qui en est le principe], de même que le développement de beaucoup d'autres vapeurs, ne paroît point suivre un ordre constant; du moins nous l'ignorons. Apollonie en Épire offre des phénomènes analogues *.

* *Suprà*, tom. III, pag. 82 de la trad.

Cette contrée est, dit-on, travaillée par le feu : on en donne pour preuves, entre autres, certaines roches durcies et calcinées vers *Moasada* <1>; des crevasses; une terre semblable à de la cendre; des rochers qui distillent de la poix <2>; des rivières bouillantes, dont l'odeur fétide se fait sentir au loin; çà et là, des lieux, jadis habités, bouleversés de fond en comble : en sorte qu'on pourroit ajouter foi à cette tradition répandue dans le pays, d'après laquelle il auroit existé jadis en ces lieux treize villes <3>;

consistance que l'asphalte prenôit par suite de ces lotions : Strabon, qui la prend pour un *endurcissement* ou une espèce de *pétrification*, en cherche mal-à-propos la cause dans la propriété qu'a l'urine de former des pierres dans la vessie; d'où il résulteroit qu'il n'a point compris de quoi il étoit question.

Quant à ce qu'il dit de la *chrysocolle*, on ne peut y voir le *borax*, substance qui passe cependant pour être la *chrysocolle* des anciens : je crois que par *chrysocolle* Strabon entend l'*acide urique*; c'est, comme on sait, la principale substance qui entre dans la composition des calculs vésicaux de l'homme. Le nom de *chrysocolle* lui avoit peut-être été donné à cause de sa couleur, qui du jaune pâle s'étend jusqu'au rouge-rhubarbe ¹. Je ne sais s'il existe d'autres exemples de l'em-

ploi du mot *chrysocolle* en ce sens; et je n'oserois affirmer que Strabon n'a pas pris un mot pour un autre.

<1> C'étoit un lieu voisin du lac Asphaltite, dont Josèphe parle assez souvent sous le nom de *Masada* ².

<2> Le texte porte, *σαρόντας πείρας ὅν ΛΙΣΣΑΔΩΝ λεβομένας*. Le mot *λισπής*, employé aussi par Plutarque ³, se trouve dans Euripide ⁴, Théocrite ⁵, Apollonius de Rhodes ⁶; on diroit que Strabon s'est ici rappelé les vers d'Euripide :

Λείβομαι δακρύοισιν κέρας
Σπίζω, λισπῆδες ὡς πέτρας
Λιβάς ἀνήλιος, ἀ πάλαινα ⁷.

<3> L'Écriture ne compte que cinq villes ⁸ : de là le nom de *Pentapole* qu'emploie l'auteur de la *Sagesse* ⁹. Josèphe dit de même

¹ *Encyclop. méthod.* tom. IV, pag. 53. = ² Cf. *Reland. Palast.* pag. 890. = ³ *Plutarch. Opp. moral.* pag. 90, D, et ibi *Wyttenbach.* = ⁴ *Eurip. Herc. fur.* v. 1148. = ⁵ *Theocrit. Idyll.* XXII, v. 37. = ⁶ *Apollon. Rhod.* II, v. 732. = ⁷ *Euripid. Androm.* v. 534. = ⁸ *Genes.* XIV, v. 2, 8. = ⁹ *Sapient.* X, v. 6.

il resteroit même, dit-on, de leur métropole Sodome, des ruines dont la circonférence seroit d'environ 60 stades : des tremblemens de terre, des éruptions de feu, d'eaux chaudes bitumineuses et sulfureuses, auroient fait sortir le lac de ses limites; des rochers se seroient enflammés <1>; et c'est alors que ces villes auroient été ou englouties, ou abandonnées de tous ceux qui purent s'enfuir.

Ératosthène dit, au contraire, que le pays ne formoit dans l'origine qu'un vaste lac; et que les eaux, s'écoulant par diverses issues, laissèrent la plus grande partie du pays à découvert, à mesure que le niveau de la mer s'abaissa <2>.

qu'on voit les vestiges de cinq villes ¹ : Étienne de Byzance en compte dix ², et Strabon, treize (l'*Épitomé*, douze) : il est probable que dans les auteurs où ces deux écrivains ont puisé, il étoit question, non-seulement des cinq villes principales, comme dans l'Écriture, mais de quelques autres moins considérables.

<1> Cette circonstance a pu se présenter sur les bords de la mer Morte, lorsqu'il est arrivé que la foudre est tombée sur quelques-unes des masses pierreuses que la mer rejette sur ses bords; on sait par le témoignage de Maundrell ³, &c. que les habitans brûlent ces pierres comme du bois ⁴.

<2> Ce passage est très-obscur : Ἐρατοσθένης δὲ φησι πάντα λίαν λιμναζούσης τῆς χώρης ἐκρήμασιν ἀνακαλυφθῆναι τὴν πλείστην, καὶ ἀπὸ τῆς θάλασσης. La difficulté consiste dans les mots καὶ ἀπὸ τῆς θάλασσης, que les interprètes ont rendus par *quemadmodum mare*; ce qui est précisément aussi clair que le grec. S'il étoit possible de considérer ces deux mots comme une addition de copiste, on entendroit par ἐκρήματα, soit des ouvertures par lesquelles les eaux se seroient déversées dans la mer, soit des crevasses où elles se seroient englouties; car il paroît que Strabon a pris

en ce sens le mot ἐκρήματα dans cette phrase : εἴρηκεν ὁ ἦλος, καὶ εὐσεῖον εἶναι τὴν γῆν, χαλνυμένην... καὶ ἐκρήματα λαμβάνουσαν, ὥστε καὶ ρεῖθρα ποταμῶν ἀλλοτρίεσθαι ⁵.

Mais je crois qu'il n'y a point ici d'erreur de copiste, et que Strabon a encore une fois confondu le lac Asphaltite avec le lac Sirbon; et qu'il a fait au premier l'application de ce qu'Ératosthène disoit de l'état ancien de l'isthme, avant que la mer se fût retirée : μὴ γὰρ πᾶν τὸ ἐκρήμα τὸ κατὰ τὴν Σπίλιν γεγενῆσθαι νομίζει, ὥστε ἐνταῦθα συνάπτεται ἢ ἔξω θάλασσαν τῇ ἡλίδι, καὶ καλύπτει τὸν ἰσθμὸν μακροτέρως ἥσαν· τὸ δ' ἐκρήματος γενομένης, ταπεινωθῆναι καὶ ἀνακαλυφθῆναι τὴν γῆν, τὴν κατὰ τὸ Κάσιον, κ. τ. λ. ⁶ c'est-à-dire, « Mal-à-propos prétend-il (Ératosthène) que pour lors, le détroit des Colannes, par lequel la mer extérieure se trouvoit réunie à la mer intérieure, n'étant pas encore ouvert, celle-ci, plus élevée que l'isthme, le couvroit entièrement, et que, devenue plus basse, après l'ouverture du détroit, elle découvrit les terres aux environs du Casius ⁷, &c. »

La conformité de cette opinion d'Ératosthène avec celle que Strabon cite à l'occasion du lac Asphaltite, et, en outre, l'exemple

¹ Joseph. Bell. Jud. IV, 8, §. ultim. = ² Steph. Byzant. voce Σόδομα. = ³ Maundrell, Voyage d'Alep, pag. 140. = ⁴ Conf. Busching, I. I. = ⁵ Strab. XV, pag. 693, A. = ⁶ Idem, pag. 38, D. = ⁷ Traduct. Franç. tom. I, pag. 82.

On trouve dans la Gadaride un lac dont l'eau très-insalubre fait tomber le poil, les cornes, et les ongles des pieds, aux bestiaux qui en boivent. A l'endroit appelé *Tarichée* <1>, il existe un lac qui fournit du poisson dont on fait des salaisons excellentes; et sur ses bords croissent des arbres à fruit semblables aux pommiers.

PAGE 764.

Les Égyptiens font usage de l'asphalte pour l'embaumement des corps <2>.

Pompée, ayant enlevé aux Juifs quelques-uns [des pays] qu'ils s'étoient appropriés de force, donna le sacerdoce à <3>.

PAGE 765.

de la confusion qu'il a déjà faite des lieux les uns avec les autres, m'ont paru propres à fixer le sens de ce passage difficile. Il doit y avoir le mot *πικνωήναι* sous-entendu avec *θάλασσαν*.

<1> Il est question de la ville de Tarichée qui étoit située sur le bord du lac de Gènesareth, à 30 stades de Tibériade¹. Son nom indique assez qu'on s'y s'occupoit à saler le poisson qu'on pêchoit dans le lac.

Au reste, il ne me paroît nullement douteux que Strabon ne distingue ici le lac sur les bords duquel étoit située Tarichée, du lac *Gennesaritis* dont il a parlé plus haut. La cause de cette erreur vient de ce que le lac de Tibériade portoit aussi le nom de la ville de Tarichée, selon Pline²: et c'est ainsi que le lac de Genève prend quelquefois le nom de la ville de Lausanne; celui de Neuchâtel, le nom d'Yverdon. Strabon aura donc pu croire le lac de Tarichée différent du lac *Gennesaritis*.

<2> *Χρῶνται δ' Αἰγύπτῳ τῇ ἀσφάλτῳ πρὸς τὰς περὶ χεῖρας τῶν νεκρῶν*. Quoique Strabon s'exprime comme s'il parloit de l'asphalte en général, je pense qu'il a voulu désigner en particulier celui du lac Asphaltite, dont il vient de donner la description: autrement cette circonstance de l'usage que les Égyptiens

faisoient de l'asphalte, n'eût pas ici placée fort à propos. Il est d'ailleurs à remarquer que Diodore de Sicile, qui paroît avoir puisé dans quelques-unes des sources qui ont servi à notre auteur, nous apprend que les Égyptiens tiroient de l'asphalte du lac *Asphaltite*, pour le mêler aux substances aromatiques employées dans l'embaumement des morts: *Οἱ βέρβασοι . . . ἀπάγουσι τὴν ἀσφαλτὴν εἰς τὴν Αἴγυπτον, ἣν πωλοῦσι εἰς τὰς περὶ χεῖρας τῶν νεκρῶν*³.

<3> Cette phrase est altérée.

Πομπήιος μὲν ὅν τινα πρὸς τὰς πρὸς τῶν ἐξιδιαιτέρων τῶν ὑπὸ τῶν Ἰουδαίων καὶ βίαν, ἀπιδίδειν . . . Ἡρώδης . . . τὴν ἱερουσόλην.

Le premier membre de phrase *Πομπήιος . . . κατὰ βίαν*, offre quelque difficulté, puisque M. Falconer s'y est totalement mépris; il entend par *πνᾶ* (au singulier) *Aristobule*, qui fut envoyé à Rome; quant à *ἐξιδιαιτέρων*, qui l'embarrasse beaucoup, voici ce qu'il en dit: *Vox subobscura. Sensus, ut opinor, est hic: Pompeius vi abegit quemdam ex iis quos Judæi, ut sibi proprios, vindicaverant*. Mais le génie de la langue Grecque se refuse à une pareille interprétation; et il est presque inutile, pour le prouver, de citer des phrases parallèles, comme *ἐπιδὴ Φίλιππος ἐσπύδασι διαφερόντως περὶ πάντα τὰ χρεῖα, ὥς' ἐξιδιαι-*

¹ *Joseph. in Vita sua*, §. 32. = ² *Plin.* v, 15. — Cf. *Clarke's Travels*, tom. II, pag. 477. = ³ *Diod. Sic.* XIX, §. 99.

Peu de temps après, un homme du pays<1>, et de la même

παλαι¹ : il est évident que παλαι se rapporte aux pays (χωρία) que les Juifs s'étoient appropriés par force (κατὰ βίαν), lorsqu'ils s'emparèrent, comme le dit Strabon, de toute la contrée jusqu'à la mer². Ces paroles de notre auteur se rapportent donc à ce qu'on lit dans Josèphe : αὗτ' οἱ ἔνοικοι τῶν πόλεων ἐχειρώσαντο : . . . ἀφελόμενος, ὑπὸ τῷ σφετέρῳ κρατὶ ἔπαξε . . . τὰς δὲ λοιπὰς . . . τοῖς οἰκήτορσιν ἀπέδωκε . . . πάσας δὲ Παμπήϊος ἀφῆκεν ἐλευθέρους³.

Le second membre, ἀπέδωκεν . . . Ἡρώδην . . . τὴν ἱερωσύνην, est évidemment altéré : Xylander et Casaubon ont reconnu qu'il y avoit une lacune. Villebrune veut retrancher les mots Ἡρώδην . . . τὴν ἱερωσύνην, comme glose de copiste, et lire ἀπέδωκεν, ce qui n'est point satisfaisant.

Plusieurs manuscrits, et, entre autres, les n.^{os} 1393 et 1394, n'offrent l'indice d'aucun vide en cet endroit; il en est de même de la version Italienne et de l'ancienne version Latine : or la phrase ἀπέδωκεν Ἡρώδην τὴν ἱερωσύνην présente deux inconvéniens ; le premier, c'est qu'elle n'est point grecque ; le second, c'est qu'elle contient une grande erreur, en ce que Pompée n'a pu donner le sacerdoce à Hérode. D'après ce qui précède⁴ et ce qui suit, on voit que Strabon avoit d'assez bons matériaux sur l'histoire Juive de son temps, pour ne pas commettre une semblable faute. Dion Cassius⁵ et Josèphe s'accordent à dire qu'il s'agit à Hyrcan, dont Strabon a parlé plus haut, que Pompée rendit la grande prêtrise.

Je pense donc qu'ici (ce qui est arrivé en d'autres endroits⁶) le nom de celui auquel Pompée donna le sacerdoce, manquoit

depuis long-temps dans le texte ; et qu'un copiste demi-savant a mis le nom d'Hérode, quand il falloit celui d'Hyrcan. Je lis, avec M. Falconer, ΑΠΕΔΕΙΞΕΝ ὙΡΚΑΝῶ τὴν ἱερωσύνην, dans le même sens que ces paroles de Josèphe : τῇ δὲ ὑπερχία καθάρσεν παραρχίας τὸ ἱερόν . . . τὴν ἈΡΧΙΕΡΩΣΥΝΗΝ ΑΠΕΔΩΚΕΝ ὙΡΚΑΝῶ⁷. Strabon emploie le verbe ἀποδιδύμει dans le sens d'assigner, accorder, donner : ainsi, quelques lignes plus bas, il dit, en parlant des fils d'Hérode, πτερχίας ἀποδιδύμεις ἐκατέρῳ, et au liv. XVII on lit, πῶς μὲν οὖν θεοῖς ἀπέδειξε τὴν οὐρανόν (pag. 810, A).

<1> On sait que les sentimens des critiques les plus habiles sont partagés, lorsqu'il s'agit de déterminer si Hérode étoit Juif ou Idumæen de naissance. Nicolas de Damas⁸ affirmoit qu'Hérode tiroit son origine des Juifs qui étoient revenus de Babylone en Judée.

L'auteur de l'Histoire hébraïque⁹ étoit de ce sentiment.

Strabon semble ici décider la question.

Josèphe¹⁰ convient qu'Hérode parloit affirmativement de son origine Judaïque, et cela en face de tous les Juifs. Suivant le récit de cet historien¹¹, les étrangers, c'est-à-dire, les Syriens et les païens voisins de la Judée, reconnoissoient qu'Hérode étoit d'origine Judaïque. Les Romains pensèrent qu'Hérode étoit Juif¹².

D'un autre côté, Josèphe rapporte plusieurs choses qui infirment le témoignage de Nicolas de Damas, et qui font soupçonner que cet historien avançoit sans preuves ce qui pouvoit flatter un prince dont il étoit l'ami. Le témoignage de Strabon peut être le même que celui de Nicolas de Damas ;

¹ Strab., VII, pag. 323, D. = ² Idem., XVI, pag. 759, A; *suprà*, pag. 227. = ³ Joseph. Antiq. Jud. IV, 4, 4. = ⁴ *Suprà*, pag. 239. = ⁵ Dion. Cass. XXXVII, §. 16. = ⁶ *Suprà*, pag. 191, not. 3. = ⁷ Joseph. I. I. = ⁸ Ap. Joseph. Antiq. XIV, 1, §. 3. = ⁹ Anc. Hist. Hebr. ap. Sulp. in not. pag. 362. = ¹⁰ Cf. Joseph. Antiq. XV, cap. 2 et 12. = ¹¹ Idem, *ibid.* XX, cap. 6. = ¹² Cf. Macrobian. Saturn. II, cap. 4.

famille,

famille, Hérode <1>, parvint à la dignité de grand prêtre : il se distingua tellement de ses prédécesseurs, principalement par les rapports qu'il sut entretenir avec les Romains, et par son habileté à gouverner, qu'il obtint, d'abord d'Antoine, ensuite de César Auguste, la permission de prendre le titre de roi <2>.

Il eut plusieurs fils, dont il fit mourir les uns comme coupables d'avoir conspiré contre lui <3> : quant aux autres, il les institua ses héritiers, et partagea entre eux ses États en mourant*. Auguste les traita honorablement <4>, ainsi que Salomé, sœur d'Hérode <5>, et Bérénice fille de cette princesse. Cependant les fils d'Hérode n'eurent point un sort heureux ; ils furent accusés [auprès des Romains] : l'un vécut et mourut en exil chez

* En l'an 2 de l'ère vulgaire.

et les autres auteurs, en affirmant qu'Hérode étoit d'origine Judaïque, ne pensoient peut-être ainsi qu'en raison de l'affinité qui existoit réellement entre les Juifs et les Idumæens.

M. DU THEIL.

<1> Ceci ne contredit pas la correction *Ἡρώδης*. En effet, Hérode tenoit à la famille d'Hyrcan par sa femme Mariamne, qui étoit petite-fille à-la-fois d'Aristobule par son père Alexandre, et d'Hyrcan par sa mère Alexandra.

<2> Hérode se rendit à Rome l'an 38 avant J. C., et, grâce à la protection d'Antoine et d'Octave, qui agirent fortement en sa faveur, il obtint du sénat le titre de roi¹. Lors des différens d'Octave et d'Antoine, il prit le parti de ce dernier : Octave non-seulement lui pardonna, et le confirma dans son titre², mais ajouta plusieurs villes à ses États³, l'an 18 avant J. C.

<3> Les deux artisans principaux de ces crimes d'Hérode furent Salomé sa sœur et

Antipater son fils aîné : la première avoit une haine particulière à contenter ; le second vouloit se frayer le chemin au trône. Hérode, d'un caractère soupçonneux, se laissa persuader par leurs calomnies, et fit périr Mariamne et sa femme, avec Aristobule frère et Alexandra mère de cette princesse⁴ ; les deux fils qu'il en avoit eus, Aristobule et Alexandre ; enfin Antipater lui-même, qui avoit voulu attenter à la vie de son père.

Ainsi Hérode fit mourir trois de ses fils.

<4> Auguste donna à Archélaüs la moitié du royaume d'Hérode, avec le titre d'ethnarque, lui promettant même celui de roi, s'il s'en montrait digne ; l'autre moitié fut divisée en deux tétrarchies, et partagée entre les deux autres fils d'Hérode, Philippe et Antipas⁵.

<5> Auguste non-seulement confirma le legs qu'Hérode avoit fait à Salomé des villes de *Iamneia*, d'*Azoth* et de *Phasaëlis*⁶, mais encore y ajouta les palais et domaines royaux d'*Ascalon*⁷.

¹ *Joseph. Antiq. Jud.* XIV, 14, §. 5. — *Bell. Jud.* I, 20, §. 3. — ² *Idem*, XV, 6, §. 6. — ³ *Idem*, XV, 7, §. 3 ; 10, §. 3. — ⁴ *Idem*, XVII, 7, §. 6. — ⁵ *Idem*, XVI, 1, §. 1. — ⁶ *Joseph. Bell. Jud.* II, 6, §. 3. — ⁷ *Joseph. Antiq. Jud.* XVII, 8, §. 1. — ⁸ *Idem*, *Bell. Jud.* II, 6, §. 3.

les Gaulois Allobroges <1> ; les autres ne parvinrent qu'à force de soumissions à rentrer dans leur patrie <2>, revêtus de la dignité de tétrarque.

<1> C'étoit Archélaüs. Sa tyrannie devint insupportable : il fut accusé par les premiers d'entre les Juifs et les Samaritains auprès d'Auguste, qui l'exila à Vienne, chez les Allobroges¹ ; il mourut l'année suivante, c'est-à-dire, l'an 7 de J. C.

Cet événement est le plus moderne de tous ceux que Strabon paroît avoir connus dans l'histoire Juive. Voyez la note suivante.

<2> Cette dernière circonstance se rapporte au voyage d'Antipas et de Philippe à Rome.

A la mort d'Hérode, Archélaüs, désigné comme roi dans le testament, se rendit à Rome pour solliciter l'exécution des dernières volontés de son père, l'an 2 de J. C.

Ses deux frères, Antipas et Philippe, s'y rendirent également, et le royaume d'Hérode fut divisé comme je l'ai dit. Après l'exil d'Archélaüs, ses États furent administrés par ses deux frères².

Strabon n'a connu l'histoire de ces deux princes que jusqu'à leur retour en Judée. Il n'aurait pas manqué de faire mention de l'exil d'Antipas, s'il en avoit entendu parler. On sait que ce tétrarque, jaloux de son frère,

se rendit à Rome, l'an 38 de J. C., pour cabaler contre lui : mais Agrippa l'accusa d'être d'intelligence avec les Parthes ; et il fut envoyé pour toujours en exil à Lyon³, l'an 39 de J. C.

On voit, d'après cela, que la rédaction du XVI.^e livre est antérieure à l'an 39 de J. C. ; et c'est ce que prouvent d'autres endroits de Strabon.

Un passage du IV.^e livre montre clairement que notre auteur rédigeoit ce livre, trente-trois ans après l'expédition de Tibère et de Drusus contre les Carnes et les Noriques⁴ : cette expédition est de l'an 13 avant J. C. ; donc notre auteur écrivoit ce IV.^e livre vingt ans après J. C.

D'une autre part, il résulte de ce qu'il dit de l'autonomie des Cyzicéniens⁵, que le XII.^e livre a été rédigé avant l'an 26 de J. C.⁶

Ainsi la rédaction de la Géographie de Strabon a été exécutée entre les années 20 et 26 de J. C. La mort de Strabon ne peut avoir été postérieure à cette époque de plus de cinq ou six ans.

¹ Joseph. *Antiq. Jud.* XVII, 13, §. 2. = ² *Idem*, *Bell. Jud.* II, 9, §. 1. = ³ *Idem*, *Antiq. Jud.* XVIII, 7, §. ult. = ⁴ *Strab.* IV, pag. 206, C. = ⁵ *Idem*, XII, pag. 576, B. = ⁶ *Casaub. ad hunc loc.* — *Lipsius ad Tacit. Ann.* IV, c. 36.

CHAPITRE III.

Situation de l'Arabie et Périple du Golfe Persique. — Description de l'Arabie, d'après Ératosthène ; — des Côtes occidentales et orientales du Golfe Arabique, d'après Artémidore. — Pays des Nabataëns. — Expédition d'Ælius Gallus contre les Arabes. — Pays des Aromates. — Digression sur un vers d'Homère.

AU-DESSUS de la Judée et de la Coélé-Syrie, s'étend vers le midi, jusqu'à la Babylonie, et jusqu'au pays situé le long de l'Euphrate, l'Arabie toute entière, à l'exception des Scénites de la Mésopotamie. Nous avons déjà parlé de la Mésopotamie et des nations qui l'habitent *.

Quant à la région au-delà * de l'Euphrate, une partie, située à l'embouchure du fleuve, où demeurent les Babyloniens et la tribu des Chaldaëns *, a été précédemment décrite. Le reste, qui, à partir de la Mésopotamie <1>, s'étend jusqu'à la Coélé-Syrie, est habité, dans le voisinage du fleuve et de la Mésopotamie, par des Arabes Scénites, formant de petites principautés dans des cantons que le manque d'eau rend stériles : ils s'occupent peu ou même ne

PAGE 765.

S. I.^{er}Situation de l'Arabie
et périple du golfe
Persique.

* Suprà, pag. 189.

* A l'orient.

* Suprà, pag. 169.

<1> Les critiques ont corrigé deux fautes dans cette phrase : Τὰ δ' ἘΞΗΣ τῆς Μεσσοποταμίας μέχρι Κοίλης Συρίας, τὸ μὲν πλεονάζον (ol. πλεονάζον) τῆς ποταμῶν ἐκ τῆς Μεσσοποταμίας (ol. τὴν Μεσσοποταμίαν), Σκηνῖται, κ. τ. λ. Un critique a lu en outre ἔξω pour ἐξῆς, correction que sembleroient appuyer d'autres phrases parallèles, telles que ἡ ἔξω τῷ ἰσθμῷ μέχρι Βορυθένος μικρὰ Σκυθία ¹. Il est d'ailleurs à remarquer qu'ἐξῆς (comme ἐφεξῆς) se construit d'ordi-

naire avec le datif. Exemples : Τρίπῃ δ' ἡ μέγας τὸ συνεχὲς τῆς λεχθέντι ἰσθμῷ, ἐ δὲ αἰὶ ΤΑ ἘΞΗΣ ΤΟΥΤΩ καὶ ταῖς Καπταίαις Πύλαις ². — Τῷ δ' Ἀντιφίλῳ ΑΙΜΕΝΙ ἘΞΗΣ ὅτι λιμὴν καλὸν μανὸς Κολοβῶν ἄλσος ³. — Ἐφεξῆς δ' ὅτι τῆς Κυπαριωπίνης... Ἐπειὶ ὅτι ⁴. Cependant ἐξῆς se trouve aussi avec le génitif dans Diodore de Sicile, Ἐξῆς δὲ τῆς μολῆς πόρος ὅτι ⁵. — Ἐξῆς δὲ τῆς περὶ τὴν ὕψος ⁶ et dans le Traité de Mundo, Ἐξῆς δὲ τῆς ἀέριου φύσεως ⁷.

¹ Strab. VII, pag. 311, A. = ² Idem, XI, pag. 492, B. = ³ Idem, XVI, pag. 771, D. = ⁴ Idem, VIII, pag. 348, C. = ⁵ Diod. Sic. III, S. 41. = ⁶ Idem, I, S. 47. = ⁷ Pseudo-Aristot. de Mundo, c. 3, init.

PAGE 765.

s'occupent point du tout de l'agriculture; mais ils possèdent des pâturages couverts de bestiaux, et principalement de chameaux. Un vaste désert se déploie au-dessus d'eux; et plus au midi, on trouve les tribus qui habitent l'Arabie appelée *Heureuse*, dont le côté septentrional est borné par le désert dont nous parlons : elle a pour limites, à l'est, le golfe Persique; à l'ouest, le golfe Arabique; au sud, la grande Mer, située en dehors de ces deux golfes, et qui porte dans sa totalité le nom de *mer Érythrée* <1>.

* Je lis φάσι.

Le golfe Persique est aussi nommé *mer des Perses*. Voici ce qu'en dit Ératosthène : « L'embouchure de ce golfe est, dit-on *, » si étroite, que du cap *Armozum* en Carmanie on aperçoit le » cap des *Macæ* <2>. A partir de cette embouchure, la côte à » droite forme une ligne courbe, qui, à commencer de la Car- » manie, tourne un peu vers l'orient; elle incline ensuite au nord, » et enfin se dirige vers l'occident jusqu'à Térédon et à la bouche

PAGE 766.

» de l'Euphrate <3> : dans une longueur d'environ 10,000 stades <4>, » elle comprend le rivage des Carmaniens, celui des Perses et des » Susiens, et une portion de celui des Babyloniens * » (peuples dont nous-mêmes avons parlé). « De là jusqu'à l'embouchure

* A l'est de l'Euphrate.

<1> Le nom de mer Érythrée, ou de mer Rouge, s'est étendu à tout le golfe Arabique, à la mer qui baigne l'Arabie au sud, et à une grande partie du golfe Persique. J'ai dit que ce nom paroît avoir été donné à ces différentes mers, parce que les montagnes qui les bordent ont, dans beaucoup d'endroits, un aspect rougeâtre plus ou moins sensible. *Voyez mes Recherches, tom. II, pag. 75-82; tom. III, pag. 71-105. G.*

<2> Le cap *Armozum* de la Carmanie est le cap Kuhestek du Kerman, situé vis-à-vis le promontoire *Maceta*, ainsi nommé des *Macæ*, peuple de l'Arabie voisin de ce cap. Ce dernier promontoire porte aujourd'hui le nom de Moçandon; c'est l'*Asaborum promontorium* de Ptolémée. G.

<3> L'Euphrate, depuis long-temps, n'arrive plus directement dans le golfe Persique; il se joint au Tigre, à une quarantaine de lieues de la mer. L'ancienne embouchure de l'Euphrate forme maintenant une lagune prolongée que les Arabes appellent Khor Abdillah. G.

<4> J'ai fait voir, dans le troisième volume de mes *Recherches*, que les mesures du golfe Persique avoient été recueillies par les Grecs en stades de 1111 $\frac{1}{2}$ au degré. Les 10,000 stades dont il est ici question, valent 180 lieues : les côtes orientales du golfe, depuis le cap de Jask jusqu'au Khor Abdillah, en y comprenant même toutes les sinuosités, n'excèdent pas 200 lieues; et les côtes occidentales, 184 lieues. G.

» [du golfe, le long de la côte opposée], Androsthène de *Thasos*,
 » qui accompagna Néarque et fit sur cette côte une excursion
 » particulière <1>, comptoit, dit-on, le même nombre de stades* :
 » d'où l'on voit qu'il s'en faut peu que la grandeur de cette mer
 » n'égale celle du Pont-Euxin <2>.

* C'est - à - dire,
 10,000.

<1> Καθάπερ καὶ Ἀνδροθένης λέγειν φασὶ τὸν
 Θάσιον, τὸν καὶ Νεάρχῳ συμπλεύσαντα καὶ αὐτόν.

Arrien compte, en effet, un Androsthène parmi les triérarques, commandant les bâtimens de l'expédition le long des côtes¹. Il est vrai qu'Arrien dit qu'il étoit d'*Amphipolis*; mais la contradiction disparaît, quand on considère que cet auteur met également Néarque au nombre des Amphipolitains, quoiqu'il dise lui-même que ce général étoit un Crétois, établi à *Amphipolis*² : or la même chose peut avoir eu lieu pour notre Androsthène de *Thasos*.

Dès-lors l'identité des deux personnages n'est plus douteuse; et l'on voit que c'est avec raison qu'Ératosthène met ce personnage, dont Marcien d'Héraclée³ et Athénée⁴ citent le Périple de l'Inde, au nombre de ceux qui accompagnèrent Néarque, τὸν καὶ Νεάρχῳ συμπλεύσαντα.

Mais les mots καὶ αὐτόν, signifiant *seul, en particulier, sans Néarque*, forment une contradiction évidente, et paroissent intelligibles. La variante κατ' αὐτόν que donne un seul manuscrit, ne mérite aucune attention; d'ailleurs, la leçon καθ' αὐτόν se trouve trop en harmonie avec une circonstance particulière de ce voyage, pour n'être pas un débris respectable d'une phrase plus complète, dont elle nous servira à rétablir le sens.

En effet, s'il est certain, d'après le té-

moignage d'Arrien et d'après les paroles d'Ératosthène, qu'Androsthène a accompagné Néarque depuis l'*Indus* jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate, il ne l'est pas moins que cet Androsthène a été envoyé *seul, en particulier, sans Néarque*, explorer les côtes occidentales du golfe Persique; c'est ce qu'Arrien atteste formellement, lorsqu'il dit qu'Androsthène fut chargé de naviguer le long des côtes de l'Arabie avec une trirème : Ἀνδροθένης δὲ ἐξ ἑνὲς ἄλλῃ περιακοντόρω σαλῆς, καὶ τῆς χερρόνησου π τῶν Ἀραβίων παρέπλευσε⁵. D'ailleurs, quand on pèse bien le récit d'Arrien, et sur-tout celui de Plutarque⁶, on voit que Néarque, depuis le moment de son arrivée jusqu'à la mort d'Alexandre, n'a plus quitté ce prince, et n'a pu visiter les côtes occidentales du golfe.

Il s'ensuit que le texte d'Ératosthène présente ici, relativement à Androsthène, deux circonstances : l'une, qui nous a été conservée sans altération; l'autre, qui ne nous est plus révélée que par les mots καὶ αὐτόν, qui se rapportent à l'expédition *particulière* dont ce général fut chargé.

Ainsi il nous paroît difficile de ne pas reconnoître une lacune avant καὶ αὐτόν, en sorte qu'il convient de distribuer le texte de cette manière, τὸν καὶ Νεάρχῳ συμπλεύσαντα καὶ αὐτόν : et la phrase entière devoit être à-peu-près, Τὸν καὶ Νεάρχῳ συμπλεύσαντα, καὶ τὴν Ἀραβίων χώραν περιπλεῦσαντα ΚΑΘ' ΑΥΤΟΝ.

<2> Ératosthène donnoit à la circon-

¹ Arrian. Indic. 18, §. 4. = ² Idem, 18, §. 10. = ³ Marc. Heracl. pag. 63, tom. I, Geogr. minor.
⁴ Athen. III, pag. 393. = ⁵ Arrian. Anab. VII, c. 20, med. = ⁶ Plutarch. in Alexandr. §. 73 et seq.

» On dit <1> donc que, selon le récit de cet [Androsthène <2>],
 » qui fit par mer le tour du golfe, les navigateurs, en longeant,
 » à partir de Térédon, la côte du continent qu'ils laissent sur
 » la droite, rencontrent l'île d'*Icaros* <3>; cette île renferme un
 » temple vénéré d'Apollon et un oracle de [Diane] *Tauropole**.
 » Après avoir suivi la côte d'Arabie l'espace de 2400 stades,
 » on parvient à la ville de *Gerrha*, située au fond d'un golfe <4>.
 » Des Chaldæens exilés de Babylone s'y sont établis <5>. Habitans
 » d'un canton très-abondant en sel, ils demeurent dans des maisons
 » construites avec cette substance; et comme les écailles qui se
 » forment sur le sel par l'effet de la chaleur du soleil, se détachent
 » et tombent continuellement, ils arrosent souvent avec une grande

* *Suprà*, tom. IV,
 part. II, pag. 6, n. 2.

férence du Pont-Euxin 23,860 stades ¹.

— En réunissant les différentes mesures partielles des côtes du Pont-Euxin, que Strabon rapporte dans son septième et son douzième livres, on voit qu'il donnoit à cette mer environ 22,500 stades de circonférence; et comme les mesures de Néarque et d'Androsthène fixoient à 20,000 stades environ le périmètre du golfe Persique, Strabon en concluait que ce golfe étoit seulement un peu moins grand que le Pont-Euxin : mais il se trompoit beaucoup, parce qu'il ne distinguoit pas les différentes valeurs des stades qui exprimoient ces deux mesures. Celle du Pont-Euxin lui étoit donnée en stades olympiques de 600 au degré, tandis que celle du golfe Persique étoit en stades de $1111\frac{1}{2}$. Les 22,500 stades de la première représentoient 750 lieues, et les 20,000 stades de la seconde, 360 lieues seulement : d'où il suit que la circonférence du golfe Persique est de plus de moitié moins grande que celle du Pont-Euxin. G.

<1> Je lis encore *φασί* au lieu de *φασί*, avec l'ancien interprète Latin, le traduc-

teur Italien, Xylander et M. Tzschucke.

<2> Il est évident, d'après ce qui précède, que c'est Androsthène, et non Néarque, qu'Ératosthène désigne par le mot *ἐκείνῳ*.

<3> Aujourd'hui l'île Péludje, à l'entrée du golfe de Grân. G.

<4> 2400 stades de $1111\frac{1}{2}$ font plus de 43 lieues marines. C'est à-peu-près la distance du golfe de Grân à Hadjar, l'ancienne *Gerrha*. Cette ville est à une petite distance de la mer dans le golfe d'Hadjar, ou de Lahsa, qui est le *Gerræicus sinus* de Plin. G.

<5> M. de Heeren pense que cette ville avoit été fondée par les Chaldæens, uniquement pour servir d'entrepôt à ce grand commerce qui passoit ensuite par Babylone, et dont les Phœniciens avoient été long-temps les principaux facteurs ².

Il pense aussi ³ que le temps où cette ville devint le plus florissante, fut celui où, les Perses ayant pris la mesure politique de ruiner le commerce des Babyloniens, *Gerrha* devint l'unique entrepôt du commerce maritime de l'Inde. M. DU THEIL.

¹ Gossell. *Géogr. des Gr. anal.* pag. 23. = ² *Comment. Gotting.* 1793, vol. XI, pag. 66, 67. =

³ *Idem*, pag. 69.

» quantité d'eau les murs [de leurs maisons] et leur donnent
 » ainsi de la consistance. La ville est à 200 stades de la mer. Les
 » Gerrhæens font, en grande partie par terre, le commerce des
 » marchandises d'Arabie et des aromates. Aristobule prétend
 » au contraire que les Gerrhæens transportent la majeure partie
 » de ces marchandises ^{<1>} en Babylonie ^{<2>} sur des radeaux ; et
 » que de là elles remontent l'Euphrate jusqu'à Thapsaque *, pour
 » être ensuite portées en tous lieux par terre.

* El-Der.

» En avançant plus loin, on arrive aux îles de Tyr et d'*Ara-*
 » *dus* ^{<3>}, qui renferment des temples semblables à ceux des Phœ-
 » niciens ; et, si du moins on en croit les habitans ^{<4>}, les îles
 » et villes de même nom en Phœnicie sont leurs colonies ^a ^{<5>}.
 » Ces îles se trouvent à dix journées ^{<6>} de navigation de Téré-
 » don, et à une journée du cap des *Macæ*, à l'embouchure [du
 » golfe].

^a Cf. Heeren, Acad.
 Gotting. XI, ann. 1793,
 pag. 66.

^{<1>} Nicandre parle, en effet, de l'encens *Gerrhæen* ¹ : selon lui, les Gerrhæens sont nomades ².

^{<2>} Ici le nom de *Babylonie* est restreint au territoire de Babylone.

^{<3>} Cette île de Tyr est l'île actuelle d'Ormus, qui, avant l'an 1302, portoit encore les noms de Turun et de Gérun, dont les Grecs avoient fait autrefois ceux de *Tyros*, de *Tyrine*, de *Gyris*, de *Gyrine*, d'*Ogyris*, et d'*Organa*. Voyez mes *Recherches*, tom. III.

Aradus conserve le nom de l'Arek. G.

^{<4>} J'ai conservé la nuance qui a échappé aux interprètes, καὶ παρὰ τὰ οὐκ αὐτοῖς οἰκόντες : elle montre que Strabon ne croyoit pas beaucoup à cette origine de Tyr et d'*Aradus*, dont il sera question plus bas.

^{<5>} Indépendamment des îles de Tyr et d'*Aradus*, il existoit encore au temps

d'Alexandre, et près du cap Gherd d'aujourd'hui, une ville de Sidon ou *Sidodona*, visitée par Néarque, comme on le voit dans son *Périple*. Les Phœniciens habitans de ces lieux paroissent s'être transportés ensuite sur les côtes occidentales du golfe Persique, dans les îles du Bahraïn, auxquelles ils ont appliqué la dénomination de *Tylos* ou Tyr et celle d'*Aradus* ; ce dernier nom existe encore aujourd'hui, et c'est de là que les Phœniciens sont venus s'établir sur les bords de la Méditerranée, en transportant le nom de Sidon, leur antique métropole, et ceux de Tyr et d'*Aradus*, aux nouveaux établissemens qu'ils y fondèrent. G.

^{<6>} De l'ancienne embouchure de l'Euphrate à Ormus, il n'y a pas 200 lieues, même en suivant les côtes : ainsi la journée de navigation dans ces parages étoit d'environ 20 lieues. G.

¹ Nicandr. Alexiph. vers. 107. = ² Idem, vers. 244.

PAGE 766.

* Cf. d'Anville,
Acad. Inscr. tom. XXX,
Mém. p. 141.

* Je lis φασίν au lieu
de φησίν.

» Néarque et Orthagoras <1> disent qu'en pleine mer, à la dis-
» tance de 2000 stades de la côte de Carmanie, vers le midi,
» il existe une île nommée *Tyrine*^{*}, où l'on montre le tombeau
» d'Erythras <2>; c'est un tertre élevé, couvert de palmiers sau-
» vages. Cet Erythras fut roi de ces lieux <3>; et la mer reçut de
» lui son nom. C'est ce qu'ils disent* tenir de Mithropastès, fils
» d'Aréinus, satrape de Phrygie, qui, exilé par Darius et vivant
» dans cette île, se joignit à eux, lorsqu'ils furent arrivés au golfe
» Persique, et leur demanda leur protection pour rentrer dans sa
» patrie.

» Tout le long du rivage de la mer Érythrée, il croît au fond
» de l'eau des arbres semblables au laurier et à l'olivier, qui

<1> Cet Orthagoras est cité par Ælien, conjointement avec Onésicrite, à propos d'un fait relatif à la côte de Gédrosie¹. Philostrate rapporte plusieurs traits tirés de sa narration²; et d'après un passage d'Ælien, on voit qu'il avoit composé une description de l'Inde³: Ὀρθαγόρας . . . ὅστις ἦν ἐκ τῆς Ἰνδοῦς (cf. Ἰνδικῆς) λόγους φησί.

Au reste, M. Falconer, trouvant la distance de *Tyrine* au continent opposé trop grande, propose de lire διηοῖς σταδίοις: il auroit au moins fallu δύο σταδίοις.

<2> Comme Néarque ne s'est jamais écarté des côtes de la Carmanie, on conçoit qu'il n'a pu aborder dans une île qui en auroit été éloignée de 36 lieues. Il y a donc une méprise dans les expressions de ce passage. J'ai dit que l'île *Tyrine* étoit la même que celle d'Ormus: sa distance du cap de Jask, où commençoit la Carmanie, selon Néarque, est précisément de 2000 stades de 1111 $\frac{1}{2}$; et comme Ormus se trouve placée au midi des côtes de la Carmanie qu'elle avoisine le plus, on voit que ces renseignements, ou mal exprimés par les na-

vigateurs, ou mal compris par ceux qui les ont extraits, ont fait penser que l'île *Tyrine* devoit se trouver à 2000 stades au midi de la Carmanie. Aussi plusieurs auteurs ont-ils cru que cette île étoit dans l'Océan et loin du golfe Persique. Ptolémée, guidé par cette fausse interprétation, fait deux îles de celle d'Ormus: il place l'une, sous le nom de *Tylos*, dans le golfe, et l'autre, sous celui d'*Organa*, sur les côtes méridionales de l'Arabie.

Un passage de Quinte-Curce justifie l'interprétation que je donne à la manière dont les 2000 stades précédens doivent être comptés, lorsqu'il dit: « Néarque et Onésicrite ont appris qu'il existoit, à une petite distance du continent, une île dans laquelle on voyoit le tombeau d'Erythras. » Cette île est celle d'Ormus. G.

<3> Τύτων δὲ βασιλεῦσαι τῶν Ἑπῶν, il faut lire, avec le manuscrit de Moscou, τῶν δὲ βασιλεῦσαι τῇ πόλει. Le pronom démonstratif avec πόλει n'est pas nécessaire. Exemple, ajouté à ceux que j'ai cités plus haut⁴: Ἐξελαιήται πᾶ θερία ὅκ τῶν πόλει⁵.

¹ Ælian, *Hist. anim.* xvii, 6. = ² Philostr. *Apoll. Vit.* iii, 53, pag. 137. = ³ Ælian, *Hist. anim.* xvi, c. 35. = ⁴ *Suprà*, p. 227, n. 5. = ⁵ Strab. xvi, pag. 771. A.

» s'élèvent

» s'élèvent tous au-dessus de la surface de l'eau à la basse mer,
 » et sont quelquefois entièrement couverts à la marée haute ; et
 » ce qui rend le fait plus surprenant , c'est que , sur la côte , le ter-
 » rain ne produit point d'arbres. »

PAGE 767.

Voilà ce qu'Ératosthène dit de la mer des Perses*, qui borne,
 comme nous l'avons dit , le côté oriental de l'Arabie Heureuse*.

* Ou du golfe
 Persique.
 * *Suprà*, pag. 251.

Néarque dit que Mithropastès vint à leur rencontre avec
 Mazène, gouverneur d'une des îles du golfe Persique, appelée
Oaracta <1> : Mithropastès, après avoir abandonné *Ogyris**,
 s'étoit réfugié dans cette île, où il reçut l'hospitalité. Il se pré-
 senta donc avec ce dernier pour se faire recommander aux Ma-
 cédoniens qui faisoient partie de la flotte ; quant à Mazène,
 il servit de guide dans la navigation.

* Ormus.

Néarque dit encore qu'au commencement de la côte de Perse
 il existe une île où l'on trouve en abondance des perles d'un grand
 prix <2> ; d'autres îles renferment des cailloux transparens et bril-
 lants : enfin celles qui sont situées en avant [de l'embouchure] de
 l'Euphrate, produisent des arbres qui ont l'odeur de l'encens ; quand
 on rompt leurs racines, il en découle un suc [odoriférant]. On
 y trouve encore des crabes et des oursins d'une grosseur consi-
 dérable ; ce qui est d'ailleurs commun dans toute la mer exté-
 rieure : les uns sont plus grands que de larges chapeaux <3> ; les
 autres peuvent contenir [dans leur coquille] une double cotyle <4>.

<1> Le texte porte *Doracta* ; mais c'est
 une faute que je n'ai pas jugé à propos de
 conserver dans la traduction.

J'ai lu de même ἐξ Ὀγρίως avec M.
 Tzschucke.

— Dans Ptolémée, cette île est nommée
Vorochtha. On l'appelle maintenant Vroct
 ou Kismis. G.

<2> On trouve des perles dans la plupart
 des îles du golfe Persique, et sur-tout dans
 celles du Bahraïn. Néarque, dans son *Périple*,

parle en effet d'une petite île voisine des
 côtes méridionales de la Perse, et dans
 laquelle on pêchoit des perles, mais sans
 la nommer. Je crois que c'est l'île Schitwar,
 près du cap Darabin. G.

<3> En grec *καυρία*, espèce de chapeau
 Macédonien fort large : on peut voir sur ce
 mot M. Sturz¹.

<4> La cotyle équivaloit, selon Paucton,
 à 0,24 de la pinte de Paris : conséquem-
 ment la double cotyle contenoit environ

¹ Sturz, de dialect. Macedon. pag. 41.

PAGE 767.

Il vit une baleine de cinquante coudées <1> qui étoit échouée sur la plage.

S. II.

Description de l'Arabie, d'après Ératosthène.

A PARTIR de la Babylonie, le premier pays de l'Arabie qu'on rencontre est la *Macine* <2>, entourée, d'un côté, par le désert des Arabes; de l'autre, par les marais que l'Euphrate, en se débordant, forme vers le canton des Chaldæens <3>; enfin par la mer des Perses. L'air de ce pays est malsain; le climat est brumeux, pluvieux et chaud tout-à-la-fois; le sol est cependant fertile: on plante la vigne dans les marais sur des claies tressées avec des roseaux et couvertes d'une quantité de terre suffisante pour le développement des racines de cet arbuste; de manière que souvent les plants sont portés çà et là par les eaux, et qu'on est obligé de les ramener avec des perches à la place qu'ils doivent occuper <4>.

une chopine. Ainsi ces oursins devoient être gros comme un petit œuf d'autruche.

<1> Onésicrite et Orthagoras disent avoir vu des baleines longues d'un demi-stade: cela équivaudroit, dans le petit stade d'Aristote, à 50 mètres; dans le stade Grec, à 92 mètres: cette grosseur n'a rien d'in vraisemblable.

<2> Pline, *lib. v, cap. 21*, parle d'un lieu qu'il appelle *Massice*, situé sur l'Euphrate, près de l'embouchure d'un canal qui communiquoit au Tigre près de Séleucie. Ce lieu, nommé maintenant Masseieb-kan, est à peu de distance au-dessus de Babylone, et sur les frontières du désert. J'ignore si c'est le même que le *Macine* de Strabon. G.

<3> Strabon indique les lacs marécageux connus maintenant sous les noms de Mesdjed-Hosaïn, de Rahémah, de Hour, &c. Les Chaldæens dont il parle habitoient un peu plus bas, le long de l'Euphrate, et jusque vers les bords du golfe Persique. G.

<4> Le mot *πάλλ* signifie proprement une *claire*, un *treillage*, et Strabon l'emploie ailleurs en ce sens: on doit le prendre ici pour un radeau formé de joncs et de roseaux, *ratis scirpea*. Les plantations de vignes formoient donc des espèces de jardins flottans, tout-à-fait analogues aux *chinampas* du Mexique, sur lesquels on cultive les légumes. Ces jardins, selon M. de Humboldt², sont, pour la plupart, des radeaux faits de roseaux, de joncs et de branchages. Les Indiens les couvrent de terreau noir jusqu'à un mètre au-dessus du niveau de l'eau: quelquefois les *chinampas* renferment la cabane de l'Indien qui garde un groupe de ces jardins flottans. « On » les toue ou on les pousse avec de longues » perches pour les transporter à volonté d'un » rivage à l'autre³. » L'analogie de ces *chinampas* avec les radeaux de la *Macine* est donc parfaite. Cette ingénieuse invention ne date, au Mexique, que de la fin du XIV.^e siècle: mais on voit qu'elle a été bien ancien-

² *Ælian. Hist. anim. xvii, c. 6.* — ³ *Essai politique sur la Nouv. Espagne*, tom. 1, p. 200-202. — ⁴ *Id. l. l.*

Mais je reviens aux opinions relatives à l'Arabie, qu'Ératosthène expose successivement.

En parlant de l'Arabie septentrionale, contrée déserte qui s'étend entre l'Arabie Heureuse, les Cœlé-Syriens et les Juifs, jusqu'au fond du golfe Arabique, il dit que,

« Depuis *Heroopolis*, située au fond du golfe Arabique <1>,

nement pratiquée dans les marécages à l'embouchure de l'Euphrate; dans un canton où tout ce que les eaux du fleuve n'atteignent pas, est stérile, on ne pouvoit imaginer un moyen plus ingénieux de donner à la vigne l'humidité dont cette plante a besoin¹, et en même temps de la garantir contre les inondations périodiques du fleuve.

<1> Φησὶ δὲ πρὸς τῆς προσαρκίας καὶ ἐρήμης, ἢ πρὸς ἐστὶ μεταξὺ τῆς περὶ δαίμονος Ἀραβίας, καὶ τῆς Κοιλοσύρων καὶ Ἰουδαίων, μέχρι τῆς μυχῆς τῆς Ἀραβίας κόλπου, διότι ἀπὸ Ἡρώων πόλεως ἢ ΤΙΣ ἔστι ΠΡΟΣ Τῶ ΝΕΙΛῶ ΜΥΧΟΣ ΤΟΥ ἈΡΑΒΙΟΥ ΚΟΛΠΟΥ, πρὸς μὲν τὴν Ναβαταίων Πέτραν, εἰς Βαβυλῶνα, πενταμυχίλοι ἐξακόσιοι.

Il est évident qu'il y a faute dans les mots διότι ἀπὸ Ἡρώων πόλεως ἢ πρὸς ἐστὶ πρὸς τῆς Νείλου μυχῆς τῆς Ἀραβίας κόλπου, parce que le nominatif μυχός ne peut se construire dans la phrase : par une correction légère, Walther lève cette difficulté grammaticale, en lisant ἢ πρὸς ἐστὶ πρὸς τῆς Νείλου μυχός², c'est-à-dire, à partir d'Heroopolis, où est une certaine extrémité du golfe Arabique, près du Nil; or, en supposant même que ce soit la leçon sortie de la plume de Strabon, cela signifieroit, non pas que cette extrémité se terminoit au Nil, mais qu'elle se dirigeoit vers le Nil, du côté du Nil, par opposition avec l'autre golfe, celui d'Ælana, qui se dirigeoit, comme dit Strabon, πρὸς τῆς Γάζης³. Les mots πρὸς τῆς Νείλου seroient donc pris

dans le sens général de πρὸς τῆς Διγύπῳ, comme πρὸς τῆς Γάζης est mis à la place de πρὸς τῆς Παλαστίνης, qu'on trouve dans Philostorge⁴, ou κατὰ τὴν Παλαστίνην dans Arrien⁵.

Ainsi, de toute manière, doivent tomber les inductions qu'on avoit cru pouvoir tirer de ce passage, pour établir que l'Heroopolis d'Ératosthène étoit sur le Nil, et conséquemment devoit être l'Hero de l'Itinéraire⁶; tandis que tous les textes concourent à démontrer qu'elle étoit située immédiatement à l'extrémité de la mer Rouge⁷, et que l'Hero est un lieu différent.

Au reste, quoique j'aie dû suivre dans ma traduction la correction de Walther, qu'a reçue l'éditeur M. Tzschucke, et qui d'ailleurs n'offre rien de contraire à la probabilité, je ne crois pas qu'elle représente l'ancien texte. ἢ ΤΙΣ ἔστι πρὸς τῆς Νείλου μυχῆς τῆς Ἀ. κ. n'offre pas une locution satisfaisante pour désigner le golfe de la mer Rouge, le plus connu, le plus fréquenté; Ératosthène auroit dit au moins ὅπου ἔστι ὁ πρὸς τῆς Νείλου μυχῆς τ. Ἀ. κ. L'erreur me paroît plus forte qu'on ne l'a cru; et, pour donner au passage le sens et la syntaxe qu'il avoit originairement, je suis persuadé qu'il faut retrancher un mot, et lire, ἀπὸ Ἡρώων πόλεως ἢ ΤΙΣ ἔστι ΠΡΟΣ Τῶ ΜΥΧῶ ΤΟΥ ἈΡΑΒΙΟΥ ΚΟΛΠΟΥ, c'est-à-dire, à partir d'Heroopolis, qui est située à l'extrémité du golfe Arabique. Je regarde le mot Νείλου comme ayant été introduit par un copiste, après que

¹ Cours d'agriculture, t. X, pag. 195 et suiv. — ² Walther, Animadv. histor. pag. 287. — ³ Suprà, XVI, pag. 759, D; trad. pag. 229. — ⁴ Philostorg. Hist. eccl. III, S. 6. — ⁵ Arrian. Indic. XLIII, S. 1. —

⁶ Malte-Brun, Précis de géograph. univers. tom. IV, pag. 471. — ⁷ Suprà, pag. 229, n. 5.

PAGE 767.

» jusqu'à Babylone, on compte, en tirant vers *Petra* des Naba-
 » tæens, 5600 stades <1>; et que la route, qui se dirige en entier
 » vers le levant d'été, traverse le pays habité par les tribus Arabes
 » des Nabatæens, des Chaulotæens et des Agræens. Au-dessus
 » de ces peuples, l'Arabie Heureuse se prolonge vers le midi,
 » l'espace de 12,000 stades <2>, jusqu'à l'océan Atlantique <3>.
 » Les premiers peuples qu'on rencontre en Arabie, après les
 » Syriens et les Juifs, sont occupés d'agriculture. Vient ensuite

μωχές eut été mis par erreur au nominatif. C'est, en effet, toujours de cette manière que les anciens s'expriment en parlant des villes d'*Heroopolis* et d'*Ælana*, situées au fond de l'un des deux golfes : ἡ τῶν Ἡρώων ὄρεϊ πόλις... ἘΝ Τῷ ΜΥΧΩ τῷ Ἀραβίου κόλπῳ¹. — καὶ Ἡρώων πόλιν τὴν ἘΝ Τῷ ΜΥΧΩ τῷ Ἀραβίου κόλπῳ². — εἰς Αἶλανα πόλιν ἘΠΙ' Τῷ ΜΥΧΩ τῷ Ἀρ. κ. 3³. — Αἶλανα πόλις ἘΝ ΘΑΤΕΡΩ ΜΥΧΩ τῷ Ἀραβίου κόλπῳ, τῷ κ' Γάζαν τῷ Αἰλανίτῃ καλεσμένη⁴.

<1> *Heroopolis* étoit placée à environ 2000 toises au nord de la ville actuelle de Suez. De ce point à Babylone, les cartes de d'Anville donnent, en ligne droite, 10° 20' de l'échelle des latitudes, qui valent 5370 stades de 500.

La ville de *Petra* est connue maintenant sous le nom de Karac. G.

<2> Cette mesure paroît exprimée en stades de 600 au degré; elle vaut 400 lieues, et c'est assez exactement la longueur de l'Arabie, depuis la ligne tirée d'*Heroopolis* à Babylone, jusqu'aux rivages de la mer Érythrée. G.

<3> Μέχρι τῷ Ἀτλαντικῷ πλάγῃ : voilà encore un passage extrêmement suspect. Comment Ératosthène pouvoit-il prolonger l'Arabie jusqu'à l'océan Atlantique, nom sous

lequel il comprenoit toute la mer *Extérieure* ! Il auroit donc supposé que l'Arabie s'étendoit au-delà de la mer Érythrée, qui, selon lui, se rejoignoit à l'océan Atlantique par le midi de l'Afrique⁶.

Il me paroît évident qu'il n'a pu dire autre chose, sinon que l'Arabie se prolongeoit jusqu'à la mer *Érythrée*, de manière que ses extrémités méridionales se trouvassent placées vis-à-vis de l'*Éthiopie*, selon ses propres paroles, τὰ δ' ἔσχατα πρὸς νότον καὶ ἀντιέροιντο τῇ Αἰθιοπία. Et en effet, Agathémère, qui rapporte cette même mesure d'Ératosthène, s'exprime ainsi : Αὐτὴ δ' ἡ Ἀραβία εἰς τὴν Ἐρυθρὰν καθήκει καὶ μεμνήσκειται ὅτι παλίων μωρίων διαλίων⁷.

Or ceci conduit à retrouver la vraie leçon du texte, qui est Αἰθιοπικῷ au lieu d'Ἀτλαντικῷ : car on sait, par Denys le Périégète, qui n'a fait que mettre en vers le système géographique d'Ératosthène, que la mer Érythrée, dans la partie qui baignoit l'Éthiopie, prenoit le nom de mer *Æthiopique* :

Ἄλλ' ὁ Ἐρυθραῖόν τε καὶ Αἰθιοπικὸν καλεῖται
 Πρὸς νότον⁸.

Ce qu'Eustathe explique par ὁ δ' πρὸς νότον Ἐρυθραῖός τε ὀνομάζεται καὶ Αἰθιοπικός. Les noms de mer *Æthiopique* et mer *Érythrée* sont, dans ce cas, synonymes.

¹ Strab. xvii, pag. 804, fin. = ² Idem, pag. 836, B. = ³ Idem, xvi, pag. 759, C. = ⁴ Eratosth. ap. Strab. xvi, pag. 768, C. = ⁵ Gosselin sur Strabon, tom. I, pag. 12. = ⁶ Idem, Géograph. des Gr. anal. pag. 37. = ⁷ Agathemer. pag. 8, tom. II, Geogr. minor. = ⁸ Dionys. Perieg. vers. 36.

» une contrée sablonneuse et aride, où l'on trouve quelques palmiers, l'acanthé, la myrice, et de l'eau de puits, comme en Gédrosie : elle a pour habitans des Arabes Scénites, pasteurs de chameaux.

PAGE 767.

» Les dernières contrées vers le midi et vis-à-vis de l'Æthiopie sont arrosées par des pluies d'été ; et l'on y sème deux fois par an, comme dans l'Inde. Elles sont traversées par des rivières qui se perdent dans des plaines et des marais. Outre que ces pays produisent beaucoup de fruits, on y fait une grande quantité de miel ; les bestiaux y sont abondans, excepté les chevaux ^{<1>}, les mulets et les porcs ; et l'on y trouve des oiseaux de toute espèce, excepté des oies et des poules.

PAGE 768.

» Quatre grandes nations habitent ces contrées situées à l'extrémité [de l'Arabie] : les MINÆENS, vers la mer Érythrée ; leur principale ville est *Carna* ^{<2>} : les SABÆENS, qui viennent immédiatement après, et dont la métropole est *Mariaba* ^{<3>} : en troisième lieu, les CATTABANES ^{<4>}, qui s'étendent jusqu'à l'endroit le plus resserré où l'on passe le golfe ; le lieu de résidence de leur roi s'appelle *Tamna* : enfin les CHATRAMOTITES ^{<5>}, les plus reculés vers l'orient, et chez lesquels on trouve la ville de *Cabatanum*.

» Tous ces peuples sont gouvernés par un seul roi ^{<6>} : leur

<1> Il est assez étonnant, comme l'observe M. Falconer, que Strabon exclue les chevaux du nombre des animaux que nourrit l'Arabie. Niebühr en fait aussi la remarque ¹.

<2> Le texte portoit, πόλις αὐτῶν ἢ μάλιστα Κάρινα (ἢ Κάρενα). J'ai retranché, ainsi que M. Tzschucke, cette parenthèse, qui manque dans les meilleurs manuscrits.

<3> Les Minæens habitoient à deux journées au sud-est de la ville actuelle de la Mekke. *Carna* conserve le nom Carn al-manazil.

Mariaba n'étoit point un nom propre de ville, mais un titre qu'elles acquéroient par le séjour des souverains. *Mariaba oppidum*, dit Pline, lib. VI, cap. 32, *significat dominos omnium*. La capitale des Sabæens s'appeloit *Saba*, c'est aujourd'hui Sabbea ; et le canton où cette ville se trouve, conserve le nom de Sabiê. G.

<4> Ils occupoient l'Yémen d'aujourd'hui. G.

<5> Les peuples de l'Hadramaût. G.

<6> Μοναρχοῦνται δὲ πάντες : la suite montre que Strabon a voulu dire que ces quatre

¹ *Descr. de l'Arabie*, pag. 142.

PAGE 768.

» pays est très-fertile, orné et embelli de temples et de palais
 » royaux; les maisons, par la manière dont la charpente est
 » assemblée, ressemblent à celles de l'Égypte. Les quatre pro-
 » vines réunies occupent un pays plus grand que le Delta
 » d'Égypte <1>.

» La succession au trône n'est point établie de père en fils;
 » mais l'enfant né le premier après l'avènement du roi, parmi
 » ceux des familles distinguées, est celui qui succède: en con-
 » séquence, on fait le recensement de toutes les femmes des per-
 » sonnages de qualité qui se trouvent enceintes lors de cet avène-
 » ment; on place auprès d'elles des gardes, pour connoître celle
 » qui accouchera la première <2>: la loi ordonne de prendre
 » son fils et de lui donner l'éducation qui convient à l'héritier
 » présomptif du trône.

» La *Cattabania* produit de l'encens; la *Chatramotitis*, de la
 » myrrhe et les autres aromates, qu'on livre aux marchands
 » par voie d'échange <3>. On arrive chez ces peuples, c'est-à-dire,
 » d'*Ælana* dans le pays des Minæens, en soixante-dix jours: or
 » *Ælana* <4> est située au fond de l'autre extrémité du golfe Ara-
 » bique (de celle qui, placée dans la direction de *Gaza* *, est

* *Infrà*, note 6,
 pag. 267.

peuples étoient réunis sous un seul roi; et non pas que chacun avoit un roi particulier, comme l'ont traduit l'ancien interprète et Xylander.

<1> Les côtes occupées par les quatre peuples dont parle Strabon, avoient plus de six fois l'étendue de celles du *Delta*. G.

<2> Le texte porte, ἥ τις ἀν' αὐρώτη τέκει νόμος ἐστὶν ἀναληφθέντα πρέσβευσαι. Mais il faut lire, ἥ τις ἀν' αὐρώτη τέκει, πὺν αὐτῆς υἱὸν νόμος ἐστὶν ἀν. πρ. avec sept manuscrits. Montesquieu a cité l'usage de ces peuples ¹.

<3> Dans le grec, ἢ τὰυτα ἢ τὰ πᾶσα ἀρώματα μεταβάλλουσι πῶς ἐμπορεύς. Le verbe μεταβάλλειν signifie faire le commerce par échange; de même, dans Diodore de Sicile: τὰυτα συναγορεύοντες ἐμποροῖ ἢ μεταβαλλόμενοι κομίζουσιν εἰς Δικαίαν ². C'est pourquoi Aristote ³ appelle ce genre de commerce ἡ μεταβολικὴ.

<4> Cette ville est nommée maintenant Ailah ou Hælé, ou Acaba-Ila. Ce dernier nom paroît signifier *Ila* ou *Ailah* de l'extrémité (du golfe). G.

¹ Montesq. *Esprit des lois*, liv. XXVI, ch. 6. = ² *Diod. Sic.* v, §. 13. = ³ *Aristot. Poliuc.* 1, 3, 13, ed. Schneider.

» appelée *Ælanites*, comme nous l'avons dit *). Les Gabæens <1>
 » se rendent dans la *Chatramotitis* en quarante jours.

PAGE 768.

* *Suprà*, pag. 229.

» D'après ce que disent Alexandre et Anaxicratès, la côte du
 » golfe Arabique, qui longe l'Arabie, est, à partir du fond du
 » golfe *Ælanites*, de 14,000 stades <2>; mais cette mesure est
 » trop forte <3>. La côte, le long de la Troglodytique, à la droite
 » de ceux qui partent d'*Heroopolis*, est de 9000 stades <4>, jusqu'à

<1> Au lieu de Γαζαῖοι que portent tous les manuscrits, Saumaise lisoit Γαζαῖοι; et Casaubon, Γεργαῖοι. La correction du premier n'est point heureuse, parce que les Gazæens devoient mettre plus de temps que ceux d'*Ælana* pour se rendre dans la *Chatramotitis*, tandis que, selon Strabon, ils en mettoient beaucoup moins.

Celle de Casaubon est au contraire d'autant plus probable, que la distance de *Gerrha*, sur le golfe Persique, à la *Chatramotitis*, est précisément les quatre septièmes de celle qui sépare *Ælana* de ce pays, en sorte qu'elle s'accorde parfaitement avec la durée du voyage, qui étoit de quarante jours; au lieu qu'il duroit soixante-dix jours pour ceux d'*Ælana*.

D'ailleurs, on voit par un passage subséquent ¹, conforme au témoignage d'Agatharchide ², que les Gerrhæens traversoient toute l'Arabie pour venir à *Petra*, de même que les Minæens; d'où il résulte qu'il y avoit entre tous ces peuples des relations commerciales.

<2> Ces 14,000 stades, comptés à 700 par degré, valent 400 lieues.

Artémidore, selon Pline, *lib. VI, cap. 33*, fixoit également à 1750 M. P. c'est-à-dire, 14,000 stades, la longueur de ce golfe. Agathémère, dans son premier livre, répète la même mesure; et lorsque, dans son second livre, et d'après d'autres renseignemens, il

semble réduire la longueur du golfe à 10,000 stades, il exprime encore la même distance, mais en stades de 500.

De sorte que ces différentes mesures étoient identiques, sans que les Grecs s'en doutassent : elles représentoient l'une et l'autre 400 de nos lieues marines; et c'est la distance, en ligne droite, des environs de Suez au détroit de Bab al-mandeb. G.

<3> Εἶρη) ὃ ἐπιπλέον : il faut lire, dans tous les cas, εἶρη) ὃ ἐπὶ πλέον. Ce membre de phrase est susceptible de deux sens : ou il signifiera, *il est donné plus de détails* [à cet égard], comme δὲ δὲ ἐπὶ πλέον εἰπὶν ³, et alors ce pourroit être une réflexion de Strabon; ou bien, on prendra ces mots dans le sens de εἶρηται ὃ πρὸς ὑπερβολήν, locution analogue à λέγεται ἐπὶ τὸ μᾶλλον ⁴ : dans ce cas, la réflexion appartiendrait à Ératosthène. Je me suis déterminé pour ce dernier sens, parce que ce géographe, qui ne donnoit, comme on va le voir, que 13,500 stades à la côte occidentale du golfe, devoit, en effet, trouver que 14,000 stades étoient une mesure trop forte pour le côté oriental, qui est plus court que l'autre d'environ un huitième.

Au reste, on retrouve cette même mesure dans Artémidore et Agathémère ⁵.

<4> Selon Pline, Ératosthène plaçoit *Ptolennais* à 4820 stades au sud de Bérénice, et cette dernière ville, sous le tropique, dont il avoit trouvé la déclinaison de 23° 51' 20",

¹ Strab. XVI, pag. 776, D. = ² Agatharch. pag. 57, tom. I, *Geogr. minor.* = ³ Strab. XVII, pag. 786, D. = ⁴ Idem, xv, pag. 702, D. = ⁵ Conf. Goissellin, *Recherch.* tom. II, pag. 162.

PAGE 768.

» *Ptolemaïs* et au pays où se fait la chasse des éléphants <1>; elle
 » se dirige au midi, et incline un peu vers l'orient. De là jusqu'au
 » détroit, elle tourne davantage à l'orient; et sa longueur est
 » de 4500 stades <2>.

PAGE 769.

» Le détroit, du côté de l'Æthiopie, est formé par un cap
 » nommé *Dire* <3>, avec une petite ville du même nom, habitée
 » par des Ichthyophages. On y voit, dit-on, une colonne de
 » l'Égyptien Sésostris, sur laquelle est une inscription en caractères sacrés, qui indique que ce roi a traversé [le détroit].
 » Sésostris passe en effet pour avoir le premier soumis l'Æthiopie
 » et la Troglodytique <4>, et parcouru ensuite l'Asie toute entière,

comme le dit Ptolémée. Ainsi Ératosthène croyait *Ptolemaïs* vers 16° 58' 12" de latitude. Si de ce point, et en remontant droit au nord, on ajoute 12° 51' 26" pour la valeur des 9000 stades précédents, *Heropolis* se trouvera portée vers 29° 49' 38". Dans le cinquième chapitre du quatrième livre de la Géographie de Ptolémée, cette ville est fixée à 29° 50', et un peu plus loin, à 30 degrés. G.

<1> Μέχρι μὲν Πτολεμαίδος καὶ τῆς τῶν ἐλεφάντων θήρας : comme cette ville est appelée plus bas Πτολεμαίς πρὸς θῆραν ἢ ἐλ. ¹, et par Agatharchide, Πτολεμαίς ἢ ἐπὶ θήρας ²; par Arrien, Π. ἢ τῶν θηρῶν ³; par Ptolémée, Π. τῶν θηρῶν ⁴; enfin par Plinie, *Ptolemaïs Epitheras* ⁵; j'avois cru qu'il falloit lire dans Strabon, Πτολεμαίδος ἐπὶ τῆς τ. ἐ. θ. ⁶, ou bien, en retranchant καὶ, Πτολεμαίδος τῆς τῶν ἐ. θ.

Mais il n'y a rien à changer; le sens est le même que plus bas : Σατύρου κτίσμα ἐπὶ τὴν διερεύνησιν τῆς τῶν ἐλεφάντων θήρας καὶ τῆς Τρωγλοδυτικῆς. Sans cet exemple parallèle, il

eût été permis d'y voir un *hendiadys*, comme πρὸς τὰ σενὰ καὶ τὴν διάβασιν τῷ Ἀραβίῳ κόλπῳ est pour πρὸς τὰ σενὰ ὅπου ἐστὶν ἡ διάβ. τ. Ἀ. κ. — ailleurs, ἐκδιδύσαι εἰς τὴν Ἐρυθρὰν καὶ τὴν Ἀράβιον κόλπον ⁷. — κατὰ σήλας καὶ τὴν κάλπιν ⁸. — μέχρι Τερπιδόνοσ καὶ τῆς ἐκβολῆς τοῦ Εὐφράτη ⁹ : et de même, dans la phrase qui nous occupe, μέχρι Πτολεμαίδος καὶ τῆς τῶν ἐλεφάντων θήρας, auroit été pour μ. Π. ὅπου πρὸς ἐλέφαντας θηρεύουσι, ou bien οἱ ἐλέφαντες θηρεύονται.

<2> Cette mesure, inclinée vers l'est d'environ 45°, devoit atteindre, après 4500 stades, la latitude de 12° 24' qu'Ératosthène donnoit à l'embouchure du golfe Arabe. Il en résulte que cet ancien mettoit à-peu près 4 degrés $\frac{1}{2}$ de différence en longitude entre *Ptolemaïs* et l'embouchure du golfe; ce qui ne s'éloigne pas de nos connoissances modernes. G.

<3> Le promontoire *Dire* est le cap méridional de Bab al-mandeb, et non le Ras-Bel qui est un peu plus loin. G.

<4> La Troglodytique s'étendoit le long des rivages occidentaux du golfe Arabe, »

¹ Strab. XVI, pag. 770, C. = ² Agath. pag. 52, tom. I, Geogr. min. = ³ Arrian. Peripl. mar. Ex. pag. 2. = ⁴ Ptolem. Geogr. pag. 112, 201, Merc. = ⁵ Plin. VI, 29, p. 342, l. 9. = ⁶ Voyez mes Recherches sur Dicuil, pag. 57. = ⁷ Strab. XVII, pag. 804, C. = ⁸ Idem, I, pag. 51, D. = ⁹ Idem, XVI, pag. 765, D; II, pag. 80, A.

» après

» après être entré en Arabie par le détroit : aussi voit-on, en
 » beaucoup d'endroits, des retranchemens dits *de Sésostris*, et des
 » temples de divinités Égyptiennes <1>.

» Le détroit à *Dire* se resserre et n'a plus qu'une largeur de
 » 60 stades : cependant ce qu'on appelle maintenant *le détroit*,
 » est plus loin, à l'endroit où les deux continens laissent entre
 » eux un intervalle de 200 stades environ <2> : cet intervalle est
 » rempli par six îles contiguës les unes aux autres, et que séparent
 » des passes extrêmement resserrées; ces passes forment ce qu'on
 » nomme *les détroits**; et c'est par là que se fait, sur des radeaux,
 » le transport des marchandises d'un continent à l'autre.

* *πεσίδες*.

» Après ces îles, on navigue, en suivant la côte, le long du
 » pays qui produit la myrrhe, et l'on se dirige au midi et à l'orient
 » jusqu'à la région *cinnamomifère*, dans un espace de 5000
 » stades <3>. On dit que jusqu'à présent personne n'a pénétré
 » au-delà.

» On trouve peu de villes le long du rivage; mais il en existe
 » dans l'intérieur des terres un grand nombre de bien habitées.»

depuis le 19.^e degré de latitude environ, jusqu'au-delà du détroit. Selon Pline, *lib. VI, cap. 34*, Sésostris avoit conduit son armée jusqu'au promontoire *Mossylicus*, que je crois être le cap de Mète, du royaume d'Adel d'aujourd'hui. G.

<1> Καὶ ἀφιδρύματα ὄντι Αἰγυπτίων θεῶν ἸΕΡΩΝ. M. Zoëga¹ propose de lire *ἱερῶν* : nous adoptons cette correction, qui nous paroît de toute certitude; elle se trouve appuyée par un manuscrit de la bibliothèque de Médicis, et par un passage parallèle, εἴτ' ἄλλων θεῶν ἸΕΡΩΝ ἔχον τῆς Ἰσίδος Σισσίπριος ἈΦΥΔΡΥΜΑ².

<2> Les mesures de 60 et de 200 stades données aux détroits se rapportent aux deux passes que l'on y connoît. Les 60 stades

conviennent à la distance du cap oriental de Bab al-mandeb, l'ancien *Palindromos*, à l'île Méhun; et les 200 stades, à la distance de cette île à la côte d'Afrique. C'est dans ce dernier intervalle que se trouvent les six îles dont parle Strabon. G.

<3> On s'est quelquefois mépris sur le sens de ce passage, en croyant que la région qui produisoit la myrrhe et le cinnamome, devoit indiquer les côtes méridionales de l'Arabie. L'auteur parle ici des côtes de l'Afrique qui s'étendent depuis le détroit de Bab al-mandeb jusque vers le cap Guardafui. Cet espace, en suivant le rivage, est de 160 à 165 lieues, qui valent 5000 stades olympiques. Voyez mes Recherches, tom. III, pag. 5 et 6. G.

¹ Zoëga, de usu obelisc. pag. 41, n. 1. = ² Strab. XVI, pag. 770, C.

Voilà ce qu'Ératosthène dit de l'Arabie. Il convient d'y ajouter ce que nous apprennent les autres auteurs.

S. 111.

Description des
côtes occidentales du
golfe Arabe, selon
Artémidore.

ARTÉMIDORE dit <1> « que le cap de l'Arabie opposé à celui
» de *Dire* s'appelle *Ocila* <2>, et que les habitans des environs
» de *Dire* se retranchent entièrement le prépuce <3>.

» En naviguant, à partir d'*Heroopolis*, le long de la Troglody-
» tique, on trouve la ville de *Philoterias*, ainsi appelée du nom
» de la sœur de Ptolémée second, et fondée par Satyrus, que ce
» prince avoit envoyé pour reconnoître la Troglodytique et le
» pays où se fait la chasse des éléphants.

» Ensuite on rencontre successivement une autre ville nom-

<1> Le long et intéressant passage que nous renfermons entre guillemets, est tiré d'Artémidore, à l'exception d'un très-petit nombre de circonstances que Strabon a puisées ailleurs, et de réflexions qu'il y a ajoutées. Quand on compare ce fragment d'Artémidore avec les extraits d'Agatharchide conservés par Photius, et la description de l'Arabie et de la Troglodytique que Diodore dit avoir tirée d'Agatharchide, on y retrouve identité, non-seulement dans la presque totalité des détails, mais encore dans une grande partie des expressions : il en résulte évidemment qu'Artémidore, pour cette portion de son ouvrage, n'avoit presque fait que copier Agatharchide.

Le commentaire que Wesseling a fait sur les extraits d'Agatharchide dans son immortelle édition de Diodore de Sicile, allégera beaucoup notre travail ; car les savantes explications qu'il a données des principaux passages d'Agatharchide, s'appliquent au texte d'Artémidore : nous avons cru devoir y renvoyer en marge, et nous borner aux notes essentielles à l'intelligence du texte.

<2> C'est le cap septentrional de Bab al-mandeb ; il prenoit son nom de la ville d'*Ocelis*, qui en étoit voisine. Cette ville est appelée maintenant Ghéla. G.

<3> Τῆς κολοῦς τῆς βαλάνης. Parmi les nations Æthiopiennes, on pratiquoit la circoncision de deux manières : les uns s'abornent à retrancher une portion du prépuce (οἱ πεπτηνμένοι) ; les autres l'enlevoient tout entier, et les Grecs les appeloient κολοῦς, c'est-à-dire, mutilés, ou κολοῦς τῆς βαλάνης, mutilés au gland. Artémidore les distingue à chaque instant les uns des autres ; et la différence que nous établissons dans les deux genres de circoncision, est clairement expliquée par Diodore en ces termes : « Tous les Troglodytes se circon- » cisent de même que les Égyptiens, excepté » ceux qu'on appelle *Colobi* [ou mutilés], » d'après la manière dont ils pratiquent la » circoncision ; car ces peuples, qui habitent » en deçà des passes du détroit, sont les seuls » chez lesquels on retranche entièrement, » dès l'enfance, la partie qui n'est que cir- » concise chez les autres ¹. »

¹ Diod. Sic. III, §. 31, fin.

» mée *Arsinoe* <1>; des sources d'eaux chaudes amères et salées,
 » qui, du haut d'une roche élevée, se précipitent dans la mer <2>;
 » tout près, une montagne qui s'élève dans une plaine et qui a
 » la couleur du minium <3>; plus loin, un grand port, dont
 » l'entrée est tortueuse, et qu'on appelle *Myos-hormos* * ou
 » *Aphrodites-hormos* * <4>. En avant de ce port, il y a trois îles;
 » deux sont couvertes d'oliviers; la troisième, qui produit moins
 » de ces arbres, est remplie de pintades : ensuite le golfe *Aca-*
 » *thartos* <5>, placé, de même que *Myos-hormos*, à la hauteur
 » de la Thébaidé <6>; il a reçu le nom d'*Acathartos* *, parce

* C'est-à-dire, port
de la Soaris.

* C'est-à-dire, port
de Vénus.

* C'est-à-dire, impur.

<1> Dans cette phrase, Ἀπὸ δὲ Ἡρώων πόλεως πλείσι κατὰ τὴν Τρωγλοδυτικὴν, πόλιν εἶπα Φιλωτίραν ὑπὸ τῆς ἀδελφῆς τῆ δευτέρῃ Πτολεμαίῳ προσαναγορευθεῖσαν . . . εἶπα ἄλλην πόλιν Ἀρσιόνην · εἶπα ἡρμῶν ὑδάτων ὀκκολάς, κ. τ. λ. M. Falconer imagine de transposer les mots Φιλωτίραν et Ἀρσιόνην, et de les mettre à la place l'un de l'autre.

Les raisons qu'il donne de ce changement sont étranges; et nous croyons inutile de les réfuter.

<2> Ces sources se trouvent à 5 ou 6 lieues au midi de Suez, à l'entrée du vallon de Gendéli. G.

<3> Καὶ πλείσιον ὄρος ὅτι αὖ πάλιν ΜΙΑΤΩΔΕΣ. Tous les interprètes entendent par *μιατῶδες minii plenum*; et il en est de même du traducteur Latin d'Agatharchide : mais ce mot signifie *qui est rouge, qui a la couleur du minium*; et c'est ainsi que Diodore, qui avoit sous les yeux le Périple d'Artémidore, a entendu ce mot, puisqu'il s'exprime ainsi : Ὑπέρκειται μεγάλη πύξιν μιατῶδη χροῶν ἔχον ὄρος ¹. Agatharchide lui-même n'a pas donné à ce mot un autre sens : Πλείσιον δὲ τῷ λόγῳ, εὐμεγέθει πύξιν βελήκως ὄρος ἀναφαίνεται μιατῶδες ἄλλην μὲν ὑδατῶν ὑποδεικνύον ἰδιότητα, ΧΡΟΙΑΝ δὲ πιαύτω ὑπὸ τῆς κορυφῆς σημαῖον

τῷ ἄκρας, ὥστε τῷ ἀπειριζόντων πᾶς ὄψις ἐπὶ πλείον βλάπτειται ².

* <4> Εἶπα Μυὸς ὄρμον καὶ Ἀφροδίτης ὄρμον καλεῖσθαι. J'ai suivi la correction de Casaubon, qui lit εἶπα Μυὸς ὄρμον, ὃν καὶ Ἀφροδίτης ὄρμον καλεῖσθαι : il s'agit ici, non de deux lieux différens, comme l'ont entendu les interprètes, mais du même lieu appelé d'abord *Myos-hormos*, et ensuite *Aphrodites-hormos*, selon Agatharchide ³.

— C'est le Vieux-Kossir. G.

<5> Il seroit possible que le mot *ἀκαθάρτος*, qui signifie quelquefois *sceleratus, infestus*, eût ici moins le sens d'*impur* que celui de *funeste, dangereux*, comme *infamis*, dans *infames frigoribus Alpes* de Tite-Live ⁴, et *infames scopulos Acroceraunia* d'Horace ⁵.

— Ce golfe est encore connu sous le nom de *Baie sale* ou *impure*. G.

<6> Εἰς ἑξῆς τὴν Ἀκαθάρτον κόλπον, ἢ αὐτὴν ΚΑΤΑ τὴν Θηβαΐδα κείμενον, κατὰ τὴν Μυὸς ὄρμον. Il faut remarquer ici le sens dans lequel la préposition *κατὰ* est souvent prise par les géographes, et principalement par Strabon : elle indique ici *un lieu placé à-peu-près à la même latitude qu'un autre*. Ils l'emploient ordinairement quand ils veulent dire que deux lieux se correspondent, soit

¹ Diod. Sic. III, §. 38. = ² Agath. pag. 54, tom. I, Geogr. min. = ³ Idem, pag. 50, = ⁴ Tit. Liv. I, XXI, c. 31. = ⁵ Horat. I, od. 3, v. 20.

PAGE 769. » que les rochers et les récifs cachés sous l'eau, contre lesquels
 » la mer se brise, et les vents qui y soufflent avec violence la
 » plupart du temps, le rendent fort dangereux. Au fond de ce

PAGE 770. » golfe est située la ville de Bérénice <1>.

* Cf. Wesseling ad
 Diod. III, 39.

* C'est - à - dire,
 Ptolémée Philadelphé.

» Après le golfe, on trouve l'île *Ophiodès*^a <2>, ainsi nommée de
 » la quantité de serpents dont elle étoit remplie avant que le roi*
 » eût ordonné de détruire ces reptiles, parce qu'ils faisoient périr
 » les navigateurs qui abordoient en cette île, et ceux qu'on en-
 » voyoit à la recherche des *topazes*. La topaze est une pierre trans-
 » parente, qui réfléchit une lumière dorée; il est toutefois difficile
 » d'apercevoir cette pierre en plein jour, parce que l'éclat en est
 » éclipsé [par celui du soleil]; mais on la voit pendant la nuit :
 » les hommes chargés de la recueillir placent un vase dessus,
 » pour pouvoir en reconnoître la place; et lorsque le jour est
 » venu, ils la détachent du rocher [auquel elle adhère]. Une
 » troupe d'hommes, entretenue aux frais des rois d'Ægypte, étoit
 » préposée à la garde et à la recherche de cette pierre^b.

^b Agatharch. pag. 54;
 et Diodor. III, §. 35, *ibi*
 Wessel.

» Au-delà de cette île, habitent un grand nombre de tribus de
 » Nomades et d'Ichthyophages. Vient ensuite le *port de la Déesse*
 » *conservatrice*, ainsi nommé par certains commandans [de vais-
 »seau] échappés à de grands périls.

de l'est à l'ouest, soit du nord au sud. Ainsi, lorsque Strabon veut dire que Canope est à-peu-près au nord des îles Chélidonies, il dit *κατὰ Κάνωβόν πῶς πίπτειν*¹. On peut trouver le même sens dans les phrases suivantes : *ὁ κατὰ Γάζαν Αἰλανίτης*². — *ποῖς δὲ κατὰ Μιερήν καὶ Ππολεμαΐδα ἢ ἐν τῇ Τρω-Γλοδυπκῇ, ἡ μεγίστη ἡμέρα ὡρῶν ἰσημεριῶν ἔστι τρισκαίδεκα*³. — *κατὰ δὲ τὴν Ἀβυδὸν ἔστιν ἡ πρῶτη Λύασις... δευτέρα δ' ἡ τρίτη Μοίεδος λίμνη*⁴. Dans Diodore de Sicile, *ἀκρωτήριον*...

*καῖται ΚΑΤΑ τὴν Πέτραν καὶ τὴν Παλαισίην*⁵, a précisément le même sens que *διεπίνει δὲ ἐπ' εὐθείας θεωρούμενη πρὸς π τὴν Πέτραν καὶ τὴν Παλαισίην*⁶. Je parlerai plus bas (pag. 815 du texte) de l'erreur de Strabon à l'égard de la position du golfe *Acathartos*.

<1> Aujourd'hui Minet bellad el-Habesh, ou Port du pays Abyssin. G.

<2> Cette île est appelée maintenant Zémorget ou Zamargat. C'est l'*Agathonis insula* de Ptolémée. G.

¹ Strab. XIV, pag. 666, C. = ² Idem, XVI, pag. 768, C. = ³ Idem, II, pag. 133, A. = ⁴ Idem, XVII, pag. 813, C. = ⁵ Diod. Sic. III, §. 41. = ⁶ Agatharch. de mari Rubro, pag. 44, tom. I, Geogr. min.

» Après cet endroit, on remarque un grand changement dans
 » la disposition tant de la côte que du golfe [Arabique] : la côte
 » cesse d'être accore et garnie de rochers, et semble se rejoindre
 » à l'Arabie ; la mer devient basse, au point qu'elle n'a guère que
 » deux orgyies de profondeur : sa surface est verte comme de
 » l'herbe, parce que la transparence de l'eau laisse apercevoir
 » les algues et les fucus qui en tapissent abondamment le fond ;
 » il croît même en ces endroits des arbustes sous l'eau : on y
 » trouve encore une grande quantité de chiens de mer.

» Ensuite deux montagnes, appelées *les Taureaux* <1>, pré-
 » sentent au loin une forme semblable à celle des animaux [dont
 » elles portent le nom] ; puis une autre montagne sur laquelle est
 » un temple d'Isis, élevé par Sésostris ; une île remplie d'oliviers,
 » et presque couverte par les eaux de la mer ; et enfin la ville de
 » *Ptolemaïs* [dite] *près de la Chasse des éléphants* <2>, fondée par
 » Eumède, que [Ptolémée] Philadelphie avoit envoyé à la chasse
 » de ces animaux : il commença par fermer en secret une cer-
 » taine presqu'île, au moyen d'un fossé et d'un mur ; il parvint
 » ensuite à gagner par ses bons procédés les naturels qui vou-
 » loient empêcher [son établissement] ; et à changer en amitié
 » leurs mauvaises dispositions.

» C'est dans cet intervalle qu'un bras détaché de l'*Asta-*
 » *boras* <3> vient se rendre à la mer. Ce fleuve sort d'un lac ; il

<1> Toute cette description est si vague, qu'il seroit fort difficile de reconnoître l'emplacement des lieux dont parle Strabon, si l'on ne trouvoit quelques renseignemens épars dans d'autres auteurs. J'ai réuni, dans le second volume de mes *Recherches*, tout ce que j'ai pu me procurer sur le golfe Arabique ; et c'est d'après les résultats de beaucoup de combinaisons que j'ai cru pouvoir fixer, comme je l'ai dit, *Ptolemaïs-Epitheras* vers 16° 58' de latitude. Le mont *Taurus* étoit à 22 lieues plus haut, et le port

de la Déesse conservatrice à une douzaine de lieues plus loin encore. G.

<2> J'ai cru devoir entendre, d'après les textes rapportés plus haut, Πτολεμαῖς πρὸς τῇ γῆρᾳ τῶν Ἐλεφάντων, dans le sens où l'on prend Ἀντόχεια πρὸς τῇ Δάφνῃ, c'est-à-dire, καλεμένη πρὸς τῇ Δάφνῃ.

<3> Les connoissances modernes n'offrent aucun indice d'une rivière détachée du Tacazzé, qui viendrait se jeter dans la mer Rouge, à une latitude de 16 ou 17 degrés ; et d'après la direction que prend le

PAGE 770.

» porte une petite portion de ses eaux dans le golfe ; mais la plus
» grande partie va se réunir au Nil.

* Littér. la bouche
στομα.

» On rencontre ensuite six îles appelées *Latomies* <1>, et l'entrée
» d'un petit golfe * nommé *Sabaïtique* <2> : dans l'intérieur des
» terres est un château bâti par Suchus <3>.

^a Cf. Jablonski, Opusc.
tom. I, pag. 276.

» Après, viennent successivement le port appelé *Elæa* ; l'île de
» Straton <4> ; le port de *Saba* <5>, et l'endroit nommé *Chasse des*
» *éléphants*, du nom de ces animaux : au-dessus de ces lieux, dans
» l'intérieur, est le pays appelé *Tenesis*, qu'habitent des Égyptiens
» émigrés sous le règne de Psammitique <6> ; on les surnomme
» *Sembrites* ^a, c'est-à-dire, *venus d'ailleurs*. Ils sont gouvernés par

Tacazzé dans les cartes les plus récentes, et notamment dans celle de M. Salt ¹, on ne voit pas trop la possibilité de ce fait, dont ne parlent, au reste, ni Agatharchide ni Diodore.

<1> On rencontre ces îles au nord et avant d'arriver à Arkiko. G.

<2> Aujourd'hui golfe de Matzua. G.

<3> Par la position indiquée au château de *Suchus*, on voit qu'il est impossible de le rapporter à l'emplacement de Suakem, comme on le fait communément. Voyez mes Recherches, tom. II, pag. 207, 208. G.

<4> Cette île, selon un critique, est peut-être la même que celle qui, dans les anciens manuscrits et l'édition de Plin ², ainsi que dans les manuscrits de Dicuil ³, est indiquée sous la dénomination de [insula] *STRATIOTON*, comme si ces auteurs eussent lu, chez Strabon, *στρατιωτῶν*, île des Soldats. L'île de Straton ne se trouvant citée que dans ce seul passage extrait d'Artémidore, on seroit tenté de corriger la leçon du texte de Strabon par l'ancienne

leçon du texte de Plin. Mais il n'est pas certain que les deux auteurs aient voulu parler d'une seule et même île : il est donc plus sage de ne rien changer dans leur texte ⁴. M. DU THEIL.

<5> Cette ville de *Saba* m'est inconnue. Les anciens ne parlent que d'une seule ville de *Saba* sur cette côte, et on la verra bientôt indiquée à l'endroit où elle existe encore.

Y avoit-il une ville de *Saba* qui communiquoit son nom au golfe Sabaïtique ! Je l'ignore ; et celle dont il est ici question, ne paroît pas avoir été située dans ce golfe. G.

<6> Il y a dans le grec, ἔχουσιν δ' αὐτὴν οἱ παρὰ Ψαμμίτιχου φυγάδες Αἰγυπτίων. Xylander traduit, à *Psammiticho in exilium acti* ; et la phrase est susceptible de ce sens : mais, lorsqu'on la rapproche de celle-ci d'Ératosthène, ἣν ἔχουσιν οἱ Αἰγυπτίων φυγάδες οἱ ἀποστάντες ἐκ τοῦ Ψαμμίτιχου ⁵, qu'Artémidore a copiée en cet endroit, on voit que le mot *φυγάδες* signifie ici des exilés volontaires, des émigrés, mécontents de la domination de Psammitique.

¹ *Travels in Abyssin.* pag. 137. = ² *Plin.* VI, cap. 29. = ³ *Dicuil. De mens. orb. terr.* cap. 7, §. 2. = ⁴ *Letronne, Rech. géogr. et crit.* sur le livre *De mensura orb. terr.* pag. 123. = ⁵ *Eratosth. ap. Strab.* XVII, pag. 786, B, et pag. 310 de ce volume.

» une femme qui règne également sur Méroé <1>, île du Nil, voisine de ces lieux; au-dessus et non loin de cette île est une autre île dans le fleuve, habitée par ces mêmes émigrés. De Méroé à la mer, il y a quinze jours de route pour un bon marcheur.

» C'est vers Méroé * que se fait la jonction de l'*Astaboras*, de l'*Astapus* <2> et de l'*Astosaba*, avec le Nil <3>. Sur les bords de ces rivières habitent les peuples appelés *Rhizophages** et *Hé-léens**, d'après leur genre de vie : car ils se nourrissent des racines qu'ils coupent dans les marais voisins; ils les broient avec des pierres, et en forment des gâteaux qu'ils font sécher au soleil. Le pays nourrit aussi des lions; mais ces animaux en sont chassés vers le lever de la canicule par de gros cousins.

» Non loin de là, sont des *Spermatophages*, dont la nourriture consiste dans les semences [de certaines plantes]; quand la quantité n'en est pas suffisante, ils y suppléent par des fruits sauvages <4>, qu'ils préparent à-peu-près comme les *Rhizophages* leurs racines.

* *Infra*, liv. XVII, pag. 786.

* Mangeurs de racines.

* Habitans des marais.

<1> Τῇ ἢ ἔστι ἡ Μερών. M. Falconer veut sous-entendre avec ὅφ' ἢ le mot *χώρα* : opinion insoutenable; le vrai sens, commandé par la syntaxe, est celui que j'ai adopté.

Deux manuscrits donnent ὅφ' ἢ : je crois que c'est la véritable leçon. Il est d'autant moins probable qu'une île comme Méroé ait reconnu l'autorité de la reine de quelques étrangers fugitifs, que la ville étoit la métropole des *Æthiopiens* et la résidence des rois d'*Æthiopie* : peut-être Artémidore a-t-il dit tout le contraire de ce qu'il auroit dû dire; c'est ce que paroît confirmer un autre passage que nous examinerons en son lieu.

— La position de Méroé est inconnue. Voyez tom. I, pag. 154, note 2. G.

<2> L'*Astaboras* paroît être le Tacazzé,

et l'*Astapus*, l'Abawi, deux fleuves de l'Abyssinie qui se jettent dans le Nil. G.

<3> Le texte actuel porte, Ἀσασάβα. J'ai lu avec M. Falconer Ἀσασάβα, orthographe appuyée par Strabon lui-même³ et par Plin⁴. Héliodore⁵ écrit Ἀσασάβα.

<4> Τῶν ἀκροφύων : c'est par le mot *ἀκροφύα* que Strabon ou Artémidore a exprimé τὴν καρπὸν περιέχοντα τὰ τῶν δένδρων, qui se trouvoit dans le Périple d'Agatharchide⁶. Il s'agit d'une certaine sorte de baies, de faînes ou de glands.

A cette tribu de *Spermatophages*, le Périple joint une tribu d'*Hylophages* [mangeurs de bois], qui vivoient des rameaux tendres de certains arbres. Strabon en parle plus bas, mais sans les nommer⁷.

¹ *Supra*, tom. I, pag. 67 de la trad.; *infra*, pag. 811 du texte. = ² *Infra*, pag. 310 de ce vol., n. 1. = ³ *Strab.* XVII, pag. 786, B. = ⁴ *Plin.* V, c. 9. = ⁵ *Heliod.* *Æthiop.* X, pag. 395, edit. Coray. = ⁶ *Agatharch.* pag. 38. — *Diod. Sic.* III, S. 33. = ⁷ *Infra*, XVII, pag. 821.

PAGE 771.

» Après *Elæa*, sont les vedettes de Demetrius et les autels de
 » Conon : dans l'intérieur, qu'on appelle *le pays de Coracius*, il
 » vient quantité de roseaux semblables à ceux de l'Inde.

» En avant dans les terres, il y avoit un lieu nommé *Endera*,
 » habité par des peuples non vêtus <1>; leurs arcs sont formés
 » d'un jonc, et leurs flèches sont durcies au feu : ils les lancent aux
 » bêtes le plus souvent du haut des arbres, et quelquefois aussi
 » de terre. Les bœufs sauvages sont très-abondans chez eux ; la
 » chair de ces animaux et celle d'autres bêtes sauvages composent
 » leur nourriture : quand ils n'ont rien pris à la chasse, ils se con-
 » tentent de manger les peaux sèches, grillées sur des charbons.
 » Ils sont dans l'usage de faire jouter à l'arc les jeunes gens qui
 » n'ont point encore atteint l'âge de puberté.

» Après les autels de Conon, vient le port *Melinus*, au-dessus
 » duquel il y a un château-fort et plusieurs maisons de chasse.

» On trouve ensuite le port d'Antiphile ; dans l'intérieur
 » habitent des Créophages* : ils se retranchent le prépuce, et
 » pratiquent, à la manière des Juifs, l'excision des femmes <2>.

» Encore plus loin au midi, on trouve les Cynamolges*,

* Qui se nourris-
sent de chair.

* Qui traient les
chiennes.
Wessel. ad Diod. Sic.
III, §. 30.

<1> Il faut observer qu'entre les Spermatophages, le dernier peuple qui vient d'être nommé par notre géographe, et les Créophages, le premier qui sera nommé un peu plus bas, Agatharchide¹ place un autre peuple, appelé *Cynegetæ*, *Κυνήται* (*μὲν τὸς προσηρμένους εἶσιν οἱ παρὰ πῶς ἐγχωρίοις λεγόμενοι Κυνήται*); et l'on reconnoît ce même témoignage dans le texte de Diodore de Sicile², dont la leçon épurée d'après les meilleurs manuscrits devient évidemment celle-ci : *τὴν δὲ ἐξῆς χώραν τῶν Αἰθιοπῶν ἐπύχουσι οἱ καλλόμενοι Κυνητοί*, &c.

Strabon ne fait aucune mention de ce peuple des *Cynegetæ* ou *Cynegi*, et Plinie

le passe également sous silence ; mais le genre de vie que Plinie et Strabon attribuent à ces *Gymnetæ* dont ils parlent, ressemble en tout à celui des *Cynegetæ* ou *Cynegi* d'Agatharchide et de Diodore. Il paroît donc que ces deux auteurs, comme Strabon et Plinie, ont tous voulu parler ici d'une seule et même tribu d'Éthiopiens Gymnètes, laquelle auroit été quelquefois distinguée par la dénomination particulière de *Cynegetæ* ou *Cynegi*. M. DU THEIL.

<2> *Καὶ αἱ γυναῖκες Ἰουδαϊκῶς ἀκτετμημέναι*. M. de Villebrune lisoit *Αἰγυπιακῶς*. Mais cette correction est tout-à-fait arbitraire. Voyez la note 1, pag. 236.

¹ Agatharch. pag. 39. = ² Diod. Sic. lib. III, §. 25.

» appelés

» appelés sauvages par les gens du pays : ils portent très-longes les
 » cheveux et la barbe ; ils nourrissent des chiens fort gros , avec
 » lesquels ils vont à la chasse des bœufs Indiens , qui , depuis le
 » solstice d'été jusqu'au milieu de l'hiver , arrivent de la contrée
 » voisine , qu'ils sont forcés d'abandonner à cause soit des bêtes
 » féroces , soit du manque de pâturages.

» Après le port d'Antiphile , on rencontre celui qu'on appelle
 » *le bois des Mutilés* * ; puis Bérénice de *Sabæ* <1> ; et *Sabæ* , ville
 » considérable <2> ; ensuite le bois d'Eumène <3>.

* Κολοβοί, sans pré-
 puce, supra, p. 266,
 n. 3.

» Plus loin , on trouve la ville de *Daraba* , et un lieu destiné
 » à la chasse des éléphants , appelé *près du puits* <4>. Ce canton
 » est habité par des Éléphantophages * , qui chassent les élé-
 » phans de la manière suivante : placés en embuscade sur les
 » arbres , lorsqu'ils aperçoivent une troupe d'éléphants qui traverse
 » la forêt , ils la laissent passer ; mais ils s'approchent doucement
 » des traîneurs qui errent çà et là , et leur coupent les jarrets.
 » Quelquefois aussi ils les tuent avec des flèches trempées dans du
 » fiel de serpent : la flèche est tirée par trois hommes à-la-fois ;
 » deux d'entre eux , les jambes en avant , tiennent fortement l'arc ,
 » le troisième tire la corde. Il en est d'autres qui , ayant remarqué
 » les arbres contre lesquels ces animaux ont coutume de s'ap-
 » puyer pour dormir , s'en approchent par le côté opposé , et
 » coupent le tronc près de terre <5> : lorsque l'éléphant vient
 » pour se coucher contre l'arbre , il le fait tomber et est entraîné
 » dans la chute ; l'animal ne peut se relever , parce qu'il a l'os des

* Qui se nour-
 rissent d'éléphants.
 PAGE 772.

<1> Cette Bérénice étoit aussi surnommée
Epi-Dires , parce qu'elle étoit plus voisine
 du promontoire *Dire* , que les autres villes
 du même nom. Je crois que c'est Bailul ,
 située à une douzaine de lieues au nord-
 ouest d'Assab. G

<2> Aujourd'hui Assab , ou as-Sab. G.

<3> Plus bas Artémidore parle de cet

endroit sous le nom de *Port d'Eumène* *.

<4> Τὸ πρὸς τῷ φρέατι καλούμενον , quod AD
 PUTEUM vocatur : sur cette locution ana-
 logue à celle des Latins *ad Mercurios* , *ad*
Aquilam , &c. voyez ce que j'ai dit ailleurs *.

<5> Περιστόντες ὅτι θάπτε μέρους τὸ στέλεχος
 ἀποκόπουσιν. Dans deux manuscrits , ὑπο-
 κόπουσιν , c'est la vraie leçon.

* *Infra* , pag. 275 de la trad. = *Journal des Savans* , janvier 1817 , pag. 39.

PAGE 772.

» jambes d'une seule pièce et [conséquemment] inflexible <1> :
 » les chasseurs sautent alors du haut des arbres à terre, le tuent
 » et le coupent en morceaux. Les Nomades appellent *Impurs*
 » ces chasseurs.

* Mangeurs d'oi-
seaux.

» Au-dessus de ces [Éléphantophages], habite un peuple peu
 » nombreux de Strouthophages *, chez lesquels on trouve des
 » oiseaux aussi grands que des cerfs, et qui, s'ils ne peuvent
 » voler, courent du moins avec une grande vitesse, comme les
 » autruches <2> : les uns les chassent avec des flèches; d'autres
 » [emploient ce stratagème] : ils se couvrent de la peau d'un
 » de ces animaux; leur bras droit, fourré dans la partie du cou,
 » remue de manière à imiter les mouvemens de l'animal; de la
 » main gauche, ils prennent des graines dans une panetière sus-
 » pendue à leur côté, et les répandent devant eux; les oiseaux
 » sont attirés par cet appât dans des fossés, où des chasseurs
 » apostés les assomment à coups de bâton. Ces Strouthophages
 » se servent de la peau de ces oiseaux pour se vêtir et se coucher :

* Wessel. ad Diod.
III, S. 27.

» ils ont guerre avec les Æthiopiens appelés *Siles* *, qui, pour
 » armes [offensives], emploient des cornes d'oryge <3>.

» Ils sont voisins d'hommes plus noirs, plus petits, qui
 » vivent moins long-temps que les autres; car ils dépassent
 » rarement l'âge de quarante ans, parce qu'il s'engendre des vers
 » dans leur chair <4>. Ces hommes se nourrissent des sauterelles

<1> Sur cette erreur si répandue chez les
anciens, voyez Bochart ¹.

<2> Par ces mots, Artémidore semble
distinguer cet oiseau de l'autruche. Il est
possible qu'il soit question du *casoar*, qu'on
trouve aussi en Abyssinie ²; cependant
Agatharchide, dans Diodore de Sicile, dit
formellement que cet oiseau est l'autruche.
"Εστὶ γὰρ παρ' αὐτοῖς ὄρνις τι γένος μεμνημένην ἔχον

τὴν φύσιν τῷ χειρταίῳ ζώῳ· δι' ἣν τῆς συνθέτου
τύχευσε σαρκοφάγος ³.

<3> L'oryge, dont les anciens parlent si
souvent ⁴, semble être une espèce d'an-
tilope ⁵.

<4> Ἀποθελαιμένης αὐτῶν τῆς σαρκός. Les
traducteurs Latins et Buonacciolli n'ont pas
senti la force de ce mot. Nous voyons dans
Agatharchide, que l'habitude de se nourrir

¹ Hierozoicon, part. II, lib. II, c. 26. = ² J. Ludolf. Hist. Æthiop. I, 12, S. 1. = ³ Diod. Sic. III, S. 27.
= ⁴ Cf. Zoëga, de usu obel. pag. 166, not. 5. = ⁵ Pallas, Spicileg. zoolog. XII, pag. 61 et seq.

» que chassent en ces lieux les vents de sud-ouest et d'ouest, qui
 » soufflent avec violence au printemps. Ils prennent [ces insectes]
 » en jetant, dans des ravins, du bois qui fait beaucoup de fumée
 » lorsqu'il brûle : ils y mettent légèrement le feu par-dessous ; les
 » sauterelles, volant au-dessus, sont aveuglées par la fumée, et
 » tombent. Ils les broient mêlées avec de la saumure, et en font
 » des gâteaux qu'ils mangent.

PAGE 772.

» Au-dessus de ce peuple, s'étend une contrée déserte, abon-
 » dante en pâturages ; elle a été abandonnée à cause de la quantité
 » des scorpions et des *phalanges* dites à quatre mâchoires, qui,
 » en se multipliant à l'excès, ont forcé les hommes à fuir en-
 » tièrement.

PAGE 773.

» Depuis le port d'Eumène * jusqu'à *Dire* et au détroit des
 » six îles <1>, le pays est habité par des Ichthyophages, des Créo-
 » phages et des Mutilés*, qui s'étendent dans l'intérieur des terres.
 » Il y a aussi plusieurs lieux où l'on fait la chasse aux éléphants, des
 » villes qui n'ont rien de remarquable, et des îles situées en avant de
 » la côte. La plupart des habitants sont nomades ; très peu cultivent
 » la terre : en quelques endroits, le *styrax* se trouve abondamment.

* *Suprà*, p. 273,
n. 3.* *Κολοκοί*, *suprà*,
p. 266, n. 3.

» Les Ichthyophages prennent le poisson, lors du reflux : ils
 » l'étendent sur des pierres, et le font sécher au soleil ; ensuite,
 » après l'avoir fait griller au feu, ils détachent les arêtes, qu'ils
 » mettent en tas, et pétrissent avec les pieds la chair, dont ils
 » font des gâteaux, qu'ils exposent encore une fois au soleil avant

de sauterelles engendre une espèce de poux
 ailés qui rongent intérieurement et font
 périr ces malheureux acridophages¹ : ainsi
 ἀποθνήσκουσι signifie, comme θνήσκουσι dans
 Théophraste², être mangé par les vers. M. Fal-
 coner fait la même remarque.

Au reste, Niebühr n'a pas vu que ce genre
 de nourriture, si répandu en Arabie, fût le

moins du monde malfaisant³ ; et Job
 Ludolf dit la même chose⁴, d'après des au-
 torités modernes. Ainsi, ou le fait rapporté
 par Agatharchide est faux, ou, ce qui seroit
 possible, l'espèce de sauterelles est diffé-
 rente.

<1> C'est la passe de l'ouest, dont j'ai
 parlé dans la note 2 de la page 265. G.

¹ Agatharch. pag. 43, et Diodor. III, §. 28. = ² H. Stephan. Thesaur. ling. Græc. tom. I, col. 1559, B.
 = ³ Niebühr, Descr. de l'Arab. pag. 153. = ⁴ Job. Lud. Hist. Æth. I, 13, §. 21.

PAGE 773.

^a Cf. Diod. Sic. III, s. 15. Agatharch. p. 29.

» de les manger. Lorsque la mer est orageuse^a, ne pouvant
 » prendre de poisson, ils ont recours aux arêtes amoncelées, les
 » broient, en forment des gâteaux et les mangent : quant aux
 » arêtes nouvelles et encore fraîches, ils se contentent de les
 » sucer. Il en est quelques-uns qui entretiennent de certains
 » coquillages charnus dans des fondrières et des mares rem-
 » plies d'eau de mer; ils les nourrissent avec du fretin, et s'en
 » font une ressource lorsque le poisson est rare. Ils ont aussi des
 » viviers de toute espèce dont ils tirent le même genre d'utilité.

» Parmi les habitans de la partie de la côte dépourvue d'eau
 » [douce], il en existe qui sont dans l'usage d'aller, tous les cinq
 » jours, dans l'intérieur du pays, aux endroits où l'on trouve de
 » l'eau. Hommes, femmes et enfans, tous s'y rendent en poussant
 » des cris d'allégresse : le corps entièrement penché vers la terre,
 » à la manière des bœufs, ils boivent jusqu'à ce que leur ventre soit
 » gonflé et dur comme un tambour; alors ils reviennent au bord
 » de la mer. Leurs demeures consistent dans des cavernes ou des
 » cahutes couvertes, dont les poutres et les solives sont des os de
 » cétacés^b, et des arêtes revêtues de feuilles d'olivier.

^b Wessel. ad Diod. III, s. 18.

* Mangeurs de tortues.

» Les Chélonophages* couvrent leurs cabanes avec des écailles
 » de tortue : ces écailles sont d'une telle grandeur, qu'elles leur
 » servent de bateaux^c. Il en est qui, ramassant la grande quantité
 » de *fucus* que rejette la mer, les amoncellent en forme de dunes
 » élevées, dont ils se font des demeures en les creusant par-des-
 » sous <1> : ils abandonnent leurs morts à la voracité des poissons;
 » [ils les placent sur la grève,] et la marée montante les entraîne^d.
 » On trouve ensuite trois îles, celle des Tortues, celle des
 » Phoques et celle des Éperviers. Toute la côte est plantée de bois
 » de palmiers <2>, d'oliviers et de lauriers, non-seulement en deçà

^c Diod. Sic. III, s. 20.

^d Diod. Sic. III, s. 18, fin. Cf. Zoëga, de usu obel. pag. 247, n. 5.

<1> Πᾶσα δ' ἡ παραλία ΦΟΙΝΙΚΑΣ πῆχει, καὶ ἐλαγιῶνας, καὶ δαφνῶνας. J'ai lu φοινικῶνας, leçon conservée par l'Abréviateur.

<2> J'ajoute καὶ dans la phrase avec un manuscrit, et je lis, σῖτας ὑψηλὰς καὶ λευκάδας ποιῶντες ΚΑΙ ὑπορύθοντες τούτους ὑποικῶσι.

» du détroit, mais encore dans une grande partie du pays au-delà.

PAGE 773.

» Il y a aussi une île de Philippe, et vis-à-vis, sur le continent,
 » un lieu de chasse pour les éléphants, qui porte le nom de
 » *Pythangelus*. Ensuite on trouve le port et la ville d'*Arsinoe*, puis
 » *Dire*, et, dans l'intérieur, un lieu destiné à la chasse des éléphants.

» La côte au-delà de *Dire* est aromatifère, et, dans le commen-
 » cement, produit de la myrrhe, ainsi que le pays des Ichthyo-
 » phages et des Créophages : il y croît aussi le *persea* * et le
 » *sycaminus* Égyptien *.

* Theophr. H. Pl. IV,

2.
* *Infrà*, texte Grec,
pag. 823.

» Plus loin est *Licha*, lieu de chasse pour les éléphants : on y
 » trouve çà et là des mares formées par la réunion des eaux de
 » pluie ; lorsqu'elles sont à sec, les éléphants avec leurs trompes
 » et leurs défenses creusent des espèces de puits, et parviennent
 » à en tirer l'eau.

PAGE 774.

» Sur ce rivage <1>, jusqu'au cap de *Pytholaüs*, il y a deux grands
 » lacs : l'un d'eau salée, auquel on donne le nom de *mer* ; l'autre
 » d'eau douce, qui nourrit des hippopotames et des crocodiles : sur
 » ses bords, il croît du papyrus ; aussi l'on voit des ibis aux environs.

» Ceux qui habitent dans le voisinage du cap de *Pytholaüs*, ne
 » pratiquent déjà plus aucune espèce de circoncision <2>. Après
 » eux, vient le pays qui produit de l'encens : on y trouve un cap,
 » et un terrain consacré, renfermant un bois de peupliers.

» Dans l'intérieur, sont deux vallées de fleuve* ; l'une portant
 » le nom d'*Isis*, l'autre appelée *Nilus* <3> : toutes deux produisent
 » la myrrhe et l'arbre à l'encens, qui croît sur les bords du fleuve.
 » Il s'y trouve aussi une mare alimentée par les eaux qui descendent

* Litt. *potamies*,
ποταμιαί.

<1> Strabon décrit maintenant les côtes du royaume d'Adel d'aujourd'hui. Le cap de *Pytholaüs* est peut-être celui de Zéila. G.

<2> En grec, *τὸ σῆμα τὸ ὀλόκληρον*. Je ne crois pas que ce texte puisse présenter un autre sens que celui que j'ai suivi. L'expression *ἥδη* semble faire entendre qu'à partir

de cet endroit, en allant vers le midi, la circoncision n'étoit plus d'usage.

<3> Le Périple de la mer Érythrée indique sur cette côte un lieu nommé *Nilopotlemæum*, qui me paroît répondre à l'embouchure de la rivière de Pédra. G.

PAGE 774.

» des montagnes; et plus loin la bourgade *du Lion* <1>, et le port
» de *Pythangelus* : le pays qui vient ensuite, produit la fausse casse.

» On rencontre plusieurs vallées de fleuve, contiguës les unes
» aux autres, où croît l'arbre à l'encens; et plusieurs rivières, en
» avançant jusqu'à la région cinnamomifère : le fleuve qui sert de
» limite à ce pays, produit le *phleus* * en quantité. Puis succèdent
» une autre rivière, le port *Daphnûs* <2>, et une vallée de fleuve
» dite d'*Apollon*, qui fournit de l'encens, et, en outre, de la
» myrrhe et du cinnamome; ce dernier vient beaucoup mieux
» dans l'intérieur des terres.

* *Phleus schau-
ris*, Linn.

» Ensuite on trouve le mont *Elephas* <3>, qui s'avance dans la
» mer, une anse <4>, puis le grand port de *Psygmus*, l'aiguade <5>
» dite *des Cynocéphales* *; et enfin le *Notu-Ceras*, dernier cap de
» cette côte <6>.

* Buffon, tom. XIV,
pag. 6, 7, ed. 1766.

» Nous ne possédons point, dit [Artémidore], de relevé des

<1> J'ai suivi le texte ordinaire, *Λέοντος
κάμμη* : mais la leçon *Λεοντοσκοπή* (leg. *Λέοντος
σκοπή*), qui est dans quatre manuscrits, pour-
roit être la véritable.

<2> C'est le *Daphnon parvus* du Périples
de la mer Érythrée. G.

<3> Aujourd'hui mont Fellis, ou plutôt
Fil, qui en arabe signifie Éléphant. G.

<4> En grec *διάρυξ* : par ce mot, employé
ici dans un sens rare, Strabon entend, je
crois, un de ces enfoncemens étroits où la
mer entre et pénètre, à la marée haute, assez
avant dans les terres, et qu'on appelle *creeks*
en Angleterre et en Amérique.

<5> Selon le texte actuel, *Ἰαπύμα καὶ
Κυνοκεφάλων καλέμενον* : mais il est évident
que la vraie leçon est *Ἰσθμύμα*, comme on
lit dans cinq manuscrits; M. Gossellin avoit
deviné il y a long-temps cette leçon ¹.

<6> Je crois qu'il existe une lacune dans
cet endroit du texte de Strabon, où l'auteur
paroît faire dire à Artémidore que, peu après

le mont *Elephas*, on trouvoit la *Corne* ou le
cap *du midi*, puisque cette dernière dénomi-
nation sembleroit avoir été appliquée au cap
Guardafui.

Mais ce cap, dès le temps de Phila-
delphe, et par conséquent avant l'époque où
écrivait Artémidore, étoit connu sous le
nom de promontoire des Aromates : ainsi
cet auteur n'auroit pu le confondre avec la
Corne du midi. J'ai fait voir dans mes *Re-
cherches*, tom. I, pag. 187, que la *Corne du
midi* répondoit au cap méridional de Bandel
Caus, où commence la côte déserte d'Ajan,
l'ancienne *Azania*, sur laquelle Artémidore
convenoit de n'avoir pu se procurer aucune
connoissance.

Il me semble donc que la description que
cet auteur doit avoir donnée de la côte
Africaine, depuis le mont *Elephas* jusqu'à
la *Corne du midi*, et que Strabon devoit
avoir rapportée, manque aujourd'hui dans
son texte. Cette lacune paroît avoir été

¹ Gossellin, *Recherches*, tom. I, pag. 171.

» ports et des lieux situés au-delà de ce cap vers le midi, parce
» que cette côte est jusqu'à présent inconnue.

» Le long du rivage qui suit, on rencontre les colonnes et
» les autels de *Pytholaüs*, de *Licha*, de *Pythangelus*, du *Lion*,
» de *Charimotrus* : [nous voulons parler] de la portion connue
» de la côte, comprise entre *Dire* et le *Notu-Ceras*; mais on ignore
» la distance [qui sépare ces deux points] <1>. Le pays abonde
» en éléphants et en fourmis-lions <2> : ceux-ci ont les parties gén-
» tales placées en sens inverse; leur couleur tire sur celle de l'or,
» et ils sont moins velus que ceux d'Arabie.

» Il produit encore des léopards très-vigoureux et des rhino-
» céros; cet animal, à ce que prétend Artémidore, est un peu
» inférieur à l'éléphant <3> (et cependant il assure en avoir
» vu à Alexandrie), mais presque égal en hauteur. » Si nous en
jugeons, du moins d'après celui que nous avons vu, sa couleur
ressemble plutôt à celle de l'éléphant qu'à celle du buis : il est
de la grandeur du taureau; il approche de la forme du sanglier,
et principalement quant à la configuration de son museau, ex-
cepté que son nez est surmonté d'une corne recourbée, dont

aperçue par quelque copiste qui a cru pou-
voir la remplir en répétant au midi du mont
Elephas les autels de *Pytholaüs*, de *Licha*,
de *Pythangelus*, du *Lion*, dont Artémidore
avoit déjà parlé, et que les navigateurs ren-
controient à l'ouest, et avant d'arriver au
mont *Elephas*. G.

<1> Ἐν δὲ τῇ ἐξῆς παραλία, εἰς καὶ σῆλαι καὶ
βωμοὶ Πυθολαῦ. Cet alinéa m'a beaucoup em-
barrassé. La récapitulation incomplète qu'il
renferme, ne me paroissoit point amenée na-
turellement. Je soupçonnois qu'après βωμοί
il falloit au moins suppléer καὶ κῶμαι, puisque
Strabon ne dit point qu'il y eût des autels
dans les lieux dont les noms suivent. La note

précédente m'a depuis fait connoître que mes
scrupules n'étoient point sans fondement, et
que la phrase mérite peu d'attention.

<2> Cet animal est appelé par Strabon
λέων μύρμηξ; par Agatharchide, μυρμηκο-
λέων¹; par Ælien, simplement μύρμηξ².
Il paroît qu'on ignore à quel animal les an-
ciens donnoient ce nom.

<3> Il y a une lacune et plusieurs alté-
rations dans ce passage :

Οὔτοι ὃ μικρὸν ἀπολίπονται τῶν ἐλεφάντων
οἱ ρινοκέρωτες, ὥσπερ Ἀρτεμίδωρος φησιν. . . .
. . . . ὅτι σείσθαι τῷ μήκει καίπερ ἐωρεσμένοι
φῆσας ἐν Ἀλεξανδρείᾳ, ἀλλὰ σχεδὸν π ὅσον τῷ
ὕψει, ἀπὸ γὰρ (4 cod. ὑπὸ γὰρ) ἀφ' ἡμῶν (legend.

¹ Agatharch. pag. 49. = ² Ælian. Hist. anim. VII, c. 47; XVII, c. 42.

PAGE 774. la dureté surpasse celle de toute espèce d'os. Il s'en sert, de même que le sanglier de ses défenses, comme d'une arme [offensive]. Deux callosités, qui partent l'une du derrière du cou, l'autre des lombes, l'enveloppent depuis l'échine jusqu'au ventre, semblables à des serpens repliés autour de lui : nous parlons ici d'après le rhinocéros que nous avons vu. Artémidore ajoute cette circonstance, « qu'il combat particulièrement contre l'éléphant » pour la possession du pâturage ; qu'il glisse son museau sous » le ventre de cet animal, et le déchire, à moins que celui-ci ne » prévienne et ne pare le coup avec sa trompe et ses défenses.

* Litt. *camelopard*. Dans ces mêmes lieux, on trouve aussi la girafe *, animal qui n'a rien de commun avec le léopard <1> ; car la variété de son pelage, marqué de taches en forme de raies, donne à sa peau plus de ressemblance avec celle des faons : la partie postérieure de son corps est beaucoup plus basse que l'antérieure, au point qu'il semble assis sur son derrière, qui est de la hauteur du bœuf ; ses jambes de devant ne sont pas moins longues que celles du chameau : comme son cou est droit et fort élancé <2>, sa tête se trouve beaucoup plus élevée que celle de

ὕψ' ἡμῶν) ὀρεαθίνης· ὅτε πύξω τὸ χρῶμα ἐμφερές, ἀλλ' ἐλέφαντι μᾶλλον· μέγας δ' ἐστὶ τῷ ταύρῳ... ἔχει δὲ καὶ κύλας (legendum πύλας), αἷς αὖ σπείρας δρακόντων, κ. τ. λ. Les manuscrits n'offrent aucun secours pour remplir la lacune entre φησὶν et ὅτι σπειράν : on voit seulement par ce que Strabon ajoute, qu'Artémidore y avançoit une opinion que notre auteur critique. Il est difficile de savoir à quoi peuvent se rapporter les mots ἐπὶ σπειράν.

La leçon ὑπό ne vaut rien ; mais, en revanche, il faut lire ὑψ' ἡμῶν au lieu de ἀφ' ἡμῶν. Ainsi plus bas, ὅτε τὸ ὑψ' ἡμῶν ὀρεαθίνης· et ailleurs, αἱ... ἐωρῶντο ὑψ' ἡμῶν¹· — ἐν δὲ π τῶν ὀρεαθίνων ὑψ' ἡμῶν², &c.

Les mots ὅτε πύξω τὸ χρῶμα ἐμφερές font

allusion à l'opinion d'Artémidore et d'Agatharchide³.

Au lieu de κύλας, Tyrwhitt lisoit πύλας : mais il est évident que la vraie leçon est πύλας, signifiant de même *callosité*.

Cette description du rhinocéros est la plus exacte de toutes celles que les anciens nous ont laissées.

<1> Cette observation a rapport au nom que porte en grec la girafe, *camelopard* [καμηλοπάρδαλις], c'est-à-dire, *chameopard*.

<2> Τεράχλος δ' εἰς ὕψος ἔΞΗΡΤΗΜΕΝΟΣ. J'ai lu ἐξηρμένος avec quatre manuscrits ; leçon préférée déjà par M. Coray⁴.

Dans ce cas, τεράχλος εἰς ὕψος ἐξηρμένος

¹ Strab. xvii, pag. 807, D. = ² Idem, xvii, pag. 808, C. = ³ Diod. Sic. iii, s. 34. — Agatharch. pag. 49. = ⁴ Ad Heliodor. pag. 355.

ce même animal. Il doit résulter, je pense, de cette disproportion, que la vitesse de la girafe n'est pas aussi grande que le dit Artémidore en la qualifiant d'excessive <1>. Au reste, ce n'est point une bête féroce; sa douceur donne plutôt à ses habitudes de l'analogie avec celles de nos animaux [domestiques] herbivores <2>.

« Ces contrées produisent encore, dit-il, des sphinx <3>, » des cynocéphales; des *cepi* ^a, qui ont la face du lion, le reste » du corps d'une panthère, et la taille d'un daim; des tau- » reaux sauvages et carnivores, qui surpassent de beaucoup » les nôtres en grandeur et en vitesse, et dont la couleur est » rousse ^b.

^a Cf. Buffon, tom. XIV, pag. 92.

» Le crocoute <4> est le fruit de l'accouplement d'un loup et » d'une chienne^c, selon le même auteur. » Du reste, ce qu'en dit Métrodore de *Scopsis* ^{*} dans son *Traité de l'habitude*, ressemble à des contes, et ne mérite pas qu'on s'en occupe.

^b Wessel, ad Diod. Sic. III, §. 34.

^c Diod. Sic. III, §. 35. Agatharch. p. 52. Plin. VIII, c. 21 et 30.

^{*} *Suprà*, tom. IV, part. I, pag. 228.

Artémidore parle aussi de serpents ayant trente coudées de longueur et qui viennent à bout des éléphants et des taureaux; et ici du moins, il ne se livre pas trop à l'exagération: en effet,

seroit la même chose que *πράχλος εἰς ὕψος ἀναπινόμενος* dans Philostorge ¹.

<1> Selon Antoine Constantin, Strabon se trompe; car la girafe envoyée à Laurent de Médicis, par un prince d'Afrique, couroit avec une telle rapidité, que des cavaliers qui la suivoient à bride abattue, ne pouvoient l'atteindre ²: d'après cela, Artémidore avoit raison; et c'est à tort que Strabon le reprend. M. DU THEIL.

<2> En grec, *ἀλλ' ἔδὲ θερίον ἐστὶν, ἀλλὰ ζόονμα μᾶλλον ἔδεμίαν γὰρ ἀχρίστηα ἐμφαίνει*. locution très-concise, dont j'ai été forcé de paraphraser le sens.

<3> On peut comparer avec ce passage ceux dans lesquels Agatharchide ³, Diodore de Sicile ⁴, Plin ⁵ et Philostorge ⁶ parlent de cet animal. Le P. Hardouin s'est trompé lorsqu'il a énoncé que Strabon décrivait ici le *sphinx*; c'est le *cepos* dont notre auteur donne une sorte de description. Presque toujours les anciens, sous la dénomination de *sphinx*, n'ont indiqué que le *sinia troglodyte* de Gmelin. M. DU THEIL.

<4> Cet animal, sur lequel les anciens faisoient tant de contes, n'est que l'espèce d'hyène connue sous le nom d'*hyène tachetée*.

¹ Philostorg. Hist. eccles. III, §. 11. = ² Anton. Constant. Epistol. ad Galeott. Manfredum, 1487. = ³ Agatharch. pag. 50. = ⁴ Diod. Sic. III, §. 51. = ⁵ Plin. VI, c. 19; VIII, c. 21-54; X, c. 72. = ⁶ Hist. eccles. III, §. 11.

PAGE 775. les serpens de l'Inde tiennent plus encore du merveilleux <1>, ainsi que ceux de Libye, puisqu'on raconte que l'herbe croît sur leur dos *.

* *Infrà*, pag. 817
du texte Grec.

« Les Troglodytes suivent le genre de vie nomade ; et [leurs » différentes tribus] sont gouvernées par des chefs particuliers : la » communauté des femmes et des enfans est établie parmi eux, » à l'exception des chefs ; et celui qui commet un adultère avec » la femme d'un de ces derniers, est condamné à une amende, » qui consiste en un mouton.

» Les femmes se peignent soigneusement avec de l'antimoine ; » elles s'entourent le cou de coquilles, pour se défendre contre » les maléfices.

» [Les tribus] combattent les unes contre les autres pour » les pâturages : elles se repoussent d'abord à coups de poing, » puis avec des pierres ; et lorsqu'il y a quelqu'un de blessé, on » a recours aux flèches et aux poignards. Les femmes s'avancent » au milieu des combattans, et, par leurs prières, réussissent à » les séparer.

» Ils se nourrissent d'un mélange de chair et d'os pilés, en- » veloppé dans des peaux, ensuite rôti et préparé de beaucoup » de manières différentes par les cuisiniers, qu'ils appellent » *impurs* : ainsi ils mangent non-seulement de la chair, mais » encore des os et des peaux.

» Ils boivent du sang mêlé avec du lait ; mais la boisson du » plus grand nombre se compose d'une infusion de paliure : celle » des chefs est une liqueur douce, faite avec le miel qu'on extrait » d'une certaine fleur.

<1> Les serpens de l'Inde étoient, en effet, bien plus étonnans que ceux de la Troglodytique, puisque Strabon, au livre XV,

parle de serpens de 80 ou de 140 coudées¹, sur le témoignage d'Onésicrite, auquel, du reste, il n'ajoute aucune foi.

¹ *Strab.* XV, pag. 693, B ; de la trad. t. V, p. 36.

» L'hiver arrive pour eux lorsque les vents étésiens soufflent ;
 » car alors les pluies tombent en abondance. Ils ont l'été le reste
 » du temps.

» Ils vont nus, ou couverts seulement de peaux, et armés de
 » bâtons. Ils se retranchent le prépuce ; mais quelques-uns d'entre
 » eux se circoncisent à la manière Égyptienne <1>.

» Les Æthiopiens Mégabares ajoutent à leurs massues des
 » nœuds en fer, et se servent aussi de lances et de boucliers
 » faits de cuir cru : les autres Æthiopiens emploient l'arc et
 » la lance.

» Quelques-uns des Troglodytes donnent de cette manière la
 » sépulture à leurs morts : ils leur attachent le cou aux jambes
 » avec des rameaux de paliure ; puis ils jettent des pierres sur le
 » corps en riant et en se réjouissant, jusqu'à ce qu'il en soit tout
 » couvert, et qu'on ne puisse plus l'apercevoir ; alors ils placent
 » dessus une corne de chèvre, et se retirent.

» Ils se mettent en route pendant la nuit, après avoir
 » attaché des sonnettes [au cou] des mâles de leurs bestiaux,
 » afin d'éloigner les bêtes féroces par le bruit : ils les repoussent
 » aussi avec des flambeaux et des flèches ; et pour pouvoir
 » défendre leurs troupeaux, ils veillent en chantant, rassemblés
 » autour du feu <2> »

APRÈS avoir donné ces détails sur les Troglodytes et les tribus
 Æthiopiennes voisines, [Artémidore] revient aux Arabes ; et
 d'abord il décrit ceux qui bordent le golfe Arabique, du côté
 opposé aux Troglodytes, en commençant au *Posidium*, qu'il dit
 être situé dans l'intérieur du golfe *Ælanites*.

S. IV.
 Côtes orientales du
 golfe Arabique, se-
 lon Artémidore.

<1> Εἰσὶ δὲ ἡ κολοβοὶ μόνον, ὅμα δὲ περιμή-
 μνοι πνὲς κατὰ τὴν Λίγυπτον. C'est ici que la
 distinction entre les deux genres de circon-
 cision (*suprà*, pag. 266, not. 3) est clai-
 rement indiquée.

<2> Dans le grec, ἡ λαμπάσι δὲ καὶ πῆξαις
 ἐπὶ τὰ θηρία χῶνται, ἡ δὲ χυπῆσι τῶν ποιμνίων
 χεῖν, ὥδ' ἢ πνὶ χράμενοι πρὸς τῷ πυρὶ. Peut-être
 faut-il entendre par ces mots, qu'ils avoient
 un chant approprié à cette circonstance.

PAGE 776.

« Immédiatement après le *Posidium* <1>, il existe un terrain planté
 » de palmiers <2>, où l'on trouve de l'eau en abondance : il est
 » extrêmement respecté, parce que tout le pays qui l'entoure est
 » brûlé du soleil, dépourvu d'eau et d'ombrage ; mais, dans ce
 » lieu, les palmiers produisent une étonnante quantité de fruits.
 » Un homme et une femme sont chargés, par droit de naissance,
 » de la garde de ce bois : ils sont vêtus de peaux, vivent de
 » dattes, et dorment dans des huttes qu'ils se construisent sur
 » les arbres, à cause de la multitude des bêtes féroces *.

* Cf. Wessel, ad Diod.
 Sic. III, §. 41.

» Ensuite vient l'île des Phoques <3>, ainsi nommée du grand
 » nombre de ces animaux ^b.

^b Diod. I. I.

» Tout près, est un cap situé dans la direction de *Petra* (ville

<1> M. Gosselin a remarqué le premier l'erreur que présente ici le texte d'Artémidore dans Strabon. Il fait voir par l'ensemble du Périple, qu'au lieu de *golfe Ælanites*, il auroit fallu dire *golfe Heroopolites* ¹. L'erreur appartient-elle à Strabon ou à ses copistes ! c'est ce que nous ne pouvons décider.

Quant à ce *Posidium*, le même critique pense que ce pourroit être l'ancien nom d'*Heroopolis*. Nous croyons devoir nous écarter ici de son opinion, parce qu'il résulte du texte de Diodore, que ce nom de *Posidium* n'est pas plus ancien que le règne de Ptolémée-Philadelphe ; on trouve en effet qu'il doit son origine à l'autel de Neptune élevé au fond du golfe par Ariston, que ce prince avoit envoyé à la découverte de la côte méridionale d'Arabie ². Au contraire, le nom d'*Heroopolis* est ancien, puisqu'Ératosthène s'en sert constamment, et qu'il se rencontre déjà dans Théophraste : *ὃν δὲ τῷ καλεμένῳ Ἡρώω, ἐφ' ὃν καταβαίνουσιν* (scilic. εἰς θάλασσαν)

οἱ ἐξ Αἰγύπτου ³. D'ailleurs, pourquoi Agatharchide et Artémidore, qui emploie plus haut le nom d'*Heroopolis*, se seroient-ils servis de celui de *Posidium* pour désigner le même lieu !

Nous pensons donc que ce *Posidium* n'est autre chose que l'autel de Neptune et le lieu consacré à ce dieu, au fond du golfe d'*Heroopolis*.

<2> Συνεχὴ δὲ τῷ Ποσειδῶν φοινικῶνα εἶναι εὐδρον. J'ai traduit ici φοινικῶν par *bois de palmiers*, parce qu'il m'a semblé, d'après la construction de la phrase, que notre auteur ne faisoit pas de ce mot un nom propre. Il est au contraire pris comme tel dans Diodore de Sicile, *ἔπας δ' ὀνομάζεται Φοινικῶν* ⁴.

— On connoît sur la côte orientale du golfe d'*Heroopolis*, appelé maintenant golfe de Suez, les fontaines d'Aïoun-Mousa, de Corondel, de Faran, d'Hamman-Pharaoun, d'Hamman-Mousa, &c. autour desquelles il croît encore quelques palmiers. G.

<3> L'île de Shéduan, près du cap Mahomet ; la *Saspirene insula* de Ptolémée. G.

¹ Gossell. Rech. tom. II, pag. 233. = ² Diod. Sic. III, §. 41. = ³ Theophr. Hist. plant. IV, 8, pag. 417.
 = ⁴ Diod. Sic. III, §. 41.

» des Arabes appelés Nabatæens) et de la Palæstine; les Minæens, les Gerrhæens ^{<1>} et tous les peuples des environs apportent dans cette île les aromates dont ils font commerce ^{<2>}.

PAGE 776.

» Puis on trouve une côte qui portoit autrefois le nom des Maranites ^{<3>}, dont les uns étoient cultivateurs, et les autres menaient la vie de scénites *; elle porte maintenant celui des Garindæens, qui ont tué, par trahison, les anciens habitans: ils tombèrent sur les Maranites au moment où ceux-ci étoient occupés à une fête qui revenoit tous les cinq ans, et les égorgeant; ensuite ils massacrèrent le reste [qui n'avoit point pris part à la cérémonie], et anéantirent ainsi cette peuplade ^{<4>}.

PAGE 777.

* C'est-à-dire qu'ils vivoient sous des tentes.

<1> J'ai dit que les Minæens habitoient à deux journées au sud-est de la ville actuelle de la Mekke. Les Gerrhæens occupoient l'Adjar ou le Bahraïn d'aujourd'hui, sur les bords occidentaux du golfe Persique. G.

<2> La ponctuation de cette phrase est vicieuse dans toutes les éditions: Εἰς' ἐξῆς ἐστὶ νῆσος Φωκῶν ἀπὸ τῆς πληθύνος τῶν θηρίων τέλει ὠνομασμένη. Πλησίον δ' αὐτῆς ἀκρωτήριον, ὃ διὰ πίνει πρὸς τὴν Πέτραν καὶ τὴν Παλαστίνην χώραν, εἰς ἣν Μενάιοι φορτία κομίζουσιν. Il en résulte que εἰς ἣν se rapporte à la Palæstine, tandis que le sens et le texte d'Agatharchide et de Diodore prouvent que ces mots doivent se rapporter à l'île des Phœques; on doit donc lire: Εἰς' ἐξῆς ἔστι νῆσος... ὠνομασμένη (πλησίον δ' αὐτῆς... χώραν), εἰς ἣν Μενάιοι κομίζουσιν. On lira de même dans Agatharchide: Αὕτη δὲ ἡ Νῆσσα καίται μὲν ἐγγὺς ἀκρωτηρίου καθ' ὃ ὁρῶσιν ὑλῶδους (διὰ πίνει δὲ ἐπ' οὐθείας θεωρούμενη πρὸς τὴν Πέτραν καὶ τὴν Παλαστίνην), εἰς ἣν κ. τ. λ. ¹.

Quant au membre ἀκρωτήριον ὃ διὰ πίνει πρὸς τὴν Πέτραν ... καὶ τὴν Παλαστίνην χώραν, les interprètes n'y ont rien compris en tra-

duisant dans le sens de *promontorium quod usque ad Petram pertendit et usque in Palæstinam*; car qu'est-ce qu'un cap qui s'étend jusques à Petra et à la Palæstine, dans l'intérieur des terres! Ce cap, ainsi que M. Gossellin l'a démontré, est le Ras-Mohammed ², qui termine au sud la péninsule renfermée entre les deux golfes Élanites et d'Heroopolis; et Strabon n'a voulu dire autre chose, sinon que ce cap se trouve sous la direction de Petra et de la Palæstine, c'est-à-dire qu'il s'étend à-peu-près droit au sud de ces lieux: c'est ce qu'expriment plus clairement Agatharchide, διὰ πίνει δὲ ἐπ' εὐθείας θεωρούμενον πρὸς — et Diodore, ἀκρωτήριον καίται ΚΑΤΑ' τὴν Πέτραν καὶ τὴν Παλαστίνην ³: car on se rappelle le sens de la préposition κατὰ dans ce cas ⁴.

<3> Les Maranitæ me paroissent être les mêmes peuples que d'autres géographes ont appelés Pharanitæ, et qui prenoient ce nom de leur proximité du cap Pharan, aujourd'hui Ras-Mahomet. G.

<4> Diodore de Sicile, d'après Agatharchide, raconte ce fait avec plus de détails

¹ Agatharch. pag. 57. = ² Gossellin, Recherch. tom. II, pag. 242. = ³ Diod. Sic. III, §. 41. = ⁴ Suprà, pag. 267, not. 6.

PAGE 777.

» On entre ensuite dans le golfe *Ælanitique* <1>, et l'on côtoie
 » la Nabatée, pays bien peuplé, et abondant en pâturages. Les
 » [Nabatæens] habitent aussi dans des îles voisines du continent :
 » ils se tenoient jadis tranquilles ; dans la suite, ils exercèrent la
 » piraterie sur des radeaux <2>, contre les navigateurs qui venoient
 » de l'Égypte ; mais ils en furent punis par une flotte qu'on en-
 » voya contre eux, et qui ravagea leurs terres.

» Le pays qui succède est une plaine couverte d'arbres et bien
 » arrosée, abondante en toute espèce de bétail. On y trouve aussi
 » d'autres animaux, tels que mulets sauvages, chameaux, quantité
 » de cerfs et de daims ; des lions, des léopards et des loups en
 » grand nombre. Au-devant, est une île nommée *Dia*.

» Après, s'ouvre un golfe profond d'environ 500 stades <3> ;
 » il est environné de montagnes, et son ouverture est d'une en-
 » trée difficile : ses bords sont habités par des peuples qui vivent
 » du produit de la chasse des bêtes sauvages.

» On trouve au-delà trois îles désertes, remplies d'oliviers
 » différens des nôtres et particuliers au pays ; ce sont ceux qu'on
 » appelle *oliviers d'Æthiopie*. Le suc qui en distille, jouit d'une
 » propriété médicinale.

» Le rivage qu'on rencontre ensuite est pierreux ; puis il de-
 » vient hérissé de roches, et difficile à côtoyer pendant l'espace de
 » 1000 stades environ, à cause de la rareté des ports et des mouil-
 » lages <4>. En effet, la côte est bordée de montagnes escarpées

et de clarté : on voit dans son récit que les Garindæens profitèrent de l'absence de la majeure partie des Maranites, pour égorger ceux qui étoient restés dans le pays ; ensuite, placés en embuscade, ils massacrèrent tous ceux qui revenoient de la fête.

<1> Puisqu'on n'arrivoit dans le golfe *Ælanites*, aujourd'hui golfe d'Akaba, qu'après avoir longé toutes les côtes dont Agatharchide vient de parler, il est donc évident,

ainsi que je l'ai dit, que *Posidlunn* se trouvoit au fond du golfe d'*Heroopolis*, et non dans celui d'*Ælana*, comme le porte le texte actuel de Strabon. G.

<2> Σχιδίας. Diodore dit λησεινὰ σκάφη.

<3> Ce golfe m'est inconnu. G.

<4> C'est la côte de la contrée actuelle de Thamud, qu'habitoient les anciens *Thamudeni*. La navigation y est encore très-dangereuse. G.

» et hautes, dont le pied se prolongeant jusqu'à la mer, y forme
 » des écueils qui environnent le navigateur de dangers insurmon-
 » tables, sur-tout quand les vents étésiens soufflent, et lors de
 » la saison des pluies, qui a lieu à la même époque <1>.

» De là l'on arrive à un golfe parsemé d'îles <2> ; et, immédia-
 » tement après, le rivage est bordé de trois dunes d'un sable noir,
 » fort élevées <3> : puis, vient le port *Charmothas* <4>, dont la
 » circonférence peut avoir 100 stades; l'ouverture est étroite et
 » dangereuse pour toute espèce de bateaux <5> : il reçoit un fleuve;
 » et au milieu l'on voit une île couverte d'arbres et susceptible de
 » culture.

» Après avoir navigué le long d'une côte hérissée d'écueils, on
 » rencontre quelques golfes, et un pays habité par des peuples
 » nomades, auxquels les chameaux fournissent toutes les choses
 » nécessaires à la vie : car ils leur servent de monture dans les

<1> Εἰς ὑπέρβαιναι σπυλαδῶδεις μέχρι τῆς θαλάσσης, πῆς ἐπιστάας μάλιστα καὶ ταῖς πῆς ἐπιμυελίας ἀβουήθητον παρέχουσαι πὺν κίνδυνον.

Au lieu de *σπυλαδῶδεις*, trois manuscrits donnent *σπυλαῶδεις*, que M. Tzschucke a reçu dans le texte, mais à tort : l'ancienne leçon fait un sens plus net ; et d'ailleurs, elle est appuyée par le texte de Diodore, ὅρος... ἔχον... ὑπὸ δὲ τὰς ρίζας ΣΠΙΛΑΔΑΣ ὄξείας καὶ πυκνὰς ἐνθαλάσσιους¹.

Quant aux mots *ταῖς πῆς ἐπιμυελίας*, les traducteurs n'en ont pas entendu toute la signification ; ils ont passé l'adverbe *πῆς*, dont le sens n'est point du tout à négliger : Strabon a voulu exprimer l'idée qu'il rend un peu plus haut en ces termes : εἰσι δὲ αὐτῶν χειμῶν μὲν ἡνίκα αἱ ἐπιστάας πύουσι².

<2> Peut-être les îles de Shaur et d'Iobab. G.

<3> On connoît ces trois montagnes isolées, à environ une lieue du rivage

actuel. Elles portent les noms de Gébel es-Seik, de Gébel el-Hawene, de Gébel Hester. G.

<4> Le port *Charmothas* paroît être celui de l'ancienne Iambo, l'*Iambia* de Ptolémée, qui, par l'effet des attérissements, se trouve aujourd'hui à plus d'une journée de marche dans l'intérieur des terres. Le territoire de cette ville est fertile. Les Arabes la désignent sous le nom d'Iambo *et-nakel*, ou d'Iambo *des palmiers*, pour la distinguer de la nouvelle Iambo située sur le bord de la mer et sur un sol très-aride. G.

<5> *Al Charm*, en arabe, signifie une fente, une ouverture dans les montagnes. Il paroît que les Grecs ont fait de ce mot celui de *Charmothas*, en prenant l'épithète donnée à l'entrée étroite du port de l'ancienne Iambo, pour le nom même de la ville. G.

¹ Diod. Sic. III, §. 43. = ² Suprà, pag. 283.

PAGE 777. » combats, dans les voyages; et c'est de leur lait et de leur chair
 » qu'ils se nourrissent. Ce pays est traversé par un fleuve qui
 » roule des paillettes d'or, qu'ils ne savent point travailler. On
 » les appelle *Debæ* ^a <1>; les uns sont agricoles, et les autres, pas-
 » teurs. Si je ne donne pas les noms des autres <2> peuples, c'est
 » parce qu'ils n'ont aucune célébrité, et que d'ailleurs la pronon-
 » ciation en est tout-à-fait étrange.

^a Wessel. ad Diod. III,
 S. 44.

» Viennent ensuite des hommes plus civilisés <3>, dont le pays,
 » exposé à une température plus douce, est bien arrosé et bien
 » planté d'arbres <4>: il renferme des mines d'or, où l'on trouve ce
 » métal, non en paillettes, mais en petites boules qui n'ont guère
 » besoin d'affinage; elles sont grosses au moins comme un noyau,
 » au plus comme une noix <5>, ordinairement comme une nêfle.
 » Les naturels percent ces boules, les enfilent en les entremêlant
 » de pierres précieuses, et s'en font des colliers et des bracelets.
 » Ils vendent à leurs voisins l'or à très-bon marché, en leur don-
 » nant pour du cuivre, trois fois le poids en or; pour du fer,
 » deux fois le poids; pour de l'argent, dix fois <6>: la raison en

PAGE 778.

<1> Les *Debæ* habitoient le Sockia. Le fleuve qui traverse ce canton, est appelé *Bætiæ* par Ptolémée, G.

<2> Il y a dans le texte: ἡ λέγω ὅτι τῶν ἐθνῶν τὰ ὀνόματα τὰ ΠΑΛΑΙΑ διὰ τὴν ἀδοξίαν, καὶ ἅμα ἀποπλανῆς τῆς ἐκφορᾶς αὐτῶν.

Il est évident que Strabon veut expliquer ici pourquoi il donne les noms de certains de ces peuples, tandis qu'il tait celui des autres: le mot *παλαιά*, anciens, ne fait donc aucun sens. J'ai lu *ἄλλα*; correction qui m'a paru impérieusement exigée. La confusion des mots *ἄλλες* et *παλαιές*, *ἄλλα* et *παλαιά*, n'est point sans exemples parmi les fautes des copistes ¹.

<3> Ces peuples que Strabon ne nomme point, par la raison qu'il vient d'expliquer,

sont appelés par Diodore et Agatharchide *Asilæi* et *Casandres* ou *Gasandres*.

<4> Le texte porte, καὶ γὰρ εὐδρόος ἐστὶ, καὶ ἑΥΤΟΜΒΡΟΣ. Mais la vraie leçon est εὐδένδρος que portent deux manuscrits, et que favorisent tout-à-la-fois le sens et les textes de Diodore et d'Agatharchide: ἐκ τῶν νιφετῶν (ὡς ἐπὶ Wess.) γίνονται καὶ χεῖμῶνες εὐκαμεθι... ἢ ἢ τὴν χώραν ΠΑΜΦΟΡΟΣ ἐστὶ ², ou bien ἀφ' ἧς ὑπέρος καὶ χεῖμῶνες... τῆς τε χώρας ἢ πλείστη ΠΑΜΦΟΡΟΣ ἐστὶν ³.

<5> Diodore et Agatharchide disent la noix royale, κάρυον βασιλικόν.

Bochart pense que par μέσπιλος Agatharchide et Strabon entendent parler de l'*aronium* ou *τελκοκκον* des Grecs.

<6> J'ai suivi la correction de Bochart ⁴,

¹ Jacobs, *Animadv.* in *Athenæum*, pag. 357. = ² Diod. Sic. III, S. 44. = ³ Agatharch. pag. 60. = ⁴ Bochart, *Phaleg*, II, c. 27.

» est

» est dans leur inexpérience à travailler l'or, et dans le manque
» d'objets à échanger contre ceux qui leur sont plus nécessaires.

» Immédiatement après, on rencontre le pays le plus riche
» de tous, habité par la plus nombreuse de ces nations, par
» les Sabæens, chez lesquels croissent la myrrhe, l'encens et le
» cinnamome ^{<1>} : sur la côte, naît le balsamier, ainsi qu'une
» autre plante dont le parfum est exquis, mais se dissipe avec
» rapidité; il y croît encore des palmiers odoriférans, et le *cala-*
» *mus*. On y trouve des serpens de couleur rouge et longs d'une
» spithame ²; ils sautent jusqu'à la hauteur de la ceinture de
» l'homme : leur morsure est incurable ^{<2>}.

² Bochart, *Hieroziôc.*
II, 3, c. 116.

» L'abondance des productions de la terre rend les habitans
» paresseux et nonchalans dans leur manière de vivre : aussi
» les gens du peuple, dont le métier est de couper [les bois de
» senteur], couchent au pied des arbres; les aromates se trans-
» mettent, de proche en proche et de nation à nation, jusqu'à
» la Syrie et à la Mésopotamie. Ces habitans sont sujets, à cause
» [de la quantité] des parfums, à des pesanteurs de tête, dont
» ils se guérissent avec une fumigation composée d'asphalte et
» de barbe de bouc ^{<3>}.

» *Mariaba*, métropole des Sabæens, est située sur une mon-
» tagne bien boisée ^{<4>}. Elle sert de résidence au roi, dont les dé-
» cisions, soit dans le jugement des procès, soit pour toutes les

et lu, conformément aux textes d'Agatharchide et de Diodore, *τριπλάσιον ἀσημένιες τῷ χαλκῷ, διπλάσιον τῷ σιδήρῳ, καὶ δεκαπλάσιον τῷ ἀργύρῳ*.

^{<1>} La contrée occupée par les anciens Sabæens se nomme encore Sabiê, et la ville capitale, Sabbéa. C'est la *Saba* de Ptolémée, la *Saba* dont il est question dans le livre des Rois. Voyez mes Recherches, tom. II, pag. 102, 121, 122. G.

^{<2>} Agatharchide, et, d'après lui, Diodore de Sicile, rapportent la même chose ¹.

^{<3>} On trouve les mêmes détails dans Agatharchide, que Diodore a copié. Saumaise croit qu'il s'agit ici véritablement de barbe de bouc ².

^{<4>} C'est la même ville que celle de *Saba* dont je viens de parler. Voyez la note 1 de cette page. G.

¹ Agatharch. pag. 62. — Diod. Sic. III, S. 46. = ² Salmas. Exercit. Plin. pag. 383.

PAGE 778.

» autres affaires, sont sans appel : mais [en revanche] un certain
 » oracle lui défend de sortir de son palais, sous peine d'être sur-
 » le-champ lapidé par le peuple ; aussi [renfermé dans son palais]
 » il mène, de même que ceux qui l'entourent, une vie molle et
 » efféminée ^a.

^a Agatharch. pag. 64.
 Diod. Sic. III, 5, 46.

» Le peuple cultive la terre, ou fait le commerce des aro-
 » mates du pays et de ceux qu'il va chercher en Æthiopie sur
 » des bateaux de peaux, avec lesquels il traverse les passes du
 » détroit <1> ; la quantité [de ces aromates] y est si grande, qu'on
 » brûle le cinnamome, la casse et les autres [plantes aromatiques],
 » comme ailleurs les broussailles et le bois à brûler.

» Le pays produit encore le *larimnum*, le plus excellent de
 » tous les parfums.

» Le commerce <2> a rendu les Sabæens, ainsi que les Ger-
 » rhæens, les plus riches de tous [les peuples] : aussi possèdent-
 » ils une immense quantité d'ouvrages en or et en argent, tels
 » que lits, trépieds, cratères, vases à boire, sans parler de la
 » magnificence des maisons ; car les portes, les murs, les toits,
 » sont ornés d'ivoire, d'or, d'argent incrustés de pierres pré-
 » cieuses <3>.

* *Suprà*, p. 283.

Voilà ce que dit [Artémidore] sur les [Arabes*] ; le reste de
 son récit se retrouve à-peu-près de même dans Ératosthène <4>.

<1> Voyez la note 2, pag. 265. G.

<2> Ἐκ τῆς Εὐπορίας, ὅτι πικρὰ καὶ
 Γερραῖοι πλεονάζουσι πάντων εἰσίν.

Xylander a lu ΕΜΠΟΡΙΑΣ, correction appuyée par un manuscrit. Casaubon préfère εὐπορίας, d'après ce texte d'Agatharchide : ὅθεν γὰρ εὐπορώτατον Σαβαίων καὶ Γερραίων εἶναι δοκεῖ γένος. Mais ce passage ne prouve rien, parce qu'εὐπορώτατον répond à πλεονάζουσι qui est dans Strabon. Il reste donc encore une autre idée, celle de la cause de ces richesses ; et c'est ce que Strabon exprime par ἐκ τῆς ἐμπορίας, qui se

rapporte au commerce des aromates qu'ils échangeoient contre des métaux précieux. Dans Diodore, on trouve la même idée : Ἐν γὰρ ταῖς τῶν φορτίων ἀλλαγαῖς καὶ πωρήσεσιν, ὅγκοις ἐλαχίστοις πλείστην ἀποφέρουσι μὴν ἀπάντων ἀνθρώπων, τῶν ἀργυρικῆς ἀμείψας ἕνεκα τὰς ΕΜΠΟΡΙΑΣ ποιμένων.

Ἐμπορίας est donc la vraie leçon.

<3> Ainsi la Sabée étoit pour les anciens une espèce d'*el-Dorado*. Les mêmes détails sont dans Agatharchide et Diodore.

<4> Donc tous les détails qu'Artémidore vient de donner, n'existoient point dans

sauf l'addition de quelques circonstances tirées d'autres historiens : telle est celle-ci : « Selon quelques auteurs, le nom de la mer » Érythrée vient de la couleur apparente qu'elle doit à la réflexion » soit des rayons du soleil, placé verticalement au-dessus, soit des » montagnes rougies par l'intensité de la chaleur; car l'une et l'autre » cause est probable <1>. Ctésias de Cnide parle, au contraire, » d'une source rouge de couleur de *minium*, qui se rend dans la » mer [et lui donne son nom] : mais Agatharchide, son compa- » triote, raconte, d'après un certain Boxus, Perse de naissance, » que les chevaux d'un haras, chassés jusqu'à la mer par une lionne » piquée d'un taon, passèrent à la nage dans une île [voisine]; » un Perse, nommé Érythras [qui les poursuivait], construisit » un radeau, et aborda le premier dans cette île <2>; il ramena » les chevaux en Perse; mais, comme il avoit trouvé cette île très- » habitable, il envoya des colons s'y établir, ainsi que dans les » autres îles et sur la côte, et donna son nom à cette mer.

» D'autres reportent l'origine de cette dénomination à Éry- » thras, fils de Persès, qui régna sur ces contrées. »

Quelques-uns disent que l'intervalle entre le détroit et l'ex-
trémité de la Cinnamomifère est de 5000 stades <3>; mais ils
ne spécifient point si la côte court au midi ou à l'orient.

On dit encore que l'émeraude et le béryl se trouvent dans

l'ouvrage d'Ératosthène; et cela doit être, puisqu'il les avoit empruntés à Agatharchide¹, postérieur à ce dernier.

<1> Ἀποτίρωρ τῶν εἰσάγων· ce qui seroit susceptible de ce sens, car on conjecture l'un et l'autre; mais le premier m'a paru préférable.

<2> L'île d'Ormus, ou celle de Vroct, dont j'ai parlé, pag. 257, note 1.

Quant aux opinions et aux traditions que l'auteur rapporte, je me borne à renvoyer aux tomes II et III de mes *Recherches*, dans

la crainte de trop prolonger mes notes. G.

<3> Il ne faut pas confondre cette mesure avec celle de 5000 stades dont j'ai parlé dans la note 3, pag. 265. Ici il est question d'une distance prise le long des côtes méridionales de l'Arabie, depuis le détroit jusqu'à Késem, l'ancienne *Cane*, par où s'écoule encore, comme autrefois, la plus grande partie de l'encens recueilli dans l'Hadramaüt et le Séger. Mais ce port est à-peu-près au milieu et non à l'extrémité de la région cinnamomifère. G.

¹ Suprà, pag. 266, n. 1.

les mines d'or. Selon Posidonius, il y a chez les Arabes du sel odoriférant.

S. V.
Pays des Nabatæens.

LES Nabatæens et les Sabæens sont les premiers qui habitent l'Arabie Heureuse, au-dessus de la Syrie, où ils faisoient souvent des courses, avant qu'elle appartînt aux Romains; mais maintenant ils leur sont soumis, comme les Syriens.

La métropole des Nabatæens se nomme *Petra* <1>; elle doit ce nom à sa position sur un terrain uni, formant un plateau, mais défendu tout autour par une chaîne de rochers garnis au dehors d'escarpemens et de précipices, et renfermant dans leur enceinte des sources abondantes qui fournissent l'eau nécessaire à la consommation et à l'arrosement. Hors de cette enceinte, la majeure partie du pays est déserte, principalement du côté de la Judée. De cette ville, on compte, par le plus court chemin, trois ou quatre journées de marche jusqu'à Jéricho, et cinq jusqu'au *Phœnicôn* <2>.

* *Ἐπίτροπος*.

Elle est gouvernée par un roi toujours choisi parmi ceux du sang royal; mais il a pour ministre* quelqu'un de ses compagnons [d'enfance], auquel on donne le nom de *son frère*. Cette ville est parfaitement bien administrée.

Athénodore, philosophe et notre ami, qui avoit voyagé chez les Pétræens <3>, nous a raconté qu'il avoit été fort surpris de trouver beaucoup de Romains et d'autres étrangers émigrés dans ce pays, et de voir que, tandis que ces étrangers étoient souvent en procès, soit les uns avec les autres, soit avec les gens

<1> Aujourd'hui Karac. G.

<2> Ταύτη δὲ ἢ ἐν ὑψίστῳ ἐστὶ περὶ τῶν ἢ περὶ τῶν ὁδὸς ἡμερῶν εἰς Ἱερουσόλῃμα, εἰς δὲ τὸν Φοινικῶνα πόντον. Le datif Ταύτη ne se construit pas dans la phrase; j'ai écrit ὅκ (ou ἀπὸ) Ταύτης: ce qui m'a paru nécessaire par le sens. Strabon place clairement *Petra* entre Jéricho et le bras

oriental de la mer Rouge, au sud duquel étoit le *Phœnicôn*.

<3> Je suis la correction de Casaubon, γινόμενος γὰρ παρὰ τοῖς Πετραίοις, au lieu de πατρίοις. Elle est appuyée par le manuscrit de l'Escorial.

du pays, ceux-ci se tenoient entre eux parfaitement tranquilles et n'étoient jamais en contestation.

PAGE 779.

L'EXPÉDITION des Romains contre les Arabes, qui a tout récemment eu lieu de nos jours <1>, sous les ordres d'Ælius Gallus, nous a fait connoître plusieurs des particularités de leur pays. César Auguste chargea ce général d'explorer ces contrées et celles de l'Æthiopie <2>, voyant que la portion de la Troglodytique contiguë à l'Ægypte [en] est voisine, et que la partie du golfe Arabique qui sépare les Arabes des Troglodytes, est extrêmement resserrée.

S. VI.
Expédition d'Ælius
Gallus contre les
Arabes.
PAGE 780.

Auguste avoit donc conçu le projet de se concilier ces peuples ou de les soumettre; et ce qui avoit contribué à lui en donner l'idée, c'est qu'ils ont, de tout temps, passé pour posséder beaucoup de richesses, parce que, vendant leurs aromates et leurs pierres précieuses contre de l'or et de l'argent, ils ne laissent sortir du pays rien de ce qu'ils reçoivent en échange <3> : il avoit donc l'espoir, ou d'acquérir de riches amis, ou de vaincre de riches ennemis; il étoit encore excité à cette entreprise par l'espérance qu'il fondeoit sur les Nabatæens ses alliés, qui lui promettoient de le seconder en tout.

Tels furent les motifs de l'expédition de Gallus. Mais ce général fut trompé par Syllæus, ministre des Nabatæens : car, quoique cet homme lui eût promis de lui servir de guide dans la route, de le

<1> Cette expédition est de l'an 24 avant Jésus-Christ. G.

<2> Les observations que M. Gossellin a faites sur les diverses circonstances de cette expédition (*Recherches*, tom. II, pag. 113-116), nous dispensent de nous étendre sur ce sujet.

<3> Ἦν δὲ π καὶ τὸ πολυζημάτης αἰένειν ὅτι πάντες χρόνους, πρὸς ἀργύρου καὶ χρυσὸν τὰ ἀρώματα διπραθεμένους καὶ τῶν πολυτελειᾶν τιμῶν,

ἀναλίσκοντας τῶν λαμβανομένων τῆς ἕξω μηδέν.

Au lieu de Ἦν δὲ π, il faut lire avec deux manuscrits Ἦν δ' ἐπ.

Quant au dernier membre, ἀναλίσκοντας τ. λ. τ. ε. μ. il est suspecté d'erreur par Casaubon. M. de Villebrune lisoit ἀναναλίσκοντας. Je ne crois pas qu'il y ait rien à changer; la construction est, ἀναλίσκοντας τῆς ἕξω (ἐμπορεύς) μηδέν τῶν λαμβανομένων (scil. ἀργύρου καὶ χρυσῶν).

seconder en toute occasion et de lui fournir ce qui seroit nécessaire, il se conduisit constamment avec perfidie; au lieu d'indiquer les chemins sûrs et les rivages qu'on pouvoit côtoyer sans danger, il lui fit prendre des routes impraticables, et l'entraîna, par mille détours, dans des lieux dénués de tout, sur des côtes escarpées, dépourvues de mouillages et hérissées d'écueils à fleur d'eau, ou remplies de bas-fonds ^{<1>} : c'est sur-tout dans de tels lieux que le flux et le reflux causèrent à Gallus de grands dommages.

Au reste, la première faute que l'on commit, fut de construire des vaisseaux longs, quand il n'y avoit point et qu'il ne devoit point y avoir de guerre maritime; car les Arabes, plus particulièrement occupés du trafic, ne sont pas très-belliqueux sur terre, à plus forte raison sur mer : cependant [Ælius Gallus] n'en fit pas moins construire à *Cleopatris* ^{<2>}, près de l'ancien canal dérivé du Nil ^{<3>}, quatre-vingts birèmes, trirèmes et vaisseaux longs. Reconnoissant ensuite son erreur ^{<4>}, il fit construire cent trente bâtimens de transport, sur lesquels il embarqua environ dix mille hommes de pied, tant soldats Romains, pris parmi ceux de l'Ægypte, qu'auxiliaires, dont cinq cents Juifs ^a et mille Nabatæens sous la conduite de Syllæus.

^a Cf. Joseph. Ant. Jud. XV, 9, S. 3.

Après avoir essuyé beaucoup d'accidens et de malheurs; et perdu beaucoup de ses bâtimens, dont quelques-uns périrent corps et biens, dans le cours d'une navigation dangereuse, il

^{<1>} Il est ici question des rivages du Thamud, dont j'ai parlé à la pag. 286, note 4. G.

^{<2>} Cette ville de *Cleopatris* portoit aussi le nom d'*Arsinoë*, comme Strabon le dira dans le livre suivant. Elle étoit voisine d'*Heroopolis*. G.

^{<3>} Strabon veut parler du canal anciennement creusé ou plutôt réparé par Ptolémée Philadelphie; il en fera l'histoire dans le XVII. livre. Dans nos notes sur la page 804

du texte, nous discutons les faits relatifs à ce canal, et tous ceux qui concernent la position des villes d'*Arsinoë*, de *Cleopatris* et d'*Heroopolis*.

^{<4>} Γνὼς δὲ διεψυμένος : ce qui est susceptible de cet autre sens, *reconnoissant qu'il avoit été trompé*. Je préfère le sens exprimé dans ma traduction, parce qu'on voit par l'ensemble du passage, que Strabon a l'intention d'attribuer la faute à Ælius Gallus.

parvint, au bout du quinzième jour, et sans avoir rencontré d'ennemis, à *Leuce-Come* * <1>, lieu très-commerçant du territoire des Nabatæens. Ces malheurs eurent pour cause la perfidie de Syllæus, qui prétendoit que la route par terre jusqu'à *Leuce-Come* étoit impraticable pour une armée, tandis que les chameliers commerçans vont, avec toute sûreté et facilité, de *Leuce-Come* à *Petra*, et de *Petra* à *Leuce-Come* <2>, en troupes si nombreuses, qu'elles ne diffèrent point d'une armée. Une autre chose y contribua encore; ce fut la négligence que le roi Obodas (selon le défaut ordinaire des rois Arabes) mettoit à l'administration publique, et particulièrement aux affaires de la guerre <3>; car il laissoit tout à la disposition du ministre Syllæus <4>: celui-ci, placé à la tête de l'armée, conduisoit toutes les opérations d'après des intentions perfides. Je soupçonne, quant à moi, qu'il entroit dans ses vues de reconnoître le pays, de soumettre, avec le secours des Romains, quelques villes et quelques peuples, et ensuite de se déclarer maître de tout, après que ces derniers

PAGE 780.

* C'est-à-dire, le Bourg-blanc.

PAGE 781.

<1> *Leuce-Come*, ou le Bourg-blanc, paroît avoir été situé à l'entrée du golfe *Ælanites*, vers le lieu connu aujourd'hui sous le nom de Moilah. G.

<2> Τὸ δ' ἀπειργάσθη ἢ τῇ Συμαίν καμία τῷ περὶ φήσαντες ἀνόδευτα εἶναι γραπτόδεις εἰς τὴν Λευκὴν κάμιν, εἰς ἣν ΚΑΙ ἘΞΗΣ οἱ καμυλέμποροι, ποσὶ πλῆθει ἀνδρῶν, καὶ καμυλῶν ὁδόνυσιν ἀσφαλῶς καὶ εὐπύρως εἰς Πέτραν ἔκ Πέτρας.

Il faut lire d'abord καὶ ἐξ ἧς, qui se trouve dans deux manuscrits (c'est la vraie leçon), et ensuite καὶ ὁ Πέτρας.

<3> Josèphe dit à-peu-près la même chose de ces deux personnages: Ἦν μὲν γὰρ ὁ τῆς Ἀραβίας βασιλεὺς Ὀβόδας ἀπεργάμων καὶ νομῆς τιμὴ φύσιν. Συμμαῖος δ' αὐτῷ διώκει πᾶσι πολλὰ, δεινὸς ἀνὴρ καὶ τιμὴ ἡλικίας νέος ἔπ' καλός¹.

<4> Le cardinal Noris² place ces faits sous l'année 730 de Rome, et il cite avec Strabon l'historien Josèphe. C'est d'après ce dernier qu'il range la mort d'Obodas sous la préfecture de C. Sentius Saturninus en Syrie, vers l'année de Rome 740.

Après la mort d'Obodas, *Ænéas*, nommé depuis *Arétas*, s'empara du royaume des Nabatæens. Alors Syllæus, le ministre du défunt Obodas, se transporta à Rome, et prétendit, devant Auguste, qu'*Ænéas*, ou *Arétas*, n'avoit aucun droit à ces États. Mais on peut voir chez Nicolas de Damas, comme chez Josèphe, comment ce ministre pervers fut condamné par Auguste. Cet *Arétas* doit avoir régné long-temps et pour le moins jusqu'aux dernières années de Tibère. M. DU THEIL.

¹ Joseph. Ant. Jud. XVI, 7, §. 7. = ² Noris. Cenot. Pis. diss. II, cap. II, pag. 369 sq. tom. III.

PAGE 781. auroient péri victimes de la faim, des fatigues, des maladies et des autres fléaux dont il les auroit environnés par ses artifices.

Gallus parvint donc à *Leuce-Come* avec son armée, déjà tourmentée de la stomacaccé et de la scelotyrbé, maladies du pays ^{<1>}, dont l'une affecte la bouche, l'autre est une espèce de paralysie des jambes; elles furent causées par la mauvaise qualité des eaux et par les plantes [dont les soldats s'étoient nourris]. Aussi fut-il forcé de passer en cet endroit l'été et l'hiver pour refaire ses malades.

* *Suprà*, p. 295. Les marchandises [comme je l'ai dit *] se transportent de *Leuce-Come* à *Petra*; de *Petra* à *Rhinocolura*, ville de Phœnicie, voisine de l'Égypte; et de là dans les autres pays. Quant à présent, la majeure partie de ces marchandises descend à Alexandrie par le Nil : arrivées de l'Arabie et de l'Inde à *Myos-hormos**, elles sont mises sur des chameaux, et transportées à *Copios**, ville de la Thébàide, située sur un canal [dérivé] du Nil; de là elles vont à Alexandrie ^{<2>}.

* Act. le Vieux Kossér.

* Act. Kefi.

<1> Ces maladies, causées par la mauvaise qualité des eaux et des alimens, n'étoient point particulières à l'Arabie, comme Strabon l'a cru : les mêmes causes les auroient amenées en tout autre pays. Aussi voyons-nous que l'armée de Germanicus en fut affligée à l'orient du Rhin¹. L'une d'elles, la stomacaccé, est le scorbut; l'autre est une foiblesse des jambes, que Galien a décrite².

<2> Cette phrase est altérée, mais moins qu'on ne l'a cru : Τα δ' ὅν τῆς Ἀραβίας καὶ τῆς Ἰνδικῆς εἰς Μυὸς ὄρμον· εἴθ' ὑπερῶσεις εἰς Κοπίον τῆς Θεβαΐδος, καμήλοις, ἔν δ' αὖτε Νείλῳ κειμένη εἰς Ἀλεξάνδρειαν.

D'abord il faut lire ὑπερῶσεις, comme l'a très-bien vu M. Tzschucke d'après ce passage parallèle, εἴθ' ὑπερῶσεις εἰς Κοπίον³.

La fin de la phrase est bien plus difficile.

Casaubon lisoit, καμήλοις, ἢ δ' αὖτε τῷ Νείλῳ· εἰκάζον δ' εἰς Ἀλεξάνδρειαν : mais ces changemens sont trop considérables. D'ailleurs, ὃν δ' αὖτε τῷ Νείλῳ κειμένη mérite d'autant plus d'être respecté, que nous voyons ailleurs que Coptos étoit située sur un canal dérivé du Nil, εἴπα τυφώματα καλέματα, καὶ ἢ εἰς Κοπίον δ' αὖτε⁴. Il est donc certain qu'il faut se contenter d'ajouter une lettre, et de lire ὃν δ' αὖτε τῷ Νείλῳ κειμένην. On ne sera point surpris, je pense, de la locution ὃν δ' αὖτε... κειμένη, pour ὅτι δ' αὖτε ou δ' αὖτε, si l'on songe à cette autre phrase, καὶ τῆς δ' αὖτε, ἔν ἧ ἔστιν ἡ περὶ μικρὰ ταπύσιον⁵. Telle est encore celle-ci, ἢ ἔφαδον ἔν τῳ Ἰβηρί ἰδρυθῆ⁶, où l'on doit se garder de lire avec Casaubon ὅτι, avec M. Coray *ibid* 7 : ὃν est la vraie leçon. Rien de plus fréquent en grec que

¹ Plin. XXV, c. 1, pag. 361, l. 25. = ² Galen. in defin. med. tom. II, pag. 265. = ³ Strab. XVI, pag. 782, C. = ⁴ Idem, XVII, pag. 815, A. = ⁵ Idem, XVII, pag. 800, D. = ⁶ Idem, III, pag. 162, D. = ⁷ Tom. I de son édition, pag. 212.

Gallus

Gallus repartit de *Leuce-Come* avec son armée : par la perfidie de ses guides, il traversa des pays d'une telle aridité, qu'on fut obligé de transporter, à dos de chameau, l'eau [nécessaire]; aussi ce ne fut qu'après un grand nombre de jours qu'il arriva dans le pays d'Arétas, parent d'Obodas : cet Arétas l'accueillit en conséquence avec amitié, et lui fit des présents. Mais la trahison de Syllæus rendit ce pays même d'un passage difficile ; on employa trente jours à traverser, à cause du défaut de routes <1>, cette contrée, qui ne produisoit que de l'épeautre et quelques palmiers, et où l'on ne trouvoit que du beurre au lieu d'huile.

On entra ensuite dans un pays possédé par des nomades, et absolument désert en grande partie ; on l'appeloit *Ararène* <2> ; Sabus en étoit roi : cinquante jours furent péniblement employés à le parcourir par les plus mauvais chemins, jusqu'à ce qu'on parvint à la ville et à la contrée paisible et fertile des *Négranes* <3>. Leur roi prit la fuite, et la ville fut emportée d'assaut <4> : de là, on vint en

l'emploi de *ἐν* pour *ἐπὶ* dans les locutions telles que *ἐν θαλάσσῃ*¹, *ἐν τῇ ὠκεανῷ*², *ἐν κάλπῳ*³, *ἐν μυχῷ*⁴, &c. *κείσθαι* ou *οἰκείσθαι* ou *ἱδρυθαι*.

Reste *εἰς Ἀλεξάνδρειαν* qui fait difficulté : je lis *εἴτ' εἰς Ἀλεξάνδρειαν*, correction très-simple, à cause de la ressemblance de *εἴτ* et de *εἰς* : la phrase est elliptique, pour *ὅσα κατακομιδὴ εἰς Ἀλεξάνδρειαν*.

Tout le passage doit donc se lire :

Εἴθ' ὑπέρθεσις εἰς Κοπὸν τῆς Θεβαίδος καμήλοις, ἐν δώρυγι τῷ Νείλῳ κειμένην· εἴτ' εἰς Ἀλεξάνδρειαν.

<1> Il y a dans le grec : *Τεράκοντα γὰρ ἡμέραις διήλθεν αὐτῷ ζεῖας, καὶ φοίνικας ὀλίγους παρέχουσαν, καὶ βύττην ἀντὶ ἐλαίου, διὰ τὰς ἈΝΟΔΙΑΣ.*

En me conformant à ce texte, j'ai dû rapporter *διὰ τὰς ἀνοδίας* à *πριάκοντα γὰρ ἡμέραις διήλθεν* : mais peut-être le sens seroit plus net,

et la construction plus naturelle, si on lisoit *διὰ τὰς ἈΝΥΔΡΙΑΣ*, comme Strabon a dit ailleurs . . . *δυναστίας ἀποπερμημένοι μικρὰς ἐν λυττοῖς χωρίοις ΔΙΑ ΤΑΣ ἈΝΥΔΡΙΑΣ*. Cette leçon *ἀνοδίας* a pu être amenée par *ἀνοδίας διήλθε* qui vient trois lignes après.

<2> Aujourd'hui, le Nedjed el-Ared. G.

<3> Le texte imprimé porte *Ἀρξανῶν*, et Casaubon lisoit *Ἀρξαίων*. J'ai suivi la leçon *Νεξανῶν* que portent deux manuscrits, et, entre autres, le manuscrit 1393. M. Gossellin donne également la préférence à cette leçon⁶, d'ailleurs appuyée par ce qu'on lit plus bas.

<4> Cette ville paroît être celle que les Arabes nomment *Maaden an-Nokra*, ou la Mine de Nokra. C'est de ce nom que les Grecs du Bas-Empire appelèrent les habitants de ce canton *Maadeni*, les Mineurs. G.

¹ Strab. I, pag. 38, A; 42, D. = ² Idem, pag. 46, D. = ³ Idem, V, pag. 233, D; XVI, pag. 766, A. = ⁴ Idem, pag. 214, D. = ⁵ Idem, pag. 765, C. = ⁶ Gossell. Recherch. tom. II, pag. 114.

PAGE 781.

six jours sur le bord d'un fleuve <1>. Les barbares en étant venus aux mains en cet endroit, leur perte fut environ de dix mille hommes; les Romains ne perdirent que deux soldats, parce que

PAGE 782.

ces peuples, entièrement étrangers à l'art de la guerre, ne savoient point se servir de leurs armes, qui consistoient en arcs, piques, épées et frondes: la plupart d'entre eux avoient des haches à deux tranchans. La prise de la ville nommée *Asca*, également abandonnée par le roi <2>, suivit immédiatement [ce combat].

De là, Gallus parvint à la ville d'*Athrulla* <3>, s'en empara sans coup férir, et y laissa garnison. Ayant fait des provisions de blé et de dattes pour la route, il poussa jusqu'à la ville de *Marsyaba*, appartenant à la nation des *Rhamanites* <4>, qui étoient gouvernés par Ilasarus. Il l'assiégea pendant six jours; mais la disette d'eau le contraignit à lever le siège: il étoit alors à deux journées du pays des aromates <5>, selon ce que disoient les prisonniers.

Gallus consuma six mois dans les routes où la perfidie de ses guides l'entraîna: il s'aperçut, mais un peu tard, de leur trahison, et rebroussa chemin, en prenant, pour le retour, des routes différentes; aussi parvint-il à gagner en neuf jours l'endroit du pays des

<1> Ἐκεῖθεν ἡμέρας ἕξ ἦσαν ὅττι πρὸς ποταμὸν. j'ai traduit comme s'il y avoit ὅττι ποταμὸν. Mais je pense que Strabon avoit donné le nom de ce fleuve, et que les copistes l'ont passé.

— On peut rapporter ce fleuve au Wadi al-Kora. G.

<2> Εὐθὺς δὲ, καὶ τὴν πάλιν εἴλε καλεσμένην Ἀσκᾶ, ΣΥΛΛΗΦΘΕΪΣΑΝ ὑπὸ τοῦ βασιλέως. Tous les manuscrits s'accordent sur la leçon συληφθεῖσαι. Xylander et Casaubon lisent καταλειφθεῖσαι ou ἀπολειφθεῖσαι: je lis συληφθεῖσαι, qui signifie abandonnée aussi, comme l'autre: c'est une des propriétés de σύν en composition, d'indiquer la coïncidence de deux faits arrivés soit en même temps, soit de la même manière.

<3> C'est probablement l'*Iathrippa* de Ptolémée, maintenant Iathrib ou Médine. G.

<4> *Marsyaba* ou *Marsyabæ*, appelée *Mariaba* dans Pline, me paroît être la Mekke. Voyez mes Recherches, tom. II.

Les *Rhamanites* de Strabon sont appelés *Manitæ* par Ptolémée, qui donne à ces peuples la ville de *Macoraba* pour capitale.

Macoraba, id est *Mecca rabba seu Mecca magna*. Bochart, *Phaleg*, lib. VI, cap. 2; *Chan. lib. I*, cap. 44. G.

<5> Cette contrée aromatifère étoit celle des Minæens, dont *Carna*, aujourd'hui Carn al-manazil, à deux journées de la Mekke, étoit la capitale. G.

Négranes <1> où le combat s'étoit donné; et de là, en onze jours, il vint aux *Sept Puits*, lieu ainsi appelé du nombre des puits qu'on y trouve : ensuite, après avoir traversé un désert <2>, il atteignit une bourgade nommée *Chaalla*; puis celle de *Malothas*, située sur une rivière : une route à travers un pays inhabité, où l'on trouva quelque peu d'eau, le conduisit à *Negra* <3>, bourgade située sur le bord de la mer, et dépendante de la domination d'Obodas. Il lui suffit de soixante jours en tout pour franchir, au retour, l'espace qu'en allant il avoit mis six mois à parcourir. De *Negra* <4>, il traversa [la mer Rouge], et, après onze jours de navigation, il débarqua à *Myos-hormos* *, d'où il se rendit par terre à *Coptos* *, et de là à Alexandrie, avec ceux de ses soldats qui étoient en état de servir; il perdit les autres presque uniquement par l'effet des maladies, des fatigues, de la faim, des mauvaises routes, puisqu'il n'en périt que sept dans les combats.

* Le Vieux Kossér.

* Keft.

Telles sont les causes qui empêchèrent cette expédition d'avancer beaucoup nos connoissances sur ces contrées : cependant elle ne fut pas tout-à-fait inutile.

Syllæus fut l'auteur du malheureux succès de l'entreprise : mais il en porta la peine à Rome; car, malgré ses protestations d'amitié, ayant été convaincu de perfidie en cette circonstance, et de quelques autres crimes encore, il fut décapité.

ON divise le pays des aromates en quatre parties, comme

S. VII.

Pays des aromates.

<1> Le texte porte, *εις Ἀράχαα*. J'ai lu, *εις τὴ Νέγραα*, leçon à laquelle on est conduit par *τὴ Νάχαα*, que portent des manuscrits. Les mots suivans, *ὅπου ἢ μάχῃ συνέβηκεν*, signifient *où le combat avoit eu lieu*. Nous voyons plus haut que ce combat se donna dans le pays des Négranes, mais à six journées de la ville : ainsi de deux choses l'une; ou *τὴ Νέγραα* est pris en général par Strabon pour le pays; ou cet auteur donne à *ὅπου* un sens moins restreint.

<2> Je lis, avec Casaubon, *δὲ ἐρήμους* au lieu de *δὲ εἰρήνους*.

<3> Il ne faut pas confondre cette bourgade avec la ville des Négranes, qui étoit dans l'intérieur des terres, et dont j'ai parlé à la page 297, note 4. G.

<4> Les manuscrits varient sur l'orthographe de ce nom : ils donnent *Νεῶς*, *Τχᾶς*, *Ἐχᾶς* et *Νεχᾶς*. Cette dernière existe dans les deux meilleurs; elle est d'ailleurs appuyée par *Τχᾶς* et *Ἐχᾶς*, qui offrent des vestiges de la même leçon : je l'ai suivie.

P p 2

PAGE 782.

* *Suprà*, p. 261.

nous l'avons dit * : on prétend que, de ces aromates, l'encens et la myrrhe sont produits par des arbres, et que la casse croît dans les marais; selon d'autres, la plus grande partie de la casse vient de l'Inde, et le meilleur encens est celui de Perse.

PAGE 783.

D'après une division différente, toute l'Arabie Heureuse est partagée en cinq royaumes, dont un se compose des guerriers, qui combattent pour tous; un autre, des laboureurs, qui fournissent des vivres à la totalité du pays; le troisième, des artisans; le quatrième produit la myrrhe; le cinquième, l'encens : ces deux derniers produisent encore la casse, le cinnamome et le nard. Les professions ne changent point dans les familles; mais chacun garde celle qu'il a reçue de ses pères. Le vin qu'ils boivent, se tire en majeure partie du palmier.

Les frères passent avant les enfans : les membres de la famille royale règnent par droit de primogéniture; il en est de même pour toutes les autres fonctions publiques. Les propriétés sont communes entre tous les membres de la famille : le plus âgé en est le maître. Une seule femme sert pour tous. Le premier qui entre chez elle, jouit de ses faveurs, après avoir placé son bâton devant la porte; car ils sont tous dans * l'usage de porter des bâtons : mais le plus âgé [seul] passe la nuit avec elle. De cette manière, ils se regardent tous comme pères des enfans qui lui naissent <1>. Ils ont aussi commerce avec leurs mères. On punit de mort quiconque se rend coupable d'adultère, c'est-à-dire, a commerce avec une femme d'une autre famille.

* Le même usage avoit lieu chez les Nasamons et les Massagètes. *Hérodote*. IV, §. 172.

La fille d'un des rois [de ce pays], d'une beauté surprenante, avoit quinze frères, qui tous, pleins d'amour pour elle, alloient continuellement et sans relâche la visiter l'un après l'autre. On

<1> Le texte est obscur : *Διὸ καὶ πάντες ἀδελφοὶ πάντων εἰσὶ*. J'avois d'abord lu *πάντως*; mais, en conservant le texte, j'ai cru pouvoir l'interpréter, comme je l'ai fait, d'après le

sens littéral : *tous les frères sont de tous*, c'est-à-dire, *sont regardés comme également fils de tous* : *Διὸ καὶ πάντες παῖδες αὐτῆς ὡς τῶν πάντων* (et conséquemment *ἀδελφοὶ πάντων εἰσὶ*).

raconte que, fatiguée de leur assiduité, elle imagina [pour s'en débarrasser] le stratagème suivant : elle fit faire des bâtons semblables aux leurs ; et lorsqu'un de ses frères sortoit d'auprès d'elle, elle ne manquoit jamais de placer devant la porte un bâton semblable à celui qu'il portoit, et peu après, un autre, ayant soin que ce bâton fût différent du bâton de celui de ses frères qui devoit venir la visiter. Enfin, un jour qu'ils étoient tous rassemblés dans la place publique, un d'entre eux s'approcha de la porte ; voyant le bâton qui s'y trouvoit placé, il en tira l'indice que quelqu'un étoit auprès de sa sœur ; et comme il avoit laissé tous ses frères dans la place publique, il soupçonna un adultère : il courut vers son père, l'amena avec lui ; mais il fut convaincu d'avoir faussement accusé sa sœur.

Les Nabatéens sont modérés [dans leurs goûts], et tiennent tellement à leurs propriétés, qu'on inflige une peine à quiconque laisse diminuer son bien, tandis qu'on accorde des honneurs à celui qui l'augmente.

Comme ils ont peu d'esclaves, ils se servent le plus souvent entre parens, ou les uns les autres ; ou bien ils se servent eux-mêmes, et cet usage s'étend jusqu'aux rois.

Ils font des repas en commun, auxquels ils se réunissent au nombre de treize, outre deux musiciens pour chaque repas. Le roi donne continuellement des festins, où règne une grande magnificence <1> : personne n'y boit plus de onze coups, pour chacun desquels on se sert d'un vase d'or différent.

Le roi est tellement populaire, que non-seulement il se sert lui-même, mais encore qu'il lui arrive de servir les autres <2>. Souvent aussi il est obligé de rendre compte au peuple ; et quelquefois même on soumet sa conduite à l'examen.

<1> Ὁ δὲ βασιλεὺς ἐν ὄγκῳ μεγάλῳ πηλὰ συνεῖν ποιῆι συμπόσια. Tyrwhitt corrige ἐν οἴκῳ μεγάλῳ : mais je n'ai eu garde d'abandonner ici la leçon des manuscrits.

<2> Ceci probablement n'avoit lieu que dans certaine cérémonie solennelle, analogue au lavement des pieds à Rome.

PAGE 783.

Les habitations sont magnifiquement construites en marbre : les villes n'ont point de murs, à cause de la paix [qui règne en ces contrées].

PAGE 784.

La plus-grande partie du pays abonde en fruits, excepté en olives : aussi les habitans se servent-ils de l'huile de sésame. Les moutons y sont blancs, et les bœufs d'une grande taille : on n'y trouve point de chevaux <1> ; mais les chameaux en font l'office.

Ces peuples n'ont d'autres vêtemens que des ceintures <2> : ils portent des sandales, de même que les rois ; mais ces derniers sont vêtus de pourpre.

Au reste, parmi les différens objets d'importation, il en est de très-convenables [pour le pays] : d'autres ne le sont pas du tout, d'autant plus qu'on les y trouve aussi ; tels sont l'or, l'argent et la plupart des aromates : mais le cuivre, le fer, les habits de pourpre, le styrax, le safran, le costus, les ouvrages ciselés, les ouvrages de peinture ou de sculpture, sont des marchandises que le pays ne fournit point.

Les corps morts ne sont à leurs yeux autre chose que du fumier ; et c'est ainsi qu'Héraclite dit, *Les morts ne valent pas du fumier* <3> : aussi est-ce dans les lieux où l'on dépose les immondices, qu'ils enterrent même les rois.

Ils adorent le soleil, en faisant chaque jour des libations et en brûlant de l'encens sur un autel élevé au-dessus de chaque maison.

S. VIII.

Digression sur un vers d'Homère.

^a Odyss. *δ'*, v. 84.

CES paroles du poëte, *J'allai chez les Æthiopiens, les Sidi- niens et les Érembes*^a, sont embarrassantes <4> : on ne sait s'il

<1> Même remarque que ci-dessus, pag. 261, note 1.

<2> Le texte porte, *χιτώνες δ' ἐν ποσειδά- μασσι*. J'ai lu, avec Casaubon et H. de Valois¹, *ἀχιτώνες δ' ἐν π.*

<3> Ce mot d'Héraclite est rapporté par plusieurs auteurs. Voyez la note de Casaubon.

<4> Strabon a déjà beaucoup parlé des différentes interprétations que l'on donnoit

¹ Ad *Amm. Marcell.* XIV, c. 4.

faut entendre par *Sidoniens* certains habitans des bords du golfe Persique, dont nos Sidoniens sont une colonie, de même qu'il existe, dit-on, dans ce golfe des insulaires appelés *Tyriens* et *Ara-diens*, d'où les nôtres tirent leur origine; ou bien si le poëte a voulu parler des Sidoniens eux-mêmes.

PAGE 784.

Mais il est encore plus embarrassant de savoir, relativement aux Érembes, si l'on doit reconnoître dans ce nom les Troglodytes d'après l'opinion de ceux qui, par une étymologie forcée, font venir ce nom d'*eran embainein*, c'est-à-dire, *entrer en terre*; ou bien, si l'on doit y voir les Arabes, avec Zénon, philosophe de notre secte*, qui changeoit ainsi le vers . . . *et les Sidoniens et les Arabes***.

* C'est-à-dire, de la secte stoïcienne.

** Suprà, tom. I, p. 19, 20, 90, et tom. III, p. 34, de la traduction.

Posidonius, par un changement très-léger, lisoit avec plus de vraisemblance . . . *et les Sidoniens et les Arembes* <1>, dans l'hypothèse que le poëte auroit désigné ceux qu'on appelle maintenant Arabes, sous le nom d'*Arembes*, qui, de son temps, leur étoit aussi donné par d'autres : il dit que ces trois nations <2>, voisines les unes des autres, paroissent avoir une origine commune, d'après la contiguité de leur position respective, et d'après la ressemblance qui existe dans les noms que portent ces peuples; savoir, les *Arméniens*, les *Arabes* et les *Érembes*: or, de même qu'il est vraisemblable qu'une seule nation a été divisée en trois, d'après la variation de plus en plus sensible des climats, de même aussi l'on peut admettre qu'on

aux noms de ces peuples. Voyez le tom. I, pag. 19, 91-94, et les notes que j'y ai jointes. G.

<1> Le texte est ici légèrement altéré; car le vers d'Homère s'y trouve écrit, malgré la correction de Posidonius, comme il est dans Homère : or, puisque, d'après l'idée de notre auteur, il faut une correction quelconque, mais légère, j'ai lu avec Tyrwhitt, *καὶ Σιδόνιες, καὶ Ἀρεμβές*, au lieu de *καὶ Ἐρεμβές*. Il est probable que Posidonius avoit imaginé cette correction pour rapprocher, au moyen d'un léger changement, le nom des *Érembes* de celui des *Arabes*, *Araméens*, &c.

<2> Cette phrase offre une difficulté : Φησὶ ΔΕ ΤΑΥΤΑ πρὶα ἔστιν συνεχῆ ἀλλήλοις ἰδρυμένα, ὁμογένειάν πνα ἐμφαίνειν πρὸς ἄλληλα, καὶ διὰ τὸ παρεχόμενοις ὀνόμασι κεκληῖσθαι, τὸς μὲν Ἀρμενίους, τὸς δὲ Ἀραβας, τὸς δὲ Ἐρεμβές. Strabon rappelle ici l'opinion dont il a parlé au livre premier : mais le mot *πάντα* est embarrassant, parce que l'auteur n'a point encore fait mention de ces trois peuples. Je lis donc : Φησὶ Δ' ἘΝΤΑΥΘΑ πρὶα ἔστιν . . . ἰδρυμένα, . . . ἐμφαίνειν, κ. τ. λ. et le sens devient complet; c'est-à-dire, *Il dit qu'il existe là (dans cette partie de l'Asie) trois nations qui paroissent &c.*

PAGE 784.

s'est servi de plusieurs noms, au lieu d'un seul [pour la désigner]. L'opinion de ceux qui lisent *Éremnes* n'est pas probable, parce que ce nom est plus propre [à désigner] les Æthiopiens.

PAGE 785.

Le poète nomme aussi les Arimes; et il faut entendre par-là, selon Posidonius, non pas un lieu quelconque de la Syrie ou de la Phœnicie, ni d'aucun autre pays de la terre, mais la Syrie elle-même, puisque ce sont les Aramæens qui l'habitent : et peut-être sont-ce là les peuples que les Grecs ont appelés *Aramæens* ou *Arimes* ⁽¹⁾; car les altérations [qu'ils font subir] aux noms, et sur-tout aux noms barbares, sont très-fréquentes : c'est ainsi qu'ils changent *Darieces* * en *Darius*, *Pharziris* en *Parysatis*, *Atargate* en *Athara* **, [divinité] que Ctésias appelle *Derceto*.

* Ou *Dariavès*. Cf. Salmas. Exerc. Plin. p. 405.

** Ou *Asthara*. Casaub. ad Athen. pag. 379. — Selden, de Diis Syris, pag. 266. — Beyer, ad Selden. pag. 287.

Au reste, on pourroit citer, comme une preuve de l'abondance des biens dont jouissent les Arabes, le projet qu'Alexandre avoit, dit-on, conçu, à son retour de l'Inde, d'établir dans leur pays le siège de son empire : mais sa mort, arrivée aussitôt après, arrêta l'exécution de ses entreprises, et, entre autres, de celle qu'il projettoit de faire contre l'Arabie, quelles que fussent les dispositions des Arabes, soit qu'ils consentissent à ses vues, soit qu'il lui fallût [pour les contraindre] employer la voie des armes. C'est lorsqu'il vit que ces peuples ne lui avoient envoyé de députations ni avant ni après [son expédition de l'Inde], qu'il commença ses préparatifs de guerre, ainsi que nous l'avons dit plus haut *.

* *Suprà*, pag. 174 et 175.

<1> Encore un endroit fort suspect : 'ΑΡΙΜΑΪΟΙ γὰρ ἐν αὐτῇ· τάχα δ' οἱ Ἕλληνες 'ΑΡΑΜΑΪΟΥΣ ἐκάλουν ἢ Ἀρίμους. Strabon s'y trouve ici en contradiction non-seulement avec Josèphe ('Αραμαίους δὲ Ἀραμὸς ἔρε, ἔς Ἕλληνες Σύρους προσαναγορεύουσιν ¹), mais avec lui-même : τὸς γὰρ ὑφ' ἡμῶν Σύρους καλουμένους, ὑπ' αὐτῶν Ἀρμενίους καὶ Ἀραμαίους καλεῖσθαι ². On voit donc que notre auteur n'a pu dire

ici que les Grecs appeloient ces peuples *Aramæens*. Un très-léger changement fera disparaître la difficulté ; on n'a qu'à lire, 'ΑΡΑΜΑΪΟΙ γὰρ ἐν αὐτῇ· τάχα δ' οἱ (malim δ' ἔς) Ἕλληνες 'ΑΡΙΜΑΪΟΥΣ ἐκάλουν ἢ Ἀρίμους, et ΑΡΙΜΑΪΟΙ seroit le même mot que 'ΑΡΙΜΟΙ dont se sert Homère, sauf une légère variation, qui le rapproche davantage du nom véritable 'ΑΡΑΜΑΪΟΙ.

¹ *Joseph. Ant. Jud.* I, 6, §. 4. = ² *Strab.* I, pag. 42, A.

FIN DU SEIZIÈME LIVRE.

LIVRE XVII.